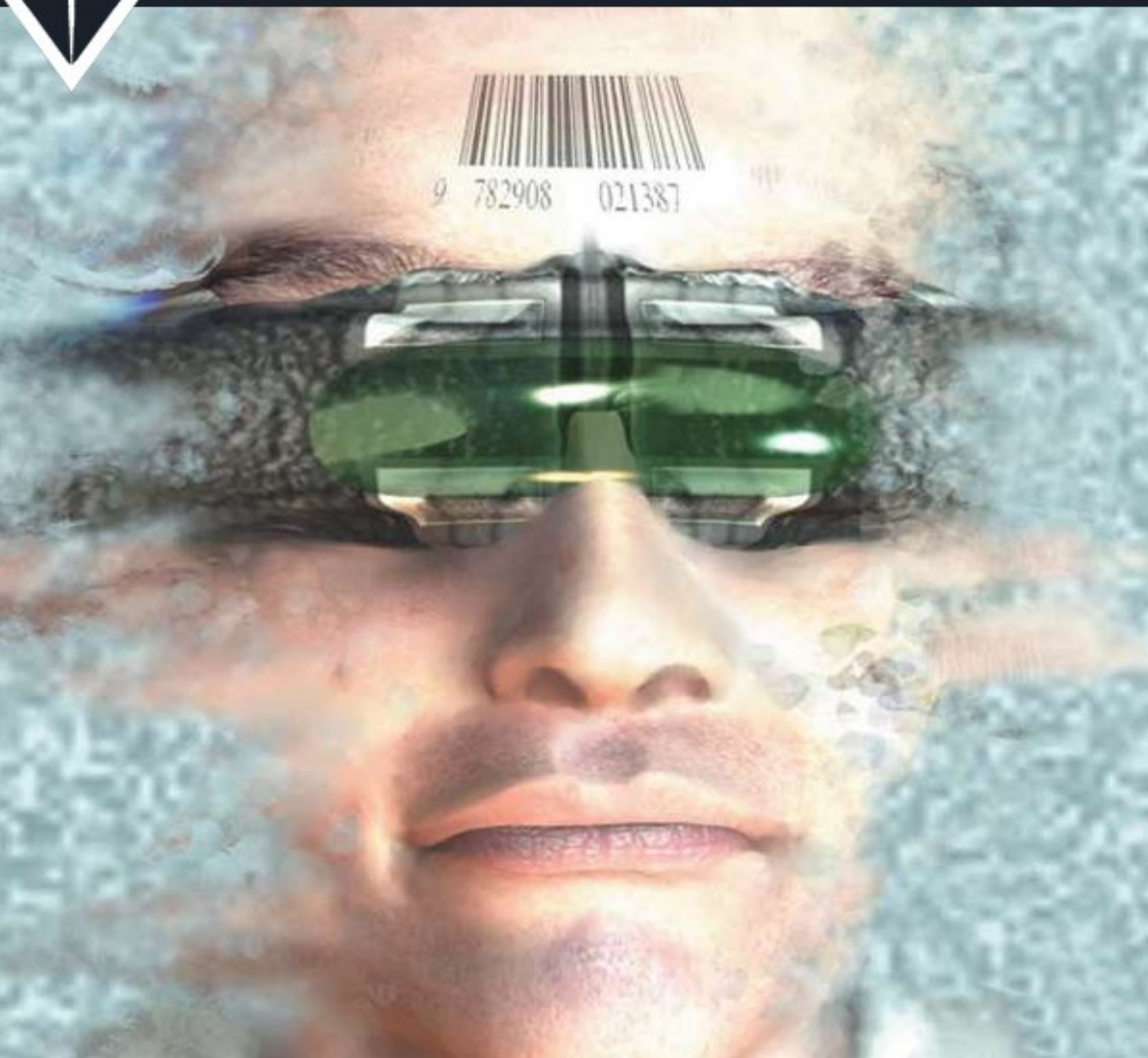
Claude Ecken

Le Monde, tous droits réservés



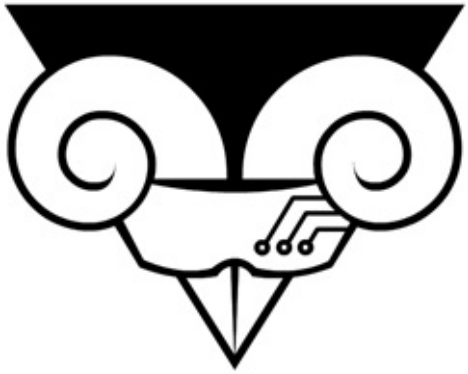
Le Monde,
tous droits réservés

Claude Ecken

Le Bélial' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.

Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Bélial', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse e.belial.fr en en fixant vous-même le prix.



e-Bélial'

Ouvrage proposé par Roland C. Wagner et publié sous la direction d'Olivier Girard
ISBN : 978-2-84344-149-3
Parution : mai 2010
Version : 1 - 23/05/2010
Illustration de couverture © 2005, Eric Scala
© 2010, Le Bélial', pour la présente édition

Avant-propos

Par Roland C. Wagner

J'ai fait la connaissance de Claude Ecken en 1985 au festival BD d'Angoulême. Impossible de me souvenir de quoi nous avons discuté, mais cette rencontre m'a laissé une excellente impression. Il parlait bien et il savait de quoi, le tout avec une modestie rare. À l'époque, je n'avais dû lire que *L'Abbé X*, son premier roman - une sombre histoire de ballets bleus impliquant des notables dans une institution religieuse pour mongoliens - et peut-être une ou deux nouvelles. Le contraste entre la noirceur de ce livre et la profonde humanité de son auteur était tout à fait frappant. Comment quelqu'un d'aussi *gentil* avait-il pu écrire un livre flirtant à ce point avec le sordide ?

Deux ans plus tard, la publication de *L'Univers en pièce*, annoncé comme le début d'une série intitulée « *Chroniques télématiques* » qui, à mon grand regret, ne devait jamais connaître d'autre tome, m'a amené à me poser bien d'autres questions au sujet de ce surprenant bonhomme. On était en effet en plein dans la vague *cyberpunk*, amorcée en France par la traduction de *Neuromancien* fin 1985, et *L'Univers en pièce* s'y inscrivait sans contestation possible. Seulement…

Seulement, lorsqu'il travaillait sur ce roman, Claude Ecken n'avait pas lu *Neuromancien*, ni aucun autre livre *cyberpunk*. La conjonction des temps de réflexion et d'écriture, des délais de lecture et de publication, ont eu pour résultat de masquer ce que *L'Univers en pièce* avait de novateur, et totalement occulté le fait que son auteur avait inventé tout seul, dans son coin, quelque chose qui ressemblait fort à ce « cyberpunk » qui nous venait de l'autre côté de l'Atlantique. La parution de ce livre au Fleuve Noir, dans une collection populaire dont les titres disparaissaient des présentoirs au bout de deux ou trois mois, n'a sans doute pas aidé à sa renommée non plus, et l'emploi d'un argot à base de russe constituait peut-être un handicap supplémentaire. Mais si vous parvenez à mettre la main dessus, n'hésitez pas : voilà un livre qui mérite le détour.

Peu après, lorsque la direction du Fleuve Noir a changé, Claude Ecken est naturellement devenu l'un des représentants les plus doués de la Génération perdue, cette poignée d'auteurs qui a trouvé dans la collection « Anticipation » un endroit où raconter des histoires en un temps où la critique se focalisait sur les néo-formalistes « littératurants ». Il n'était pas en mauvaise compagnie, notez bien : Michel Pagel, Jean-Marc Ligny ou Jean-Claude Dunyach, pour ne citer qu'eux, peuvent difficilement être considérés comme des seconds couteaux. Pendant quatre ans, sous la direction bienveillante de Nicole Hibert, les auteurs de la Génération perdue ont joui d'une liberté artistique quasi totale, dont ils ont su profiter pour effectuer des expériences, prendre des risques, s'amuser - en bref, poser les bases de leur œuvre future.

Pour Claude Ecken, ce fut, entre autres choses, *L'Ère du pyroson*, un roman en deux tomes basé sur le postulat que le son se transforme en chaleur. L'un de mes exemples préférés des conséquences incongrues mais logiques de cette situation est l'emploi de disques de *hard rock* pour faire chauffer l'eau. Mais laissons plutôt la parole à son auteur :

« *Je me demandais comment les gens arriveraient à survivre dans un monde où le son aurait disparu, en me disant que peut-être ils découvriraient des pouvoirs psi. On enlève un sens pour permettre à un autre de se développer. C'est en me documentant pour être plausible scientifiquement que je suis tombé sur l'idée. Le son se divise en éléments sonores, vibratoires et calorifiques. Tout ce qui absorbe le son est plus chaud au toucher parce que, justement, il absorbe le son. Si le son disparaît, son énergie est redistribuée en chaleur et en vibrations. À partir de là, je n'avais plus qu'à décliner mon univers. C'était facile.*

Je signale que même à la fin, lorsque les immeubles fondent, c'est exact scientifiquement. Lorsqu'un son fait vibrer un objet au carré de son volume, ce dernier se met à fondre. J'avais les montres de Dali, mais en vrai. »

Mine de rien, la démarche décrite est à la fois classique et révolutionnaire. Classique car c'est ainsi que fonctionne depuis toujours la science-fiction : Claude Ecken le sait et il l'exprime beaucoup mieux que bien d'autres. Et révolutionnaire car il prend la peine de justifier scientifiquement ce qui, chez d'autres, aurait été simple prétexte à délires surréalistes. L'espace d'un roman, il réunit magistralement les deux principales tendances de la SF française de l'époque en appliquant au néo-formalisme les bonnes vieilles règles de la SF sans jamais perdre de vue le souci de la Génération perdue de raconter avant tout une *histoire.*

Cette préface ne prétendant nullement constituer une étude exhaustive de l'œuvre de Claude Ecken, le moment est venu de faire un saut de quelques années, jusqu'à la convention d'Orléans en 1993. Michel Tondellier et Philippe Boulier, qui éditaient alors un excellent fanzine intitulé *La Geste*, devaient réaliser une interview de Claude, pour laquelle ils m'avaient recruté, ainsi qu'André-François Ruaud et Pascal Godbillon. C'est en l'écoutant ce jour-là que j'ai pris conscience à quel point il avait saisi la nature profonde de la science-fiction et de ses mécanismes intimes :

« *Je n'aime pas les bouquins de SF où l'auteur ne s'est pas documenté et que ça se voit. La science-fiction c'est quand même s'intéresser au progrès en général mais surtout à un monde qui évolue de plus en plus vite. C'est inquiétant, un monde dominé par la science, la technologie. Si l'on ne se documente pas, si l'on ne regarde pas autour de nous et qu'on se contente de raconter des petites histoires qui font rêver, alors ce n'est pas de la SF.* »

Cette citation, à mon sens, résume parfaitement la démarche de son auteur, on en trouvera maintes preuves dans le présent recueil, et notamment dans les pièces maîtresses que constituent *« La Fin du Big Bang »* et *« Éclats lumineux du disque d'accrétion »*, chacune couronnée en son temps par un prix Rosny Aîné. Dans ces deux textes, non seulement le récit, mais aussi la dimension humaine se nourrissent de la documentation scientifique. C'est d'autant plus frappant à mes yeux en ce qui concerne *« Éclats… »*. J'ai eu sous les yeux des notes de travail concernant cette nouvelle bien des années avant son écriture, et je me souviens que je n'avais alors pas très bien compris où Claude Ecken voulait en venir. Pour tout dire, le lien qu'il opérait entre la physique des trous noirs et la sociologie ne m'avait guère convaincu sur le moment, sans doute parce que je ne parvenais pas à visualiser ce que cela pouvait donner.

Certaines idées sont personnelles. Si personnelles qu'on est obligé de les traiter seul et de les pousser à bout pour parvenir à les exprimer et à les communiquer à autrui. De ce point de vue, *« La Fin du Big bang »* me paraît très similaire à *« Éclats… »*. Qui d'autre que Claude Ecken aurait pu songer à allier de la sorte la psychologie humaine et les univers divergents de la physique quantique ?

Certes, ses trous noirs banlieusards peuvent être rapprochés des attracteurs étranges « philosophiques » de Greg Egan, mais la comparaison s'arrête là : quoique tous deux s'intéressent à l'être humain, Egan l'envisage sous l'angle moral là où Claude Ecken adopte une approche plus

individuelle. Le cœur de leur réflexion science-fictive est le même, peut-être parce qu'il s'agit de celui d e *toute* réflexion science-fictive, mais il est évident qu'ils l'abordent et s'en écartent dans des directions différentes. Et, quand Greg Egan a plutôt tendance à aller vers l'abstraction, Claude Ecken s'en éloigne au contraire pour en dégager des effets plus concrets et moins (anti-)métaphysiques. Chez lui, les grands principes universels ramènent toujours à l'humain, à l'individu et à sa conscience.

Le lecteur s'étonnera peut-être, après tant de développements autour de la science et de son rôle dans la SF, de son absence dans le texte d'ouverture de ce recueil, qui lui donne aussi son titre. Néanmoins, s'il y regarde à deux fois, il se rendra compte que la démarche de Claude Ecken n'y est pas si différente. Traitant d'un sujet qui ne nécessitait pas d'approfondissements, ni d'extrapolations scientifiques, sauf de légères anticipations technologiques, il a eu cette fois recours aux techniques du roman noir, un genre où il excelle, comme en témoigne par exemple l'étonnant *Auditions coupables,* et qui possède une dimension sociologique assez forte pour que *cette* extrapolation passe par lui. Il se situe ainsi à l'exacte limite de la fameuse « bulle de présent » définie par Sylvie Denis, en équilibre entre l'avenir présent et le présent à venir. Soit l'emplacement précis de nombre de grands textes de fiction spéculative de l'Âge d'Or à nos jours.

En tout état de cause, le résultat, percutant, est à nouveau tout à fait conforme à ce que Claude Ecken déclarait lors de cette fameuse interview de la convention d'Orléans :

Pour moi, raconter une histoire dans le futur ce n'est pas forcément faire de la SF. La SF, c'est regarder le monde contemporain. » Comme il le dit par ailleurs : « *Aujourd'hui, on ne peut bien parler du présent qu'au futur.* »

Roland C. Wagner

Le Monde,
tous droits réservés

Je n'ai jamais considéré le journalisme comme susceptible de devenir à son tour un sujet d'actualité. Mais si des gens vendent aux agences des parcelles de leur existence, pourquoi ne soumettrais-je pas à mon tour au public ma brève expérience de journaliste ? L'unique article de fond qu'il m'ait été donné d'écrire n'a cessé d'évoluer pour aboutir à cette dernière mouture, dans laquelle l'épisode originel n'est plus qu'un évènement parmi d'autres.

Il lui reste cependant le mérite d'avoir déclenché tout le reste. Mais ni l'épisode, ni l'article n'aurait débouché sur une réflexion si Christopher Behr n'avait joué le rôle de catalyseur.

Il serait faux de dire que rien ne l'y prédisposait, même si, en apparence, il attendait tranquillement la retraite. Un reporter de son envergure ne pouvait s'être totalement coupé des affaires du monde. À l'aube de la soixantaine, il n'occupait qu'un médiocre poste sur Avignon alors que ses confrères avaient accédé au rang de directeurs d'agence dès que l'âge ne leur avait plus permis de courir à travers le globe. En réalité, Christopher Behr s'était placé en retrait plus qu'il ne s'était mis à la retraite, critique distant d'un système qu'il ne désirait pas cautionner à un plus haut niveau.

Sa philosophie de la vie m'était alors imperméable. J'étais jeune et fier, pétri d'idées qui étaient autant d'assurances à partir desquelles j'avais élaboré mes plans de carrière. Les remettre en question revenait à sacrifier mon rêve d'enfance : devenir un grand reporter. Et je n'avais encore rien à lui substituer.

Aussi, Christopher Behr m'apparut dès notre première rencontre d'une insupportable indolence : à moi qui ne rêvais que de scoops et de retentissants reportages, on m'avait imposé la fréquentation d'un homme ne daignant filmer l'évènement que lorsqu'il survenait sous ses yeux, et encore, à condition que l'angle de vue fût bon.

Je venais juste de décrocher mon premier poste à l'agence Rotter, et j'étais encore flatté, ébloui, et pour tout dire sous le choc à l'idée de faire mes premiers pas au sein d'une si gigantesque entreprise. Avignon n'était qu'une petite ville, mais j'espérais bien m'y distinguer. Menanti, le responsable local de l'information, ne me fit pas de long discours. Il me colla Behr comme coéquipier pour les prises de vue, en lui demandant de m'apprendre les ficelles du métier sur le tas.

Ma première semaine fut un calvaire. Christopher Behr me promena dans toute la ville comme si nous étions des touristes. Nous n'avions pas d'horaires, effectuant des randonnées de jour comme de nuit. Je pensais que mon coéquipier me conduirait là où il était indispensable de se trouver, mais les seuls évènements auxquels nous assistâmes nous furent communiqués par l'agence sur la radio de bord de notre Golf décapotable. En fait de reportages, je ne couvris que deux inaugurations et ne pus acheter plus de trois faits divers dans les commissariats. Une misère que ne semblait pas déplorer l'ex-grand reporter.

Le crédit que je lui avais accordé s'épuisa rapidement. Sa gloire passée se fondait sur une fertile

imagination, ou alors sa valeur avait décliné jusqu'à ce qu'il ne fut plus que l'ombre de lui-même. Behr était un homme fini.

J'en vins même à me persuader qu'on m'avait adjoint ce personnage dans le seul but de m'écarter des affaires sérieuses. Officiellement, j'étais censé gagner de l'expérience en faisant équipe avec ce prétendu grand bonhomme. Officieusement, on me rangeait sur une voie de garage parce j'étais un dangereux concurrent pour les gens en place.

Je bouillais d'impatience. Je reprochais sans cesse à Behr de ne pas me présenter des contacts intéressants, des endroits où trouver de l'info pas chère. Mes remarques acerbes ne faisaient pourtant que l'amuser.

« La nouvelle promotion a les dents longues, répétait-il en riant de mes impertinences. Mais il ne suffit pas d'avoir un carnet d'adresses bien rempli et une provision bancaire pour être un grand reporter. Sinon, tu travaillerais par téléphone et t'enverrais un photographe ramener des images. »

Je ne le croyais pas, bien sûr. J'étais prêt à bondir sur le premier fait divers qui passerait à ma portée, comme un charognard peu regardant sur la qualité ou la fraîcheur de la viande. Bref, j'étais mûr pour une cuisante leçon.

Nous longions un soir les Remparts aux pierres corrodées par les gaz d'échappement. Christopher Behr parlait des quartiers arabes et coréens, des réseaux de putes importées ou à destination de l'Europe, d'un vieux quartier en démolition ou de la dernière mode théâtrale présentée au festival off. En pointillés, par des juxtapositions d'anecdotes sombres et de récits gais, il peignait la ville. Mais il voyait bien que ses histoires ne m'intéressaient pas.

Son itinéraire ne me passionnait pas davantage. Behr avait tourné à gauche pour explorer les ruelles du centre-ville. Le contraste saisissant entre les remparts, si fragiles derrière leur apparence robuste, écrasés par les tours vertigineuses qui les ceinturaient, s'estompait dès que l'on s'engageait dans ces vieux quartiers qu'on avait essayé de préserver du temps. Mon coéquipier avait adopté d'emblée une allure plus débonnaire, appréciant manifestement le moment où la nuit se faufilait le long des murs, comme un chien qui aurait marqué son territoire de flaques d'ombres à chaque angle de rue.

Je savais déjà qu'au terme de cette promenade, nous nous arrêterions dans un bistrot où il avait ses aises. Je détestais ces pertes de temps mais je haïssais encore plus la façon qu'il avait de les justifier : le bar était le premier point de contact de la cité, le lieu privilégié où glaner des renseignements ! Arguments stupides ! Quelle était la valeur de ces informations, puisqu'il fallait de toute façon les vérifier auprès des personnes concernées ? Autant les négocier tout de suite avec les intéressés ! D'ailleurs, Behr ne se faisait jamais reconnaître, de sorte que personne ne lui aurait proposé une information. Il n'allait jamais au comptoir avec sa caméra ni avec rien qui pût trahir sa profession ! Ça revenait à ouvrir un commerce sans même placer une enseigne sur son pas de porte.

Ce soir-là, nous n'arrivâmes jamais au bar. Nous venions de freiner au sortir de la rue Paul Manivet quand un jeune homme se précipita sous nos roues. Il prit appui sur l'avant du véhicule pour éviter la chute et continua sa course dans l'affolement le plus total. Et pour cause : quatre poursuivants le talonnaient de près.

La rue, vide de toute présence humaine, n'était qu'une enfilade de portes et de volets clos. Nous étions donc les seuls témoins. L'individu fut rattrapé à quelques mètres de là et aussitôt assaisonné de coups. J'ai senti dans mon corps l'afflux de l'adrénaline. Je tenais enfin une chance de me distinguer !

Mais j'ai cru devenir fou furieux quand Christopher Behr refusa de filmer la scène.

« Laisse tomber, fils, on va se faire avoir, fut sa réponse à mes harcèlements. Et puis y'a pas la lumière… »

Interloqué par tant de désinvolture, j'ai pris la caméra sur le siège arrière et j'ai filmé à sa place. Non seulement mon coéquipier était un homme fini, mais en plus c'était un lâche.

Par chance, la victime avait réussi à fuir de nouveau, de sorte que le film commençait tout de même par une poursuite. Par chance encore, le pugilat reprit autour d'un réverbère qui dispensait l'éclairage idéal pour enregistrer la bagarre. Il nimbait en outre la scène de reflets blafards rehaussant sa dimension dramatique. Tout ceci pour dire que j'étais très fier de moi et rêvais déjà au Pulitzer.

Tout en avançant sur les agresseurs afin de varier les angles de vue, je rédigeais mentalement des phrases courtes, incisives, rendant compte de cette scène de rue. J'ai craint un moment que l'un des agresseurs, qui avait regardé par-dessus son épaule, ne vint casser mon appareil. Mais il se contenta de m'adresser un sourire narquois, presque obscène, avant de signaler à ses compagnons qu'il était temps de déguerpir.

Je me souviens encore très bien de mon état d'alors. Haletant comme si j'avais participé à la lutte mais plein aussi d'une formidable énergie. Je me suis dépêché d'interviewer la victime tout en me demandant quelles questions poser à un homme passé à tabac. Je n'étais entraîné qu'à interroger des personnalités politiques ou du monde artistique, documentation à l'appui.

Le jeune homme ne connaissait pas ses agresseurs. J'avais assisté à un vulgaire fait divers où le passant sert de défouloir. Mais c'était une bonne illustration de la violence urbaine, tout à fait dans l'air du temps depuis que Jean-Paul Trichetti, le député-maire, avait décidé d'assainir sa ville. J'ai donc demandé à mon sujet d'article de déterminer la fréquence des mauvaises rencontres dans le quartier, en tant que victime et que témoin. Et peut-être aussi d'agresseur, car il avait prouvé pendant la bagarre qu'il savait se battre. Enfin, il m'a bien fallu en venir aux questions financières.

J'ai agité ma caméra et annoncé ma profession en guise d'entrée en matière. Dans ce domaine également, je manquais d'expérience. Menanti m'avait fait bénéficier d'une provision de dix mille euros pour commencer. Au-delà, je devais contacter le comptable qui négociait l'évènement à ma place. Jusqu'à présent, je n'avais jamais réellement discuté du prix d'un reportage. Avec les personnalités médiatiques et pour les évènements attendus, toutes ces tractations étaient réglées à l'avance.

« 5000 euros. »

Le ton était ferme, sans appel. Je me suis étranglé. Un fait divers de cette envergure n'en valait pas plus de mille. Les prix avaient même tendance à baisser dans les commissariats, parce que personne ne voulait plus acheter ce type d'information. La victime m'a fait judicieusement remarquer qu'une telle offre ne couvrait même pas les soins et l'inactivité forcée, compte tenu des quelques côtes qu'on lui avait cassées. J'ai donc poussé mon offre à deux mille euros.

« 5000 ! On ne parle pas des autres agressions parce qu'on ne les voit pas. Pris sur le vif, ça vaut certainement plus. Tu vas te faire des couilles en or avec ce *live* et moi, je me serai fait casser la gueule juste pour que tu t'enrichisses. C'est pas juste. »

La victime accepta cependant de transiger à 3500 euros, somme que je lui proposais à condition de pouvoir photographier l'hématome qui enflait sur sa pommette gauche. J'ai toujours sur moi un boîtier de transfert pour débiter d'une carte magnétique à l'autre l'argent électronique, de sorte que l'acquittement de ma dette fut rapidement réglé.

On disait que Christopher Behr avait un certain talent pour tirer les portraits. Mais il resta sourd à mes appels l'enjoignant de nous rejoindre. Cette fois, je fus réellement en colère et le menaçai, dans des termes plutôt orduriers, de remettre à Menanti un rapport salé sur sa conduite pendant le travail.

La réflexion déclencha l'irritation du vieil homme. Il extirpa sa bedaine de la décapotable et

récupéra en grommelant son Reflex. L'obéissance qu'il manifesta après mon coup de gueule m'emplissait de satisfaction. À présent, je tenais les rênes de l'équipe !

« Il n'est pas assez amoché pour faire un bon portrait. Faut l'arranger un peu… »

Le jeune homme assis contre le mur ne vit pas partir le coup. La pointe de la chaussure l'atteignit à l'oreille. Déjà, Behr reprenait son élan. J'étais trop stupéfait pour réagir. Mais son pied se détendit dans le vide. La victime s'était relevée et s'éloignait à toute vitesse.

« Vous êtes complètement fou ! Qu'est-ce qui vous prend ?

- Il court drôlement vite pour un type qui a les côtes cassées, tu trouves pas ?

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Que tu t'es fait avoir. Je t'avais prévenu. Je déteste ces arnaqueurs qui inventent des infos pour les revendre aux journalistes. Tu n'as pas trouvé ça bizarre, cette baston qui se déroule juste sous nos yeux ? Quand les types sont passés devant la bagnole, tu n'as pas remarqué qu'aucun d'eux ne soufflait ? Ils commençaient juste à courir ! »

Sur le coup, je n'ai rien dit. Je n'aurais jamais imaginé que quelqu'un pût accepter de recevoir une correction juste pour escroquer quelques euros. Pour que la scène fût crédible, ses complices ne l'avaient pas trop ménagé.

« Jamais imaginé ? C'est grave ! se moqua gentiment Behr. Un journaliste sans imagination, c'est comme un évènement sans lieu ni date : ça n'a aucune valeur. »

À présent, je comprenais pourquoi la bande m'avait laissé filmer. La colère m'étouffait. J'étais surtout vexé d'avoir cru à cette mise en scène. Ma précipitation coûtait également cher à l'agence. Je me demandais comment expliquer l'affaire à Menanti de manière à ne pas trop compromettre la suite de ma carrière, mais je ne trouvais aucune excuse valable. Le dépit me mortifiait à ce point que j'ai décidé de rédiger un article, malgré tout.

« Finalement, rien ne prouve qu'il s'agit d'un coup monté. Et quand bien même, nous ne serons que deux à le savoir.

- Petit, tu n'iras pas loin si tu commences comme ça. La seule présence d'un journaliste déforme déjà suffisamment le cours naturel des choses. On ne va pas inventer de la réalité par-dessus ça !

- Vous auriez pu me mettre plus explicitement en garde, fut la réponse pleine de ressentiment que me dicta la honte de l'avoir précédemment insulté.

- Ça n'a rien de grave. L'agence ne sera pas en faillite pour autant. Mieux vaut faire de petites bêtises au début. Si j'avais réussi à te convaincre, tu aurais toujours gardé un doute, n'est-ce pas ? »

Comme je ne répondais pas, il ajouta :

« De toute façon, ce n'est pas ta faute. C'est celle du système. »

Mais je ne voyais pas en quoi le système était responsable.

Pas encore.

Cette leçon me fit revenir à de meilleurs sentiments à l'égard de Christopher Behr. Il avait une conception dépassée du journalisme mais n'en connaissait pas moins toutes les ficelles actuelles. Je lui étais surtout reconnaissant de n'avoir pas profité de ma sottise pour me rabrouer ou adopter une attitude plus autoritaire envers moi.

Au contraire, Christopher Behr continua de chercher mon amitié. Ce fut lui qui m'apporta sur un plateau mon premier reportage, celui-là même que j'avais manqué. Il le fit à sa manière saugrenue et pleine de malice. Il avait toujours une façon indirecte d'expliquer les choses pour amener son

interlocuteur à comprendre de lui-même.

Nous étions dans un bar de la place de l'Horloge. Fidèle à son habitude, Behr s'était installé de façon à surprendre les conversations environnantes. Il m'avait laissé face à la baie vitrée, sachant que je lèverai les yeux à un moment ou à un autre sur le flot des touristes s'écoulant continûment à proximité du Palais des Papes, mais aussi sur les messages du panneau Graffiti fixé sur la façade d'un immeuble. Personne ne résistait longtemps au plaisir ou à la curiosité de lire ces brèves notes rédigées par des mains anonymes, à l'intention de lecteurs tout aussi anonymes ou de personnes bien précises dont on avait l'impression de percer un peu l'intimité.

C'était la petite amie d'un certain Bob qui prévenait qu'elle était retenue chez Pat pour une bonne heure. C'était un râleur qui avertissait les clients du bar Clément que le service laissait à désirer et que le garçon était un grossier personnage - ce type de message pouvait aussi bien émaner de la concurrence. C'étaient d'authentiques poètes de la rue qui exprimaient leur mal de vivre ou leurs espoirs en un sublime haïku. Comme des incongruités insérées dans la dizaine de messages affichés, des slogans politiques ou des obscénités imposaient leur puissante vulgarité. On se sentait alors soulagé de savoir que la durée de vie de ces écrits n'excédait pas cinq minutes pour ne pas gêner les autres utilisateurs qui auraient eu quelque information pressante à communiquer.

S'étant assuré que je suivais bien l'apparition de nouveaux messages, Christopher Behr se lança dans une conversation destinée à me rendre attentif au texte qu'il avait programmé.

Je digérais encore - et comment ! - l'affront de l'avant-veille, et il n'eut aucun mal à entrer dans le vif du sujet. Il en profita pour m'asticoter au passage, comme il aimait parfois le faire pour m'obliger à pousser mes raisonnements jusqu'au bout.

À la question de savoir comment nos jeunes escrocs savaient que des journalistes passeraient dans cette rue, il m'expliqua qu'on avait fini par apprendre, dans le quartier, la nature de son activité. Behr changerait désormais de bar.

« Tu vois ce que nous a amené le système : ces gens qui tournent autour des journalistes comme des moustiques.

- Je croyais que c'était nous, les moustiques.

- Non. Nous, nous sommes des sangsues. Nous nous nourrissons de la réalité jusqu'à lui vicier le sang. »

L'aventure était censée me prouver qu'en journalisme, l'anonymat est préférable à l'aveu de sa profession. Je mis aussitôt en doute son affirmation en démontrant qu'hormis quelques fatals désagréments de ce type, un journaliste avait tout à gagner en œuvrant au grand jour, la plupart des personnes cherchant à le contacter ayant tout de même des informations sérieuses à vendre.

« À vendre ! C'est bien là le problème ! Tout le monde spécule aujourd'hui sur l'information ! Le journaliste est devenu un vulgaire homme d'affaires. Les grands reporters voyagent même en permanence avec un comptable de la boîte qui s'occupe de toutes les transactions importantes, celles qui se règlent à coup de millions d'euros. L'information, en fait, appartient aux publicitaires qui en financent l'achat ! C'est comme ça que tu envisages le métier de journaliste ? Un valet de la pub qui cherche des sujets pour qu'on mette des spots autour ? Regarde-toi, avec ta veste de jeune cadre et ta cravate de ministre ! On croirait voir un de ces agents du marketing, pas un futur globe-trotter ! Tu sais comment on appelle les journalistes dans le milieu de la pub ? Les pêcheurs de perles ! Mais tu sais que dans ce commerce, ceux qui en profitent sont les bijoutiers qui placent les plus belles eaux dans des écrins ! La pub : des écrins ! »

Je haussai les épaules, peu désireux d'entamer une polémique sur ce sujet. Les réflexions de mon

coéquipier étaient bien celles d'un preneur d'images. C'était facile de critiquer les droits réservés sur l'information quand on avait toujours bénéficié d'un copyright sur la diffusion des images. Pourquoi un journaliste ne toucherait-il pas des royalties sur un évènement qu'il avait déniché ? Les opinions et les réflexions qu'il livrait dans ses articles étaient tout aussi dignes d'êtres protégés que l'angle de vue ou le plan original d'une photo reproduite à travers le monde entier.

C'est à peu près à ce moment que la phrase de Behr s'afficha sur le panneau Graffiti. Il m'avait laissé bouder sans cesser de surveiller sa montre.

« Hé ! Vous avez vu celle qui vient d'apparaître ? *Un journaliste peut-il diffuser une information dont il ne serait pas seulement le témoin ?* Ça pourrait presque s'adresser à nous. »

Il n'avait pas daigné se retourner pour lire les lettres lumineuses et son sourire de satisfaction ne me mit pas sur la piste.

« À toi, pas à nous.

- Pourquoi rien qu'à moi ?… Oh, d'accord ! Avant-hier, j'ai été le témoin mais aussi la victime.

- Ce n'est pas ça. C'est moi qui ai écrit ce message. »

Je me souviens d'avoir gardé le silence quelques secondes. Les agissements de Behr me déconcertaient encore.

« Vous pensez que je devrais diffuser ce qui s'est passé avant-hier ? Je vais me couvrir de ridicule !

- Pas si tu feins d'avoir donné dans le panneau. Tu brodes sur le thème : jusqu'où iront-ils ? Des jeunes se tabassent dans le but de vendre un reportage ! Pour illustrer ton article, il n'y a pas que ton film. »

Il lança sur la table un paquet de photographies et je découvris avec stupeur les différentes étapes de mes tractations avec la fausse victime. On me voyait également en train de filmer l'évènement. Le fait d'avoir été photographié par un comparse accréditait le rôle de faux naïf que Behr désirait me voir jouer.

« À ma connaissance, tous ceux qui se sont fait avoir de la sorte ont évité d'en parler. Tu lanceras une belle bombe en révélant ces sales petites pratiques. Un bon début pour se distinguer dans l'écurie Rotter, non ? »

Je ne sais plus quels remerciements stupides j'ai bafouillé. Je regrettais d'avoir si mal jugé cet homme. En fait, il m'avait habilement manipulé pour le forcer à épouser ses points de vue, mais je ne m'en rendais pas encore compte. Quand Menanti accepta avec enthousiasme ma proposition, m'assurant déjà une diffusion dans le mensuel *Accro-Cité*, qui disposait par ailleurs d'un magazine télévisé européen, il était trop tard pour faire machine arrière. J'étais piégé.

Je savais Behr opposé au copyright sur l'information, ce sujet composant d'ailleurs l'essentiel de nos conversations, mais j'étais jusqu'à présent resté rebelle à ses arguments et lui en avais opposé d'autres aussi catégoriques que les siens. Or, pour peu qu'on voulût bien tirer les leçons du fait divers dont j'avais été la victime, on se livrait immanquablement à une critique du système. Je venais de m'engager à traiter un sujet qui allait à l'encontre de mes convictions !

Christopher Behr riait sous cape de me voir si désemparé. Il m'assura que je finirais par trouver, le moment venu, les bons arguments pour justifier malgré tout le système, mais se faisait un plaisir de démolir les derniers que j'avais en réserve.

Par ailleurs, le récent coup d'éclat d'Info-Libre donnait à mon sujet une autre résonance, éminemment plus subversive. Curieusement, j'avais entendu parler pour la première fois de ces terroristes de l'information le jour de mon engagement chez Rotter, à Paris.

On m'avait prié de patienter dans la vaste salle de rédaction où les responsables des divers secteurs de l'information s'agglutinaient autour des télex et jonglaient avec les téléphones pour suivre plusieurs conversations à la fois. C'était le jour du tremblement de terre de Tokyo et c'était précisément pour cette raison qu'on ne pouvait s'occuper dans l'immédiat de ma candidature.

Tout le monde connaît le délit commis par les terroristes d'Info-Libre à l'encontre de Rotter, de Sun Canal et de la profession en général. Mais je désire tout de même relater la façon dont j'ai pris connaissance de ces évènements car tout le monde ne mesure peut-être pas la portée de leur acte.

Il faut savoir qu'une catastrophe de cette envergure est trop grande pour être monnayée par le correspondant local. L'information est vendue aux enchères dans chaque État et même une société internationale comme Rotter ne peut en acquérir les droits pour l'ensemble des pays où elle déverse de l'actualité. Pour un gouvernement, c'est le seul moyen de réunir suffisamment de fonds pour faire face au désastre.

Les comptables de chez Rotter n'étaient pas très chauds pour investir dans un tremblement de terre, fût-il de force 8 sur l'échelle de Richter, et quand bien même le quart du Tokyo à l'air libre avait été détruit. Les évènements liés à un séisme ne variaient guère. Les faits bruts, l'annonce du lieu, de la date et de l'ampleur, pouvaient être communiqués dans la revue de presse reprenant les titres d'actualité des concurrents, du moment que n'étaient pas dépassé le quota d'extraits à titre de citation. Seul importait l'impact humain et dramatique, ce que l'État tentait justement de monnayer.

Mais la technique désormais classique du reportage périphérique avait déjà permis à Rotter d'engranger un bon nombre de détails sur la catastrophe. Ses correspondants locaux avaient aussitôt déposé des droits de reportages documentaires comme l'évacuation de la famille Hitsukenzo chez les taupes d'Alice City. Ils détenaient aussi l'exclusivité d'une interview d'Atos Shigeo, l'un des plus célèbres fils spirituels de Tetsuya Hanamura, le père de la Mégapole Enterrée. Tout ceci était de l'ordre du documentaire qu'on ne pouvait interdire ou taxer au nom de l'exclusivité sur la catastrophe. L'équipe de Tokyo avait aussi imaginé, pour présenter ses propres images du tremblement de terre qu'on ne pouvait logiquement diffuser si on n'était pas passé à la caisse avant la date de prescription de l'évènement, d'illustrer un poème de Hiro Tegasuda pleurant les malheurs de son peuple. Une astuce inattaquable sur le plan juridique.

L'agence Rotter n'avait aucune raison de se mettre en frais, d'autant que l'ampleur du sinistre limitait l'exclusivité de l'information à vingt-quatre heures, à partir de la première diffusion dans le pays d'origine, délai qu'il était possible de raccourcir artificiellement avec une couverture publicitaire annonçant l'heure de diffusion de cette information, illustrée par les extraits les plus juteux. Il ne semblait donc pas rentable de payer le prix fort pour un évènement que tout le monde pourrait traiter ensuite à moindre coût. Pourtant, Rotter se porta acquéreur.

Deux arguments emportèrent cette décision. Le premier était que ce tremblement de terre ne ressemblait à nul autre puisqu'il s'agissait du premier qu'avait eu à essuyer Alice City. Le Tokyo souterrain ayant remarquablement bien résisté au séisme, l'évènement acquérait par conséquent une autre dimension, dont il fallait tenir compte. Les sponsors étaient tout trouvés : le promoteur immobilier Solidome et P.D.A. Assurances avaient donné leur accord pour figurer dans l'écrin publicitaire.

Le second argument, d'ordre stratégique, tenait à la réputation de Rotter. Trop de frilosité dans l'acquisition d'exclusivités ferait le jeu de la concurrence qui attirait à elle les annonceurs toujours alléchés par les scoops. Même un magazine bien présenté et intelligemment fait comme Le *Village planétaire*, n'avait pu résister à la concurrence à force de ne présenter que des informations de seconde main. La majorité des gens se foutent des commentaires éclairés, seule compte l'info brute. Rotter

devança donc ses principaux rivaux, Media 6 et Temavox, en emportant le marché.

On imagine donc la colère et la déception de l'agence quand, en fin de matinée, les pirates d'Info-Libre brouillèrent les émissions de Sun Canal pour diffuser les premières images du tremblement de terre. C'était une heure de grande écoute pour cette filiale de Pacific Media, plus grande que d'habitude même, puisque le jeu interactif de *Planète en péril* en était à sa finale. Un silence de mort était tombé sur la salle de rédaction. Tout le monde s'était arrêté de courir ou de téléphoner pour regarder les pompiers nippons tirant les cadavres d'un enchevêtrement de béton et de ferraille. La hauteur des plans indiquait que la caméra était dissimulée dans un sac en bandoulière. Les commentaires diffusaient plus d'informations que n'en avait amassées l'agence. Seul un journaliste professionnel infiltré sur les lieux avait pu commettre ce piratage, avec de multiples complicités à tous les niveaux.

Ce scoop éventé risquait fort de compromettre mon engagement. Des millions d'euros venaient de partir en fumée, en seulement quelques minutes de diffusion interdite. Virgil Havliçek, le grand patron des informations étrangères, beuglait devant moi au téléphone. En même temps qu'il regardait les images, il apprenait que Solidome décidait de réduire de cinquante pour cent sa participation financière. Je n'aurais pas autrement été étonné si Rotter avait décidé d'éponger cette perte en imposant des restrictions de personnel. À commencer par l'annulation de mon engagement.

Bien entendu, la neige qui parasita l'image salua trop tard les efforts des techniciens occupés à brouiller l'émission pirate. Un jingle de fin d'émission rappelait qu'Info-Libre militait pour l'abandon du copyright sur l'information. À peine lisible, mais tout de même identifiable pour ceux qui avaient déjà déchiffré le texte par le passé, s'afficha le slogan des terroristes de la presse : *Un évènement n'appartient à personne.* Quand la police localisa l'origine du brouillage, elle ne récupéra que du matériel qui ne permit pas d'apprendre grand-chose sur les responsables. Tout au plus pouvait-on leur décerner, par contumace, un brevet de bricolage pour être parvenus à une telle efficacité avec un si faible appareillage.

Comme tout le monde à l'époque, je supposais le groupe Info-Libre composé de dangereux réactionnaires acharnés à ruiner les agences de presse pour déstabiliser la société en la privant d'informations. Je leur en voulais d'autant plus qu'après m'avoir fait trembler le jour de mon engagement, il donnait à mon futur article une coloration négative en précédant sa parution d'une nouvelle action terroriste.

Dans tous les magazines à grande diffusion avait été inséré un encart publicitaire aux bords collés. *La liberté est à l'intérieur,* indiquait, non sans humour, la première page. En fait, on pouvait y lire le rapport des députés sur les prochaines orientations de l'Europe en matière de politique étrangère. Media 6 faisait cette fois les frais de l'opération. Dans les journaux dont il était propriétaire, le groupe annonçait précisément la sortie imminente de son scoop sur le sujet. Bien sûr, l'adresse de l'imprimeur ne figurait nulle part et l'agence publicitaire qui avait acheté ces encarts à la presse n'existait pas.

Après ce dernier coup d'éclat, la moindre réserve ou critique à l'égard de la presse revenait à se déclarer partisan d'Info-Libre. Les journalistes faisaient en outre l'objet d'une surveillance constante, laquelle, à défaut d'extirper les brebis galeuses du troupeau, développait dans la profession un néfaste climat de méfiance. On m'avait donné un mois pour réaliser la version définitive de mon reportage, mais je trouvais ce délai trop court pour m'assurer d'éviter tous les pièges implicites de mon sujet, d'autant plus court qu'un soudain emballement de l'actualité avignonnaise nous donna, à Behr et moi, beaucoup de fil à retordre.

Ces évènements renforcèrent en outre les doutes que je nourrissais à l'égard du système, en me privant d'un reportage dont j'avais cru obtenir l'exclusivité. La rupture des conduites d'une usine de

retraitement chimique avait déclenché une nouvelle pollution du Rhône, en aval du Pontet, lui conservant ainsi sa réputation de fleuve le plus pollué d'Europe. Des centaines de litres d'anhydride nitrique et d'acide sulfurique firent fumer les berges du fleuve et dissolurent les substances organiques en suspension dans l'eau.

Au moment de l'accident, nous nous doutions seulement de la nature des produits déversés, au vu du panache toxique qui s'élevait à proximité de Naturochimie. Le spectacle était encore plus impressionnant de près. La surface de l'eau bouillonnait sous l'action de l'acide rongeant la roche. Des remous plus violents l'agitaient par endroits, que nous sûmes interpréter en voyant les poissons effectuer des sauts en l'air. Ils cherchaient à échapper à leur milieu devenu subitement hostile et y réussissaient parfois. Une truite aux nageoires rongées et aux écailles boursouflées par le liquide corrosif se débattait inutilement dans l'herbe.

« Je ne savais pas qu'il y avait encore de la vie dans ce fleuve », dit Behr en guise d'épitaphe.

Quant à moi, je crois bien avoir poussé un cri de satisfaction en notant l'ampleur du désastre. Nous revenions d'une exploration de la région, nous étions seuls dans la campagne vouée à l'obscurité prochaine et personne n'aurait pu prétendre piétiner nos plates-bandes. Je me suis hâté de réserver le sujet sur ma carte de presse. À ma grande stupéfaction, le Central signala que l'évènement était déjà une exclusivité.

Ce n'est pas possible ! Je répétais cette phrase comme une litanie destinée à conjurer le mauvais sort. Programmer différemment l'énoncé du sujet ne servit à rien. Quelqu'un avait été plus rapide. Pourtant, nous étions les seuls, nous étions les premiers ! Si un concurrent avait déposé l'information avant nous, ce ne pouvait être qu'avec la complicité de l'usine.

Je ne me souviens pas avoir jamais éprouvé plus violent sentiment d'injustice. À quoi servait d'être le premier sur place si des arrangements permettaient d'obtenir une exclusivité avant l'évènement lui-même ? J'échafaudais des hypothèses : dès le début de la catastrophe, le technicien en chef contacte dans l'urgence les agences de presse pour vendre l'évènement aux enchères. Les gains épongeront les dédommagements à la communauté et les dépenses de remises en état du site, voire assureront un petit bénéfice. Behr refusait de travailler uniquement avec son carnet de chèques, mais sa méthode en faisait un éternel retardataire. Je me vengeai de ma déception en lui reprochant une fois de plus de ne pas m'avoir présenté aux vendeurs d'informations de chaque organisme à forte valeur médiatique. Il me répondit sans lâcher sa caméra et je l'imitai en prenant quelques photos. Bientôt, il ferait trop sombre pour continuer à voler des images au temps. Le point de vue de Behr ne manquait pas de bon sens. Exclusivité ou non, nous étions les seuls à filmer les conséquences de la catastrophe dans la campagne. Même en différé, l'information se vendrait cher.

Behr me fit également comprendre qu'avec les moyens qui m'étaient actuellement alloués, je ne tirerais rien des informateurs officiels. Si chaque administration alignait ses prix sur un barème, les amitiés nouées, les préférences et sinon les pots de vin, modifiaient l'égalité des chances.

« Inutile de râler sans savoir. Si ça se trouve, c'est Rotter qui a obtenu l'exclusivité. »

Mais le fait de savoir qu'un fonctionnaire de chez nous avait décroché le gros lot ne m'aurait pas consolé. Il n'avait pas eu, comme moi, à sillonner la région jour et nuit pour tomber sur un évènement important.

J'ignorais qu'il était possible de connaître le détenteur d'une information avant qu'il ne diffuse son reportage. Un vent léger brassait dans notre direction les volutes toxiques, et nous nous sommes réfugiés dans la Golf, où Behr me montra comment procéder. Le mugissement d'une sirène a éclaté, comme un pressant conseil de s'éloigner de la berge.

« Petit truc de vieil habitué, m'a-t-il dit en allumant sa carte de presse. Au lieu de définir ton sujet de reportage, tu indiques qu'il fait suite à celui de… Media 6, par exemple. Comme tes données sont trop floues, l'ordinateur te fournit une liste des derniers sujets traités par ce concurrent pour que tu puisses préciser ta demande. C'est une astuce qui te permet de savoir sur quoi bossent les autres. Comme ça, si le sujet en vaut la peine, tu te précipites sur les lieux pour faire le plein de reportages périphériques. »

Les méthodes des journalistes étaient décidément puantes, mais j'en voulais encore plus à Behr de me laisser débuter avec un handicap en me cachant ces pratiques. Quand j'y repense, j'ai honte. Sans lui, je serais devenu aussi retors que mes confrères, et pourtant, je n'aurai pas cessé de m'emporter contre cet homme !

« Je ne savais pas que ton ambition était de copier les autres, se moqua-t-il. Dans le cas présent, l'heureux bénéficiaire du reportage que tu veux doubler est Canal Bézenet. »

Canal Bézenet ! Mon dépit augmenta encore. Il s'agissait d'une chaîne régionale créée par Jean-Paul Trichetti pour servir ses ambitions politiques. Elle lui avait déjà permis de devenir le député-maire d'Avignon. Officiellement il s'en était débarrassé, ses responsabilités politiques lui interdisant d'être propriétaire d'un organe d'informations. Officieusement, il en gardait le contrôle et la faisait profiter des avantages de sa position : Canal Bézenet avait toujours la primeur des grands évènements locaux.

Cette concurrence déloyale faussait les règles du jeu. Behr souligna pour moi les injustices plus graves qu'entraînait cette situation : en accordant l'exclusivité de l'information à Canal Bézenet, pour une somme probablement symbolique, Jean-Paul Trichetti pénalisait la région en la privant des crédits nécessaires à son développement, et dans le cas présent à sa restauration. La chaîne locale, elle, réaliserait de jolis bénéfices avec la cession des reportages aux agences de presse, bénéfices qui passeraient dans la poche du député-maire.

« Seconde main pour seconde main, dis-je dans un élan d'indignation, je préférerais payer à la municipalité le droit d'effectuer mon propre reportage plutôt que d'acheter les informations à ces escrocs.

- Sauf que pour compenser les profits engrangés par Canal Bézenet, la mairie te fera cracher au bassinet jusqu'à la déshydratation. »

Sur ce point également, Behr avait raison.

En attendant, la libre collecte des informations nous assurait le droit de continuer à filmer. Nous suivîmes la progression de la pollution jusqu'à ce que cessassent ses effets spectaculaires. L'acide ne continuait pas moins à se mêler aux eaux du Rhône pour y poursuivre sa pernicieuse œuvre de corrosion. La dernière image que nous enregistrâmes fut celle d'une hirondelle qu'un piqué trop audacieux avait contraint à traverser le panache mortel qu'exhalait le fleuve. Après une montée en chandelle, elle tomba verticalement vers le sol, pénible pinceau noir raturant le ciel avant de sortir de la page.

Quand nous revînmes sur nos pas, les lieux du sinistre étaient désormais repérables de loin par la concentration des véhicules d'intervention. Les pompiers répandaient dans l'eau une poudre destinée à neutraliser les effets de l'acide. Taches blanches dans la marée rouge et bleue des secours, des techniciens de Naturochimie évaluaient l'ampleur de la catastrophe ou donnaient leur avis aux responsables de la sécurité. Sous l'action de l'acide, les berges du fleuve s'étaient considérablement élargies à la hauteur des canalisations.

L'équipe de Canal Bézenet commençait tout juste à déballer son matériel. Inutile de préciser que notre présence leur déplut. Il paraît qu'avant le copyright sur l'information, la corporation des

journalistes savait se tenir les coudes. Selon Christopher Behr, les bonnes relations n'excluaient pas la concurrence. Mais avec l'arrivée des financiers dans les agences de presse, l'émulation se transforma en impitoyable rivalité.

Je renonçai à interroger les employés de Naturochimie ou le capitaine des pompiers. Tous les sujets périphériques avaient été réservés bien avant l'arrivée de ces intervenants. Nous sommes cependant restés le plus longtemps possible, nous estimant partiellement vengés par les regards qu'on nous jetait et par les mesquineries que nous pûmes imaginer pour gêner leur travail. À chaque interview d'un acteur de la catastrophe, Christopher Behr se plaçait dans le dos des journalistes de Canal Bézenet et filmait leur prestation. Il les questionna également, pour leur faire redouter la diffusion d'un reportage périphérique sur la collecte de l'information par une chaîne locale, qui les obligerait à partager cette exclusivité.

Je renonçai à évaluer le montant des gains pour les organismes et administrations que nous voyions. Le système de répartition des droits était suffisamment complexe pour ne pas s'y attarder. Naturochimie monnayait toutes les informations la concernant directement, comme la nature et les causes de l'accident. La municipalité vendait les droits d'exclusivité sur les conséquences de la catastrophe. Elle en reversait une partie aux pompiers et aux autres éventuels intervenants, équipes sanitaires ou services hospitaliers, scientifiques expliquant l'action du produit, politiques dissertant sur la défense de l'environnement. Ces royalties n'excluaient pas que chacune de ces parties pût négocier pour son seul profit une interview dans la mesure où le contenu ne dépassait pas le cadre de sa fonction ni n'empiétait sur le rôle des autres intervenants. Il en résultait parfois des situations inextricables générant des procès à l'infini.

Il était deux heures du matin quand nous décrochâmes.

« Maintenant, tu comprends pourquoi je n'aime pas ce système. »

Malgré mon amertume, je ne pouvais toujours pas approuver Behr. Il ne tenait pas compte des avantages apportés par les droits réservés. Selon lui, on invoquait le droit à l'expression pour justifier tous les abus alors que les motivations réelles étaient financières. Je trouvais moi aussi qu'il brandissait un peu facilement le droit à l'expression pour décorer sa chapelle.

Car la liberté de la presse ne signifie pas le libre plagiat ! Avant la loi 2008, les journaux d'information se répétaient tous. Leur seule spécificité était le filtre politique interprétant les nouvelles selon la tendance de leur parti. Il existait autant d'interprétations que de supports. Le plus souvent, aucun des rédacteurs n'avait vécu l'évènement : chacun se contentait des télex adressés par les agences de presse. On confondait journaliste et commentateur. Les trop nombreuses prises de position plaidaient en faveur d'une pluralité des sources mais cet argument perdit du poids à son tour : il y avait ressassement, affadissement et non plus diversité. L'information était banalisée au point d'être dévaluée, répétée en boucle à l'image d'un matraquage publicitaire, jusqu'à diluer les évènements en une bouillie d'informations qui accompagnait l'individu tout au long de sa journée. Où était la noblesse du métier de journaliste ? Les nouvelles n'étaient qu'une toile de fond pour les médias, un espace d'animation dont on ne percevait plus très bien le rapport avec le réel. Il était temps de revaloriser l'information et ceux qui la faisaient. Il était temps de payer des droits d'auteur à ceux qui se mouillaient réellement pour raconter ce qui se passait à travers le monde.

Aujourd'hui, les journalistes ne se contentent plus de bêler avec les autres, ils traquent des informations originales au lieu d'imiter ceux qui ont eu du nez ou de la chance. Les agences méritantes ont pignon sur rue : l'exclusivité à durée limitée est un avantage qui permet d'investir et de progresser. Même les reportages périphériques, souvent considérés comme un moyen de contourner les délais obligatoires, ne sont finalement pas une mauvaise chose. Car au lieu de réitérer sottement ce qui a été

annoncé par ailleurs, les agences d'importance secondaire replacent un évènement dans son contexte, en détaillant les conséquences mineures mais néanmoins dramatiques pour un individu. Ils l'enrichissent de détails nouveaux. Désormais, l'information ne se limite plus à un bref exposé. Jamais elle n'a eu autant de richesse, autant de texture ; jamais les tenants et les aboutissants d'une affaire n'ont été aussi compréhensibles.

La saturation des informations avait assourdi le citoyen qui, impuissant devant les multiples problèmes du monde, se démobilisait. La génération précédente avait créé une société d'indifférents parce que personne n'avait assez d'indignation et de compassion pour réagir face aux multiples spectres de l'injustice. Il avait fallu des battages médiatiques toujours plus importants pour défendre les grandes causes. Aujourd'hui, le public qui se tient au courant des évènements est plus réduit mais de qualité. S'il est vrai que l'information est disséminée dans de multiples supports, elle implique une attitude active de la part de l'individu pour rassembler les éléments d'un puzzle. Le copyright a empêché l'affadissement de l'information et donc préservé la capacité d'étonnement de chacun.

On pensait jadis que la multiplication des vecteurs de diffusion entraînerait la diversification et l'enrichissement des informations, et que les usagers auraient par conséquent une opinion éclairée. Mais on n'entendit qu'un indémêlable bruit de fond. Au contraire, en limitant le nombre des supports, les droits réservés ont induit chez les gens une attitude plus critique envers leurs sources habituelles d'informations, ce qui a imposé en retour une qualité accrue de la part de l'émetteur soucieux de conserver sa clientèle.

Il faut aussi compter parmi les acquis tout ce que la nouvelle loi a permis de supprimer. Le surnombre des journalistes sur un évènement était devenu une plaie pour tout le monde. On respire enfin dans les assemblées politiques, à la sortie des tribunaux et des commissariats. La liberté d'opinion demeure respectée puisque chaque groupe politique dispose d'un représentant de la presse et que les divers courants d'opinion peuvent, une fois le délai expiré, se livrer à leurs commentaires.

Behr critique le négoce autour de l'information. Mais la loi n'a fait qu'entériner un état de fait. Les familles princières comme celle de Monaco avaient toujours su négocier la moindre apparition en public. Un film comme le procès de Ceaucescu n'avait pas été cédé pour des sommes dérisoires. Tout journaliste qui se respectait avait toujours graissé la patte des personnes susceptibles de lui fournir des informations avant leur divulgation officielle. Behr ne pouvait me contredire sur ce point, lui qui avait versé des pots de vin à des militaires de Beyrouth, à des policiers au Guatemala ou à la mafia de Hong-Kong pour obtenir l'autorisation de gâcher trois mètres de pellicule.

Aujourd'hui, les organismes détenteurs d'informations affichent leurs prix. Ils coupent l'herbe sous le pied à ceux qui les négocient illégalement. La publicité autour des scoops n'est pas non plus un mal puisqu'elle permet aux agences de presse de financer les reportages.

J'ai débité toutes ces âneries, et de nombreuses autres, sur le trajet du retour. C'était ce qu'on m'avait appris à l'école du journalisme. Je crois que j'essayais plus de m'en persuader que je n'y croyais vraiment. Le résultat demeurait identique : un vibrant plaidoyer qui s'effondrait à la première contradiction.

« Tu oublies que la liberté d'information est aussi celle de la diffusion, m'a simplement rétorqué Behr. On a fait du bon boulot, mais pour rien. »

Je n'avais rien à répliquer à cela. Dans la théorie, tout fonctionnait à merveille. L'amère réalité me mettait dans la même situation qu'un auteur forcé d'abandonner son idée parce qu'un autre avait eu la même avant lui.

Le lendemain me fournit d'autres motifs d'ulcères. Behr, bien qu'habitué à de telles situations, semblait tout aussi choqué par l'écrin publicitaire de Canal Bézenet autour de la pollution du Rhône.

Rhône-Énergie, qui y vantait ses produits soi-disant écologiques, n'était qu'une filiale de Naturochimie. Cela signifiait que la firme responsable du désastre avait financé le reportage de la pollution pour les trompeuses raisons que l'on devinait. Et de fait, seule la fatalité portait le chapeau dans le compte-rendu.

« Ce qui me dégoûte, expliqua Behr, c'est qu'avec les bénéfices réalisés par la vente de l'information, la firme ne sera même pas pénalisée financièrement. Elle remboursera sans peine les dommages et intérêts qu'on lui réclamera. »

Ce qui moi me dégoûtait, c'était de ne pouvoir diffuser notre reportage alors que nous étions les premiers sur place. La catastrophe ne serait libre de droits que dans une semaine. Même les premières minutes de la pollution étaient refusées par le Central. Naturochimie avait disposé un peu partout dans son usine des caméras de surveillance. Elles avaient enregistré la scène sous divers angles de vue. De quoi réaliser un montage trois fois plus dynamique que le nôtre.

Le matin même nous apprîmes que l'agence Rotter avait acheté à la municipalité l'information en classe 2, soit l'autorisation de diffuser les évènements en rapport avec la pollution sur le Rhône avec un différé de vingt-quatre heures. C'était mieux que rien et c'était toujours un client de moins pour les scoops vendus par Canal Bézenet. Menanti désirait que nous nous rendions sur les lieux pour ramener des infos et des images. Notre reportage n'attendit pas plus de cinq minutes pour atterrir sur sa table.

Pendant que je mettais la dernière main à mon article, j'ai relevé quelques détails déplaisants. Notre intervention suivait de quelques secondes seulement la rupture des conduites. Nous étions juste à côté de l'usine et rien, l'instant précédent, n'était visible sur le fleuve. Mon premier réflexe avait été de réserver le reportage auprès du Central. Or, Naturochimie n'avait certainement pas disposé du temps nécessaire pour avertir Canal Bézenet et négocier l'exclusivité de l'information. Il fallait plus de cinq minutes téléphoniques pour ce genre de négociation. Sauf si…

La vérification ne réclamait que quelques minutes. L'heure de la rupture des canalisations était connue de tous et je savais désormais chercher sur ma carte de presse celle de la réservation du reportage auprès du Central. Canal Bézenet avait réagi une minute plus tard.

Le vertige me saisit. J'essayais d'imaginer les réactions des techniciens affectés à la surveillance des machines. Combien de temps pour localiser le problème, lancer l'alerte, verrouiller les vannes ? Je me souvenais que la sirène n'avait retenti que quelques minutes après le début de l'accident, alors que le Central m'avait déjà refusé l'exclusivité. La quasi-simultanéité de l'intervention prouvait à l'évidence que Canal Bézenet avait été informé avant le début de la pollution. Ce qui revenait à affirmer que l'accident avait été prémédité.

Je me suis hâté d'accumuler les preuves en corroborant les témoignages des divers représentants de Naturochimie que Canal Bézenet avait interviewés. J'ai réussi à obtenir un rendez-vous avec le surveillant des écrans de contrôle pour un complément d'enquête mais je ne voulais pas agir avant le retour de Behr. Par prudence, je n'avais réservé auprès du Central aucun article dont le titre aurait permis de déduire la piste que je suivais. J'attendis donc mon coéquipier avec une excitation difficilement contrôlable.

Il m'informa que le député-maire se trouvait sur la sellette depuis le début de l'affaire. Les autorisations de fonctionnement accordées à l'usine l'avaient été en dépit des irrégularités constatées et de la violation de quelques principes écologiques élémentaires. Les hautes instances s'interrogeaient actuellement sur les raisons qui avaient conduit Jean-Paul Trichetti à fermer les yeux sur ces vices de forme et sur les moyens employés pour inciter les instances de contrôle à fermer les yeux. Tous les sujets de reportage traitant de la question avaient déjà été réservés par Canal Bézenet.

Quand je lui fis part de mes déductions, le visage de Behr s'assombrit.

« Tu ne te souviens peut-être pas de ce scandale survenu dix ans plus tôt aux États-Unis, parce qu'il a été assez rapidement étouffé. Pygmalion avait reçu une offre très secrète pour un coup d'état en Équateur. L'ex-président Hahijo, renversé par les cartels de la drogue après la pseudo guerre civile colombienne, proposait l'exclusivité mondiale à l'agence : il promettait de fermer les frontières dès le début de la reconquête, de manière à laisser les journalistes de Pygmalion seuls sur le terrain, et cédait tous les reportages que réaliseraient de leur côté ses troupes révolutionnaires. Le prix était à la mesure de l'importance de l'offre. En fait, il aurait permis de financer la révolution si le Pentagone n'avait déjoué la transaction. Nous sommes en présence du même cas de figure. C'est grave, parce que le système fait alors plus qu'influencer l'évènement : il le provoque. »

Les raisons de cet auto-sabotage ne nous apparaissaient pas clairement. Naturochimie n'avait rien à y gagner : les bénéfices sur la vente des informations n'étaient pas assez importants pour justifier une telle atteinte à sa réputation. Nous avons songé à un attentat perpétré contre la firme et dont Canal Bézenet aurait été au courant. Dans ce cas, Jean-Paul Trichetti aurait forcément été prévenu et son intérêt aurait été de déjouer le projet : sa côte politique aurait frôlé les nuages. Au lieu de ça, il siégeait au banc des accusés. Behr également flairait une sale affaire, ce qui me rendit fou de joie car il confirmait ainsi mes propres intuitions.

Le surveillant des écrans de contrôle se montra trop évasif pour nous apprendre grand-chose. C'était un parfait imbécile dont le rôle se limitait à signaler les anomalies retransmises par les caméras disposées aux points stratégiques de l'entreprise, dans le but de repérer des déplacements suspects et des agissements prohibés. Les instruments de contrôle et les dispositifs n'étaient pas de son ressort. Sorti de la tâche pour laquelle il avait été formé, il ne comprenait que vaguement le fonctionnement de l'usine. Mais il était le seul à avoir accepté un entretien. Comme toute interview concernant le travail d'un employé, les droits étaient versés à l'entreprise. Naturochimie avait certainement contraint les autres collaborateurs au silence. Selon la version officielle, les conduites avaient cédé suite à une surpression provoquée par un bouchage des filtres. L'employé riait bêtement parce que l'enquête n'avait pu vérifier ce dernier détail : en refluant, l'acide avait débouché les filtres et éliminé ainsi la cause de la rupture. Un travail de nettoyage efficace s'il n'avait occasionné de si nombreux dommages à la nature. Le pire était que le type plaisantait comme s'il nous régalait de jeux de mots.

Alors que je me montrais irrité par la dangereuse stupidité du personnage, Behr, toujours aussi placide et blasé, me rappela que ce dernier n'avait fait que jouer son rôle afin de toucher une commission. C'était bien ce qui provoquait ma colère : si les gens n'étaient pas payés pour témoigner devant une caméra, ils ne s'efforceraient pas de nous donner à voir et à entendre ce qu'ils imaginaient correspondre à notre attente. Ils confondaient représentation et évènement, prestation et interview.

Nous aurions mieux fait de soudoyer un représentant de la commission d'enquête. Mais ils étaient difficilement corruptibles.

Du côté de la lutte contre la pollution, les choses suivaient leur cours. Les menaces les plus sérieuses avaient été écartées mais le Rhône ne retrouverait pas ce qui lui restait de faune et de flore avant longtemps. Les cultures irriguées avec l'eau du fleuve avaient énormément souffert. La sécheresse menaçait les parcelles épargnées qu'on ne savait comment abreuver. Des canalisations avaient également été dissoutes, privant d'eau potable les ZUP du nord de la ville. Un liquide boueux la remplaçait, dont certains avaient noté le caractère corrosif. Heureusement, on ne déplorait la perte d'aucune vie humaine.

En fin d'après-midi, nous avions réalisé le plein de reportages et comptabilisions ce qui nous restait à faire. La Commission de Surveillance des Municipalités devait se réunir le surlendemain pour

déterminer la part de responsabilité de Jean-Paul Trichetti dans cette affaire. Les exclusivités de presse avaient été réservées avant même l'annonce officielle, par des journalistes disposant de meilleures sources d'information et probablement d'un budget plus important. Canal Bézenet se trouvait dans le lot.

Certaines agences essayaient de faire classer l'évènement en affaire politique, ce qui aurait permis de quintupler le nombre de médias détenant une exclusivité sur la pollution du Rhône, la liberté d'opinion exigeant que chaque parti pût faire entendre sa voix. Mais les hautes instances faisaient la sourde oreille : la politisation de l'affaire n'arrangeait pas forcément les partis et personne n'était dupe des points de vue de la presse. Il était fini le temps des excès où l'arrestation du meurtrier de la Loire, l'interdiction du somnifère *Nomasommeil,* la révolution domotique avec le duel des deux principaux constructeurs avaient des répercussions politiques, où partout se décelait l'influence sournoise des idéologies. Les *Rapidpress* qui créaient un nouveau parti politique à la seule fin de disposer d'un journal ayant ses entrées partout n'avaient plus aucune chance d'exister aujourd'hui.

Il y avait évidemment moyen de solliciter un entretien exclusif avec le député-maire mais Behr m'assura que l'exercice serait plus lucratif pour lui que pour nous. Les politiciens savaient ménager leurs effets et distiller les annonces spectaculaires au fil des interviews ; ils n'en disaient jamais assez mais toujours un peu plus à chaque fois, pour allécher les journalistes prêts à payer cher *le* reportage qui ferait toute la lumière sur la question du jour. Il leur était interdit de rendre compte du débat de l'Assemblée ou du Conseil des Ministres, que la presse devait acheter à l'État, mais aucune loi ne proscrivait une prestation individuelle, avant ou après une séance, dans laquelle l'intéressé dévoilait une partie de ce qu'il avait l'intention de déclarer à la réunion ou donnait son opinion toute personnelle sur le déroulement des débats. Il fallait être un spécialiste pour interroger utilement un homme politique.

Pour nous, la question était de savoir pourquoi Jean-PauI Trichetti avait accepté de se placer dans une si inconfortable situation. Que Naturochimie fut responsable ou non du sabotage, il avait été établi que Canal Bézenet, préalablement averti par la municipalité ou une autre source, ne pouvait avoir laissé le député-maire dans l'ignorance.

« Je ne vois qu'une explication, hasarda Behr dans la soirée. Trichetti sait qu'il sortira de cette affaire sans trop de dommages. Il ne s'est pas opposé au sabotage parce que la catastrophe lui permet d'éviter pire. »

Ce n'était qu'une hypothèse. Mais il apparaissait clairement que l'exclusivité dont disposait Canal Bézenet servait à empêcher d'autres représentants de la presse de chercher la vérité.

Cette fois, ce n'était pas seulement la perspective d'un formidable scoop qui me motivait mais également l'indignation que m'inspiraient de tels procédés. La pollution sur le Rhône n'était qu'une mise en scène destinée à protéger des intérêts supérieurs. Nous n'avions malheureusement pas de possibilité de le prouver.

Aucun lien n'unissait Jean-Paul Trichetti à Naturochimie. Le député-maire était un ancien chirurgien qui n'avait jamais investi dans l'industrie. Il tirait de confortables revenus d'une clinique mondialement réputée, spécialisée dans les greffes d'organes : la Résidence Villeneuve, dont il était le propriétaire. Aucune affaire de fausses factures n'avait jamais remis en cause son mandat. Sa vie privée était elle aussi d'une désespérante platitude.

Je me sentais à présent très proche de Christopher Behr et de sa façon de travailler. Quelques jours plus tôt, je m'inquiétais de savoir si sa fréquentation, bien qu'imposée, ne risquait pas de me causer du tort à cause de ses convergences d'opinion avec les terroristes d'Info-Libre. Mais Menanti, comme les collègues que je croisais à l'agence, avait pour lui une sympathie dans laquelle intervenait une bonne

part de respect. On me considérait comme un élève inscrit à la bonne école. Aujourd'hui, je partage totalement cette opinion.

Behr, pour sa part, n'avait pas changé d'attitude ; tantôt malicieux, tantôt moraliste, il savait me faire découvrir les arcanes du métier sinon avec sérénité, du moins avec lucidité. Pourtant, depuis la pollution volontaire du Rhône, il donnait des signes de lassitude, comme s'il avait cessé d'espérer dans la perfectibilité de l'homme.

Ces humeurs maussades ne l'empêchaient pas d'agir avec une vivacité d'esprit lui permettant de devancer tout le monde. À quelques jours du pseudo-accident, j'avais appris, alors que j'interrogeais un groupe de défenseurs de l'environnement, qu'une manifestation d'écologistes défilerait depuis le site de l'usine jusqu'à l'hôtel de ville pour protester contre le saccage de la nature et l'inertie des pouvoirs publics. L'eau courante n'avait toujours pas été rétablie dans certains quartiers, qu'on alimentait avec des citernes acheminées quotidiennement sur les lieux. Une fois de plus, l'information transpirait trop tard pour permettre à des journalistes débutants comme moi de réserver leur reportage. Le commissariat avait vendu la réservation dans l'heure même qui avait suivi l'annonce du défilé. Comme je me répandais en récriminations, Behr avait jeté sur la table les droits d'exclusivité du reportage, dûment paraphés.

« Je les ai depuis deux jours. Je me doutais bien qu'une pollution de cette envergure entraînerait une marche de protestation ou quelque chose de ce genre et j'ai réservé l'évènement avant même d'en avoir eu la confirmation. Le flic t'a menti en assurant que la vente s'est faite sur le champ. Elle s'est faite au préalable ! Tu vois, nous aussi nous savons agir par anticipation. Au passage, j'ai aussi pris ceci… »

Il avait tiré de sa poche un papier similaire au premier. L'autorisation de reportage valait pour l'arrestation d'un proxénète notoire soupçonné d'avoir fait disparaître trois de ses prostituées.

« Combien d'euros m'a-t-il coûté, à ton avis ? fanfaronna Behr. Aucun ! Exclusivité gratuite ! En fait, je me suis trompé de porte et je suis tombé sur des flics qui tabassaient copieusement ce pauvre type. J'ai échangé mon silence contre ce bout de papier. Je ne sais pas si ce fait divers ira très loin mais il est toujours bon à prendre. À mon avis, le bonhomme est innocent. J'ai vu les photos des putes. Elles sont superbes ! Un maquereau ne s'en serait pas débarrassé pour tout l'or du monde.

« Il les a envoyées travailler ailleurs ?

- Petite précision : c'est lui qui s'est plaint de leur disparition. Beaucoup de marginaux s'évaporent en Avignon ! »

Il s'était déjà éloigné, me laissant interdit devant mon traitement de texte, avec cette exclusivité que je n'espérais plus et une autre qui sentait bon l'énigme. Behr était comme ça !

Au siège social, ni lui ni moi n'avions parlé de nos déductions concernant le sabotage maquillé en accident et les présomptions pesant sur le député-maire. Par manque de preuves et parce que Menanti, à ce stade de l'enquête, aurait jugé utile de confier le dossier à un journaliste plus expérimenté. Mais je craignais chaque jour davantage de me faire coiffer au poteau par un concurrent qui aurait réservé avant moi cet article auprès du Central. N'importe quel jaloux pouvait constater la troublante rapidité de Canal Bézenet dans cette affaire et en tirer les conclusions qui s'imposaient. Nous cherchions à rassembler des preuves plus évidentes tout en tremblant d'éveiller l'attention en manifestant trop d'empressement ou de curiosité déplacée.

Behr trouva l'idée de génie en jouant avec sa carte de presse. Canal Bézenet venait de déposer les droits pour un nouvel entretien avec le PDG de Naturochimie sur les circonstances précises de l'accident. Il était à peu près certain que l'interview n'avait pas encore eu lieu. Les réservations d'interviews se font généralement au moment de l'accord. Sa première intention fut d'appeler l'usine

en se faisant passer pour un employé de la chaîne locale et de décommander le rendez-vous.

Le canular fonctionna à merveille. Le secrétaire nous passa d'emblée Gérard Dobranet, le directeur de l'usine, ce qui prouvait qu'elle avait l'habitude de recevoir des appels de Canal Bézenet. Behr s'était présenté comme le secrétaire de Sylvain Selde-Provens, le présentateur vedette des informations régionales de la chaîne. Le rendez-vous fut repoussé de deux heures sans problème. Puis Behr songea à renégocier le tarif de l'exclusivité. La question financière fut abordée d'une façon suffisamment évasive pour éviter les soupçons, Behr se contentant d'évoquer des problèmes de délai de paiement.

« Que se passe-t-il ? On ne vous a pas encore fait parvenir l'argent ? »

Nous nous sommes regardés, Behr et moi, plutôt surpris. Heureusement, le vieux reporter n'avait pas perdu ses réflexes. Son hésitation à répondre passa pour un scrupule à dire clairement les choses.

« C'est un peu ça. Je crois qu'on estime la somme un peu élevée pour être crédible.

- Trop élevée ? Rappelez-vous que ce n'est pas moi qui en ai fixé le montant. Nous étions pourtant bien d'accord. »

La voix de Dobranet avait quelque chose de cinglant qui n'incitait pas à lui tenir tête. Peut-être Behr y avait-il déjà décelé quelques accents de méfiance.

« Je n'ai pas dit que l'argent ne serait pas versé. Seulement que nous avions besoin d'un délai. Pas plus de vingt-quatre heures en fait. Cela pose un problème ?

- Non, du moment que vous m'avertissez. À ce propos, avez-vous trouvé des sujets de reportage pour les prochains versements ? J'en ai deux à vous soumettre au besoin, dites-le leur, si ça permet de fractionner les versements. »

Gérard Dobranet venait de se trahir ! Nous étions aux anges !

« De bonnes idées d'articles, mais qui ne valent pas plus de dix mille euros, plaisanta Behr.

- Pourtant, elles vont vous coûter plusieurs millions, renvoya Dobranet sur le même ton avant de raccrocher. »

Je poussai aussitôt un cri de triomphe et me hâtai de vérifier que l'enregistrement était réussi.

Le directeur de Naturochimie venait implicitement d'avouer que Canal Bézenet n'était qu'un intermédiaire qui, sous prétexte d'acheter des informations à l'usine, versait de fortes sommes d'argent pour le compte d'un tiers. Le débiteur ne pouvait être que Jean-Paul Trichetti acquittant quelque obscure dette. D'habitude, c'était l'usine désireuse de s'implanter sur un site qui payait des pots de vins au maire et non l'inverse. Pourquoi ce dernier achetait-il une catastrophe ?

Cette fois, nous avions de quoi réaliser un scoop explosif. Behr modéra pourtant mon enthousiasme. La manifestation de demain ne nous laissait pas le temps de préparer le papier. Réserver dès à présent le sujet auprès du Central revenait à avertir les personnes concernées de ce que nous avions découvert. Mieux valait attendre que nous fussions fins prêts.

Inutile de préciser que je suivis la manifestation avec un détachement proche de la négligence. Nous n'étions pourtant pas trop de deux pour couvrir l'évènement, Behr à la caméra et moi avec le Nagra et l'appareil photo. J'ai respecté les consignes de mon coéquipier pour éviter de provoquer des vagues de violence : ne jamais s'attarder sur un groupe d'excités, ignorer toute action édifiante ou belliqueuse, refuser de payer des droits aux personnes qui en réclament pour se laisser filmer ou photographier. Le moindre signe d'intérêt pour un comportement agressif poussait les individus à proposer du spectaculaire au journaliste en mal de scoop. On avait vu des groupes se déchaîner dans le seul but de détourner sur eux l'attention de la presse, ce qui donnait lieu à d'atroces surenchères. Les syndicats savaient bien comment entraîner une manifestation vers un affrontement avec les forces de l'ordre : il

leur suffisait de céder gracieusement l'exclusivité au plus grand nombre de journalistes. La plupart d'entre eux ne se faisaient pas prier pour réunir des témoignages accablants de la sauvagerie humaine.

Une échauffourée en fin de cortège faillit tout de même dégénérer en flambée de violence. Trois hommes avaient frappé un individu qui participait à la manifestation. L'un d'eux s'était avancé droit sur la caméra pour expliquer qu'il s'agissait d'un industriel, le représentant d'une espèce humaine à exterminer d'urgence avant que l'inverse ne se produisît. Behr m'a aussitôt entraîné vers le haut du Cours de la République.

« Viens. Il y a des écolos sérieux qui parlent, là-bas ! »

L'ambiance était également houleuse en tête de la manifestation depuis qu'on venait d'apprendre que les dragueurs qui nettoyaient le Rhône avaient trouvé des restes d'os humains, fondus et ramollis par la vague acide. Il n'était pas possible d'identifier les victimes, ni même de déterminer leur nombre, mais savoir que l'accident avait coûté des vies humaines suffisait à mécontenter la foule. Fort heureusement, sa colère n'abrégea pas d'autres existences.

Le plus surprenant était la manière dont les manifestants avaient pris connaissance de cette information. J'avais fourré dans ma poche les tracts qu'on avait distribués, n'ayant pas le temps de les lire en détail dans l'immédiat. L'un d'eux présentait au recto des caractères suffisamment minuscules pour décourager une lecture immédiate. Ceux qui avaient tout de même parcouru ces lignes étaient tombés sur un article d'Info-Libre relatant ces faits, que la presse officielle ignorait. Le slogan final, cette fois, était différent : « *Les exclusivités sur l'information permettent de manipuler l'opinion. Les journalistes sont les complices du pouvoir.* »

C'est Behr qui a attiré mon attention sur le texte, après avoir été informé par une fraction de la foule qui l'avait pris à partie.

« Vous êtes d'Info-Libre ? » insista le représentant d'un groupe manifestement hostile.

Il était difficile de répondre et de se positionner sans attirer les représailles des partisans de l'opinion inverse. Mon coéquipier trouva heureusement la formulation adéquate.

« Si c'était le cas, il serait idiot de prendre le risque de vous répondre. »

Les gens restèrent coi. J'étais au bord du fou-rire. On aurait dit que Christopher venait de neutraliser un ordinateur. La phrase avait mis en boucle son mode de raisonnement.

La manifestation dispersée, nous avons transmis par satellite le résultat de notre journée à Menanti. Il venait d'être informé de la nouvelle action d'Info-Libre. Dans d'autres villes, le tract avait été distribué par des illettrés engagés pour la circonstance. Behr ne put cacher sa satisfaction quand nous apprîmes que l'agence lésée de ses droits était Canal Bézenet. Menanti nous regarda avec suspicion et je lui assurai aussitôt que nous ignorions la découverte de ces os humains avant la distribution des tracts. Tous les journalistes d'Avignon étaient devenus la cible des enquêteurs chargés d'établir comment l'information avait été volée. Je ne pouvais que me réjouir de cette décision dans la mesure où elle gênerait les activités de Canal Bézenet, dont les journalistes étaient plus susceptibles que les autres d'être à l'origine de fuites. On chuchotait également que l'orientation de l'article avait été modifiée au dernier moment : la commisération était devenue de la colère, bien que celle-ci, lorsque nous la vîmes sur les écrans, était davantage dirigée contre les règlements laxistes que contre l'usine elle-même.

Nous sommes allés boire un verre sur la place de l'Horloge. Behr se gara dans le dédale des rues qui couraient derrière le Palais des Papes. Même en été, l'air avait cette odeur de caveau humide générée par l'ombre pesante du puissant monument surplombant le quartier. Avant d'arrêter le moteur de la Golf, il s'assura qu'aucune silhouette menaçante ne traînait dans les parages. La pollution sur le Rhône

ne devait pas faire oublier le danger quotidien des malfrats qui fleurissaient sur le trottoir à la nuit tombée.

La place avait retrouvé son calme. Tout au plus pouvait-on constater une certaine animation dans les bars, un peu plus de papiers et de mégots au sol, et une programmation effrénée de slogans écologistes sur le panneau Graffiti. Pour la première fois, j'appréciai l'inactivité devant un verre. La manifestation m'avait épuisé, principalement à cause des jeunes meneurs prêts à produire du scoop devant nous. Savaient-il encore distinguer la réalité de la fiction ? Que voyaient-ils quand ils regardaient les nouvelles sur les écrans ? Du spectacle de télé-réalité ?

« Ils ne sont pas paumés, au contraire ! C'est nous qui sommes décalés ! Ils ont très bien compris que l'évènement, c'est du spectacle, pas de l'information. Un copyright sert bien à protéger une création, n'est-ce pas ? La réalité, elle, n'appartient à personne. Alors, c'est bien de la création que nous vendons ! »

Je n'avais pas envie de me disputer sur ce sujet avec Behr, mais il était déjà lancé.

« Le jour où nous nous sommes mis en tête de vendre le réel comme s'il s'agissait d'un banal produit de consommation, nous en avons fait une fiction. Une chimère ! Qu'est-ce qui est encore libre de droits aujourd'hui ? Même les plantes ne nous appartiennent plus depuis que les biologistes ont fait breveter leurs organismes génétiquement modifiés. De nos jours, on ne trouve plus de légumes non brevetés, totalement naturels. La réalité, personnellement, je ne sais plus où elle est !

- Moi, je sais. Ici, autour d'un verre, avec un ami ! »

Perdu ! Ses pensées n'avaient pas dévié d'un pouce.

« T'as pas connu le Procès du Réel, il y a trente ans, quand on débattait de toutes ces questions. Il y a eu un référendum ! Fallait-il placer l'information sous copyright ? Un droit d'exclusivité compris entre vingt-quatre heures et une semaine selon la nature de la nouvelle ? L'Europe avait décidé que non, à une faible majorité. Mais c'était trop tard, vu que la presse pratiquait déjà plus ou moins la vente des droits réservés et que les autres pays appliquaient le système depuis belle lurette. En France, on disait : "L'information, jamais ! Seulement l'évènement culturel ou sportif !" C'était un aveu, tu ne trouves pas, puisqu'on avait déjà accepté ces accrocs à la déontologie ? Une chaîne de télévision se prenait un procès si elle diffusait les images des buts d'un match de foot pendant sa retransmission en direct sur la chaîne concurrente ! Ensuite, ce fut le tour de la politique. Les hommes d'État se sont mis à n'accorder d'entretiens qu'à un seul organe d'information, celui qui leur était acquis ou celui qui payait le mieux. Il ne s'agissait encore que de commentaires sur des décisions rendues publiques. Mais bientôt certains groupes obtinrent l'exclusivité de la retransmission des débats du Parlement. La publicité s'en est mêlée de son côté. Elle a commencé par grignoter les jeux, la météo, la bourse, puis le foot, les sports, le cinéma, la culture, les faits divers… Chaque type d'information était présenté par un sponsor différent, ce qui accéléra la bataille pour l'exclusivité, puisqu'elle permettait d'ouvrir les mannes publicitaires pour son seul profit. Trois ans après la victoire du référendum, le copyright était appliqué partout dans la presse. Et on entérina officiellement le nouveau système. »

Il parlait d'une époque que je n'avais pas vécue, mais je commençais à rêver moi aussi d'une information qui rassemblerait en un seul support toutes les données sur le sujet, qui permettrait de faire clairement le point sans avoir à multiplier les sources. Je ne connaissais de l'ancien système que ses aspects négatifs. Pour ne pas avoir de remords, la société actuelle l'avait toujours présenté comme une conception arriérée du journalisme, qui ne tenait aucun compte des situations économiques.

Pour obliger Behr à changer de DVD, j'ai épluché le tract d'Info-Libre.

C'était le Service Technique des Eaux qui, en effectuant des prélèvements dans le lit du Rhône,

avait découvert les ossements. À la morgue, on analysait en ce moment les débris dans l'espoir d'obtenir quelques indications sur le sexe et l'âge des victimes, mais les médecins choisis ne semblaient pas aussi compétents que leurs collègues spécialisés dans les grandes catastrophes. En attendant la venue de spécialistes, la police dressait la liste des personnes récemment disparues.

Il nous apparut très vite indispensable de disposer de détails supplémentaires sur la découverte de ces ossements. Mais il était impossible de les rassembler par nous-mêmes. Si n'importe quel journaliste avait le droit de collecter des informations sur les lieux d'un évènement, qu'il eût ou non le droit de les diffuser dans l'immédiat, il rencontrait plus de problèmes avec les personnes à interroger. Quand celles-ci avaient conclu un accord avec une agence de presse, elles refusaient catégoriquement toute question traitant du même sujet, même sur le ton de la confidence, même si elle n'émanait pas d'un reporter. Autrement dit, nous n'avions plus qu'à nous tourner vers les nouveaux propriétaires de l'information.

Canal Bézenet ne nous fournirait rien mais Media 6 avait obtenu l'interview exclusive des services de la morgue. En deux minutes, nous fûmes chez Behr, en train de frapper électroniquement à toutes les portes de Media 6. L'auteur de l'interview refusait de rien communiquer sans l'accord de Corinne Libel, que nous consultâmes aussitôt. La directrice régionale ne voulait rien entendre : si l'interview nous intéressait à ce point, nous n'avions qu'à la faire acheter par notre agence. Kalim Méchef, le responsable de l'information locale, que nous avons supplié pour qu'il dérogeât exceptionnellement à la règle, nous demanda en quoi la teneur de ce reportage nous intéressait tant puisque nous ne publierions rien avant sa date de péremption. Il devenait dangereux de trop insister. Behr avait un ami dans la place. Il ne couvrait pas le sujet mais était susceptible de nous renseigner dans de brefs délais. Malheureusement, d'après sa femme, Frédéric Col traînait encore en ville. La fatigue suivit la tension qui nous permettait de rester sur le pied de guerre.

« Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

- À la maison de la presse où je fouinais quand j'étais adolescent, il y avait des magazines étrangers. Je n'avais jamais osé les feuilleter. J'avais trop peur d'y trouver une actualité complètement différente de la France, comme si la révolution roumaine, la guerre du Guatemala et l'après Gorbatchev n'avaient jamais existé ailleurs que chez nous. Comme si, pour eux, l'actualité, c'était une famine en Australie ou l'anéantissement de la Californie dans un dernier tremblement de terre. Aujourd'hui, je vis ce cauchemar dans mon propre pays. Nulle part l'information n'est la même. »

J'étais trop anxieux pour écouter Behr énoncer ce que lui dictait le fond de son verre de whisky. Désormais, n'importe qui pouvait nous souffler le reportage, je le sentais. Je ne connaissais pas grand-chose en chimie mais je me doutais que quatre-vingt kilos de muscles et d'os plongés dans l'acide ne se dissolvaient pas en une minute, surtout si celui-ci se trouvait dilué dans une énorme masse d'eau en mouvement. Il était donc surprenant que les restes de plusieurs personnes fussent en si faibles quantités, sauf si l'on considérait qu'ils se trouvaient immergés là où la concentration d'acide sulfurique était la plus forte, c'est-à-dire très près des canalisations rompues. Or, nous pouvions témoigner qu'il n'y avait ni baigneur, ni promeneur dans les environs. Les caméras de Naturochimie qui avaient filmé l'évènement également. Soit on avait dragué le fleuve avec une incommensurable négligence, soit on nous cachait encore des choses. Voilà pourquoi il était urgent d'entrer en possession de détails supplémentaires avant le lendemain, quand d'autres que nous se livreraient aux mêmes spéculations.

« Il faut réserver le sujet dès ce soir ! Mettre le copyright sur cette information avant qu'on ne nous la vole !

- Fiston ! Tu sais ce qui nous attend si on n'arrive pas à prouver nos affirmations ? Je ne parle même

pas de la déontologie nécessitant la vérification de l'info, mais de loi de la libre-concurrence si tu bloques inutilement un reportage pour empêcher le voisin de le traiter. On secouera les marronniers du domaine public dans un canard de troisième zone.

- Bah, faire la synthèse d'un évènement, même périmé, ça devrait te plaire ! Et tu es assez malin pour deviner, dans les informations périmées, celles qui méritent d'être exhumées parce que l'actualité va les replacer sous le projecteur. Tu t'arranges pour remettre un copyright dessus, histoire de protéger ton reportage, et le tour est joué !

- Tu as raison, s'enflamma Behr, je saurais faire tout ça ! J'ai toujours été doué pour la manipulation, n'est-ce pas ? À force d'observer mes semblables… Prenons des risques, alors ! En nous débrouillant bien, on peut contraindre Trichetti et sa clique à nous en dire plus sur leurs petits trafics. »

À vingt-trois heures cinquante, le Central enregistrait notre réservation d'exclusivité. Je ressentis un soulagement intense. Nous avions également pris en option une série de reportages périphériques dont les intitulés ne manqueraient pas de jeter la confusion parmi nos suspects et, nous l'espérions, de provoquer une réaction.

Logiquement, tout sujet officiellement déposé devait être traité dans les délais annoncés sous peine d'être attribué au premier qui en reformulerait la demande. Cette mesure destinée à empêcher les rétentions d'évènements n'arrangeait pas les journalistes qui pouvaient perdre une exclusivité le temps de vérifier une information et qui risquaient dans le même temps d'être traînés devant les tribunaux pour entrave à l'exercice de la profession. L'option leur permettait de gagner vingt-quatre heures, mais aussi d'annuler le reportage, et d'éviter un procès en diffamation si les sources s'avéraient erronées. L'option avait cependant l'inconvénient de limiter la durée de l'exclusivité. Il fallait choisir.

Parmi nos enquêtes périphériques, nous avions inclus un entretien avec l'ex-chirurgien de renom et le richissime directeur de clinique qu'était notre député-maire, au sujet de l'action de l'acide sur le corps humain ainsi qu'un documentaire sur la complexité de la gestion comptable de la clinique Villeneuve.

Nous nous étions en effet demandé comment Jean-Paul Trichetti faisait parvenir à Canal Bézenet les sommes d'argent versées à Gérard Dobranet. Nous ne doutions réellement pas qu'il s'agissait de lui. Celles-ci devaient fatalement figurer dans la comptabilité de la petite agence de presse. Seule la publicité permettait de transférer de si grosses sommes d'argent et nous avons donc suivi les informations de la chaîne avignonnaise dans l'espoir de nous faire une idée du coupable. Rhône-Énergie n'était pas la seule firme à enchâsser la pollution du Rhône de spots publicitaires. L'autre annonceur était la clinique Villeneuve, la clinique de Jean-Paul Trichetti ! Nous n'aurions pas été surpris par le montant astronomique des annonces si nous avions pu les connaître.

Je dormis mal cette nuit-là. Nous avions préparé un dossier à présenter à l'agence Rotter mais je ne cessais de ressasser les termes de mon article. Demain serait la journée décisive. Peut-être nous permettra-t-elle de comprendre ce que cachait toute cette histoire ? Mon imagination s'enflammait au point de faire de nous les héros d'un nouveau Watergate. Je commençais tout juste à m'endormir quand Behr me téléphona. Il semblait aux abois.

« Rendez-vous dans une demi-heure sur la place de l'Horloge, au café que nous squattons. J'ai à te parler. »

Je n'avais pas eu le temps de poser la moindre question. Il était à peine six heures et demie et la fatigue m'empêchait d'aligner deux pensées cohérentes. Je me suis néanmoins hâté, sachant que Behr n'était pas du genre à s'alarmer pour des motifs futiles.

« La police se trouve actuellement chez moi, m'expliqua-t-il devant un café noir. Elle sait que je milite pour Info-Libre. Le journaliste de Media 6 que je cherchais à joindre est un des activistes qui ont été arrêtés hier. »

Je ne répondis pas. La révélation ne m'étonnait pas vraiment. Plus maintenant. Dans le bar encore désert à cette heure, je me sentais déjà seul. La lumière fragile du matin accentuait la mélancolie de ces instants.

« Je dois aussi te montrer ceci. »

Sur la carte de presse, les reportages que Behr nous avait réservés n'apparaissaient plus. Jusqu'à ce jour, je croyais qu'il était impossible de falsifier le Central.

« Je suppose que mon appartenance à Info-Libre entraîne la suspension de la carte de presse. Et l'effacement de mes sujets en cours. Et si tu déposais les demandes d'exclusivité à ma place, on t'accuserait aussitôt de complicité pour empêcher la divulgation de ce que nous savons. D'ailleurs, ce n'est même plus la peine d'essayer. Regarde… »

Il se servit de ma carte de presse pour se connecter sur le Central. Le dépôt des droits concernant la pollution volontaire du Rhône n'était plus possible. Canal Bézenet avait fait enregistrer plusieurs articles sur ce thème et d'autres, à la rubrique des rumeurs.

Je comprenais la manœuvre. En déformant exagérément les soupçons que nous voulions porter à la connaissance du public, il était possible de dresser un catalogue hilarant des sottises que les imaginatifs brodaient autour d'un évènement. Même une fois passé le délai d'exclusivité, il serait difficile de revenir sur cette affaire pour rédiger un article sérieux sur ce thème. Il passerait inaperçu ou bien on y verrait la confirmation des propos de Canal Bézenet. L'information authentique aussitôt cataloguée comme de la fiction pure ! Ma colère était d'autant plus violente qu'elle se nourrissait du constat de mon impuissance.

« Que fait-on ? » J'étais de tout cœur avec Behr, désormais.

« Ceci, fiston. Voici une liste de gens à appeler. Et voici le texte à communiquer. Tu leur diras à tous de programmer cette information sur les panneaux Graffiti pour midi trente. C'est une heure d'affluence. Transmets tout de même une copie de ton dossier à Menanti. Inutile d'ameuter la police. Si elle nous cherche, cela signifie que nos ennemis disposent de complicités parmi elle. Fais ça tout de suite. »

J'ai commencé à pianoter sur mon portable. Behr a traversé la place et a inséré sa carte bancaire dans le lecteur du panneau Graffiti. Il écrivait le texte que je dictais à chacun de mes correspondants : « *Jean-Paul Trichetti, maire d'Avignon, a ordonné la pollution du Rhône. Il a payé le directeur de Naturochimnie pour que celui-ci sabote son usine. L'argent transite par la clinique Villeneuve qui acquiert des espaces publicitaires à Canal-Bézenet qui achète des exclusivités de reportages à Naturochimie. Les corps dissous par l'acide ne se trouvaient pas dans le fleuve mais dans les canalisations de l'usine.* »

Je suis resté interdit devant la dernière phrase. Comment Behr pouvait-il affirmer une chose pareille ? Mais à la réflexion, il n'y avait pas d'autre possibilité. Si l'acide dissous dans le Rhône n'avait pu ronger à ce point des individus immergés, il avait forcément accompli son œuvre en amont, c'est-à-dire avant de s'écouler dans le fleuve. C'était peut-être même pour cette raison qu'on s'était débarrassé de cette quantité de produit souillé par les restes des malheureux.

Après mon quatrième appel téléphonique, je vis les policiers remonter l'avenue. Des véhicules banalisés se plaçaient en travers de la route. J'ai bondi hors du café pour prévenir Behr, mais les forces de l'ordre furent plus rapides que moi.

« Behr ! Arrêtez ça ! Effacez ! »

Deux hommes le tenaient en joue. Behr se tourna un instant vers les policiers armés. Puis, rapidement, il leur exposa à nouveau son dos massif et continua à pianoter sur le clavier d'enregistrement des textes.

« Behr ! Rendez-vous maintenant ! Effacez ce texte ! »

Une seule balle suffit à coucher le grand reporter sur le sol. J'ai crié son nom avec de la terreur dans la voix. Je ne sais comment j'ai réussi à me trouver à ses côtés avant les policiers. Il était mourant.

« Chris ! Ils ne gagneront pas, je finirai le travail, je te le jure ! »

Il posa sa main sur la mienne pour me forcer à me taire.

« Valider. Il faut valider le texte…

- Une question seulement. Le soir où je filmais la bagarre, c'est bien toi qui m'as manipulé ? Tu avais tout organisé, jusqu'à la scène qu'ont jouée ces faux malfrats sous mes yeux ?

- Ce fut une leçon profitable, non ? »

J'acquiesçai et lui serrai la main. Les policiers approchaient. Le texte de Behr clignotait sur l'écran, attendant d'être validé. Je me levai posément. Mon geste fut tellement naturel que personne ne songea à retenir mon bras.

J'en rigole encore. Le panneau Graffiti a été débranché, ce qui n'a pas empêché l'information d'apparaître à midi et demi dans toutes les grandes villes d'Europe. Mes quelques coups de fil avaient été suffisants.

On ne m'a pas trop ennuyé. Le message avait été enregistré à cause d'un bête réflexe, certifiait le rapport me concernant. Je n'avais, officiellement, rien à voir avec les terroristes d'Info-Libre. La publicité que me valut mon arrestation me permit de faire connaître la vérité pour laquelle Christopher Behr s'était battu. Pas l'affaire Trichetti, celle de l'information sous copyright. Mais j'avais compromis ma carrière, ce qui ne me chagrinait pas. Cette affaire aura été la seule que j'ai traitée.

Une fois l'information divulguée à travers le pays, il faudra trois mois aux autorités pour reconstituer l'intelligent trafic de Jean-Paul Trichetti. Après le démantèlement des trafiquants d'organes d'Amérique du Sud, il avait mis sur pied son propre réseau pour alimenter sa clinique en rates, reins, foies et cœurs. Les riches bénéficiaires de ces greffes ignoraient que les fournisseurs involontaires appartenaient à cette frange de la société contre laquelle le député-maire d'Avignon était parti en guerre, les marginaux et délinquants dont il voulait nettoyer la ville. L'odieux trafic n'aurait jamais été découvert si les restes des victimes n'avaient fini par boucher les filtres à la sortie des cuves d'acide où on les plongeait. Une vidange pour un nettoyage en règle était impossible. Il fallait provoquer un accident au cours duquel on éliminerait toute trace. Les quelques restes ramenés par les plongeurs étaient ce qui avait échappé aux équipes de nettoyage de l'usine intervenues sur le lieu de la pollution. L'agence Rotter établira que Dobranet avait collaboré avec Trichetti en échange de rabais sur le loyer et d'autorisations d'exploitation sur de nouveaux sites. Ils dorment tous les deux chez eux avec un bracelet au pied. Canal Bézenet n'existe plus.

Christopher Behr non plus.

Ce texte ne mérite certainement plus le nom d'article. Mais c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour rendre hommage à un ami, au seul homme qui a su m'ouvrir les yeux.

Aujourd'hui, je n'ai plus ma carte de presse. Je peux donc témoigner.

Après avoir asservi la nature, nous avons modelé le réel. Nous en avons fait un spectacle. Cette fois,

nous dominons toute la création puisque, qu'il soit provoqué ou non, nous avons le contrôle de l'évènement. Il dépend des critères économiques, politiques et sociologiques que nous avons définis comme bases du réel. Il ne doit plus rien au hasard ou aux circonstances, ou si peu.

Puisque le journaliste n'est qu'un artisan de cette invention permanente qui tient lieu de réalité, il ne reste plus, pour rendre compte du réel, qu'à utiliser la fiction.

C'est bien pourquoi, d'ailleurs, cette histoire est inventée de toutes pièces.

C'est comme ça que je regarde le monde en face.

Membres à part entières

« J'avoue ne pas très bien comprendre, mon cher… Jean-Paul. » Le PDG de Biogenia Corporation s'assura d'un rapide coup d'œil sur la liste de rendez-vous qu'il ne s'était pas trompé. Il procédait toujours ainsi avec ses employés : en utilisant leur prénom, il créait une ambiance familiale qui lui donnait de l'ascendant. Jean-Paul Legrand n'était cependant pas dupe de cette attitude paternaliste : au contraire, elle lui permettait de parler en toute franchise et d'écourter l'entretien.

« Non, je ne vous comprends pas, poursuivit Hubert Basseras ; savez-vous que vous êtes parmi les rares Debouts - dans cette société et ailleurs - à jouir d'une situation et d'un salaire aussi confortables ? »

Legrand s'agita sur sa chaise tout en constatant que Basseras avait eu la délicatesse d'en faire porter une dans son bureau normalement dépourvu de siège. Mais le vieux détournait la conversation sur des chemins qu'il préférait ne pas emprunter. Il s'empressa de l'interrompre :

« Je ne l'ignore pas, mais mon diplôme d'État d'études supérieures…

- Je connais très bien votre niveau et votre valeur, coupa à son tour Basseras, ou vous n'appartiendriez pas à mon personnel. Je comprends également votre désir de dépasser le stade d'aide pour participer plus activement à la recherche, mais vous admettrez avec moi que cela vous obligerait à travailler dans des conditions pénibles, eu égard à votre taille. »

Et voilà ! On recommençait à tourner en rond !

« Je persiste cependant à vous présenter ma démission pour tenter ma chance ailleurs, dans une boî… un établissement qui m'emploierait à mon juste niveau de qualification. Ce ne sont pas les usines d'ingénierie génétique qui manquent !

- Voyons, ne faites pas l'enfant, Jean-Paul ! raisonna Basseras. Vous ne trouverez nulle part ailleurs une place telle que la vôtre ici. Ne vous aveuglez pas : la plupart des ingénieries génétiques ont depuis longtemps remplacé le personnel humain de votre catégorie par des machines beaucoup plus efficaces - pardonnez-moi cette constatation de fait - et bien plus rentables sur la longue durée. Je crois pour ma part au contact humain, et c'est pourquoi je n'envisage pas dans l'immédiat la location de robots… »

Cause toujours, mec à roulettes ! songeait Legrand. En réalité, ta boîte n'est pas encore assez rentable pour pouvoir se payer des machines onéreuses. Mais dès que tes bénéfices te le permettront, tu n'hésiteras pas à balancer tout ton personnel de seconde catégorie…

« … à un avenir incertain, alors que nous vous offrons la sécurité. Écoutez, Jean-Paul, je refuse de prendre aujourd'hui en considération votre démission. Je vous accorde une semaine de réflexion pour vous décider tout à fait, en espérant que vous reviendrez à une attitude plus raisonnable. Vous constituez un bon élément, vous savez, il n'est d'ailleurs pas impossible que dans le courant de l'année prochaine… »

Pas croyable ! s'exclamait intérieurement Legrand, il aura tout essayé, même les bassesses de ce genre. Biogenia Corporation a vraiment encore besoin de Tiges !

Une idée soudaine le paralysa : Basseras était tout à fait capable de rédiger un état de service défavorable s'il persistait dans sa démission. Une simple lettre de recommandation plate et sans éloge, et Legrand chercherait un nouvel emploi en vain, pour retourner chez Biogenia tel un enfant prodigue.

« Vous êtes libre, vous savez, poursuivit Basseras sur un ton suave, mais je préfère vous accorder le temps de la réflexion. »

L'entretien était clos. Legrand se leva et se dirigea vers la porte. Dans son dos, un ronronnement électrique lui apprit que le PDG le suivait dans sa chaise roulante. Le bruit l'agaça aussitôt.

« Je vous accompagne !…

- Je vous remercie, mais c'est inutile, refusa Legrand ; il se baissa et tourna la poignée située à hauteur de cuisse.

- Votre tête… rappela Hubert Basseras.

- J'ai l'habitude, merci ! » grinça Jean-Paul, refoulant à grand peine son irritation. À croire que c'était lui l'infirme dans cette société aberrante.

Et de fait, il ne se heurta pas le front au chambranle. L'autre referma la porte derrière Legrand, puis regagna sa place derrière son bureau, accompagné par le bourdonnement de son fauteuil électrique.

La rage de Legrand fut décuplée quand par trois fois il dut se jeter dans l'encoignure d'une porte pour éviter les fauteuils roulants qui n'auraient pas manqué de le renverser. Pourquoi, bon Dieu, avoir supprimé les trottoirs ? Certaines voitures, dans lesquelles les chaises mobiles s'encastraient, tentèrent presque à dessein de l'accrocher. Il vit quelques visages sourire en le dépassant. Jean-Paul se hâta de rejoindre son propre véhicule et rentra chez lui, ivre de fureur.

La montée de la pente raide qui remplaçait les escaliers lui parut plus pénible que d'habitude. Son immeuble ne disposait pas, bien entendu, d'ascenseur. Legrand parvint en sueur au quatrième étage où sa femme lui ouvrit la porte.

« Alors ? le questionna-t-elle.

- Basseras m'accorde une semaine de réflexion. Quelque chose au courrier ?

- Trois lettres. Modern Genetics a procédé à une enquête sur ton compte et déplore que tu aies cherché à les tromper en ne mentionnant pas le fait que tu te tiennes debout ! Les deux autres boîtes t'accordent un entretien.

- Ça va, j'ai compris ! Dès qu'ils s'apercevront que je ne me balade pas dans un machin à roulettes, ils me présenteront leurs condoléances…

- Tu devrais quand même essayer ! insista sa femme.

- Je t'en prie, Clémence ! Je sais ce que je fais ! Il n'y a rien à espérer de ces gens-là !

- Évidemment, si tu ne veux pas te donner la peine… »

Comment pouvait-on s'appeler Clémence et en manquer à ce point, se demandait Jean-Paul. Sa femme n'attendait de lui que richesse et confort ; elle refusait de regarder la réalité en face. Son mari devait réussir, même s'il marchait avec ses deux jambes et si la société appartenait aux paraplégiques. Le fait d'être une Tige brisait irrémédiablement une carrière, même si l'on disposait d'avantageux diplômes, comme c'était le cas pour Jean-Paul, uniquement parce que rien n'était prévu pour leur taille. Il y avait aussi un certain racisme qui jouait, Legrand en était persuadé.

« Anton Pierzek a bien réussi, lui ! riposta Clémence.

- Pierzek est un grand physicien, et je ne suis qu'un chercheur parmi d'autres ! »

Elle n'allait pas maintenant lui reprocher ses qualifications ! Que serait-elle sans lui ? Aurait-elle seulement trouvé à se marier ? Il y avait si peu de gens debout à travers le monde !

« Je t'en prie, Clémence ! On ne va pas recommencer ! Ce n'est tout de même pas de ma faute si toute l'humanité s'est arrangée de la sorte !

- En attendant, ils ont bien su se réorganiser, tous ces impotents, et te laisser sur la touche !

- Patience, susurra-t-il, j'ai lu récemment un article scientifique où l'on assurait que le microbe responsable de la parésie était enfin identifié. D'ici peu…

- Mon pauvre Jean-Paul, tu te raccroches vraiment à n'importe quoi ! D'ici qu'on ait réussi à seulement localiser le syndrome, nous serons bons pour la retraite ! »

Legrand s'empourpra. Il déversa sur sa femme toute la colère accumulée au long de la journée.

« Et alors, qu'y puis-je, sinon espérer ? Je n'étais même pas né quand a eu lieu cette foutue guerre bactériologique. Je ne sais pas pourquoi les gens ont certaines connexions nerveuses paralysées qui les empêchent de remuer ne serait-ce que le gros orteil, et je ne suis pas plus capable de t'expliquer pourquoi toi, moi et quelques autres avons échappé à cette maladie alors que nos parents en souffraient et que nous pouvons nous-même la transmettre à nos enfants ! »

Legrand s'aperçut qu'il parlait depuis trop longtemps pour paraître encore vraiment en colère. Il semblait plutôt se lancer dans un plaidoyer pour justifier son incapacité à réussir sa carrière. Avant de perdre totalement l'avantage acquis par son éclat de voix, il conclut rapidement :

« Ce n'est pas ma faute si je ne me déplace pas dans un fauteuil roulant ! » Et avant que sa femme puisse répliquer, il quitta la pièce.

Ils ne firent pas l'amour ce soir-là. Leurs rapports étaient d'ailleurs de moins en moins fréquents, au fur et à mesure que leur entente se dégradait. Chacun se coucha de son côté, sans dire un mot, ruminant de sombres pensées. Comment réussir dans un monde où tout était prévu pour les infirmes ? Où il fallait se tenir courbé dans la plupart des pièces, et se baisser éternellement pour saisir un objet rangé sur une étagère ? Jean-Paul Legrand avait encore la chance d'avoir trouvé à louer un vieil appartement d'avant-guerre où les plafonds étaient proportionnels à leur taille, à Clémence et à lui.

Mais personne ne tenait à lui confier des tâches correspondant à son niveau, comme si le fait de marcher était synonyme de demeuré, voire de débile mental.

Jean-Paul parvenait très bien à reconstituer le raisonnement qui avait conduit à cette assertion : puisque tout le monde, sans exception, avait eu le cerveau touché par cette étrange maladie, ceux dont les connexions cérébrales étaient restées intactes avaient certainement un vice de forme au départ. Quelque chose ne tournait pas rond dans leur tête, qui, s'il leur donnait la faculté de se déplacer avec leurs jambes, devait dérégler une autre partie de leur cerveau, et ce pouvait être aussi bien l'esprit de bon sens que celui de logique. Bref, un Debout était *a priori* suspect.

Si Jean-Paul avait été lui aussi dans une chaise roulante, il leur aurait montré, à tous, de quoi il était capable. Il aurait pu travailler sérieusement dans la recherche, réaliser quelque découverte qui aurait surpris le monde. Si…

Legrand ne dormit pas beaucoup cette nuit-là. Son esprit en pleine effervescence concevait mille projets.

Chez Biogenia Corporation, on l'employait surtout en raison de sa taille pour effectuer des travaux gênants ou pénibles pour les autres employés. Jean-Paul apportait aux chercheurs les flacons rangés en haut de l'étagère ou tout en bas de l'armoire. Ce travail lui convenait mieux que celui à l'usine qui

commercialisait les réalisations du laboratoire. Là-bas, les rares Tiges manipulaient de lourdes charges, stockaient de pesants colis. Comme les chercheurs disposaient de la plupart des produits qu'ils utilisaient à portée de main, Legrand se déplaçait rarement. On lui demandait alors de préparer certaines solutions, d'injecter aux animaux de laboratoire des liquides dont il observait ensuite les effets. Rien que de petits travaux, très simples, qui ne lui permettaient jamais de démontrer ses capacités réelles et qu'on lui confiait d'ailleurs à dessein. Legrand avait vite compris que la patience ne servirait pas ses ambitions, et il devait reconnaître - à contrecœur - que Clémence le lui avait fait comprendre bien plus rapidement encore.

Il était aujourd'hui prêt à forcer le destin, décidé à profiter de la première occasion. On devait tester la réaction face à l'acide de microbes destinés à prévenir la dégradation d'éléments ferreux. Legrand s'était déjà préoccupé de savoir si le flacon recelant le dangereux produit en contenait encore et il s'en était discrètement débarrassé.

« Legrand, je croyais que vous deviez vous occuper des préparatifs de l'expérience, marmonna un chercheur installé devant un écran de verre. Remplissez-moi ces flacons en vitesse. »

Jean-Paul se rendit à la réserve où il se fit remettre une bouteille. Il fut un moment tenté d'en répandre aussitôt le contenu sur ses jambes, mais se ravisa. Il valait mieux que l'accident se produisît au vu de tous afin que personne ne pût le soupçonner d'avoir agi délibérément. Il retourna au laboratoire et entreprit de remplir le flacon après avoir enfilé des gants protecteurs.

Legrand s'assura que personne ne l'observait puis lâcha la bouteille. L'acide se répandit sur la table, puis coula par terre. Jean-Paul avait pris soin de placer ses genoux à l'endroit où le liquide devait s'écouler. Déjà, tous les regards convergeaient vers lui. Il feignit de vouloir rattraper la bouteille ; on ne lui reprocherait pas ainsi de ne pas s'être reculé. Dans l'instant qui suivit, il hurla et se roula par terre en pressant ses mains contre ses jambes fumantes. On l'emporta à moitié inconscient, ivre de douleur. Quand l'acide avait commencé à mordre ses chairs, Legrand avait déjà regretté son geste, mais il ne se préoccupait plus maintenant des raisons ou des conséquences de son acte, son cerveau étant entièrement mobilisé à repousser les assauts de la souffrance. Enfin, une injection le coupa de la réalité, puis il se réveilla sans transition, allongé sur son lit d'hôpital.

Il mit un temps à se remémorer les derniers événements, puis bougea une jambe avec précaution. La douleur, quoique présente, était diffuse et restait dans le domaine du supportable. Si Legrand pouvait remuer latéralement la jambe, son genou refusait cependant de se plier. Une bonne chose, songea-t-il, qui prouve que les muscles ou les tendons ont brûlé. Pourvu que cet état ne soit pas provisoire. Il craignait par-dessus tout qu'on ne l'eût trop bien soigné et que l'intervention se fût faite avant que l'acide eût pu achever totalement le travail. L'autre jambe le faisait un peu plus cruellement souffrir, mais Legrand observa avec satisfaction qu'elle aussi ne se déplaçait plus que latéralement. Il souleva les draps pour constater l'étendue des dégâts. Sa jambe gauche s'arrêtait au-dessus du genou. Après, il n'y avait plus rien qu'un pansement… Legrand se sentit aussitôt inondé de sueur, glacé à l'idée d'avoir perdu la moitié d'un membre. Simple réflexe qu'il oblitéra aussitôt, puisqu'il avait obtenu le résultat escompté.

Un ronronnement de moteur électrique le prévint d'une visite. Quatre chaises roulantes se dispersèrent autour de son lit. Legrand reconnut deux des personnes qui avaient assisté à son faux accident, Orto et Femin.

« Je vois qu'on est réveillé ! » lança le médecin d'une voix joviale, sans paraître le moins du monde ridicule.

La quatrième chaise roulante était occupée par une infirmière qui lui adressa une œillade et un large sourire.

« Bonjour, chuchota Orto, comment ça va ? »

Il n'osait pas trop élever la voix, comme s'il craignait un éclat de la part de Legrand.

« On va bien voir », répondit le médecin d'un ton jovial tout en soulevant les couvertures qui cachaient les jambes de Jean-Paul. Femin poussa un petit sifflement en voyant le membre amputé.

« Sale truc, commenta Orto.

- Ça va, j'ai pas trop mal, émit laconiquement Legrand en essayant de deviner au ton de la voix si Orto soupçonnait quelque chose.

- Mais comment vous êtes-vous débrouillé… pour… pour vous renverser cette bouteille sur la jambe ? poursuivit Orto.

- Je pense que c'est parce que je n'avais pas enfilé mes gants jusqu'au bout, lança Legrand en guise d'excuse. Du coup, ma prise n'était plus très ferme. »

Orto sembla admettre l'explication somme toute plausible, puisqu'il enchaîna sur un autre point du drame :

« Nous avons fait le maximum pour intervenir le plus rapidement possible, mais les pneus de nos chaises roulantes n'ont pas résisté à l'acide, ce qui nous a retardés. Si au moins…

- Ne vous tracassez pas, coupa Legrand.

- En tous cas, intervint le médecin pendant que l'infirmière changeait les bandages, vous ne marcherez jamais plus. »

Jean-Paul sentit son cœur se gonfler de joie, mais se garda bien d'en laisser quelque chose transparaître.

« Heureusement, ajouta le jovial docteur avec le sentiment de sortir une blague qui détendrait l'atmosphère, votre intégration dans la société se fera sans mal ; tout est prévu pour votre cas, n'est-ce pas ? »

Legrand esquissa un sourire poli, tout en se demandant si ce personnage bon enfant ne l'avait pas percé à jour. Il attendit qu'on finît de le panser pour demander qu'on le laissât seul, prétextant la fatigue.

« À bientôt parmi nous », lança Femin avec un large sourire imbécile.

Legrand n'était pas sûr de vouloir retourner à Biogenia Corporation. La vie lui tendait maintenant les bras, et de nombreux laboratoires attendaient qu'il se présentât pour pouvoir l'engager. Si tout allait bien, Jean-Paul serait suffisamment en forme la semaine prochaine pour répondre aux convocations des deux usines d'ingénierie génétique et aux autres qui lui écriraient entre-temps.

Un bruit de pas, familier, résonna dans le couloir. Clémence ! Elle se jeta à son cou et l'embrassa avec passion.

« Oh, mon chéri ! souffla-t-elle, ça va, tu n'as rien ? »

Elle était très bien coiffée et maquillée pour la circonstance, elle qui se négligeait depuis plusieurs années déjà, en pestant contre celui-là même qu'elle enlaçait aujourd'hui.

« Ça a dû être terrible », ajouta-t-elle en le regardant dans les yeux.

Jean-Paul la dévisagea longtemps, cherchant l'inquiétude au fond de ses prunelles, lisant la peur sur ses sourcils froncés et l'angoisse sur son visage tourmenté, dans les frissons de son corps, le tremblement de ses mains et le bruit de sa respiration. Et soudain il se mit à rire, d'un rire inextinguible, énorme, qui ne voulait pas s'arrêter.

Clémence ouvrait de grands yeux étonnés.

« T'en fais pas poulette, dit-il en donnant une tape sur les fesses de sa femme, nous sommes sur la voie du succès ! »

Effectivement, Jean-Paul Legrand n'eut aucun mal à trouver une situation confortable à la mesure de ses qualités. Le fait de connaître désormais la chaise roulante ne le tourmentait pas trop. Son infirmité lui donnait enfin l'occasion de travailler, et Jean-Paul avait cessé, à cause d'elle, d'être une exception, un homme à part. Il s'intégrait à cette société de paraplégiques. Ce qui le frustrait était que sa femme n'avait jamais voulu admettre qu'il s'était volontairement blessé de la sorte. Elle avait longtemps cru à un hasard heureux dont son mari cherchait à profiter au maximum. Malgré toutes ses protestations et ses longues explications, Jean-Paul la soupçonnait, encore maintenant, de feindre de le croire, en tous cas de ne pas adhérer pleinement à sa version des faits. Clémence ne lui avait jamais vraiment montré sa reconnaissance, et s'il avait repris de l'ascendant sur elle, il la sentait encore capable de lui échapper.

Clémence était satisfaite. La réussite de son mari semblait lui revenir de droit, et plus ses recherches aboutissaient, l'auréolant de postillons de gloire, plus elle devenait éclatante et rayonnante de vie. On la voyait dans les réceptions mondaines, couverte de bijoux artistement travaillés, habillée avec goût, maquillée avec soin. Elle tenait souvent à pousser son mari immobilisé dans sa chaise, l'emmenait dans mille endroits divertissants. Elle le poussait comme si elle l'exhibait, comme s'il eût été une des richesses qu'elle possédait et qu'elle présentait avec l'air de dire : c'est à moi !

Dans l'intimité, par contre, les relations ne brillaient pas du même éclat. Legrand avait cessé de faire l'amour avec elle, s'étant rendu compte qu'il lui faisait horreur.

« Tu comprends », lui avait-elle un jour expliqué, alors qu'elle était agenouillée, nue sur le lit, « le fait de ne pas sentir la jambe qui te manque… de savoir qu'elle n'est pas là…

- Elle a pourtant bien rapporté, cette jambe ! » avait fait remarquer Jean-Paul. D'un geste rageur, il avait empoigné le collier de perles sur la table de chevet et l'avait jeté à l'autre bout de la pièce.

Sans un mot, Clémence s'était levée, l'avait ramassé et l'avait pressé sur sa poitrine.

Jean-Paul Legrand était devenu un important personnage. Sept années de labeur avaient suffi pour asseoir sa réputation d'éminent chercheur. Les journaux le citaient fréquemment, mentionnant la moindre de ses activités. On avait oublié depuis longtemps l'épisode au cours duquel il avait perdu la jambe. Son entourage n'y faisait jamais allusion, et si c'était le cas, beaucoup étaient persuadés qu'il se déplaçait déjà dans une chaise roulante lorsque le drame s'était produit. Jean-Paul Legrand considérait donc son intégration dans cette société de paraplégiques comme parfaite. Il se persuada presque lui-même d'être né privé de l'usage de ses jambes et devait faire un effort pour se souvenir du temps où il pouvait encore courir.

Mais pour satisfaire ses ambitions, gravir plus haut les échelons de la hiérarchie, il y avait une ombre au tableau. Legrand en fit part à Clémence.

« Vois-tu, on me considère comme un pervers… comme si j'étais un détraqué sexuel, parce que j'ai choisi comme épouse une femme qui marche sur ses deux jambes. On chuchote ainsi certaines choses sur mon compte, et ces rumeurs nuisent à ma carrière.

- Et que veux-tu que j'y fasse ? riposta Clémence. Que je divorce ?

- Non, ma chérie. Cette solution également aurait un mauvais effet. Non, je veux que tu te prives de tes jambes… »

Clémence s'était levée d'un bond. Elle répliqua énergiquement :

« Mais tu es complètement fou !… Tu voudrais que je passe ma vie sur un fauteuil roulant uniquement pour tes beaux yeux ?…

- Mes beaux yeux, je sais combien tu t'en moques. Mais ne crois-tu pas que c'est à ton tour de faire des sacrifices ? N'ai-je pas fait preuve de suffisamment de bonne volonté pour te satisfaire ? Souviens-toi quand tu désespérais de me voir réussir et que j'ai sacrifié mes jambes pour que tu cesses de me harceler. Rappelle-toi ce que ça m'a coûté, ne serait-ce que parce que tu ne voulais plus partager tes nuits avec les miennes, que tu as fini par te disperser dans des plaisirs futiles, des soirées et des fêtes interminables, ne rentrant que pour opérer des ponctions sur mon portefeuille. Tu n'as cessé en fait de m'amputer : ce ne sont pas seulement mes jambes que tu as prises, mais ma liberté, mon argent, et tu voudrais encore m'ôter ma carrière !… Allons, chérie, un effort… un petit effort… »

Elle regardait son mari avec les yeux pleins de larmes et secouait la tête. Jean-Paul fit faire un demi-tour à sa chaise et la dirigea vers la porte.

« Nous en reparlerons », conclut-il.

Puis il sortit.

Il rappela effectivement Clémence trois jours plus tard dans sa bibliothèque. Legrand plaça sa chaise à côté de l'imposant meuble aux rayonnages bourrés de livres et pria sa femme de s'asseoir en face de lui, sur un fauteuil. Elle s'exécuta de mauvaise grâce en croisant les mains sur ses genoux. Tout dans son attitude indiquait le refus d'obéir à son mari.

« Alors ? » interrogea Jean-Paul, pour la forme. Clémence se mura dans son obstination, sans le regarder. Legrand appuya une main sur la bibliothèque. « Tu as tort de t'entêter ; il existe aujourd'hui énormément de moyens pour te priver sans douleur de l'usage de tes jambes. Une simple piqûre au bon endroit et…

- Je veux courir, je veux marcher, danser… Je ne veux pas ressembler au reste de l'humanité, même si c'est la norme.

- Avec qui courir, marcher, danser ? Des impotents dans leur chaise roulante ?

- Je n'ai pas que des assis dans mes relations…

- Oh ! Je sais, Patrick est un bel exemple de Tige… »

Clémence rougit et accusa le coup ; elle interrogea son mari du regard.

« Tu te demandes, reprit celui-ci, depuis combien de temps je suis au courant ? Mais depuis toujours, ma chère Clémence, depuis la première fois que tu as couché avec cet imbécile…

- Pourquoi n'as-tu…

- Je n'avais aucune raison valable pour me fâcher. Quel intérêt ?… Ce qui me déçoit, c'est que tu te colles avec un incapable pareil. D'accord, il est plutôt pas mal…

- Et il marche ! précisa Clémence.

- Mais il est incapable de faire quoi que ce soit de ses dix doigts, renvoya Jean-Paul. Il fut un temps où je marchais, moi aussi. Seulement il te fallait d'abord à l'époque le luxe d'une position sociale élevée…

- En voilà assez ! Que veux-tu à la fin ? Je n'ai… »

Clémence s'interrompit net. La main de Jean-Paul, appuyée contre la bibliothèque, finissait de pousser l'énorme meuble qui basculait vers elle. Elle comprit que son mari avait tout préparé, ôtant les rivets qui maintenaient les étagères contre le mur de façon à ce qu'elles tombassent à la moindre poussée, plaçant le fauteuil où elle s'était assise à la limite du point de chute pour que seules les

jambes se trouvassent dans la trajectoire. Clémence se redressa d'un bond, mais il était déjà trop tard. « En voilà assez, oui », entendit-elle encore avant de se mettre à hurler. Une pluie de livres précéda de peu le meuble qui s'écrasa sur elle, la plaquant au sol.

Nerveux, Legrand observait la scène. Sa femme n'en finissait pas de crier ; elle était, manifestement, sérieusement blessée. Il avait distinctement entendu le craquement sec quand la bibliothèque avait heurté sa cuisse. Mais la jambe droite était repliée, à l'extérieur. Seul le mollet disparaissait sous l'amas de livres. Avec un seul membre blessé, et peut-être facilement réparable, Clémence risquait de pouvoir encore marcher. Jean-Paul fit rouler son fauteuil vers la porte tandis que sa femme, appuyée sur un coude, les cheveux défaits, l'invectivait copieusement entre deux gémissements.

Legrand suait à grosses gouttes. Il ne faut pas qu'elle s'en sorte, songeait-il avec angoisse, et seule cette pensée surnageait dans son esprit en proie à la confusion. Il se trouvait lamentable et se faisait horreur, mais il ne pouvait plus, désormais, reculer. Lorsqu'il revint avec le marteau, Clémence écarquilla les yeux de terreur et se mit à hurler.

« Non, non ! Je t'en supplie ! »

Elle plaquait ses deux mains sur son genou valide pour le protéger. Jean-Paul frappa d'abord sur les doigts qui se retirèrent vivement, puis assena les coups avec régularité. Il n'avait jamais entendu une voix humaine hurler aussi fort, jusqu'à lui rendre les tympans douloureux. Legrand habitait heureusement une villa isolée de ses plus proches voisins d'au moins cinq cents mètres. Au second coup, l'os craqua tandis qu'une gerbe de sang éclaboussait le sol. Au troisième, Clémence s'évanouit, mais Jean-Paul ne s'arrêta pas pour autant, brandissant encore et encore son marteau jusqu'à ce que le genou fût réduit en bouillie.

Il dissimula ensuite l'outil et effaça les taches de sang dont il était constellé. Il lui fallut ensuite une bonne heure pour déplacer le meuble et changer la position de sa femme de telle sorte que personne ne pût soupçonner la véritable façon dont le genou avait été broyé. Ce n'est qu'ensuite que Legrand accompagna les ambulanciers, d'abord pour être tenu au courant de l'état de sa femme, ensuite pour ne pas manquer l'instant où elle se réveillerait. Il devait avant tout l'empêcher de parler.

On opéra Clémence sans tarder. De l'avis des médecins, la jambe droite serait difficilement réparable, quant à la jambe gauche, elle n'était que fracturée.

Legrand demeura seul au chevet de sa femme, avec pour mission de prévenir le service quand elle se réveillerait. La jambe gauche de Clémence était prise dans le plâtre, l'autre avait été soigneusement pansée, mais une seconde opération serait nécessaire pour extraire les esquilles encore enfoncées dans la chair. Les chirurgiens comptaient greffer un genou de plastique et raccorder les nerfs et les tendons déchirés. « C'est de nos jours possible, avait expliqué un médecin, mais elle ne pourra pas marcher avant trois ou quatre ans. » Les espérances des médecins ne correspondaient pas à celles de Legrand, aussi profita-t-il du sommeil de sa femme pour soulever légèrement les bandages et examiner la blessure. S'il parvenait à infecter la plaie pour que la gangrène se déclarât, les médecins lui couperaient la jambe, comme ils avaient coupé la sienne.

Legrand tâtait d'un doigt précautionneux le genou enduit de crème désinfectante quand il s'aperçut que sa femme le fixait.

« Comment vas-tu ? » interrogea-t-il en retirant son doigt de sous le bandage.

Clémence allait se mettre à hurler, mais il lui plaqua la main sur la bouche. Il la maintint ainsi tout en l'obligeant à le regarder en face.

« Écoute-moi bien. Tu as intérêt à ne parler de cette affaire à personne si tu veux éviter d'autres

ennuis. Fais seulement mine de te confier à quelqu'un et je demande le divorce. Tant pis si je me paye une ou deux années de taule, j'ai même des chances d'être acquitté puisque mon geste aura été dicté par la colère
d'apprendre que tu avais un amant. En te rendant impotente, je pensais du même coup te récupérer. Tu vois comme la défense est simple. Je ne risque pas grand-chose, alors que je me demande comment tu te débrouilleras, sans pension alimentaire. Sois certain que ton Patrick te laissera tomber maintenant que tu n'es plus une Tige. »

Jean-Paul relâcha sa femme. La haine se lisait sur le visage de Clémence.

« Un jour, je te tuerai », cracha-t-elle.

Legrand esquissa un petit rire.

« On verra bien, ma belle. Mais si tu prends le parti de te taire, tu pourras recommencer à perdre ton temps de soirées en réceptions, à parader avec tes bijoux et tes toilettes. Je sais que tu aimes trop le luxe pour renoncer à tout ça, n'est-ce pas ? »

Clémence détourna le regard et se mit à sangloter.

Legrand donna une rotation à sa chaise roulante et alla appuyer sur un bouton pour prévenir les médecins du réveil de son épouse.

Il passa la plupart de ses journées au chevet de sa femme, lui conseillant de ne pas le dénoncer. Clémence hésitait, partagée entre la vie de luxe que lui offraient son mari et la haine qu'il lui inspirait. Jean-Paul pensait que son besoin de sécurité l'emporterait et il s'employait à la décider tout à fait. Parfois, un laborantin lui rendait visite pour le tenir au courant de l'évolution des recherches menées sous sa direction.

Il se présenta un jour, tout excité, contrôlant à peine son fauteuil roulant qui manqua de percuter celui de Legrand. Brandissant le journal, il parlait avec animation : « Nos concurrents ont réussi un coup formidable ! Et tant pis si ce n'est pas notre labo qui a fait cette découverte ! Ils ont enfin identifié ce qui paralyse nos connections cérébrales… »

Une onde glacée figea Legrand sur sa chaise. Il observa attentivement sa femme. Ses yeux brillaient d'un éclat sauvage. Clémence décrocha le téléphone sans cesser de le regarder.

« D'ici peu, poursuivait le laborantin, l'humanité entière marchera à nouveau !…

- Allô, Police ? » demanda calmement Clémence.

Edgar Lomb, une retrospective

À Luc et François Schuiten,
en les remerciant de me faire rêver.

L'assistant du docteur Tramont sort dans le couloir faiblement éclairé, s'assurant d'un rapide coup d'œil de l'absence de gardien dans les parages. Plus furtivement qu'un chat, il progresse le long des zones d'ombre jusqu'à une porte de fer au bout du bâtiment. À l'extérieur patientent deux personnages, méconnaissables dans la cape sombre qui gomme leur silhouette et masque leurs traits.

« Vous avez cinq minutes de retard sur l'horaire, docteur Andreisten, remarque le premier homme quand s'ouvre le passage.

- Taisez-vous, chuchote ce dernier, la salle des gardiens se trouve dans l'aile adjacente.

- Il n'y aucun risque, reprend l'homme d'une voix égale. À cette heure, ils arpentent les couloirs des pavillons B et D.

- Shhht, insiste encore le docteur, on ne sait jamais. Venez… »

Les deux hommes suivent Andreisten jusqu'à un laboratoire dans lequel ils s'enferment.

« Avez-vous le rapport de la dernière expérience, M. Kalak, et vous M. Lomb ?

- Les voici tous les deux, fait Lomb en tendant une liasse de papiers. Pouvons-nous commencer tout de suite ?

- Mmmh, marmonne Andreisten en parcourant rapidement les feuillets manuscrits. Je vous soumettrai avant de partir un questionnaire détaillé pour approfondir certains points.

- Ce compte rendu est pourtant très complet, maugrée Kalak.

- J'y relève cependant quelques imprécisions. Ne m'en veuillez pas, mais il me faut le maximum d'informations pour mener à bien mes recherches, et il était bien convenu entre nous que vous me feriez part de toutes vos impressions de *voyage*. »

Lomb note que le docteur profite d'eux au maximum. Il se montre toujours plus exigeant. Kalak et lui noircissent pendant des heures les feuillets qu'ils remettent ensuite à Andreisten. Mais il reconnait également que cet exercice lui est nécessaire, sinon indispensable, pour fixer dans sa mémoire les impressions de ses échanges spirituels.

« Bon, bon, s'impatiente-t-il, vous aurez les réponses à votre questionnaire. Passons à la suite, nous perdons du temps. »

Les deux hommes entreprennent de se dévêtir. La jeunesse et la fragilité de leurs traits, ainsi que leurs vêtements, indiquent leur appartenance à cette aristocratie oisive qui se meurt d'ennui. Une fois nus, ils s'assoient sur des sièges capitonnés auxquels Andreisten les attache solidement à l'aide de

courroies de cuir. Il place ensuite des électrodes sur leur tête et glisse dans leur bouche un embout de plastique pour éviter qu'ils ne se mordent la langue. Les animaux de l'espace qui viennent habiter leur corps ont parfois des réactions imprévisibles.

« Le faisceau est réglé à 39° sur la constellation de Persée, commente Andreisten. J'ignore si nous l'atteindrons ou si le rayon accrochera d'autres étoiles dans la voie lactée. Dès que vous me ferez signe, je vous brancherai sur le translateur de conscience. »

Lomb se raidit, attendant de pénétrer dans le faisceau. Il se demande quel animal il sera cette fois, insecte ailé à la morsure foudroyante ou monstre cuirassé nageant dans une mer de chlore…

« Il est certain qu'à ce stade, poursuivit Alain Caudex face aux caméras 3D, Edgar Lomb était déjà résolument décidé à aller jusqu'au bout. L'utilisation du faisceau translateur avait perdu pour lui le caractère divertissant que Simon Kalak lui avait toujours prêté. Nous sommes loin maintenant du jeune homme qui cherchait à tromper l'ennui en vivant des expériences aussi dangereuses qu'illicites. Lomb cesse d'ailleurs à cette date de se passionner pour les vols en apesanteur fragmentaire, aujourd'hui interdits, depuis que des portions d'espace obéissant encore à l'attraction terrestre, à l'intérieur de la bulle, avaient provoqué de trop nombreuses morts. Le fait que Lomb se fut détourné de ce jeu dangereux prouvait suffisamment sa maturité d'esprit.

» Ses notes sur les expériences étaient alors très abondantes et avaient permis à la recherche spatiale d'effectuer un fabuleux bond en avant. C'est grâce à lui que la première mission sur un monde recelant la vie parvint à retourner sur Terre saine et sauve, parce qu'elle *savait* quels dangers elle aurait à affronter. Nos astrophysiciens ont d'ailleurs maintenant identifié presque toutes les planètes sur lesquelles l'esprit de Lomb a abordé. En procédant par recoupements, et grâce aux indications révélées par les observations des télescopes en orbite, ils sont parvenus à décrire la vie sur des mondes que l'homme ne pourra certainement pas atteindre avant deux siècles.

» De sa première période, Lomb ne retient qu'un petit nombre d'échanges marquants. Parmi ceux-ci, signalons l'épisode de la sauterelle écrasée après un accouplement. Ce voyage se déroule sur une des rares planètes à n'avoir pas encore été identifiées ; d'après les notes d'Andreisten, le faisceau était dirigé sur Régulus, mais nous savons aujourd'hui qu'il peut être soumis à des déviations suite à des phénomènes gravitationnels déformant l'espace. L'importance de ce transfert réside dans la révélation de l'existence d'une autre vie intelligente dans l'univers, révélation d'autant plus surprenante que cette vie est, physiquement du moins, semblable à l'être humain. En effet, c'est un gigantesque talon qui a écrasé la compagne de Lomb lors de l'accouplement. Lomb reconnut une silhouette humaine quand l'être se fut suffisamment éloigné. Elle était entièrement recouverte d'une armure qui permet d'évaluer le degré de civilisation auquel son espèce est parvenue. Curieusement, Edgar Lomb se désintéressa de cette intelligence et ne songea pas à l'examiner plus en détail. Il faudra les questionnaires très détaillés d'Andreisten pour qu'il fournisse de plus amples indications utiles à la science. La curiosité de Lomb s'exerçait plutôt sur les sensations qu'il éprouvait dans un corps étranger. Voici ce qu'il écrivait dans un de ses rapports, je cite : " *On ne saura jamais décrire toute l'étrangeté de telles expériences. Je me sentais dans ce corps étranger comme s'il m'avait toujours appartenu. Je ne préméditais pas mes gestes, l'instinct de l'hôte m'avait appris d'emblée tout ce que j'avais besoin de savoir. Je me suis laissé guider par lui quand approcha la compagne. Je ne l'ai pas trouvée belle ni excitante au sens où on entend habituellement ces termes. Simplement, une immense joie de perpétuer l'espèce m'habitait. Je n'avais jamais jusqu'à présent réagi aussi violemment à cette émotion. Je me contrôlais à peine tant la puissance de cet instinct me guidait vers la femelle à féconder. Être une sauterelle n'avait rien d'exaltant en soi - je m'étais déjà transporté dans tant et tant de corps que celui-ci n'avait pas l'attrait de la nouveauté - mais le fait de changer de peau à un moment aussi particulier m'intéressa au plus haut point. C'est ce que je cherche en confiant mon esprit au faisceau : exister durant les instants*

primordiaux de la vie des autres, et tant pis si le corps d'emprunt n'est pas très élaboré ; l'intensité des émotions est égale. " Je vous épargne la suite dans laquelle Lomb se perd en considérations sur l'instinct des sauterelles ; ce passage est suffisamment éloquent des préoccupations de son auteur. Les mêmes idées apparaissent alors qu'il n'est qu'un gigantesque cerveau pourvu de lianes enfoui sous la terre ou un Morcelé - je parle de cet animal constitué de cubes et de lamelles qui se séparent quand il s'énerve. Lomb fut bien près cette fois de la mort, s'il n'avait retrouvé son calme olympien. Notre propos n'est pas de décrire ici cette faune étrange. Il existe de nombreux ouvrages bien documentés sur ce sujet auxquels vous pourrez vous reporter. Revenons donc à Edgar Lomb alors qu'il entre dans sa seconde période, celle où il se cherche en transférant son esprit dans d'impossibles créatures de l'espace. Il n'avait pas encore rencontré les Fanelles. »

Lomb et Kalak sont attachés sur les sièges dans le laboratoire. Ils s'agitent furieusement, cherchant à défaire les liens qui les maintiennent, manquant de s'étrangler à force de vouloir remuer la tête. Andreisten hésite à libérer ne serait-ce qu'un bras afin d'étudier leur comportement. Celui-ci est suffisamment révélateur. À considérer l'obstination avec laquelle les esprits des animaux transférés se débattent, il s'agit certainement de créatures sûres de leur force et qui n'ont pas l'habitude que quelque chose leur résiste. Comme beaucoup d'hôtes involontaires, ces créatures s'affolent de ne pas reconnaître leurs corps et font preuve alors d'une violence inouïe. D'autres ne réagissent pas, n'établissant aucune différence avec leur enveloppe d'origine, d'autres encore se lamentent pitoyablement. En revanche, Andreisten n'a encore jamais observé l'un de ces êtres chercher à comprendre ce qui lui arrive, de façon méthodique et rationnelle. Il espère bien que cet événement se produira un jour. C'est la raison pour laquelle il transfère les deux jeunes hommes dans des corps extraterrestres.

Andreisten frémit. À force de gesticuler, l'animal qui habite Kalak a presque réussi à arracher deux électrodes de sa tête. Que se passera-t-il s'il parvient à les enlever totalement ? Chaque esprit réintégrera-t-il son corps ou bien se produira-t-il une fusion des deux ? À moins que ce ne soit quelque chose de plus terrible encore. Précautionneusement, Andreisten fixe convenablement les électrodes. Il sue à grosses gouttes. Tant de singes de laboratoires n'ont pas survécu à ces étranges voyages. Qu'adviendra-t-il si Kalak ou Lomb viennent à mourir ? Andreisten tente de se rassurer en songeant que ces deux hommes ont pris leurs responsabilités. C'est eux qui ont insisté pour pénétrer dans le faisceau ; lui a accepté à condition qu'ils lui remettent des comptes-rendus détaillés après chaque séance. Pour le docteur, l'occasion est inespérée de prétendre par ce biais à une notoriété rapide. Tandis que son directeur de recherches, le docteur Tramont, s'épuise à relever les différences notables dans le comportement des singes soumis au faisceau, il progresse à pas de géant, attendant son heure pour présenter au monde ses étonnantes découvertes.

« On a longtemps blâmé la moralité du docteur Andreisten, reprit Caudex, mais reconnaissons que la Science a besoin d'hommes de sa trempe, qui savent transgresser les interdits dans l'intérêt du progrès. Sans lui, nous en serions encore à étudier le comportement de primates pour récolter de maigres et inutiles renseignements. L'interdiction de l'utilisation humaine du translateur de conscience est aujourd'hui levée, et c'est au docteur Andreisten justement que nous la devons - ce qui ne l'empêcha pas d'être emprisonné trois ans et réhabilité par la suite, quand ses travaux furent connus du monde entier. Il faut savoir cependant qu'à l'époque, le translateur de conscience présentait de réels dangers. Vous avez tous utilisé le faisceau au moins une fois dans votre vie, dans votre période de pré-union, pour vous retrouver dans le corps de votre partenaire. Le faisceau est alors directement dirigé sur vous, sans risque d'erreur. Ce rayon a une puissance illimitée et peut atteindre les étoiles les plus lointaines. Il se fixe dès qu'il tombe sur une conscience et procède alors à l'échange. Si l'animal ne dispose que d'une vie éphémère ou est sur le point de mourir, la conscience projetée décède en même

temps que le corps. C'était le principal danger à l'époque. Le faisceau est maintenant capable d'analyser le type de conscience qu'il rencontre et de déterminer la force du sujet et son espérance de vie, annulant l'échange en cas de danger. D'autres risques subsistent cependant, dus à la rotation des planètes ou aux perturbations spatiales déjà évoquées. Si l'angle d'incidence devient trop grand ou si un phénomène spatial coupe le rayon, il n'est plus possible de procéder à l'échange des esprits. On avait donc raison à l'époque de limiter l'utilisation du translateur de conscience, vus les nombreux périls qu'il présentait. Il semble cependant aberrant que cette société, qui interdisait de mourir utilement, autorisait dans le même temps des jeux aussi suicidaires que le vol en apesanteur fragmentaire. La prochaine reconstitution à laquelle vous assisterez vous présentera justement le drame qui coûta la vie à Kalak. »

Deux quadrupèdes massifs, à l'épaisse toison brune, broutent la végétation du sol. Seul un lierre rasant, avec parfois quelques buissons ne dépassant pas un mètre, couvrent la surface de la terre. Un peu plus loin, le troupeau paisse, arrachant feuilles et racines. Le paysage semble toutefois aride, très rocailleux par endroits, la végétation assez maigre disparait rapidement dans la bouche de ces mammifères poussifs. Une large portion de terrain dénudé indique la position précédemment occupée par le troupeau.

« L'espace dévasté est maintenant parvenu à son point critique, fit la voix d'un commentateur, observez bien la suite. »

Les quadrupèdes poursuivent leur lente progression ; trois d'entre eux s'attaquent à un buisson isolé.

« Je rappelle que cette reconstitution a été rendue possible grâce aux notes qu'a laissé Edgar Lomb, pionnier des voyages spirituels. Nous sommes sur Margarita III, dans la constellation de la Couronne. »

Le commentateur marque une pause. Apparemment, il ne savait plus que dire, ayant annoncé un peu trop à l'avance l'événement spectaculaire auquel le public va assister.

« Voyez comme le ciel est rose et sans nuage. Il semblerait qu'un tel ciel soit annonciateur du rééquilibre écologique. »

Soudain, le sol gronde et tremble, comme s'il frémissait de colère. De l'espace nu s'ouvre une faille qui s'élargit rapidement vers le troupeau. Celui-ci part au galop, en direction d'un accident de terrain plus élevé. La panique s'installe dans les rangs, quelques animaux disparaissent dans la déchirure béante de la terre. Puis, comme si la planète cherchait à décimer un maximum de ces quadrupèdes, d'immenses flots de roche en fusion jaillissent, monstrueux bras de lave qui emprisonnent le quart du troupeau dans une gangue. Les autres mammifères beuglent de terreur, se bousculent davantage pour échapper à la colère terrestre, expédiant d'autres congénères dans l'abîme. Puis la lave reflue dans les profondeurs du sol avec sa cargaison de victimes. Un animal au bord de la faille tente vainement de remonter la pente pour échapper à la mort quand le gouffre se referme aussi brusquement qu'il s'est ouvert, le laissant tremblant sur le sol désormais ferme.

« Vous observerez que la terre n'engloutit que le nombre de quadrupèdes nécessaires à la fertilisation du sol. Les animaux enrichiront l'humus pour permettre à la végétation de repousser là où elle a disparu, bouclant ainsi un cycle écologique limité mais efficace. »

Après les niaiseries du commentateur, retour au laboratoire vu en plongée. La caméra fixe les deux hommes sur leur chaise, visiblement très agités. Les yeux d'Edgar Lomb s'agrandissent soudain, et une lueur de soulagement intense y apparaît. Andreisten se précipite pour le défaire de ses liens. À ses côtés, Kalak se contorsionne toujours en poussant des cris inarticulés. Andreisten regarde Lomb et lit sur son visage la mort de Kalak.

« Il faisait partie des animaux engloutis par la terre. » Lomb marque une pause. Il tremble de tous ses membres. « C'était terrible. J'étais cet animal au bord du précipice. J'ai failli moi aussi tomber dans le gouffre. »

Tous deux regardent l'animal prisonnier dans le corps de Kalak. Andreisten est blême et la peur qui l'habite rend son front luisant. Il a toujours craint un incident de ce genre et ignore que faire maintenant qu'il s'est produit.

« Je crois que notre collaboration s'arrête là, fit Andreisten.

- Pas question. Nous continuons !

- Et lui ? interroge Andreisten en désignant Kalak. Quand éclatera le scandale…

- Qui parle de scandale ? Commencez par lui administrer une piqûre calmante. Ensuite, nous nous débarrasserons de lui… »

« Kalak sera emmené, une fois drogué, dans une bulle d'apesanteur fragmentaire. Lomb et Andreisten le laisseront dériver jusqu'à ce qu'il s'écrase. La vérité sur cet épisode ne sera connue que bien plus tard, quand Lomb disparaîtra à son tour. Le docteur Andreisten fut appréhendé au moment où il s'apprêtait à rééditer le meurtre de la bulle d'apesanteur. Je vous résume rapidement les circonstances de son arrestation : Lomb était tombé dans un espace soumis aux lois de l'attraction terrestre, mais il avait survécu. Certaines personnes qui avaient assisté à la chute de Lomb trouvèrent suspect que le docteur tente de renvoyer dans la bulle un homme souffrant de multiples fractures. Les Services de Nettoyage des Inadaptés Primaires intervinrent avec la rapidité qu'on leur connaît. Andreisten passa aux aveux sans tarder et l'affaire Lomb fut connue du grand public. Le meurtre de Kalak, longtemps reproché au docteur Andreisten, n'en est pas un, en fait. Le docteur n'a fait que tuer un animal de toute façon rendu fou furieux par sa présence prolongée dans un corps étranger. Kalak connaissait les risques qu'entraînait le translateur de conscience, il les avait encourus délibérément. Il avait d'ailleurs signé une décharge dégageant la responsabilité d'Andreisten en cas d'accident. La justice condamnera Andreisten non pour meurtre, mais pour avoir détruit une pièce à conviction d'une énorme importance scientifique : la conscience d'un quadrupède extraterrestre… Revenons à Lomb, qui se prépare à entrer dans sa troisième période. Il connaît une intense crise existentielle. Il s'interroge sur sa nature d'être humain intégré dans une société qui le laisse indifférent. Il cesse de se soumettre au faisceau pendant quelques mois, et écrit quelques pages sur ses angoisses métaphysiques. Ce sont les premiers textes qu'il rédige pour lui seul. Le docteur Andreisten n'en prendra jamais connaissance, et refusera de les lire quand ils seront rendus publics. Vous pouvez dès à présent vous les approprier pour la somme de cinq cents bits. Pour obtenir les photocopies de ces documents, composez avant d'insérer votre carte codée le 375 AA 2006. Pendant l'entracte publicitaire que nous vous proposons, je vous conseille, afin de mieux saisir la personnalité d'Edgar Lomb, de lire les pages 78 à 83. Une lecture vidéo est également disponible pour 1.800 bits. Si le sujet vous intéresse, branchez vos DVDscopes. À tout à l'heure ! »

Si l'exaltation d'être un autre, et même autre chose qu'un humain, continue de me motiver, je sais qu'elle ne me guidera pas toujours. Les changements dans des corps inconnus ne présentent déjà plus pour moi le même attrait qu'auparavant et je sais que je puis difficilement poursuivre dans cette voie sans éviter la saturation. J'éprouve pourtant un désir croissant d'utiliser le translateur de conscience pour lier quelques heures de mon destin à celui d'autres espèces animales. Conscient donc de cette contradiction, que rechercherais-je tout au long de ces transferts ? Il est difficile de comprendre les motivations profondes de nos actes et j'ignore pourquoi je désire toujours me soumettre au faisceau. Moi qui jusqu'à présent ai volé d'expérience en expérience dans le seul but de tromper l'ennui et ne considère plus les voyages spirituels comme une distraction, je suis encore, inexplicablement, prêt à

recommencer. Pourquoi ? D'abord, je suis le seul, avec Kalak, à avoir jamais pu considérer l'humanité de l'extérieur. L'homme s'est jusqu'à présent défini à partir des autres vies terrestres ; je l'ai mesuré sur une échelle nouvelle. Le considérer à l'aune d'extraterrestres permet de mieux cerner sa personnalité. À la lumière de mes expériences dans le corps d'animaux totalement différents, je n'éprouve plus envers mes semblables que dédain devant leur incroyable vanité. Mais une étude sur l'espèce à laquelle j'appartiens n'est pas ce qui me motive. Quel intérêt en retirerais-je ? Je crois que ce qui m'attire surtout dans le translateur est de ne plus me savoir limité par mon corps. Je considère maintenant cette masse de chair et d'os comme un hôte qui m'héberge et non plus comme une partie de moi-même. Mon corps se situe partout où se manifeste la vie dans l'univers ; je ne saurais plus me définir autrement que comme esprit et considère mon enveloppe terrestre comme un réceptacle parmi d'autres.

« Voilà cet entracte terminé, reprit Caudex sur la chaîne holographique. Ne regrettez rien si vous n'avez pas eu le temps de lire ou d'écouter dans son entier l'extrait que je vous avais conseillé. Edgar Lomb se répète souvent dans ses phrases. Il tourne et retourne les questions avant d'entrevoir une réponse. L'essentiel était que vous puissiez vous faire une idée de ses prétentions et de la façon dont il utilise, très égoïstement, le translateur de conscience. L'auréole de notre héros national semble se ternir quelque peu, n'est-ce pas ? L'Histoire se doit malheureusement d'être impartiale. Nous serons cependant éternellement reconnaissants envers Lomb de nous avoir ouvert la voie de l'espace, grâce à sa ténacité et aux importantes découvertes qu'il a réalisées pour nous. S'il trouvait l'humanité ambitieuse, il a cependant cautionné cette vanité en permettant à l'homme de se grandir d'avantage. Il voulait lui permettre de se dépasser par le biais des transferts dans des corps étrangers, pour le replacer dans sa vraie dimension, qu'il transcenderait alors. Nous ne le suivrons pas dans cette voie. Le faisceau met l'univers à notre portée, et c'est en cela que nous félicitons Edgar Lomb pour nous avoir indiqué la marche à suivre.

Andreisten a enclenché le bouton du magnétophone et enregistre les propos de Lomb. Celui-ci est encore partiellement attaché à sa chaise, mais ne fait aucun geste pour achever de se libérer. Ses yeux fixent un point qui ne se situe pas dans le laboratoire et il monologue plus qu'il ne raconte son voyage.

« Elles sont belles et légères, toutes blanches et éclatantes de lumière. Je suivais le groupe dans l'éther avec une aisance surprenante. À peine avais-je besoin de battre des ailes pour maintenir ma vitesse. Je glissais en regardant le paysage défiler sous moi : de la végétation à perte de vue, séparée par de larges crevasses. J'étais fier de mon appartenance au groupe, de voler de concert avec mes semblables. Nous n'échangions pas de paroles. Nos cordes vocales ne sont pas capables d'émettre des sons, elles nous servent plutôt à… Nous ne correspondions pas non plus par télépathie, mais nos esprits étaient comme soudés par un fin réseau de pensées semblables, comme si, par un effet de compréhension mutuelle, les mots et les gestes se révélaient inutiles. On aurait dit qu'à chaque moment, une seule action à accomplir se présentait, ne laissant place à aucune alternative. Nous en étions tous conscients, et savoir que le groupe agissait comme le désiraient nos individualités nous grisait autant que la grâce de notre vol. Nous n'avons jamais connu la fermeté du sol, nous dormons, aimons, naissons en plein vol. Nos ailes sont si larges, nos corps si légers que nous ne connaissons pas la fatigue. Je me demandais quelle vitesse ce corps pouvait atteindre, et instantanément mes compagnons accélérèrent jusqu'à ce que le sol sous nos pieds ne forme plus qu'une tache grise. Je crois que nous aurions pu atteindre la vitesse de rotation de la planète si nous l'avions voulu, mais tous ensembles nous nous élevâmes plus haut dans le ciel en vibrant. L'exaltation me gagnait ainsi que le reste du groupe. J'accomplissais tous ces gestes naturellement, je ne tentais même plus de comprendre à quoi ils correspondaient. Comme si j'avais su vibrer toute ma vie, je fis trembler mon corps à un rythme croissant, tout en augmentant la vitesse de mon vol. Puis je réalisai dans mon ivresse que nous

nous préparions à changer d'univers. L'expérience était tentante, mais je ne pouvais me permettre de passer dans un monde parallèle, au risque de perdre le contact avec le faisceau. Avant que mes cordes vocales ne se mettent à émettre sur la fréquence de l'univers choisi, je me rétractai en accomplissant un violent effort sur moi-même. Je ne voulais pas me séparer du groupe et je savais qu'il ne désirait pas non plus perdre un de ses semblables. Il le fallait cependant et ce que je ressentis, alors que mes compagnons devenus translucides quittaient cette dimension, fut pire que la plus grande des détresses jamais éprouvée. Je me sentais triste au point de vouloir me donner la mort sur le champ. Et j'allais piquer vers la terre quand vous m'avez ramené. »

Edgar Lomb lève un regard éperdu vers Andreisten qui n'ose bouger d'un pouce.

« Vous ne pouvez pas savoir combien… combien c'est éprouvant quand on a perdu tous les siens. »

Puis Lomb se répand en douloureux sanglots, pleure sans retenue devant Andreisten interdit.

« Vous l'avez compris, Lomb vient de faire la connaissance des dangereuses Fanelles, ces animaux volants capables de changer de dimension ou de se téléporter sur les planètes les plus lointaines. Ils se nourrissent apparemment à la façon des végétaux, par photosynthèse, alors que leur mode de reproduction est celui des ovovivipares. À la naissance, le bébé fanelle sortant de l'utérus tombe vers le sol. Il doit aussitôt apprendre à voler. La friction de l'air sèche ses ailes et les déploie et il faut que l'enfant soit assez rapide pour les agiter ; dans le cas contraire, il s'écrase quelques centaines de mètres plus bas. La fanelle constitue vraiment l'espèce la plus surprenante et la plus déroutante jamais rencontrée dans l'univers. On pourrait penser que par sa forme humaine - hormis ses ailes remplaçant les bras et son ossature plus fine - la fanelle est physiquement proche de nous. Mais elle allie trop de caractéristiques végétales, sans parler de l'ovoviviparité, pour que ce soit biologiquement vrai. Touchés par sa grâce et sa beauté, nous lui accorderions volontiers quelque intelligence, même primaire, mais elle n'en possède aucune. Edgar Lomb est persuadé du contraire et lui trouve même un langage, qui selon lui ne correspond à aucun de nos modes de communication. Mais il ne s'appuie que sur des théories depuis longtemps périmées et ne parvient pas à faire preuve de la rigueur scientifique voulue. Ses considérations anthropomorphiques découlent du plaisir qu'il connut à voler à la façon d'un… d'un ange, oui, j'espère que personne ne m'en voudra d'avancer ce mot avec toutes les implications métaphysiques et psychanalytiques qu'il sous-entend. Je laisse aux spécialistes le soin d'interpréter l'engouement de Lomb pour les fanelles. Car après ce voyage, Edgar Lomb ne sera jamais plus le même. Il n'aura de cesse de retrouver ces créatures et dirigera le faisceau dans la même partie du ciel. Le docteur Andreisten, bien qu'intéressé par ces extraordinaires animaux, se montrera plus réticent. Il ne doute pas de la grande valeur scientifique des fanelles et ne rêve que de pouvoir comprendre le moyen qu'elles utilisent pour changer de dimension ou se téléporter d'un point à un autre. Imaginez le progrès que réaliserait l'être humain s'il était doué des mêmes capacités. Il serait alors véritablement le maître de l'univers, un colonisateur de l'infini. Cependant, le docteur Andreisten se méfie, à raison, d'Edgar Lomb qui désire expérimenter le voyage dans des mondes parallèles. Il craint de ne plus le récupérer et d'être obligé de se débarrasser de lui, comme il le fit pour Kalak. Signalons à sa décharge que Lomb effectuera son second voyage chez les fanelles en usant de violence. Le docteur, décidé à ne plus prendre de risques, avait repris les expériences sur des singes et ne décidait qu'au vu de leurs réactions, de la possibilité pour Lomb d'emprunter ou non le translateur de conscience. Mais je vois que la séquence a débuté sur ma tri-D : je ne voudrais pas que vous la manquiez.

« Vous avez bien tenu compte de la rotation des planètes ?

- Ne vous inquiétez pas, j'ai tout vérifié ! »

Lomb, entièrement nu, tourne dans la pièce, passablement énervé. Parfois, il s'assoit sur le siège où

le docteur Andreisten doit l'attacher, comme s'il était prêt à partir.

« J'espère que cette fois, les singes se tiendront tranquilles. »

Ils ont manifesté la dernière fois tant d'animosité, et leurs faces se sont révulsées à un point si effrayant, qu'Andreisten a jugé préférable de ne pas envoyer Lomb en transfert.

« Ça y est ! Le contact est établi », annonce Andreisten.

Le macaque se raidit sur son siège, puis ses yeux se ternissent. Son expression devient infiniment triste, et après avoir cherché à se débarrasser de ses sangles, il adopte une attitude prostrée.

Andreisten, rapidement, jette un coup d'œil vers Edgar Lomb, puis règle l'intensité du faisceau et vérifie quelques cadrans. Il a reconnu, dans la posture du singe, la présence d'une fanelle, mais ne tient pas à le signaler à Lomb. Ce dernier l'a cependant compris.

« Regardez le singe ! Nous avons retrouvé les fanelles ! Dépêchez-vous de m'expédier là-bas !… »

Andreisten marmonne deux ou trois phrases incompréhensibles, puis s'éclaircit la gorge.

« Attendez, rien n'est encore sûr ! Les fanelles ne sont certainement pas les seules dans l'univers à agir de la sorte, quand elles se retrouvent dans un corps étranger.

- Tant pis, je tente le coup !

- Je ne vous laisserai pas prendre un tel risque !

- J'en ai couru de plus grands depuis que nous travaillons ensemble ! »

Le docteur se balance d'une jambe sur l'autre.

« L'attitude du singe, poursuit Lomb, prouve bien que l'animal, quel qu'il soit, ne saurait être dangereux ! »

Andreisten pince ses lèvres et fait un pas en arrière. Sa main effleure le tableau des commandes, prêt à couper l'émission du faisceau si Lomb tente quoi que ce soit.

« Désolé, Edgar, mais je n'engagerai pas ma responsabilité ! »

Lomb se montre soudain menaçant. Andreisten tressaille.

« Dois-je comprendre que vous refusez de brancher le translateur pour moi ?

- N'approchez pas ou j'interromps le faisceau ! » prévient Andreisten. Lomb avance cependant. « Si vous faites encore un pas… »

Le docteur se retourne vers la console et manipule les boutons. Edgar Lomb se précipite sur lui et le tire en arrière. Dans le même temps il le frappe au visage, l'assommant partiellement. Laissant Andreisten étendu au sol, Lomb griffonne rapidement un message à son intention. Puis il se hâte de rebrancher le translateur de conscience. Il en connait le maniement à force d'observer le docteur pendant ses manipulations. En se dépêchant, avec un peu de chance, le faisceau captera à nouveau les fanelles - s'il s'agit bien d'elles. Il reste à enclencher le bouton de mise en marche alors que Lomb est assis sur le siège, les électrodes posées sur le crâne. Avec une règle suffisamment longue, il parvient à ses fins. L'appareil se met en marche. Lomb, transporté de joie, s'envole dans un ciel sans nuage.

Le docteur se relève péniblement en se frottant la tête. Il voit aussitôt son cobaye humain prostré sur sa chaise, avec une expression de tristesse sur le visage. Andreisten se tourne vers les commandes. Alors qu'il s'apprête à couper le contact, ses yeux tombent sur le message.

JE NE PUIS VOUS EMPÊCHER DE ME RAMENER DANS CETTE SALLE,

MAIS SOYEZ ASSURÉ QUE SI VOUS LE FAITES,

VOS RESPONSABLES SERONT AU COURANT

Devant ce chantage, le docteur Andreisten se ravise. Ses recherches sur la vie extraterrestre ne sont pas tout à fait terminées, et il a encore besoin de Lomb pour les poursuivre. Cependant, il craint de ne jamais le voir réapparaître, son engouement pour les fanelles tournant à l'obsession.

Alain Caudex réapparut sur tous les écrans de tri-D.

« Edgar Lomb revint cependant… pour la dernière fois.

» Avant l'arrivée des premiers chercheurs dans le laboratoire, Andreisten, qui avait attendu son retour jusqu'à l'aube, s'apprêtait à débrancher le translateur de conscience, puis à se débarrasser du corps quand celui-ci réintégra son enveloppe. Le voyageur déclara aussitôt : "Prenez des notes, j'ai beaucoup de choses à vous raconter. J'ai survolé au moins dix mondes, dont certains n'appartiennent pas à notre univers." Les renseignements qu'il fournit cette fois comptent parmi les informations les plus importantes que la science extraterrestre ait jamais récoltées. Il est regrettable que notre héros ne disposât que d'un bagage scientifique limité. En effet, aucun voyageur n'a plus jamais réussi à atteindre de planète aussi éloignée. Les fanelles qui permirent à Lomb de réussir cet extraordinaire périple ne volent plus dans ce coin de la galaxie. Du moins, les faisceaux ne parvinrent plus à les accrocher. Andreisten tenta bien, au cours d'entretiens avec son cobaye, de lui expliquer quelques rudiments d'astronomie et de physique, mais il fut toujours écouté d'une oreille distraite. Lomb ne portait d'intérêt qu'à sa quête nébuleuse d'une existence capable de le satisfaire. À la recherche de son identité, il se comportait de façon égoïstement détachée envers tout ce qui ne la concernait pas… Pendant trois mois, Andreisten n'entendra plus parler de lui. Cette interruption lui permettra de mettre à jour ses notes et ses réflexions. Il ignore encore qu'il ne disposera plus du concours de son collaborateur. Edgar Lomb médite chez lui durant cette période, rédigeant des poèmes obscurs et d'absconses considérations sur la condition humaine. Quelques très beaux textes nous renseignent également sur le mode de vie des fanelles, mais ils révèlent également l'intention de Lomb de changer définitivement de corps.

» Pour ceux qui n'auraient pas acquis les photocopies des textes de Lomb - mais vous pouvez toujours le faire - je vais vous lire quelques extraits : " *Les fanelles vivent toujours en communauté et sont assurées d'une mort certaine dès qu'elles se trouvent isolées. La souffrance face à la solitude est telle que leur mode de nourriture par photosynthèse cesse simplement de fonctionner. Cela, je le sais parce que d'atroces souvenirs sont imprimés dans ma mémoire de fanelle. Je le sais d'instinct, je le sais d'expérience. La vie en couple n'est possible qu'au sein du groupe. Le bonheur, la satisfaction toujours égale qui caractérisent les fanelles réunies n'ont d'équivalence chez aucun être vivant. Cette communion est le plaisir le plus complet que j'aie jamais éprouvé et réintégrer mon enveloppe humaine est la détresse la plus profonde que j'aie connue.* " Je m'arrête un instant pour faire remarquer que Lomb a par conséquent déjà tué une fanelle en l'empêchant de franchir l'univers parallèle en même temps que ses congénères. Il ne semble pas, d'après ses écrits, qu'une fanelle isolée puisse retrouver ses compagnes, coupée comme elle est du lien psychique qui les unit. Ce qui constitue, soit dit en passant, une preuve contre l'intelligence supposée de ces créatures. Mais revenons au texte de Lomb : " *Voler, ou plutôt survoler des contrées toujours nouvelles est le but unique, primordial, des fanelles. Leur faculté de se déplacer instantanément en n'importe quel lieu ainsi que celle de passer dans des univers parallèles leur permet de ne jamais évoluer au-dessus de la même planète. Certains groupes se fixent cependant sur un monde qu'ils aiment retrouver, après des randonnées dans les coins les plus diversifiés de l'univers. Le déplacement est leur mode de vie. Mieux, leur déplacement est la vie même. La plénitude s'obtient par l'exploration en commun de contrées toujours nouvelles, de paysages jamais répétés. Il est ainsi possible à l'homme d'atteindre à ce que je crois être le bonheur parfait, s'il disposait des facultés des fanelles* ."

» Cessons-là les considérations d'Edgar Lomb, et voyons ce qu'il devient après cette période de trois mois. Andreisten le contacta pour lui demander de reprendre les transferts. Mais notre voyageur spirituel n'accepta qu'à la condition de redevenir fanelle. Ce pacte conclu, Lomb emprunta une dernière fois le faisceau, après quoi, il ne réintégra jamais plus son enveloppe humaine. Andreisten, dont nous fêtons ce soir le dixième anniversaire de la mort, emporta le corps habité par une fanelle dans une salle d'apesanteur fragmentaire. Personne n'ignore ce qui se passa ensuite. Tous ces événements font aujourd'hui partie de l'Histoire… Je voudrais simplement finir avec une petite réflexion que je vous livre telle qu'elle m'est venue à l'esprit : Edgar Lomb, ce héros dont on ne cesse de chanter les louanges cinquante ans après sa disparition, cet homme épris d'infini et de liberté qui crachait sur l'humanité - en lui rendant malgré lui d'inestimables services -, cet atrabilaire dégoûté par le jeu des passions qui anime ses semblables, cet amoureux enfin d'une justice et d'un bonheur terrestres n'a-t-il pas commis une faute envers l'un de ces êtres avec lesquels il se sentait tant d'affinités, je veux parler des fanelles, en l'aliénant justement dans sa méprisable enveloppe humaine ? Je laisse à chacun le choix de méditer et de répondre. Je ne voudrais pas ternir la mémoire d'un héros national auquel l'humanité doit beaucoup, mais je tente de le replacer dans une juste perspective. Pour poser la question en d'autres termes, prendriez-vous la place d'une fanelle parce que vous êtes épris de liberté ? Et pour vous permettre de juger toutes pièces en mains, j'ai l'honneur de vous présenter en exclusivité Edgar Lomb, ou sa dépouille charnelle. Nous n'avons jamais pu rien obtenir de la fanelle habitant son corps, malgré toutes les tentatives des experts. Tout ce qui subsiste d'elle, c'est ce visage terrible que je vous laisse contempler pour clore cette émission en hommage à Edgar Lomb, véritable expérimentateur du translateur de conscience. »

Le visage d'Alain Caudex s'éclipse tandis qu'apparaît sur la tri-D un vieillard prostré, apparemment suralimenté, et que l'on semble avoir soigneusement habillé pour la circonstance. Tout ce qui retient l'attention chez cet octogénaire impassible est le visage, aux yeux désespérément vides, à l'expression infiniment triste. Si l'on étudiait avec plus d'attention ce masque de personne égarée, on croirait voir, au fond des prunelles, l'image d'une multitude d'hommes-oiseaux évoluer dans le ciel avec la grâce des anges.

L'Unique

(Lancement séquence sim)

Elle lui avait toujours dit de ne jamais parler de ses maladies. Ce n'était pas tant qu'il en avait beaucoup, ni qu'elles étaient graves, mais les autres en avaient encore moins que lui. Ils ne connaissaient pas la coqueluche ni les oreillons, ils pouvaient juste attraper une grippe à l'occasion, guérie en moins de vingt-quatre heures. C'était parce qu'ils étaient normaux alors que lui était unique. Pas anormal, lui disait sa mère. Unique.

En classe, ils étaient trois à être tout à fait semblables. C'était rare, paraît-il, parce que le programme de naissances veillait généralement à éviter de telles concentrations. Ils étaient trois dans une seule classe, alors que lui était unique.

Il devait en être fier, répétait sa mère. Sa séquence génétique était unique au monde. Même s'il ne fallait pas le répéter.

Mais Lucien n'en tirait aucune fierté. Tomber plus souvent malade que les autres n'était pas un motif de fierté. Et puis, à quoi ça sert d'être unique si personne ne doit le savoir ?

En raison de cette particularité, il portait actuellement un plâtre au bras gauche. Ça le grattait furieusement en dessous. La seule idée de déplier le coude lui donnait des démangeaisons et instillait un début de panique, comme lorsqu'on est entortillé dans les draps et qu'on se débat avec frénésie pour retrouver sa liberté de mouvement.

« Essaie de m'attraper ! » lança Matouf en décrivant un arc de cercle près de lui.

Lucien s'élança. À la course, il se débrouillait bien. Il avait aussi l'agilité requise pour traverser sans heurt la fourmilière excitée de la cour à l'heure de la récréation.

Matouf, tout heureux d'avoir un partenaire de jeu - ça ne lui arrivait pas si souvent - se retournait trop fréquemment pour conserver son avance. Il heurta par deux fois des coureurs qui coupaient sa trajectoire. Lucien allait le rattraper quand une voix adulte le figea dans son élan. Une main agrippa son épaule avec fermeté.

« Lucien, combien de fois t'ai-je dit de ne pas courir avec un bras dans le plâtre ? Ce n'est pas étonnant que tu te casses toujours quelque chose ! »

La maîtresse s'était déjà tournée vers Matouf, interdit. Il souriait encore du plaisir qu'il avait retiré de la brève course, mais avec cet air penaud dicté par une culpabilité qu'il ne cernait pas entièrement.

« Et toi ? Tu le fais exprès ? Tu n'as rien trouvé de plus intelligent que de le faire courir ? Tu as besoin d'apprendre le sens du mot responsable… »

Non ! Elle n'allait pas faire ça ! Elle n'avait pas le droit ! Horrifié, Lucien agrippa le bras de la femme blonde comme si le retenir interromprait l'exécution de la justice.

« C'est seulement de ma faute, cria-t-il. J'étais pas obligé… »

Matouf était le seul à lui avoir manifesté de l'intérêt. Elle n'allait pas transformer ce geste en crime !

Matouf suivit la Corinne dans son bureau. Choqué, en larmes, Lucien alla tourner auprès des bornes interactives qui hérissaient le préau, distribuant des coups de pied à chaque machine l'invitant à feuilleter le Grand Livre. Une fillette qui n'était pas de sa classe s'arracha à la contemplation de l'écran où s'entortillaient des filaments d'ADN.

« Hé ! protesta-t-elle.

- Toi, éteins-la ! T'es ni une Sophie ni une Claire, alors mêle toi de ce qui se passe sur ton écran ! »

Pour bien montrer sa colère, incandescente comme une nova, il tapa dans la borne de l'Églantine, suffisamment fort pour provoquer les protestations du programme. Puis il s'éloigna en boitant.

Quelques minutes plus tard, il vit Matouf Farid-6 Djenamane regagner la cour, la tête entre les épaules. Sa tristesse métamorphosa la rage de Lucien en abattement. Les autres enfants continuaient de courir et de crier, indifférents au drame qui s'était déroulé. Matouf ne parla jamais plus à Lucien.

(Fin de la sim)

Les cheveux coupés ras étaient la seule coquetterie que s'accordait Ransom Vernon-68 Murat pour particulariser les mâchoires volontaires et l'incisif regard bleu propres au physique de son génotype. Son allure de battant à qui tout réussit se rapprochait de celle d'un prédateur, ce qui ne pouvait que servir sa carrière d'avocat. Il n'avait jusqu'à présent plaidé que de petites affaires qui rétrécissaient sa vision du monde judiciaire, mais les choses allaient changer.

« Alors, lui demanda un autre Vernon qui l'attendait en haut des marches du palais, tu as accepté l'affaire Lerutan-Veddour ?

- Et comment ! lança Murat en regrettant le ton trop triomphal de sa voix, cette fois, j'entre dans la cour des grands ! Ce procès fera du bruit ! »

Il rejoignit son collègue d'un saut preste, masquant son léger essoufflement par un sourire carnassier.

« Je vais m'occuper de Lucien Lerutan. Je crois que le meilleur moyen d'assurer sa défense est de remettre le système sur le tapis. Provoquer un débat de société.

- Jusqu'à présent, tu as été plutôt favorable au système, non ? »

Fabrice Reynert considéra avec un étonnement amusé son jeune collègue. Il avait gardé ses cheveux ondulés rejetés vers l'arrière, considérant que la cicatrice rose qui barrait son menton suffisait à l'individualiser.

« Tu fais allusion au procès de Reprotech ? se défendit celui-ci. Ça n'a rien à voir. Reprotech menait des expériences illicites sur des gènes de souches stables. Ma cliente n'en avait jamais été informée. Qui sait quelles tares ça aurait pu provoquer ? Une sensibilité à un virus capable de provoquer des mutations profondes, par exemple…

- Tu exagères…

- Et toi, tu es cynique, Fabrice ! Tu oublies que je suis un 61. J'ai la recherche de la vérité dans le sang ! Peu importe le prix !

- Ah ouais ! La génération 61, ironisa Reynert, adoptée par un gouvernement désireux d'évincer tous ses opposants. Il y a perdu son âme en éliminant les courants au sein de son parti !

- Je ne te parle pas de manichéisme. La vérité n'a pas de parti. Je condamne seulement tout ce qui

est un frein pour elle.

- Quelle vérité ? J'en découvre de nouvelles à chaque plaidoirie. »

Murat pénétra dans la pénombre du grand hall, aussi épaisse que le lieu était imposant. Il s'engouffra dans un ascenseur à la suite de Reynert. Un silence gêné s'était installé entre eux.

« Critiquer un système, c'est encore l'aimer, contre-attaqua Murat. Mieux vaut une remise à plat qui l'améliorera que la conservation de ses défauts par peur d'y toucher. Du moment que tu ne réclames pas sa suppression…

- Ne défends pas une cause au nom d'opinions personnelles. Contente-toi de suivre une ligne de défense simple. Laisse la révolution à d'autres !

- Mais ma défense est autrement plus excitante que certaines autres. Si Arretaud avait pris ma place, il aurait invoqué les circonstances atténuantes. Il n'aurait pas osé s'en prendre à un grand généticien ! Adeline Lerutan aurait été une mère castratrice, sans en avoir conscience bien sûr, et une manipulatrice… disons plutôt une séductrice ingénue, faisant de Veddour la victime vénielle qui a succombé à ses charmes. Une défense simpliste, non ? Elle manque d'envergure, même si elle est partiellement vraie. Adeline Valérie Lerutan avait vingt-cinq ans au moment des faits. Un physique qui plaît à tout le monde. Et les Valérie sont si romantiques ! »

En quittant l'ascenseur, ils faillirent se heurter au procureur qu'affronterait prochainement Murat. Aldous Marc Parton était vêtu de sa toge, prêt à investir le prétoire de sa redoutable présence. Outre une pochette de TVD et leur lecteur, il emportait un épais dossier sous son bras, démontrant une fois de plus que le plus maniable et le plus dense des supports d'information n'éliminerait jamais le papier. Les yeux fixes qui pétillaient derrière ses lunettes indiquaient qu'il avait surpris la fin de la conversation.

« Et surtout, quel admirable feuilleton cela ferait pour les réseaux de simulation ! Du sexe et de l'intrigue comme on n'en vit plus dans notre société. Les mâles adoreraient endosser le rôle de Veddour, le généticien dominé par ses testostérones ! »

Murat toisa le procureur avec défi, bien content de le voir s'effacer pour leur céder le passage. Reynert savait que sa remarque faisait partie d'un jeu dont ils ne pouvaient se passer. Les deux complices étaient toujours en compétition. Il n'aurait pas été surpris d'apprendre que Parton avait joué de son influence pour qu'on confie le dossier à son adversaire préféré. Il désirait réellement le voir prendre de l'étoffe pour continuer de l'affronter.

« Tu ne me trouveras pas sur ce terrain-là, Aldous.

- Sauf si je t'y entraîne. Il pourrait rapporter gros, songes-y.

- Mais je ne m'abaisse pas à exploiter la vulgarité. Toi non plus d'ailleurs. Il te faut du haut vol, n'est-ce pas ?

- Méfie-toi, Icare ! Trop de remises en cause nous mèneraient tous trop loin.

- Ça tombe bien, j'ai toujours voulu aller loin dans la vie !

- Pas en sacrifiant ta carrière. »

Murat adressa un dernier salut à Parton avant la fermeture des portes. Il se demandait si le procureur s'était contenté d'échanger des piques avec lui ou s'il avait cherché par ce biais à lui communiquer sa peur. Une peur inhabituelle chez lui.

Reynert semblait méditer le court entretien à la lumière de paramètres tout différents, relatifs à son expérience de l'exercice de la justice, attendant d'en faire part à son collègue. Il n'en démordit pas : les tribunaux ne devaient pas être des rings pour magistrats en mal de célébrité. Murat mit fin à son

discours à l'intersection du couloir. Les avocats et greffiers qui arpentaient les lieux, pris dans les rais obliques de la lumière matinale, étaient alternativement surexposés ou jetés dans l'ombre. Leur empressement stroboscopique lui rappela qu'il n'avait plus que dix minutes avant de revêtir sa toge. Mais Reynert n'en avait pas fini. Avec l'âge, il avait tendance à considérer ses collègues comme des freluquets trop inexpérimentés pour arpenter les couloirs de la Justice.

« Tu sais pourquoi tu défendras toujours de petites causes, Ransom ? Je crois que oui. Un Vernon sait ça, même si ses gênes de stupide honnête homme l'empêchent de penser. Ça a justement à voir avec la stupidité et l'honnêteté. Tout dépend de qui l'emporte sur l'autre. Alors, retiens ce conseil et fais-en une règle : ne confonds pas vérité et justice. La première n'a jamais favorisé la seconde. »

Murat demeurant interdit, Reynert enfonça le clou.

« Rendre la justice se passe très bien de la vérité.

- Peut-être. Mais elle n'est jamais plus belle que lorsqu'elle la sert en même temps !… Excuse-moi, mais je suis pressé.

- J'ai une audience moi aussi. On en reparle après ?

- Désolé. Pas le temps. J'ai une rencontre en virtuel avec Qu'essaient, histoire d'accorder nos violons ! Il défendra Veddour. Tu te rends compte, je plaide au même procès que lui ! Et tiens-toi bien ! Il aime bien ma stratégie, lui ! Le cas de Lucien s'y prête le mieux, dit-il. Il est né en-dehors de toute légalité, c'est tout ce qu'on a à son encontre. Mais on ne peut pas l'en rendre responsable, ni lui reprocher de vouloir rester en vie. C'est le système qui en fait un coupable. Mériveux devrait nous rejoindre, s'il a pris la décision de défendre Adeline Lerutan. Je ne comprends pas pourquoi il hésite.

- Tu ne savais pas ? T'as rien reçu sur ta BAL ?

- Quoi donc ? demanda Murat.

- Mériveux a refusé. Arretaud a pris sa place. »

Autrement dit, le procès n'était pas gagné.

(Lancement séquence sim)

« Qu'est-ce que tu es, toi ? »

La question émanait d'une Marie.

« Je m'appelle Lucien et je suis un garçon. »

Sa réponse attira brièvement l'attention amusée d'une assistante maternelle qui branchait sur un bambin une combinaison de simulation virtuelle le déguisant en Grawou l'ourson.

Marie, qui s'appelait Mercurielle, rit de bon cœur.

« T'es bête. Je te demande ce *que* tu es ! »

Deux autres enfants qui arboraient encore des joues de bébé écoutaient en salivant et reniflant. Ils avaient tous les deux les mêmes yeux écarquillés devant les mystères insondables du monde. Comme Lucien, ils ne faisaient pas bien la relation entre l'activité et le second prénom.

« Moi, je suis une Marie 33 et plus tard je serai infirmière, poursuivit Mercurielle.

- Tu veux être infirmière ? » demanda Lucien en réfléchissant à toute vitesse. Il ne se souvenait jamais de son bon prénom. Sa mère le lui avait changé quand elle l'avait placé dans cette nouvelle crèche.

- C'est comme ça ! affirma la fillette en laissant retomber ses bras dans un geste fataliste qui ne dissimulait rien de sa fierté. Qu'est-ce que tu feras plus tard ?

- J'aimerais être psychoflic ! »

Les deux enfants aux joues rebondies se regardaient médusés, bouche ouverte sur des interrogations qu'ils ne parvenaient pas à formuler.

- Alors tu t'appelles René. Mon tonton dit toujours que mon cousin ne peut pas être psychoflic parce qu'il s'appelle pas René.

- C'est pas René, c'est Bernard ! »

Son prénom lui était revenu spontanément. Mais ce n'était pas le bon. C'était celui qu'il portait avant. L'autre ne voulait décidément pas sortir. Il était trop compliqué. Lasda quelque chose.

« Bernard ? C'est quoi Bernard ? »

Lucien ne savait plus. Et d'ailleurs, il s'en fichait. Lui, plus tard, il serait psychoflic ou alors pompier.

« Madame… C'est quoi Bernard ? alla demander Mercurielle à l'assistante maternelle qui écoutait déjà deux autres doléances à la fois.

- Bernard ? C'est un prénom connu… Architecte.

- Je ne veux pas être artichecte ! protesta Lucien. Psychoflic !

- Bah, rétorqua l'assistante maternelle en lui ébouriffant les cheveux, ça te viendra plus tard.

- Jamais ! Jamais !

- Tu sais, s'appeler Bernard ne signifie pas que tu seras forcément architecte, seulement que tu as les meilleures prédispositions pour le devenir.

- Je serai psychoflic. Si je veux, je m'appellerai René. »

Ce fut au tour de l'assistante maternelle de rire de bon cœur.

« Personne ne peut changer le second prénom, Lucien !

- Si, on peut ! Moi, j'ai déjà changé.

- Tu veux parler de ton prénom usuel. »

L'assistante continuait de sourire avec condescendance.

« De toute façon, personne me croit jamais », répliqua Lucien en tournant les talons sous les quolibets des autres enfants, même de ceux qui n'avaient pas assisté à la scène.

Cette fois, l'assistante maternelle fronça les sourcils.

Plus tard, alors qu'une Valérie leur racontait une histoire, elle consultait un épais volume de portraits photographiques.

Plus tard encore, elle discutait avec la maman de Lucien qui répondait en riant qu'il n'arrêtait pas de fabuler et qu'il ne ressemblait en rien à un Bernard. Il était un Ladislas, un spécialiste des écritures. Et elles feuilletèrent ensemble le Grand Livre illustré pour vérifier la ressemblance.

Plus tard toujours, sa maman le grondait en lui disant qu'il devrait faire plus attention. Lucien n'admettait que confusément ses reproches. Il était persuadé de lui avoir obéi. La preuve, il n'avait pas dit qu'il était unique.

« Ne prononce plus jamais ce mot dans la rue », lui avait-elle dit sèchement.

Il pressentit avec amertume qu'ils allaient encore déménager.

(Fin de la sim)

« Vous déménagiez souvent ? demanda Parton.

- Oui, répondit Lucien sans fixer son auditoire. Chaque fois que ma mère craignait que nous soyons découverts.

- Cela vous affectait ?

- Je n'avais pas le temps de me faire des amis.

- Ce qu'elle devait apprécier, poursuivit le procureur d'un air entendu. Vos relations auraient fini par se rendre compte de quelque chose ! »

(Lancement séquence sim)

Quand il eut dix ans, elle consulta avec lui le Grand Livre sur le réseau, comparant les portraits des enfants avec son visage de gosse anémié. Il y avait encore le choix, même si les possibilités se réduisaient. Le docteur Veddour lui disait qu'elle en faisait trop, qu'elle s'abîmait la santé à se ronger les sangs et qu'elle ne favorisait pas, par son attitude, le développement harmonieux de Lucien. Mais il ne pouvait que reconnaître qu'elle avait bien agi quand elle citait quelques anecdotes ayant ébranlé leur quotidien.

Lucien aimait bien le docteur Veddour. C'était déjà ça. Il l'appelait tonton Gérard. Depuis sa plus tendre enfance, le généticien lui rendait visite, le soignait quand il tombait malade et lui amenait aussi de menus cadeaux, un nouvel ensemble de senseurs pour sa combinaison, un lévitrain miniature ou un abonnement à Résomôme, le plus branché des sites pour les 8-10 ans. Lucien l'avait vu un soir sur le mur de sa chambre, orateur d'une conférence médiatisée. Le docteur Veddour avait alors rejoint le club des héros comme Guerro Trash, Captain Retrovir, Linda Quantik.

Parfois, ils se disputaient, le docteur Veddour et elle. Elle lui reprochait de l'abandonner à ses problèmes, malgré les sommes qu'il versait sur son compte. Il soignait gratuitement Lucien et détournait les médicaments nécessaires à son rétablissement. Ses visites n'étaient pas aussi espacées qu'elle le lui reprochait. Pour sa part, il estimait remplir sa part du contrat.

« Ça ne t'a pas trop coûté ? crachait-elle quand la colère la portait.

- Je savais que tu sous-estimerais les difficultés », répondait-il avec son calme inébranlable.

Adeline devenait une paranoïaque dépressive. La fierté qu'elle éprouvait jadis en le regardant était à présent gommée par les accents circonflexes de son anxiété. C'était sa période de bonheur triste, précédant l'acrimonie qui ne la quitterait jamais plus.

Le changement survint à la crise de l'adolescence.

« Tu as le nez un peu fort à la base. Ça ne cadre pas avec ton visage. »

Lucien haussait les épaules avec irritation, ce qui avait le don de l'énerver. C'était un jeune taciturne, tout le temps rivé devant son écran. Il virtualisait à peine, comme si l'absence de relations l'avait également dégoûté des sim totales. Adeline avait cru qu'il compenserait sa solitude par des contacts virtuels fréquents. Mais, insensiblement, l'enfant unique se détachait du monde. Quand elle s'inquiétait de cette prédisposition, Lucien rétorquait que le port de la Data-comb le gênait. Elle était pourtant à sa taille.

« Il faut trouver une solution », marmonna-t-elle, plus pour elle-même qu'à son adresse.

La réflexion lui fit pourtant tourner la tête. Une telle phrase réveillait sa contrariété tant elle recelait de désagréables prolongements. Danger, dispute !

« J'ai deux nouveaux boutons au menton, la railla-t-il. Je suis dans la norme ?

- Tu as mis de la crème ?

- Maman, les gens s'en moquent ! Ils ne me dévisagent pas sans cesse. Il n'y a que toi pour

m'ausculter à la loupe.

- Il suffit d'un qui soit saisi d'un doute.

- Tu veux encore déménager ? Tu préfères que je m'appelle William, Manuel, Noureddine, Youri, Paï-Ting ?

- Ça ne changerait rien à ton nez. Seule une opération pourrait… »

Lucien ricana méchamment.

« Tu as tellement envie que ton enfant unique ressemble à un enfant standard ?

- Ne dis pas ça, lança-t-elle avec des larmes dans les yeux, effrayée par ses propres résolutions. Tu restes malgré tout unique ! Après tout, plein de gens font appel à la chirurgie esthétique pour se particulariser ! »

Lucien ne répondit pas. Il retourna devant son écran. Elle sentit son désespoir enfler. Il devenait impossible !

« C'est pour toi que je fais ça, hurla-t-elle. C'est pour ta sécurité !

- Tu me fais honte, renvoya-t-il sur un ton aussi atone que le sien avait été hystérique. Tu fais ça parce que tu as peur.

- Oui, oui, j'ai peur ! J'ai peur pour toi ! Peur qu'ils t'emmènent, qu'ils se débarrassent de toi. Je t'ai tout sacrifié. Tout ! »

Mais la petite voix qu'elle ne voulait pas entendre dans sa tête lui soufflait qu'elle l'avait surtout sacrifié lui, son enfance, sa joie de vivre, sur l'autel de sa présomption.

« Alors oublie ton projet, dit-il, tout en exécutant des instructions sur l'écran à l'aide de son regard. C'est le meilleur moyen pour attirer l'attention de spécialistes. Il n'y a que les accidentés qui ont besoin de se faire refaire le nez. »

Adeline étrécit le regard, ébranlée par ce fils qui la méprisait à ce point.

« Ça pourrait bien t'arriver un jour… »

Drôle de point de vue pour une mère désireuse de sauver son fils, songea-t-elle, il, eux, les jurés, les avocats, le public, tandis que son image de femme usée, désorientée, se figeait.

(Fin de la sim)

Adeline retira son casque et secoua la tête, réprobatrice. Ce n'était pas comme ça que les choses s'étaient passées. Les scènes étaient exactes, mais on avait forcé le trait. Elle ne se reconnaissait pas. On lui avait prêté des pensées qui n'avaient été que fugaces, et écarté toutes celles qui avaient trait à l'amour, à la tendresse, à leur complicité aussi. Oui ! Lucien et elle avaient aussi été complices, même si ça n'avait pas duré ! Mais on l'avait prévenue que la reconstitution du procureur serait négative, malgré les formules d'usage concernant le souci d'objectivité.

Elle observa avec appréhension les membres du jury ôtant leurs casques. Ils avaient été elle pendant la séquence, sauf qu'on avait déformé l'état d'esprit qui l'animait alors. Leurs visages dénués d'émotion ne lui permettaient pas de deviner la façon dont ils avaient interprété les faits. Détail rassurant, ils avaient tous des têtes différentes, ce qui pouvait passer pour une garantie d'impartialité.

« Vous aurez la possibilité de donner votre point de vue dans un moment, lui avait soufflé son avocat. Et ne craignez rien, la personnalité du docteur Veddour concentrera l'attention. Les responsabilités retomberont sur lui. Il est le principal accusé. »

Mais les apaisements de Quessaint ne la rassuraient pas, au contraire. Elle préférait se voir jugée elle, pour les actes qu'elle avait commis, et non être réduite au symbole d'une cause aux fortes

implications politiques. L'ampleur du débat la dépassait, niait son existence, sa personnalité. En quoi le verdict la concernerait-elle ?

Adeline était accusée d'infractions graves à la loi, de fraude et fausse déclaration, d'actes constituant une menace pour la santé publique et de dissimulation de preuves ; le docteur Veddour avait hérité auparavant des mêmes motifs assortis de circonstances aggravantes eu égard à son statut, plus une kyrielle d'autres intitulés liés aux manquements à sa profession. Mais ce n'était pas de cela qu'on s'apprêtait à débattre. Le fait que Veddour et son avocat attirassent tous les regards ne s'expliquait pas seulement par leur célébrité respective mais bien par l'enjeu de cette chorégraphie judiciaire. Son avocat n'avait pas souhaité s'associer à la stratégie de Murat et Quessaint. Mais il ne pouvait pas non plus l'empêcher.

La qualité du public dans la salle confirmait d'ores et déjà qu'elle était l'otage d'une polémique surmédiatisée. Il y avait des journalistes en quantité, un nombre non négligeable d'avocats pressentant le cas de jurisprudence, et aussi des généticiens. Adeline n'avait aucun mal à deviner les professions des spectateurs présents à l'audience. Elle avait si souvent feuilleté le Grand Livre des Génotypes qu'elle les reconnaissait sans mal. Comme souvent dans les lieux publics et les entreprises aux disciplines peu variées, les traits ne changeaient guère d'un individu à l'autre. La multiplication de ces visages jumeaux la mettait mal à l'aise.

La présidente Gaëlle Sophie Kernavac commença l'interrogatoire. Les Sophie étaient en général destinées à devenir des juges de haut vol. On les savait compétentes dans les affaires complexes. Elles étaient nettement plus considérées que les Claire, ce qui n'était pas pour rassurer Adeline.

« Madame la Présidente, commença Adeline quand on lui donna la parole, je ne critiquerais pas cette version des faits si elle s'en tenait aux situations décrites. Mais on l'a surchargée de commentaires bouleversant la chronologie et faisant mention d'événements ultérieurs qui déforment la perception qu'on peut avoir de ce que je vivais et éprouvais sur l'instant.

- Précisez vos griefs. Le jury en tiendra compte.

- La complicité qui nous unissait, mon fils et moi n'apparaît pas ; le fait d'annoncer, lors d'une dispute avec Lucien, alors en crise d'adolescence, que, plus tard, mon attitude changerait de façon négative, donne à la scène une coloration particulière. On n'a pas le droit d'associer ce que j'ai vécu à un comportement futur. »

Elle quêta le regard de son avocat qui lui signifia son approbation.

« Pourquoi avez-vous conçu cet enfant ?

- Pourquoi veut-on devenir mère ? » répliqua Adeline en haussant les épaules.

Lucien se tourna vers elle, son regard neutre et froid s'allumant cette fois d'une lueur d'intérêt. Il semblait détaché de ce procès comme s'il s'agissait de celui de sa mère seule et qu'il n'y figurait qu'à titre de pièce à conviction. Adeline redoutait quelque coup bas qui l'anéantirait plus sûrement que le plus sévère des verdicts.

« Pourquoi ce fils en particulier ? Par ce moyen ?

- Je voulais d'un fils qui soit unique, différent de tous les autres. Un fils naturel ! »

Murat leva les yeux au ciel. Il donnait depuis deux répliques les signes d'une déception accentuée par l'impossibilité d'intervenir. Adeline s'en moquait. Il désirait l'entendre exprimer son refus des règles que lui imposait la société et qui la privait de libertés fondamentales comme celle de disposer de son corps. Murat avait récupéré ces arguments dans des débats sur l'avortement vieux de deux siècles. Adeline estimait que toutes ces questions seraient traitées en leur temps. Aujourd'hui, elle

donnait son point de vue de femme. De mère.

« Sans aucun contrôle génétique ? Au risque d'en faire un handicapé, un récepteur de virus potentiellement dangereux pour son entourage, peut-être le porteur d'une maladie mentale qui l'aurait amené, dans vingt ou trente ans, à commettre des meurtres ?

- C'est exagérer les risques. Je ne peux rien transmettre d'autre que mes propres caractéristiques génétiques. Et je suis parfaitement saine.

- La recombinaison de deux chaînes chromosomiques peut avoir des conséquences inattendues. Deux portions saines mais différentes ne donnent pas forcément un ADN valable si elles sont associées.

- Oui. Non. C'est pourtant ainsi qu'a longtemps fonctionné l'humanité.

- Avec combien de laissés-pour-compte !… Le docteur Veddour vous a-t-il rappelé les risques que vous preniez ?

- Non. »

Remous dans la salle. Tous les regards revinrent sur le généticien qui demeura impassible.

Adeline, pour sa part, se sentait entraînée vers un terrain sur lequel elle ne désirait pas se placer. Elle devinait ce que sa réponse induisait : à l'époque, jeune écervelée, elle n'avait conçu son projet que parce que le docteur Veddour ne l'avait pas réellement informée des risques.

« Que reprochez-vous à notre mode actuel de reproduction ?

- D'être littéralement une reproduction », répliqua-t-elle du tac au tac. Une phrase piquée à Arretaud, et qui fit fleurir quelques rires dans la salle.

« Avez-vous des motifs précis de le récuser ? poursuivit la Présidente.

- Je maintiens mes déclarations. Je n'ai rien de particulier à reprocher au fonctionnement de notre société, concernant la reproduction. Je ne pensais à rien de tout cela quand j'ai pris ma décision. Je voulais juste un enfant à moi, qui soit vraiment le fruit de *ma* chair ! Lucien, tu n'es pas né par défi et tu n'es pas non plus l'expression d'une révolte (elle vit Quessaint se tourner vers Murat et celui-ci apaiser son collègue d'un geste de la main). Je ne t'ai pas voulue pour te brandir comme un symbole ! Je te voulais toi, seulement toi, et je te voulais unique.

- Péché d'orgueil », lâcha froidement la présidente.

Les pensées volontaires d'Adeline s'effritèrent devant le sourire satisfait de Lucien.

(Lancement séquence sim)

« Je voudrais un enfant, Gérard. »

Le docteur Veddour but tranquillement une gorgée de champagne et reposa la flûte sur la table de chevet avant de se tourner vers la femme alanguie. Elle avait parlé d'un ton rêveur, comme si son projet n'avait encore aucune consistance.

« Rien de plus simple », répondit-il en promenant une main sur l'affolante cambrure de ses reins.

Elle s'assit sur le lit, une jambe ramenée sous ses fesses. La position mettait en valeur la fente rose de son sexe encore ouvert, dans lequel plongeait le regard du généticien. Les vitres teintées laissaient passer une lumière douce, feutrée, tout à fait appropriée à la langueur qui succédait aux étreintes.

« Je veux dire, un enfant de toi et de moi. Un enfant qui soit de notre chair. »

Le généticien soupira longuement, préoccupé par un problème de conscience. Il ne s'attendait pas à ce que son ex secrétaire fasse cette proposition.

« Tu sais que c'est impossible, Adeline.

- Même avec l'aide d'un généticien ? »

Elle écarta les mèches noires qui masquaient ses seins, dans un mouvement mettant en valeur sa poitrine parfaite. Le regard de Veddour vacilla à nouveau.

« Sans contrôle génétique indispensable à sa santé ? Le moindre examen mettrait en évidence le caractère original de cet ADN.

- Tu es généticien », lui rappela-t-elle.

Une ombre d'amertume passa sur le visage du docteur Veddour. Il soupçonnait Adeline d'avoir succombé à ses avances par intérêt et non en raison de son charme, qu'il savait vieillissant.

« Un dossier passe entre de nombreuses mains. Il me faudrait réaliser moi-même le séquençage final puis présenter les rapports pour m'assurer de sa totale confidentialité.

- Tu viens de donner toi-même la solution. »

Elle sourit d'une manière si convaincante qu'il se sentit à deux doigts de céder. Elle avait une manière si spontanée, si naturelle de voir les choses qu'on ne pouvait que considérer ses demandes avec bienveillance. Son corps de liane coula vers lui et acheva de vaincre ses résistances. Le plus blasé des amants perdrait ses facultés de jugement dans ces moments.

« Tu ne voudrais pas un enfant qui soit réellement de toi ? enchaîna-t-elle. Moi, j'y rêve depuis toujours. »

En tant que praticien, l'idée ne l'avait jamais effleuré. Il avait même empêché quelques illuminées de succomber à la tentation. Mais l'érection qui le saisissait à nouveau n'était pas seulement due aux caresses qu'elle lui procurait, il le savait.

« Alors, conclut-il en l'écartant doucement, tu dois savoir quel enfer tu te prépares. Un enfant différent des autres se remarque vite.

- Il ne serait pas si différent puisqu'il résulterait de deux génotypes anciens et bien répandus, le tien et le mien. J'ai effectué des morphings sur l'ordinateur. On obtient au moins deux types très semblables, les Geoffroy et les Shelley. »

Gérard Albert Veddour secoua la tête en souriant et se resservit en champagne. Il mesura en même temps la préméditation de sa démarche, sans parvenir à déterminer s'il devait le regretter ou s'en féliciter. Les deux probablement. Elle avait tout prévu.

« Tu n'as pas idée du nombre de combinaisons, je ne parle pas seulement d'un point de vue morphologique… Il y a le caractère, les aptitudes, la résistance physique…

- Mais tout cela s'arrange avec l'éducation. Et en prenant quelques précautions pour sa santé…

- Un individu dont le génotype n'est pas recensé et ne le sera jamais, c'est cela que tu veux ? répéta-t-il pour s'assurer de sa détermination. Te démarquer du reste de l'humanité ? »

Elle fit signe que oui.

« Ce pourra être un Beethoven ou un Einstein, mais aussi un Hitler ou un Staline. Ou un sombre crétin. »

Il voyait bien, à ses yeux, qu'elle lui avait rêvé un destin exceptionnel.

« Peut-être connaîtra-t-il une cécité précoce, des problèmes digestifs ou encore des déficiences hormonales. Certains troubles n'apparaîtront pas avant un âge avancé. Il y a des chances pour qu'il ne soit pas aussi performant que n'importe quel individu de ce pays.

- Être unique ne signifie pas être le premier. »

Le docteur Veddour sembla apprécier cette sage réponse.

« Il faudrait quand même s'assurer qu'il ne soit pas affligé d'une tare lourde. Si c'est un trisomique…

- Je suis tout à fait d'accord avec toi, triompha-t-elle comme s'il venait de donner son assentiment. Je suis prête à courir le risque et à avorter si besoin est. »

Une érection molle persistait alors qu'elle ne le touchait plus depuis un moment. Il laissa Adeline se prélasser sur le lit et entreprit de se rhabiller sans se demander si elle désirait poursuivre leurs ébats.

« Je te signerai une ordonnance. »

Adeline comprit qu'il parlait de lever l'inhibition bloquant sa fertilité. Elle se pendit à son cou et couvrit son visage de baisers. Gérard Veddour répondit un moment à ses étreintes avant d'écarter ses bras.

« Quand penses-tu obtenir les médicaments ? »

Le généticien ne se souvenait pas que les Valérie fussent dotées d'un tel pragmatisme. Son actuelle secrétaire donnait davantage l'impression d'une soumission servile aux ordres.

« Repasse dans deux jours.

- Et quand est-ce que je serai prête ?

- Dans trois semaines environ. Ne t'inquiète pas, ton corps te le dira. »

Adeline ne le remercia pas et il ne s'attendait pas à ce qu'elle le fît.

« La prochaine fois que nous ferons l'amour, tu ne l'oublieras pas ! »

À défaut de formuler sa gratitude, elle savait au moins l'exprimer avec son corps. Le généticien fut à deux doigts de retourner au lit avec elle, mais il avait des affaires plus pressantes à expédier.

(*Fin de la sim*)

« Cette simulation tend à montrer que vous n'avez pas personnellement conçu ce projet insensé. »

Dans le box des prévenus, le docteur Veddour hocha la tête. La scène qu'il venait virtuellement de revivre l'avait ramené des années en arrière. Il mesurait avec davantage d'acuité le passage du temps qui avait marqué sa peau, ramolli ses chairs, tempéré ses pulsions.

« Mais vous y avez donné suite très rapidement, poursuivit le procureur. Peut-on connaître vos raisons ? »

La salle retenait son souffle tandis que le généticien cherchait ses mots. La suite du procès serait conditionnée par les premières réponses qu'il donnerait. Il ne disposait que de peu de temps pour élever le débat.

« J'avoue avoir été poussé par la curiosité. Le comportement d'un individu totalement différent des membres de notre société motiverait plus d'un chercheur. Combien de nos anthropologues génotypistes s'exilent-ils sur d'autres continents, pour rédiger leur thèse, dans les rares contrées où il est laissé à la nature le soin de sélectionner les caryotypes ? Et puis, il faut bien apporter un peu de sang neuf.

- Du sang neuf ? Vous en êtes encore à parler de sang neuf, de sang bleu comme au précédent millénaire ? Avec 20 000 génotypes différents, tous soigneusement sélectionnés et constamment améliorés au fil des découvertes, notre société n'a pas besoin de sang neuf. Tant que nous étions incapables de rédiger nos propres séquences d'ADN et que la perpétuation de l'espèce était soumise au

hasard de l'accouplement, un grand brassage avait sa justification. Aujourd'hui, il convient de conserver en l'état notre patrimoine, sans le perturber par l'introduction d'éléments nouveaux.

- Lucien ne le perturbe pas plus que les immigrés de jadis. Ils favorisaient le brassage des populations.

- Personne n'a nié la nécessité d'un brassage culturel. Toute société en a besoin pour évoluer. Mais un brassage des gènes n'a plus lieu d'être aujourd'hui. Nous le contrôlons. Votre intention était-elle de perturber l'équilibre que nous avons atteint par l'introduction de nouveaux génotypes ?

- Comment cela se pourrait-il ? Lucien est seul dans son cas. Les Européens sont incapables de se reproduire sans l'administration de produits sévèrement contrôlés…

- … que vous vous êtes pourtant illégalement procurés pour les fournir à Adeline Lerutan.

- Je l'admets. Peut-être était-il temps de redonner aux gens la possibilité d'avoir leurs propres enfants plutôt que les copies conformes autorisées par le gouvernement fédéral. »

Un murmure parcourut la salle, aussitôt réprimé par le Président. Ransom Murat se renfonça dans son dossier, satisfait. Il ne tarderait pas à prendre les choses en main. Cependant, il se méfiait encore d'Aldous Parton. Si ce dernier désirait éviter le débat de société, pourquoi avait-il permis au généticien de le poser sur la table ?

Le procureur attendit que le calme fût revenu pour reprendre son interrogatoire.

« Vous insinuez, en posant cet acte, vouloir remettre en cause un système auquel vous ne vous êtes jamais opposé par ailleurs et que vous n'avez même jamais critiqué ?

- C'est exact. La raison en est qu'il ne sert à rien de prêcher dans le désert. Ce type de débat est la tarte à la crème des forums télématiques. Les contestataires perdent pied dès que se pose la question de la santé du citoyen. Les modérés ne plaident pas longtemps la naissance à la carte quand on leur oppose les statistiques prouvant que les phénomènes de mode ne privilégieraient qu'un nombre limité de génotypes, un millier tout au plus. Il est surtout impossible de traiter du sujet autrement que sur un mode passionnel. Voilà pourquoi je ne me suis jamais exprimé sur le sujet.

- Je vous remercie de fournir vous-même les arguments réfutant votre position, ironisa Parton. Mais je m'étonne de la voie que vous avez choisie pour vous exprimer.

- Elle était, je le répète, la seule solution.

- C'est la raison pour laquelle vous vous êtes tu pendant dix-neuf années ? »

Le docteur Veddour s'agita sur son siège, sans montrer davantage son trouble. Il jeta un regard à son avocat qui n'osait lui souffler une réponse. Pour Murat, la manœuvre de Parton paraissait à présent claire : prouver que la remise en question du système n'était qu'un prétexte élaboré par la défense pour hisser les prévenus au rang de partisans d'une noble cause. Ce point élucidé, il pourrait ensuite accuser à sa guise. Et le débat n'aurait pas lieu.

« Il était impossible de précipiter les choses. Rendre publique l'existence de Lucien dès sa naissance n'aurait pas eu le même retentissement. Il fallait s'assurer que l'enfant se portait bien.

- Et c'est le cas ?

- Je vous en laisse juge, répondit Veddour en se tournant vers le jeune homme. Lucien est parfaitement constitué, en bonne santé et sain d'esprit. »

Lucien lui adressa un regard peu amène qui l'obligea à détourner les yeux. Le tonton Gérard de son enfance venait d'avouer que seuls des motifs socio-politiques avaient favorisé sa venue au monde. Lucien n'avait pas plus d'existence réelle aujourd'hui que lorsqu'il vivait caché.

« Nous examinerons ces points en temps utile. Mais je persiste à ne pas créditer vos déclarations d'une totale sincérité. Vous venez de reconnaître que votre démonstration, puisque c'est ainsi que vous considérez cette naissance illégale, a abouti puisque Lucien est, selon vos dires, un individu aussi parfait que n'importe quel citoyen européen. Pourtant, sans la dénonciation qui a déclenché le cours de la justice, vous vous tairiez encore ! Qu'attendiez-vous donc pour faire vos révélations ?

- La fin de ses études, tout simplement. La dénonciation anonyme m'a pris de vitesse, c'est vrai, avoua Veddour. Mais s'il avait réussi à décrocher une maîtrise en cytogénétique, la preuve aurait été faite de ses capacités intellectuelles.

- La génétique, bien sûr ! Vous auriez ainsi pu l'aider dans ses études.

- Il est naturel de vouloir faire partager ses passions à d'autres.

- Et tout père qui a réussi souhaite généralement voir son fils embrasser la même carrière. Pourquoi n'avez-vous pas avoué que vous étiez le père, lors de votre interpellation ?

- Je ne vous savais pas dans l'ignorance de ce fait.

- Je crois plutôt que vous espériez que la justice ne parviendrait jamais à le prouver, assena Aldous Marc Parton. Après tout, votre ADN est semblable à tous les Albert de la 48e version. Mais, sans compter l'aveu de Valérie Lerutan, un examen de vos chromosomes a mis en évidence des mutations génétiques que vous avez transmises à Lucien. Votre prétendue démonstration d'un enfant naturel aussi performant que les génotypes élaborés par nos scientifiques ne résiste pas à la lumière de votre principale motivation : être le père de Lucien ! »

Ce n'était pas une question. Le docteur Veddour s'abstint de répondre.

Adeline déposa avec lassitude ses affaires sur le divan du salon.

Elle appela le mur d'une voix si éteinte qu'elle dut répéter la formule. À peine l'écran de présentation des chaînes était-il apparu qu'elle changea d'avis, effrayée de constater que trois d'entre elles retransmettaient des extraits du procès et que cinq autres proposaient des débats ou des documentaires sur la génétique. Elle eut le temps de voir défiler des visages disgracieux, des gueules tordues, des oreilles décollées, des nez proéminents, des corps mal proportionnés, avachis, bouffis de graisse, une anthologie des tares physiques qui affligeaient l'ancienne humanité. Le mur réafficha le décor champêtre qui égayait le salon.

« Ils auront ma peau, tous ces juges, ces flics, ces avocats et ces journalistes… »

Comme Lucien ne faisait aucun écho à son commentaire, elle se tourna vers lui. Il semblait plongé dans de profondes pensées. Malgré une silhouette un peu trop longiligne, il était beau, indéniablement. Ses yeux d'un gris métallique fascinaient. Mais ses sourcils un rien broussailleux lui donnaient une expression sévère, butée, qui incitait à la méfiance. À présent que le caractère modelait ses traits, il devenait différent de tous les exemplaires de l'humanité disponibles, ce qui provoquait chez les autres un diffus sentiment de malaise.

« Tu es toujours fâché ? Ça fait trois jours que tu ne m'as pas adressé la parole !… Mais réponds à la fin ! »

Lucien se contenta de se servir un verre de jus de fruits et de filer dans sa chambre. Sa mère le suivit, peu décidée à le laisser s'emmurer dans son mutisme.

« Je croyais que tu avais compris, plaida-t-elle. Que tu savais. »

Lucien secoua la tête pour lui signifier que la réponse ne le satisfaisait pas. Il s'allongea sur le lit, laissant sa mère sur le seuil. Son calme souverain la déstabilisait.

« Je te renouvelle mes excuses, ça te va ?… Ça te va ? Oh, je ne sais plus ce qu'il faut dire ni ce qu'il

faut faire avec toi. Nous finirons en prison mais tu ne sembles pas le réaliser. Tu me fais la guerre alors que nous devrions être unis pour lutter. »

Elle s'appuya comme à son habitude au chambranle, pressentant que l'accès à sa chambre lui était interdit.

« Les choses se sont faites comme ça, sans vraiment réfléchir. Gérard m'a toujours répété de ne rien dire à personne. »

Les yeux de Lucien flamboyèrent brièvement, comme des feux Saint-Elme trouant la nuit.

« Même à son fils ? Et toi, la mère aimante, la sainte qui se sacrifie, tu respectes sa décision ? Mais alors, pourquoi m'avoir répété dès mon plus jeune âge, puisque tu devais te taire, que j'étais un individu unique ?

- Oh, je ne sais plus moi, pleurnicha-t-elle. Les choses se passaient tellement vite, il fallait prendre garde à tout.

- Pourquoi ne m'avoir jamais dit qui était mon père ? tonna Lucien en entrant dans une rage qui mit court aux geignements de sa mère. Pourquoi dois-je apprendre cela au tribunal ? Toutes ces années à me laisser croire que j'étais né de père inconnu !

- Le docteur Veddour… Tu savais que nous avions été amants… Tu pouvais te douter…

- J'avais compris que vous l'étiez devenus à la suite de ses visites répétées ! Tu n'as d'ailleurs jamais rien fait pour me détromper, ni à dix ans, ni à quinze, tu sais, la fois où je t'ai demandé ce que tu te rappelais de mon père ! Tu m'as aussi laissé deviner seul ce que cela signifiait d'être unique ! Qu'il te fallait coucher avec un homme et non recevoir un ovule fertilisé ! Tu ne t'es pas seulement tue, tu as menti !

- Et lui ? T'a-t-il jamais avoué quoi que ce soit ? Il te laissait l'appeler tonton !

- Lui n'est pas ma mère !

- Mais c'est tout de même ton père ! lâcha Adeline avant de réaliser que pour Lucien il ne l'était que depuis trois jours. Elle baissa la tête, repentante, et sa voix devint à peine audible. Tu étais jeune. Tu aurais pu nous compromettre…

- Toujours ta fameuse peur. C'était plus simple de compromettre ma vie, ma liberté !

- J'ai eu raison, non ? Imagine que ce procès ait eu lieu quand tu étais encore petit. Où aurais-tu grandi ? Dans un institut ? Peut-être ne t'aurait-on même pas laissé vivre. »

Lucien haussa les épaules, ignorant si sa mère faisait preuve de stupidité ou de mauvaise foi.

« Si le procès avait eu lieu plus tôt, je n'aurais plus à me cacher. Et peut-être verrais-je encore Amina.

- Tu penses encore à elle… Alors qu'elle nous a peut-être dénoncés.

- Trois ans après ? Elle m'a oublié, oui ! Si le monde avait connu plus tôt mon existence, peut-être serait-elle restée. Elle aurait appris à accepter ma différence. »

Il chaussa ses lunettes multimédia pour signifier à sa mère que l'entretien était clos mais ajouta encore :

« De toute manière, maintenant, je m'en fous. Tout ça est passé.

- On dirait que ce procès t'amuse.

- Il me lave. »

Un univers sonore et coloré le submergea. Adeline se retira. Dans la salle de bain, elle examina son

visage, pas même empâté à l'approche de la quarantaine, ou si peu, malgré ses excès de boisson. Le pli tombant à la commissure des lèvres commençait tout juste à se dessiner. Elle choisit de fuir elle aussi, de son côté, avalant une poignée de psychotropes qui, malheureusement, lui feraient à peine un peu plus d'effet que si elle en avait pris un seul, son corps ayant encore assez de ressources pour éliminer le superflu. Putain d'ADN trafiqué !

(Lancement séquence sim)

Amina, Amina, Aminaaah ! Comme elle est douce sa peau, et chaude, et vivante ! Quand on est amoureux, la vie n'est pas seulement belle, elle est formidable ! À seize ans, on se sent capable de dévorer l'univers ! Toutes les audaces sont permises, parce qu'on est jeune, fort et beau, et surtout parce qu'on est aimé. Personne ne peut rien contre Lucien. Surtout pas sa mère !

Avec Amina, il partira. Avec elle, il fondera un foyer. Elle a les yeux envoûtants d'un lac nocturne captant les reflets de la lune. Ses lèvres dévoreuses aiment se fermer sur les siennes, mordre son oreille, baiser sa poitrine. Lui aime frotter sa joue contre la sienne et taquiner son nez mutin. Et caresser ses seins bronzés, fermes et hauts. Et sentir la tiédeur de son haleine sur sa nuque. Quand elle plaque son corps souple contre le sien, il éprouve une félicité à nulle autre pareille. Ah ! Mina, il n'y a pas d'amour plus vrai que le nôtre !

À seize ans, quand on aime, la vie est limpide comme un ruisseau de montagne. Simple, belle et au tracé net. On dit que les flirts de l'adolescence ne durent que le temps d'un songe, mais avec Amina, c'est du sérieux, c'est indestructible, éternel !

Amina, je me sens si fort avec toi que je ne veux pas que tu me quittes. Tu es ma lumière quand je marche dans les ténèbres. Je ne suis pas le même en ton absence. Nous sommes si proches, je peux tout te dire. Renfermé, inquiet, surveillé par ma mère, je n'ai pas d'amis, je n'ose me lier avec quiconque, je mens, je triche, je ne sais pas qui je suis, ce que je suis, je ne suis rien de précis.

Toi, tu es gaie, vive, enjouée. Tu es une Zohra-17, simple hôtesse d'accueil, je sais, mais tu as la volonté d'aller plus loin, tu te diriges vers la comptabilité, tu sais que tu vas y arriver. Moi, je ne sais pas si on me permettra d'aller vers quoi que ce soit. Tu comprends, n'est-ce pas ? Ce n'est pas vrai quand on dit que tout le monde a les mêmes chances au départ. Il y a moi, qui en ai moins que les autres. Déterminé pour rien. Aptitudes distribuées au hasard, pas forcément compatibles. Ma mère dit que c'est mieux. Elle préfère ce qui est unique à ce qui est parfait. Toi, tu es unique et parfaite. Aide-moi à être parfait. Accepte mon imperfection. Accepte, aide-moi, et nous serons heureux pour l'éternité.

« C'est quoi cet air chagrin ?

- Un secret, Mina chérie.

- Un secret ?

- … que je vais te révéler. »

La lune était presque pleine dans le ciel étoilé, la température idéale pour rester assis dans l'herbe, à sentir le vent discret épouser les formes de son corps. Plus tard, les câlins et les déclarations chuchotées ! D'abord, il fallait qu'elle sache. Honnêteté, franchise, clarté, transparence ! Prouver à sa mère qu'on peut rompre avec les mensonges et les peurs ridicules.

Elle descendit la pente, entre les arbres, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus les voir depuis la route.

« Je renvoie la voiture ? demanda-t-elle en agitant le bipeur.

- Un vendredi soir ? On risque d'attendre longtemps qu'il y en ait une autre de libre.

- À l'heure où nous rentrerons, elles auront toutes été libérées, assura-t-elle, langoureuse, en passant

les bras autour de son cou.

- Laisse. Je paierai le temps d'immobilisation. »

Ils s'assirent sous la frondaison d'un chêne, admirant la ville sous leurs pieds, nimbée de lumière, lac tranquille reflétant la voie lactée. Lucien et Amina dans la nuit, deux atomes miroir.

« Alors, ce secret ?… Si c'est pour me dire que tu m'aimes, je te donne un gage.

- Pour tout le monde, je suis un Walter. Eh bien, c'est faux.

- Je commençais à m'en douter, figure-toi. Mon grand frère, tu sais, celui qui est en Finlande, n'arrête pas de me taquiner depuis qu'on se connaît. À chaque com, depuis qu'il me sait amoureuse, il m'envoie une photo d'un Walter ; il me le montre à tous les âges de la vie, parfois avec des déformations comiques. Je trouve que tu es le moins ressemblant des Walter. »

Lucien inspira profondément. Il se revit enfant, quand sa mère dépitée et en colère décrétait qu'ils devraient à nouveau déménager parce qu'un parent d'élève indiscret s'était étonné du peu de correspondance entre son prénom et son physique.

« Alors ?… Qu'est-ce que tu es ? Et pourquoi ces tricheries ? »

Il n'osa plus caresser le friselis de sa chevelure ni plonger dans la troublante profondeur de ses yeux noirs. Elle ne semblait pas s'offusquer d'apprendre qu'il avait endossé une fausse identité. Il y avait de l'encouragement dans sa voix.

« Rien. Aussi étonnant que cela puisse paraître, je ne suis rien. »

Elle rit et Lucien eut presque envie de l'accompagner. Mais il ne put qu'esquisser un sourire.

Rassemblant son courage, il lui dit tout, sa naissance illégale, ses maladies infantiles, son génotype unique, qui avait très peu conservé de codons écrits par la main de l'homme, les visites du docteur Veddour, les analyses du docteur Veddour, et sa mère fière à en crever, sa mère malade d'inquiétude d'être découverte, sa mère méfiante refusant les relations qui s'installent dans la durée, son intransigeante mère, son impossible mère qui en ce moment même l'attendait parce qu'elle se doutait que son cœur adolescent ne battait pas que pour rester en vie.

Lucien parlait très vite, en fixant obstinément la ville sous ses yeux, refusant de prendre ce léger retrait d'Amina comme un mouvement volontaire tandis qu'il parlait de sa santé forcément moins robuste, refusant de voir les larmes couler sur les joues d'Amina quand il parlait de sa naissance, mais bien forcé de l'écouter renifler, refusant d'interpréter l'absence de questions, d'analyser ce qu'exprimait son silence, si culpabilisant, si distant déjà, au point qu'il n'osait plus lui adresser la parole pour demander ses réactions, préférant monologuer, remplir ce vide angoissant avec des détails, des détails de son enfance perdue pour se faire prendre en pitié - sotte stratégie ! -, des détails soulignant sa condition de victime, son impuissance à remédier à la situation, invoquant la fatalité, le tragique destin qui l'avait serré, bébé, dans sa sinistre main, mais il lui fallut bien s'arrêter.

Il attendait le verdict. Elle pleurait peut-être sur son sort de paria, sur son enfance volée.

« Je n'ai jamais été aussi trahie ! » s'exclama-t-elle entre deux sanglots, levant une dernière fois les yeux sur son visage désemparé, avant de se redresser précipitamment. Pas une fois elle ne se retourna en gravissant la pente herbue.

« On a bien fait de ne pas renvoyer la voiture », murmura Lucien avant de s'écrouler sur le sol. L'herbe chatouillait son visage et la terre sentait fort, une odeur de terreau comme une odeur de tombe, et il aurait souhaité s'y enfoncer lentement.

Nous étions si proches, je pouvais tout te dire. Qui a trahi l'autre, dis-moi ? À l'école, tu étais devenue une étrangère qui m'évitait soigneusement. Je m'attendais à ce que tu nous dénonces, pour en

finir avec tout ça. Mina, je ne te croyais pas si conformiste. Mina, je suis inconsolable.

Lucien ne quittait plus sa chambre ou errait dans l'appartement comme une âme en peine. Il refusait de voir du monde, à la satisfaction de sa geôlière.

« Crois-moi, c'est mieux comme ça, répétait sa mère. Tu as été fou et imprudent. Tu imagines les ennuis qu'elle aurait pu nous faire ? »

Elle lui disait encore que les autres étaient des ennemis potentiels qu'il fallait éviter de fréquenter. Elle-même n'avait pas de relations en-dehors du travail. Mais la nuit, Lucien l'entendait pleurer sa solitude. Et Veddour se faisait de plus en plus rare.

(Fin de la sim)

« Expliquez-nous, demanda Aldous Marc Parton, les raisons de votre tentative de suicide. »

Lucien haussa les épaules. La reconstitution, troublante de réalisme, l'avait perturbé. Comment avaient-ils réussi à si bien animer Mina ? À retrouver ses gestes, les inflexions de sa voix ? Il écrasa une larme.

« J'étais désespéré, c'est tout. Il n'y pas grand-chose à dire.

- Comment vous y êtes-vous pris ?

- Je me suis tailladé les veines dans mon bain. Je trouvais ce procédé élégant et sans douleur.

- Heureusement, votre mère n'était pas loin.

- Elle aurait dû l'être. Elle travaillait dans un bureau de proximité, mais suite à une panne de réseau, ses patrons lui ont demandé de poursuivre le travail chez elle, sur son ordinateur personnel.

- Et elle vous a sauvé. »

Lucien revoit la porte s'ouvrir comme dans un rêve. L'image brouillée de sa mère flotte devant ses yeux. Il entend à peine ce qu'elle crie, comme s'il se trouvait déjà très loin d'ici, en route pour l'imprescriptible paix de la mort.

« Oui. On m'a soigné dans un hôpital. Puis j'ai eu un entretien avec des psychologues.

- Vous souvenez-vous de votre réveil ?

- Ma mère était présente. Elle avait l'air inquiet mais elle n'a rien exprimé de tel. Quand nous sommes revenus à la maison, elle s'est mise en colère. Elle m'a reproché d'avoir simulé cette tentative de suicide pour que les médecins constatent l'originalité de mon génotype. Pour elle, j'avais agi dans le seul but de la compromettre.

- C'était le cas ?

- Non.

- C'était donc bien par dépit amoureux, conclut l'avocat d'Adeline en se tournant vers le jury. Un désespoir adolescent. Et non un conflit avec la mère…

- Un désespoir lié à son état, rectifie le procureur. Parce qu'on a fait de Lucien un être différent… »

Ransom Vernon Murat fulminait sur son siège.

« Ce salaud ne cesse de revenir au drame familial, marmonna-t-il à l'adresse de Quessaint. Et l'avocat d'Adeline qui fait son jeu ! Pourquoi Arretaud refuse-t-il de nous suivre ?

- Il s'est pris d'affection pour Lucien, je crois bien, chuchota Quessaint.

- Raison de plus ! »

Dans les semaines qui suivirent, le procès connut un large retentissement. Deux manifestations aux portes du palais de justice donnèrent la parole aux partisans de la naissance naturelle, qu'on n'imaginait pas si nombreux. Des protestations parallèles fleurirent un peu partout dans le monde. Lucien Lerutan, l'homme sans second prénom, devint une célébrité dont les médias ne cessaient de révéler les qualités. On apprit lors de témoignages spontanés que le trafic de produits fertilisants ou parés de telles qualités, qui permettaient d'engrosser une femme comme dans les anciens temps, atteignait dans certains pays une envergure insoupçonnée. On se le procurait aisément dans les pays d'Afrique Noire où les demandes officielles de procréation n'étaient honorées qu'avec cinq ans de retard en moyenne. Ailleurs, on buvait dès le début de la gestation des potions à base de nucléotides ou de calcium susceptibles d'altérer les chromatides lors de la mitose. Les charlatans délivrant ces produits assuraient concocter les doses en fonction du résultat désiré, mais les incidences sur la réplication étaient souvent nuls ou provoquaient des accidents.

Cette série de témoignages révélait l'aspiration des peuples à un libre arbitre confisqué par les pouvoirs en place. En Europe, les critiques portaient moins sur la remise en question de la duplication génétique que sur la mainmise du gouvernement dans la distribution des génotypes. Des associations d'Européens d'origine étrangère s'inquiétaient du faible renouvellement de leurs génotypes, ce qui les confinait au rang de minorités menacées d'extinction. Leurs familles, volontairement nombreuses, élevaient deux enfants de leur race et trois ou quatre autres aux caractéristiques physiques et à la couleur de peau différentes. Les réponses officielles s'en tenaient à la stricte application des quotas, parfois négociés avec les pays dont les ancêtres étaient originaires. Ils ne pouvaient leur donner un nouveau Désiré (ex-Mamadou, prénom aboli) ou un Khaleb avant trois au quatre ans. Magnanime dans sa volonté de ne pas frustrer les couples de leurs désirs d'enfants, le ministre de la natalité préférait donner suite aux demandes de procréation avec les génotypes disponibles, tout en réaffirmant son souci de conserver une population hétérogène, stable et équilibrée. De mauvaise foi, il expliqua lors d'un débat télévisé resté fameux, alors que les statistiques confirmaient la disparition progressive de groupes raciaux et culturels, que les réévaluations des quotas servaient à compenser l'afflux d'immigrés clandestins.

Le battage autour du procès atteignit l'envergure politique qu'escomptait Murat, au grand dam d'Aldous Marc Parton, du bâtonnier Nastine et de quelques fonctionnaires soucieux d'éviter l'agitation publique. L'opposition affûtait ses critiques alors qu'en haut lieu on affichait une sérénité confirmée par les sondages d'opinion. Les tenants du système actuel représentaient une large majorité. Si le procès Veddour-Lerutan avait gonflé la masse des indécis et permis aux opposants de se compter et reprendre confiance, le spectre de la maladie, la peur irrationnelle d'une humanité incontrôlable, jetée en pâture à la Nature, la crainte d'une inégalité des chances à la naissance restaient des arguments suffisamment convaincants pour, en cas de référendum, faire largement pencher la balance en faveur de la réplication.

À peine revenu du tribunal avec sa mère, Lucien se hâta de se calfeutrer dans sa chambre. Elle n'insista pas, il pourrait lui renvoyer des paroles très dures. Allongé sur son lit, il laissait ses pensées tournoyer. Les journalistes et les curieux à l'affût dansaient toujours devant ses yeux éblouis par les flashes. Des cris, des phrases admiratives ou ordurières frappaient encore ses tympans. L'affaire avait pris une telle ampleur qu'un fourgon de police était nécessaire pour les reconduire à leur domicile. Des policiers montaient la garde devant chez eux.

Depuis plusieurs jours, il ne s'approchait plus de son terminal, ignorant sa boîte aux lettres électronique envahie de messages de sympathie ou de lettres de menace qui l'accusaient de tous les maux de la terre. L'unique était forcément monstrueux. Au début, il les parcourait dans l'espoir d'y trouver la signature d'Amina, mais avait abandonné devant l'effarant volume de fichiers.

Il lui arrivait encore de rêver qu'en prenant connaissance du procès, Amina se manifestait pour lui dire combien elle regrettait son attitude et l'assurer qu'elle l'aimait toujours.

Mais pourquoi l'aurait-elle appelé ? Depuis le temps, elle avait probablement fait d'autres rencontres, suivi d'autres chemins… Une voix cachée au fond de Lucien lui susurrait cependant qu'elle attendait le verdict et reviendrait si la justice lui accordait le droit de vivre au grand jour et dans la dignité.

Tout ceci était ridicule, lui soufflait une autre voix, celle de la raison. D'ailleurs, il n'était pas sûr de l'aimer encore. Amina lui avait fait trop mal. Pourquoi pensait-il à elle alors ? Parce qu'il n'avait personne vers qui se tourner ? Parce qu'il désirait, dans un obscur sentiment de revanche, la voir ramper à ses pieds et réclamer son pardon ? Lucien ne savait plus.

Une larme coula sur sa joue. Marre de tout ça ! Pourvu que ce cirque finisse vite ! Unique depuis sa naissance, il était à présent seul au monde, nomade dans un environnement qui lui était en majorité hostile. De ce point de vue au moins, sa mère lui avait appris à accepter, et à éviter.

Le procès approchait de sa fin. Dans tous les cas il serait débarrassé de sa mère ; c'était l'essentiel.

Lucien entendit la sonnerie discrète de la porte d'entrée puis un échange de paroles entre sa mère et une voix qu'il connaissait bien. Veddour, ex tonton Gérard ! Une onde de colère acheva de le tirer de ses pensées. Que venait faire ici ce prétendu père ? Comment sa mère pouvait-elle encore accepter de le recevoir alors qu'il rejetait les responsabilités sur elle ? Deux jours plus tôt, le tribunal avait été l'arène d'une pénible scène où tous les deux dressaient la liste des griefs qui avaient mené leur relation à la ruine.

Un conciliabule se tint dans le salon. Puis les anciens amants prirent la direction de sa chambre. Lucien se redressa aussitôt, prêt à les affronter. Quand on frappa à la porte, il préféra ouvrir plutôt que de les autoriser à entrer. Le docteur Veddour tenta de lui témoigner des marques d'affection adaptées à la gravité de la situation, mais Lucien garda ses distances. Il recula de telle sorte que les bras du généticien se refermèrent sur le vide.

« Mon petit Lucien, regretta Veddour, je comprends ton attitude. Il y a, dans ce procès, beaucoup de choses que nos avocats nous ont obligés à dire. Personne ne sort grandi de ces déballages intimes. Cependant, malgré les apparences, ta mère et moi restons unis. Nous faisons cause commune contre ceux qui veulent nous condamner.

- Lucien, écoute ce que Gérard a à te dire, intervint sa mère pour le placer dans de meilleures dispositions. C'est très important.

- J'ai toujours pris soin de ta santé et veillé à ce que tu ne manques de rien. Ma situation m'obligeait à être discret, mais je ne me suis jamais défilé.

- C'est moi qu'il a laissée tomber, fit encore sa mère en écho. Mais il s'est toujours occupé de toi. »

Quelle marque de gratitude attendaient-ils de lui ? La prudence conseillait à Lucien de se garder de tout signe d'assentiment.

« Face à nos adversaires, nous devons nous montrer unis. Adeline et moi sommes d'accord ; nous pouvons nous adresser des reproches et montrer que nous restons solidaires malgré tout, capables d'assumer nos responsabilités. En particulier celles envers toi. Que deviendrais-tu si ta mère n'était plus là pour subvenir à tes besoins ? Comment t'aiderais-je dans tes études si je me retrouvais derrière les barreaux ? Une formation de généticien coûte cher…

- Qui te dit que j'ai choisi cette voie ? objecta Lucien. Tu aimes à le prétendre en public, mais ce n'est pas ce que je veux.

- Celle qui te plaira alors, accorda Veddour, conciliant. L'essentiel est que nous puissions continuer de t'aider à réussir dans l'existence. D'ailleurs, après le procès, tout sera beaucoup plus facile. Nous ne serons plus obligés de nous cacher. Ce sera une autre vie qui commencera.

- Mais il faut montrer que tu es de notre côté, enchaîna Adeline, pressée d'en arriver au vif du sujet.

- C'est la société qui nous a obligé à nous cacher, à mentir, à tricher. C'est elle qui nous a mis dans cette situation. Si la loi avait été différente, plus clémente…

- … tu aurais beaucoup plus tôt abandonné ma mère à son sort. Et tu aurais cessé de l'aider financièrement, parce que tu n'aurais plus eu à craindre qu'on connaisse mon existence. Vous me demandez une fois de plus de mentir. Pas parce que vous vous préoccupez de moi mais parce que la prison vous fait peur !

- Lucien, tu ne peux pas dire cela ! Je t'aime ! s'exclama sa mère.

- C'est ça qui m'étouffe ! » Les quelques égards qu'il avait encore envers elle empêchèrent Lucien de développer son sentiment sur l'amour égoïste qu'elle lui manifestait. « Je n'ai plus envie de mentir, jamais, ni de rien cacher ! Tant pis à ceux que ça déplaît. Vous me demandez de jouer la comédie du fils qui tient à ses parents, c'est non !

- Prends garde, Lucien, conseilla Veddour. Tu crois que tu bénéficieras de la clémence du juge. Tu te trompes. On ne te
laissera pas en liberté, même si ce n'est pas la prison qui t'attend, plutôt un hôpital ou un centre de recherches. Tu passeras de la clandestinité à la réclusion.

- Cela ne dépend que des avis des experts concernant ma normalité. Ça n'a rien à voir avec vous.

- Mais ça peut jouer, insista Adeline. Si on estime que tu as encore besoin de tes parents… »

Excédé par cette dernière remarque, Lucien ramassa une veste pendue à une chaise et les bouscula pour se précipiter vers la sortie.

« Lucien, où vas-tu ? s'écria sa mère.

- Je serai demain au tribunal. »

Il ouvrit la porte sans jeter un regard derrière lui. Veddour, plus vif qu'Adeline, se précipita pour le retenir.

« Petit con ! C'est encore toi qui risques le plus dans cette affaire. Tu seras enfermé à vie ! Tu comprends cela ? À vie !

- Tant mieux ! hurla le jeune homme au bord de la crise de nerfs. Je ne veux plus voir personne ! Jamais ! Et pas vous ! Surtout pas vous deux ! »

Par-dessus ses braillements montaient les cris de sa mère réalisant qu'elle perdait définitivement son fils. Elle hurlait, comme un chien hurle à la mort, en regardant l'univers s'écrouler autour d'elle. Veddour renonça à rattraper Lucien. L'hystérie qui gagnait Adeline réclamait sa présence.

« Je ne peux pas vous empêcher de sortir, déclara le policier de faction devant la porte. Mais je ne peux pas non plus vous laisser exposé au danger que vous courez dehors.

- Veddour est bien venu, lui !

- Il s'est fait accompagner.

- Alors emmenez-moi ! »

Une demi-heure plus tard, Lucien se présentait devant les caméras d'une maison qui le laissait interdit par son opulence.

« Entrez, mon ami, dit Ransom Vernon Murat en s'effaçant devant lui. Vous paraissez avoir besoin de parler. Et j'ai grand besoin de vous écouter. »

Séchant ses larmes, Lucien remercia le policier qui l'avait escorté avant de franchir le seuil de la porte.

« Fallait-il combattre les maladies génétiques ? exposa Aldous Marc Parton. On ne se posait pas la question voici deux siècles ! Quand la carte du génome fut établie et assimilée, une nouvelle ère commença. Exit la trisomie 21, les enzymopathies et le syndrome du cri du chat, la myopathie et la mucoviscidose. Chaque couple avait l'assurance de préserver son enfant et le bonheur de son foyer. La société avait à y gagner en allégeant ses charges sociales. Nous sommes passés du diagnostic prénatal à la détection des prédispositions des maladies génétiques et à leur élimination. Alors je réponds : Oui, nous devions le faire !

» Fallait-il donner à tous une apparence agréable, une taille adéquate ? Personne ne semblait le penser, hormis ceux qu'un physique ingrat condamnait à l'enfer sur terre. Et ils étaient nombreux. Des emplois moins reluisants, des métiers inaccessibles, une solitude affective et une manne de complexes étaient leur lot. Fallait-il accepter ces misères alors que le miracle génétique pouvait y remédier ? Les cliniques clandestines fleurissaient, gérées par une mafia qu'il n'était possible de combattre qu'en légalisant les modifications génétiques touchant au physique, sous couvert d'un contrôle d'État. La crainte de voir proliférer des top models trop semblables les uns aux autres, surgir des générations de sosies de l'idole du moment, conduisit à une réglementation sévère. Fort heureusement, les gens avaient l'intelligence de préférer une progéniture qui leur ressemblât : les enfants héritaient des caractéristiques physiques proches de celles de leurs parents, mais débarrassés des aspects disgracieux. Le spectre de l'uniformité n'a jamais été qu'un fantasme catastrophiste ! Comme si la beauté pouvait être uniforme ! Depuis la fin du XX^{e} siècle, le monde scientifique sait que des mutations constantes altèrent l'ADN lors de sa reproduction et que le programme génétique se diversifie au cours de la vie de l'individu, de sorte que personne, en réalité, n'est tout à fait le clone d'un autre. L'humanité a donc franchi le pas ! C'est ainsi qu'apparurent les génotypes de base, calqués sur des individus physiquement parfaits, génotypes qui reçurent les prénoms des originaux et qui constitueront cinquante ans plus tard le cadre de notre nouveau système de reproduction. C'est la plus belle bibliothèque du genre humain ! Près de vingt mille types distincts assurent à l'humanité la diversité nécessaire à sa perpétuation. Ce nombre est suffisant pour éviter de croiser son double à chaque coin de rue. Du moins, un double ayant le même âge… Des grincheux notèrent, au siècle dernier, une légère uniformisation, dans les visages notamment, mais n'est-il pas plus plaisant de porter son regard sur ce qui est agréable à l'œil ? Cette uniformisation n'était d'ailleurs qu'apparente. Les expériences, le caractère, les conditions de vie, tout un ensemble de paramètres phénotypiques se chargea d'introduire des différences physiques et comportementales, qui pouvaient encore être accentuées avec la façon de se coiffer et de s'habiller. Oui, nous avons eu raison de donner la beauté à tous !

» Fallait-il verrouiller les transposons ? Ces séquences qui migrent dans les gènes étaient les responsables des dernières maladies génétiques. Mais elles garantissaient aussi le bon fonctionnement de l'organisme. Nous avons gardé les transposons qui renforcent l'immunité, comme par exemple ceux qui produisent des anticorps contre des molécules synthétiques absentes dans la nature. Mieux, nous avons écrit de nouvelles séquences pour nous protéger plus efficacement contre les virus et les bactéries existantes et à venir. Peu importe à présent la mutabilité d'un virus particulièrement agressif. Nos corps sont capables de le détecter et de le combattre sur le champ. Vos ancêtres mouraient de la grippe asiatique ; il vous faut moins de vingt-quatre heures pour vous en débarrasser. Ils succombaient à la peste, à la malaria, au choléra. Si ces fléaux réapparaissaient aujourd'hui, vous les affronteriez

avec le sourire, sans même garder le lit. L'Observatoire mondial de la santé est devenu une institution obsolète qui se contente de répertorier les signatures microbiennes et d'étudier leur variabilité. Nous n'avons plus connu d'épidémie depuis soixante-douze ans ; aucune maladie nouvelle n'a réussi à percer les défenses de nos corps modifiés. Qui désire renoncer aujourd'hui à ces avantages ? Qui souhaite le retour des pandémies, des morts prématurées et injustes qui jettent dans la désolation des familles entières ? Le docteur Veddour accepterait-il d'être le fossoyeur des générations à venir ? Comment peut-on seulement songer à de tels retours en arrière ? Oui, nous avons eu raison d'écrire nos propres séquences !

» Fallait-il stopper les recherches sur l'intelligence, régie par un nombre extrêmement élevé de gènes, de séquences qui parfois gouvernent d'autres propriétés du corps ? Ce fut la tâche la plus difficile mais la plus héroïque que celle de débrouiller l'écheveau des codons. Aujourd'hui, le quotient intellectuel des individus n'est plus distribué selon une courbe de Gauss ; chacun dispose des capacités les plus performantes en fonction des aptitudes que lui ont choisies ses parents. Cinq siècles plus tôt, la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme a affirmé que tout homme naissait libre et égal en droits. Mais ce n'était vrai que pour les individus normalement constitués et dotés d'un cerveau en bon état de marche. Pouvait-on parler d'égalité des droits pour les déficients mis sous tutelle ? Aujourd'hui, oui, cette égalité existe ! Tout homme hérite d'un corps qui le place sur le même plan que son voisin. La concurrence est désormais loyale sur tous les plans. Nous avons inscrit dans nos gènes la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme ! Et oui, nous avons eu raison de le faire ! Ceux qui prétendent le contraire sont les ennemis du genre humain !

» Fallait-il définir des groupes réunissant des caractères et des qualités propres à chaque type de profession ? On a largement commenté à l'époque ce qui apparaissait comme une radicalisation, quand les précurseurs génétiques du caractère, les prédispositions artistiques ou manuelles furent identifiés. Les citoyens robots fabriqués sur mesure pour répondre à la demande de nos dirigeants étaient en passe de devenir réalité. On allait fabriquer des soldats combatifs à l'extrême, et des ouvriers vaillants à la tâche, des électeurs dociles ! Pourtant, notre histoire récente ne contient aucune trace de telles dérives. Les phénotypes rendent impossible de si grossières situations. Tout le monde sait qu'un Félix ne devient pas obligatoirement un boulanger. Et je connais des Vernon qui sont d'excellents hommes d'affaires. À chacun d'exploiter ou non les qualités dissimulées dans son ADN ! Comme le disait Victor Hugo, avec les mêmes cartes, deux joueurs ne font pas la même partie. On conviendra qu'il est plus efficace et plus rationnel, de tenter de concentrer autour d'une même activité les capacités nécessaires pour la mener à bien, pour que chacun se sente utile et performant dans son travail. Aurions-nous dû refuser à un luthier l'agilité manuelle dont il a besoin, ou encore compromettre ses chances de réussite en ne lui donnant pas le goût de la musique ? Je ne le crois pas. Nous devons toujours faire ce qu'il est possible de faire. Cette réforme fut entreprise avec toutes les précautions d'usage. Il était difficile de contester la nécessité d'une réglementation instituant des quotas par profession, par souci d'un équilibre entre l'offre et la demande. Chaque couple dispose aujourd'hui d'un vaste choix de métiers quand il dépose sa demande d'enfant. Rien ne l'empêche d'ailleurs, si une discipline est temporairement écartée, de choisir celle qui lui est la plus proche pour que sa descendance puisse tout de même concrétiser son désir. Mais c'est en dernier ressort l'intéressé qui choisira sa voie, laquelle peut diverger en fonction de ses expériences et de son éducation. On ne peut donc parler de rigidité à ce propos. De plus, personne ne conteste l'impressionnante baisse du chômage que ce choix de société a permis de réaliser. Alors je dis que oui, ce qui a été accompli était juste !

» Si nous en avions eu la possibilité et le choix, aurions-nous accepté de garder notre apparence de pithécanthropes ? L'homme évolue ! Il accomplit des progrès qu'il est vain de refuser. Pendant des décennies, des scientifiques célèbres ou anonymes ont œuvré pour avancer sur le terrain de la

connaissance. Ils continuent d'expérimenter dans leurs laboratoires les futurs exemplaires d'une humanité toujours perfectionnée et nous les en remercions. Grâce à leurs travaux, nous mesurons mieux à présent ce qui ressort du génotype et ce qui appartient au phénotype, ce qui ressort de l'hérédité et ce qui revient à l'environnement ou à l'éducation. Aptitudes, tempérament, dispositions ont été cernées dans les grandes lignes et continuent de faire l'objet de recherches. Faut-il empêcher celles-ci sachant que ces caractéristiques se trouvent inégalement présentes dans les génotypes que nous avons élaborés, connaissant les interactions indésirables avec un certain nombre de caractéristiques physiques ? Les embarrassants gènes pléiotropies, les caprices de la polymérie, les phénomènes d'épistasie nous ont longtemps empêché de réguler la violence des Élisabeth ou l'excessive mélancolie des Chris. On ne pouvait remédier à ces prédispositions sans affaiblir l'organisme ni modifier le physique, à moins de trouver ces savantes combinaisons qui permettent d'améliorer un trait sans affaiblir un autre. Nous attachons tous à notre deuxième prénom le numéro de notre version, qui nous permet de nous situer dans la chaîne de l'évolution. Il est donc faux d'affirmer que l'humanité s'est figée depuis qu'elle se réplique. Désormais, l'homme évolue par lui-même, effectuant les retouches qu'il estime nécessaires. Et puisque tout ce qui est perfectible doit être tenté, je sais que nous poursuivrons dans cette voie. Car nous avons raison de le faire ! Progresser, telle est notre condition ! Personnellement, je n'ai jamais vu là une fatalité.

» La défense aura beau jeu de voir dans les versions successives d'un même génotype le retour d'une inégalité. Un numéro 56 est inférieur à un 57, et alors ? Ces différences sont infimes et peu dommageables dans le parcours d'un individu. Si les représentants de la reproduction naturelle réclament plus de justice, ils ne devraient pas souhaiter retourner en arrière mais réclamer au contraire davantage de crédits pour accélérer les recherches ! Ce n'est pas en confiant à la nature le soin de modifier notre caryotype que nous évoluerons !

» Je vous surprendrai peut-être en affirmant que je ne crois pas le docteur Gérard Albert-55 Veddour animé d'intentions rétrogrades. Il est trop intelligent pour renoncer à la science qu'il a lui-même brillamment servie. C'est bien pourquoi je demanderai un jugement sévère ! Car il est clair que le docteur ne défend aucune cause sinon la sienne. Il a tenté de transformer sa faute en geste révolutionnaire dans le seul but d'obtenir la clémence de ses juges. Il a joué les agitateurs par pur égocentrisme. Son attitude le dessert car il prouve sa duplicité, son art de la manipulation, celui-là même qu'il a exercé sur Adeline Valérie-41 Lerutan en la poussant à concrétiser ce qui n'était qu'un fantasme sans consistance. Vous devez également tous vous montrer révoltés par la façon dont il a agi avec sa complice, en s'efforçant de laisser peser les principales charges sur elle. Toujours en retrait, absent durant les épreuves qu'elle a traversées, il s'est également efforcé de dissimuler sa paternité. Son absence d'esprit civique, associée à sa fonction et ses pouvoirs, en fait un homme dangereux, inconséquent au point de mettre en danger la santé des générations futures. Il a commis dans notre société un précédent qui doit être sévèrement réprimé pour qu'il ne se renouvelle pas. Je réclame une peine de vingt ans de réclusion assortie de l'interdiction d'exercer désormais toute fonction médicale, dans la recherche ou les soins. »

Le docteur Veddour devint livide. Serge Vernon Quessaint lâcha un ricanement, nullement impressionné par le réquisitoire de son adversaire.

« Ne craignez rien, chuchota-t-il. Il me fournit des armes pour le contrer. »

Le généticien lui renvoya un regard lourd de reproches, soulignant son absence de conviction.

« Si l'affaire n'avait pas été transformée en débat de société, je m'en sortirais à meilleur compte. »

L'avocat, un sourire contraint sur les lèvres, se contenta de reporter son attention sur le procureur. Celui-ci expédia le cas d'Adeline Lerutan en quelques phrases, considérant que la vie s'était en grande

partie chargée de la punir de sa prétention aveugle, démesurée, à se distinguer du commun des mortels. Les conséquences de son acte l'avaient amenée à vivre dans la solitude et la claustration, dans la peur et l'insécurité mais, pour les préjudices causés à son fils en en faisant un individu unique, isolé de la communauté, il réclamait une peine de cinq ans d'emprisonnement.

Tout le monde attendait de connaître le sort qu'il préconisait pour Lucien. Davantage victime que coupable, celui-ci ne figurait sur le banc des accusés que pour avoir négligé, à partir de sa majorité, de révéler son existence illégale. Aldous Marc-42 Parton était trop fin pour défaire le paradoxe et éclaircir la situation ubuesque du jeune homme. Il en souligna au contraire le grotesque en dispensant son humour noir : Lucien ne devrait pas figurer au procès car il était difficile de lui accorder le statut d'être humain au regard des critères contemporains. « Il aurait été impensable d'admettre à la barre un homme préhistorique, non pour une supposée absence d'humanité, mais parce qu'il n'appartient pas à cette société », poursuivit-il, tout en admettant que Lucien pouvait déroger à cette impossibilité pour avoir prouvé qu'il était capable de se fondre dans cette société. Ce trait cruel, qui reçut pourtant l'assentiment de certains extrémistes l'ayant pris au pied de la lettre, n'en avait pas moins des vertus déstabilisantes qui empêcheraient les âmes romantiques de trop marquer leur sensibilité. Parton eut beau jeu ensuite de souligner l'impossibilité qu'il y avait pour la société à conserver en son sein, voire à exhiber, un symbole de sa négation. « Provocation inutile ! » tonna-t-il tout en reconnaissant qu'on ne pouvait le condamner à perpétuité, ni à l'exil. Mais sa différence génétique demeurant potentiellement dangereuse, il confia son sort à des généticiens chargés d'étudier son ADN et déterminer les risques qu'il représentait pour les autres. Murat apprécia cette façon de le mettre court-circuit sans provoquer de trop nombreuses protestations. Tout se jouait finalement autour de la santé publique. D'impossibles rumeurs circulaient dans la rue, sur le retour d'improbables épidémies ; les hypothèses échafaudées stigmatisaient la méconnaissance du public sur les modes de propagation des virus et les dégâts qu'ils pouvaient causer, scénarios surréalistes que les médias, amusés ou de parti pris, répercutaient avec délices.

Contrairement aux prévisions de Murat, Arretaud exécuta une belle plaidoirie en évacuant le débat sur le clonage pour se concentrer sur la tragédie personnelle d'Adeline Lerutan, et Quessaint desservit la cause du docteur Veddour en cherchant à contrer le procureur sur son terrain. Il s'était fourvoyé en tentant d'opposer la réplication d'humains génétiquement modifiés et la reproduction sans contrôle génétique, au lieu de ménager la chèvre et le chou. Ransom Murat en vint à douter de sa propre stratégie, mais il n'était plus temps d'en changer. Sa défense de Lucien ne pouvait se limiter à une remise en cause du système, quand bien même la sienne serait plus subtile que celle de Quessaint ; il lui appartenait de rendre au jeune homme sa dignité humaine en refusant de le considérer uniquement comme un symbole. Au moment de prendre la parole, il se rappela le jugement sévère de Reynert à son encontre : il ne serait jamais capable que de plaider de petites causes. Pour Lucien, il osa espérer qu'il en irait autrement.

« Il n'est pas de notre ressort de statuer sur le fonctionnement de notre société. Mais les accusés ici présents ont violé la loi parce qu'ils estimaient nécessaire de le faire, au nom de la liberté. Cynique, le docteur Gérard Albert Veddour, à la réputation d'envergure internationale ? Comment un homme qui a favorisé nombre d'avancées dans le domaine de la génétique se retrouve-t-il sur le banc des accusés, comme un Anti du siècle dernier ? N'est-il pas, du fait de sa position, un des mieux placés pour évaluer la situation et repérer les pièges de la réplication à tout crin ? Comment peut-on croire qu'il ait pu concevoir un enfant naturel par pur égoïsme, égoïsme que je qualifierais plutôt de désir de paternité réelle, si cette décision allait à l'encontre de ses opinions ? On ne peut donc affirmer qu'il dissimule ses raisons derrière une cause car cette cause est vraiment celle qu'il défend ! Égocentrique, Adeline Valérie Lerutan, parce qu'elle refuse qu'on lui fournisse un enfant tout prêt, conçu dans un

laboratoire, à l'aide de plans et de schémas calculés par ordinateur, que dis-je, élaboré en usine, avec les contraintes de la production de masse, alors qu'elle s'est sacrifiée pour lui ? Inhumain, Lucien Lerutan, qui nous relie à notre ancienne humanité ? C'est aller un peu vite, c'est avoir une vision simpliste…

» Il était tout à l'heure question de liberté et de droits de l'homme. Cette liberté a été confisquée au citoyen, au nom d'un monadisme discutable. J'ai apprécié comme vous l'impressionnant tableau des progrès génétiques qu'a brossé le procureur. Mais les impérieuses raisons qui ont dicté ces avancées ne m'empêchent pas de trouver un goût d'amertume à ces victoires et de trembler devant les nouveaux dangers qui se dessinent. Le nombre de génotypes de l'humanité est désormais limité, figé, même si des variantes apportent de nouvelles pièces à ce catalogue qu'est devenu le Grand Livre. »

Ransom Vernon Murat fut un instant interrompu par la rumeur outrée des témoins du procès. Il s'y attendait plus ou moins puisqu'il en profita pour adresser un regard confiant à son client.

« Je maintiens ! Un catalogue ! Un catalogue de manufacture auquel il manque forcément des articles et où figurent d'autres qui sont indisponibles. La Nature, en comparaison, serait un bazar des plus hétéroclites, où l'on trouve de tout, à condition de chercher. L'inutile et l'indésirable y côtoient le nécessaire et le précieux, au milieu d'une riche collection de pièces tout à fait honorables. Nous y avons mis bon ordre, mais peut-être avons-nous jeté quelques trésors en faisant le ménage. Car il y avait, dans les mutations incessantes de l'ADN, une variabilité indispensable pour parer à toutes les situations. C'est la question que je pose aujourd'hui : sommes-nous parés contre toutes les formes d'altération génétique ? Un seul médecin peut-il apporter la preuve qu'il n'existe pas, quelque part sur ce monde, ou ailleurs, un virus mutant contre lequel nous serions totalement impuissants et qui décimerait l'humanité ? Non, bien sûr. Et cette impuissance devrait nous faire tous frémir car il est en revanche assuré que nous portons tous les mêmes gênes. Nous sommes hébergés sur le même site ! Assurés de disparaître devant une menace identique. Du temps des pandémies, des famines, il existait des individus plus résistants que d'autres. Les fléaux les épargnaient grâce à la particularité de quelques-uns de leurs gènes. Ils étaient les sauveurs de l'humanité. On sait par exemple que la population d'obèses prospérant entre le XX^{e} et le XXI^{e} siècle descendait des survivants des famines. Ceux-ci avaient l'avantage génétique de stocker les graisses superflues et de supporter les périodes de disette. Cet avantage se transforma en inconvénient dans une société d'abondance. La sélection naturelle y aurait mis bon ordre, en donnant aux individus éliminant naturellement les surplus de graisse une plus grande descendance qu'aux obèses frappés par les maladies cardio-vasculaires et le diabète, si l'homme n'avait pas commencé à régler ces problèmes lui-même. Mais qui, aujourd'hui, en cas de menace grave, possède dans son patrimoine le gène mutant qui nous sauvera de la catastrophe ? Personne ! Aurons-nous le temps d'analyser le virus et de réécrire nos séquences avant une extermination de masse ? Peut-être pas ! C'est pourquoi la sauce de l'évolution que nous a servie Monsieur le Procureur a pour moi un aspect figé ; je lui préfère une cuisine plus naturelle. J'ose le dire : nous ne mutons pas assez !

» Mais puisqu'il en est ainsi, faisons donc confiance à l'épidémiologie pour nous sauver ce jour-là, en espérant qu'on ne continuera pas à reléguer cette discipline au rang de science obsolète ou de second ordre, et félicitons nous en attendant de la bonne tenue de nos cultures d'ADN, aussi amoureusement entretenues qu'un verger biologique. Les fruits y sont plus beaux et plus résistants, même s'ils manquent de goût. Je m'étonne en revanche qu'on estime qu'ils y poussent aussi libres que les espèces sauvages. La liberté de choisir un caractère, des prédispositions, est surtout celle d'en imposer à un enfant qui ne demandait peut-être pas tant de sollicitude. Elle a redonné aux parents un pouvoir énorme sur l'enfant, lequel est trop conforme à leurs souhaits et manque, à la puberté, d'*espace de rébellion*, selon la formule du docteur Jennifer Alix Feyerganter, pour achever

sereinement son développement. Il permet au gouvernement de planifier les formations professionnelles en fonction des besoins, ce qui ne va pas sans erreurs pénalisantes. Il y a vingt ans, nous manquions cruellement de roboticiens car les prévisions annonçaient une saturation de ce secteur industriel. C'était compter sans les découvertes révolutionnaires qui devaient le dynamiser. Les programmeurs et informaticiens qui se sont rabattus sur cette branche ont permis de gérer la crise, mais pas de permettre à la nation de gagner la bataille économique contre nos concurrents. Passons ! On pourrait décliner à l'infini de tels exemples démontrant que dorénavant, l'économie détermine notre type de population. Il est plus inquiétant de penser que l'État peut fabriquer, s'il le souhaite, la société qu'il désire voir émerger en limitant la panoplie des génotypes existants.

» Comment ne pas s'émouvoir en voyant défiler devant ce palais de justice des minorités raciales inquiètes de leur marginalisation ? Les quotas sont respectés, assure-t-on. Certes. Mais il n'y a pas d'évolution possible, une fois de plus ! Les minorités le resteront toujours ! Dans ce panégyrique du tout génétique qu'on vous a servi, on a soigneusement évité toute allusion au concept d'immigration interne. Jadis brandi par quelques groupuscules racistes pour stigmatiser les Européens d'origine étrangère soucieux de préserver leurs traditions, il fut utilisé pour empêcher les minorités raciales de se reproduire plus vite que les Européens de souche. La loi des quotas censée prévenir la trop grande multiplication d'un génotype au détriment de quelques autres verrouillait discrètement toute évolution sociale au profit du groupe dominant. Il était devenu inutile de limiter les naissances ! Le troisième enfant d'une famille de Noirs ne pouvait qu'être Blanc ! Aujourd'hui, l'État, ou du moins certains de ses représentants, est parfaitement en mesure d'éliminer discrètement les groupes ethniques ou socioculturels qui ne lui conviennent pas. En effet, il existe une fâcheuse correspondance entre les races et les aptitudes professionnelles, qui réserve au groupe dominant les meilleures qualités. Elle fut à l'époque établie sur la base des principales caractéristiques de chaque type, et des métiers habituellement exercés. Personne ou presque ne trouva à y redire. Toute protestation fut d'ailleurs étouffée en rappelant que chaque citoyen conservait la possibilité de choisir une activité sans rapport avec les capacités implantées dans son ADN. Sauf qu'un employeur embauchera d'abord les candidats pourvus du bon gène. Sauf que l'évolution de la société condamne des métiers à l'obsolescence, ceux-là même abandonnés aux minorités, et qu'on ne les remplace pas toujours par une nouvelle profession. On a ainsi vu des familles de type asiatique devenir les parents d'enfants blancs car il n'y avait plus, dans leur communauté raciale, un seul métier porteur d'avenir ! Voilà comment se règle insidieusement la question de "l'immigration interne" ! Où est la liberté là-dedans ?

» Au fait, je suis un Vernon-68. Les derniers Vernon en date portent le numéro 73, et ils ont entre trois et quatre mois. Monsieur le Procureur est un Marc-42. Adeline Lerutan une Valérie 41, le docteur Veddour un Albert 55. En moyenne, une nouvelle version d'un génotype apparaît tous les dix-huit ans. L'espace d'une petite génération… Elles ont tendance à s'espacer : les premières se succédaient tous les cinq ans environ, et concernaient l'ensemble des prénoms. À présent, les modifications sont plus ciblées, ou s'étendent éventuellement sur une catégorie socioprofessionnelle. C'est ce qui explique la disparité des numéros. Et connaissez-vous l'ultime version d'un Hassan ? La 15 ! Celle d'une Nawela ? C'est le numéro 13 ! Les Hoshiro ne dépassent pas 8 ! Étaient-ils si parfaits dès l'origine pour que ces ADN n'aient eu nul besoin d'amélioration ? Vous m'objecterez qu'il existe, dans leurs nations respectives, des Rabin, des Karouma, Madhurilata, Yoko, Smaran, Susheshi, Voztan en nombre de versions équivalentes ou supérieures aux nôtres, mais cela n'excuse en rien notre conduite.

» Et de quelle liberté parle-t-on quand on interdit à une femme de donner naissance à *son* enfant, celui qui sera véritablement, totalement, le fruit de sa chair ? L'erreur fut d'imposer la réplication sans alternative, en modifiant le chromosome 23 de façon à ce que seule l'administration d'un produit détenu par les autorités déclenche le processus de gestation. Voilà près d'un siècle que nous

fonctionnons sur ce système sans tenir compte des protestations qui s'élèvent encore, ici et là. La spectaculaire et avantageuse transformation de notre société était pour tous une justification suffisante. Ces années prospères confirmaient la victoire éclatante de la réplication !

» Pour changer les choses, il fallait oser ! Comment démontrer qu'un enfant naturel pouvait réunir autant de qualités que n'importe quel fruit de la génétique moderne sinon en commençant par lui donner le jour ? C'est ce qu'ont fait le docteur Veddour et Adeline Lerutan. Pour la première fois, un enfant naturel a pu vivre et prouver qu'il n'avait rien à envier aux autres !

» Mais qu'on ne se méprenne pas ! Lucien n'est pas le pur produit d'une protestation idéologique ou d'une expérience scientifique ! Il est d'abord le fruit d'un amour ! L'amour sincère et vrai que le docteur Veddour portait à Adeline, sa maîtresse. Personne ne peut prétendre ici que ce couple ne s'est pas aimé ! Et que, pour le bonheur de Lucien, le couple a pris des risques ! Des trésors d'ingéniosité déployés pour masquer sa différence, cacher ses problèmes de santé qui, je tiens à rassurer tout le monde, furent ceux des maladies banales ou infantiles qui jalonnaient la vie de nos ancêtres. Dix-neuf ans d'un danger permanent par amour pour Lucien, symbole du leur ! Ce n'est pas rien !

» Où est le crime dans l'amour ? Quel est celui de Lucien ? Il tient en deux mots : naissance illégale ! Mais la société doit-elle vraiment se préoccuper de la façon dont cet enfant a été conçu ? Il ne représente un danger pour personne, l'instruction l'a prouvé. Presque vingt ans après sa venue au monde, il n'a laissé dans son sillage ni épidémie, ni désordre. Et je n'hésite pas à clamer qu'il représente au contraire un espoir ! Il détient peut-être dans son patrimoine génétique la séquence qui sauvera l'humanité d'un fléau prochain. Nous avons besoin de lui et de ses descendants !

» Lucien n'est pas un humain au rabais ! C'est un individu à part entière, capable des mêmes émotions, des mêmes sentiments que n'importe lequel d'entre nous. Il n'est un paria que parce que nous l'avons décidé mais mérite comme n'importe qui de s'épanouir au sein de notre société et d'y apporter sa contribution. Il serait malsain de douter du contraire.

» Aussi je demande la relaxe pure et simple pour mon client et je suis persuadé que mes confrères feront de même pour les leurs. On devrait les remercier de nous avoir ouvert les yeux. Ce procès n'aurait jamais dû leur être intenté. Mais je suis fier qu'il ait eu lieu car il a permis de poser quelques questions fondamentales. J'espère qu'elles ne resteront pas sans réponse. »

Lucien attend le verdict. Il se lève quand la cour entre dans le tribunal. Il sait ce qui l'attend : une forme de réclusion qu'il accepte dès à présent. Dans la salle se massent davantage de sympathisants que de détracteurs. Les opposants de la réplication sont venus en nombre. Gaëlle Sophie Kernavac n'a aucun mal à obtenir le plus parfait silence après son entrée. Elle sait le monde entier pendu à ses lèvres et ménage ses effets.

« Contre le docteur Gérard Albert-55 Veddour sont retenues les charges de fraude, de fausse déclaration, de dissimulation de preuves, d'actes constituant une menace pour la santé publique et de prescriptions médicales illégales. La cour ne retient pas les troubles de l'ordre public consécutifs à sa mise en examen et le condamne à sept ans de réclusion, dont cinq ans fermes et deux avec sursis. Elle laisse l'ordre des médecins statuer sur son maintien ou sa radiation.

» Contre Adeline Valérie-41 Lerutan sont retenues les charges de fausse déclaration, de dissimulation de preuves et d'actes constituant une menace pour la santé publique. La cour la condamne à cinq ans de travaux d'intérêt général. Ayant pris en considération son désir d'enfant unique, elle lui demande de se mettre à la disposition des laboratoires génétiques réclamant des mères porteuses pour la fécondation de nouvelles versions de génotypes.

» La cour ne retient aucun motif contre Lucien Lerutan, mais en raison de sa nature exceptionnelle d'enfant naturel, elle ne peut lui accorder la libre circulation sur notre territoire sans garanties

préalables et lui impose de ce fait l'internement dans le centre de recherches génétiques de son choix, jusqu'à que ce dernier ait décidé qu'il ne présente aucun risque pour notre société. Son cas sera régulièrement visé par une commission chargée d'examiner la pertinence des arguments en faveur de son insertion sociale. »

Adeline Valérie Lerutan était devenue d'une pâleur mortelle. Elle prit la parole avant d'y être invitée.

« Enfant unique et premier prototype d'une série, ce n'est pas la même chose, balbutia-t-elle. Vous n'avez rien compris ! Mais regardez-vous ! Vous êtes quinze Sophie dans la salle à avoir le même nez, les mêmes lèvres ! Vos yeux ronds se fixent sur moi de la même façon. Ça me rend malade ! Vos permanentes et vos maquillages n'y changent rien. Vous vous ressemblez toutes ! Et les Vernon ! Ces jeunes, là ! (Elle désigna trois étudiants identiques sur tous les points, hormis leurs vêtements, qui la scrutaient avec la même intensité), ça vous fait quoi de savoir à quoi vous ressemblerez dans quinze ans, dans vingt, dans trente ? Regardez autour de vous ! Maître Quessaint ! Maître Murat ! Toutes les étapes de votre déchéance physique sont sous vos yeux. Où sont les retraités pour que vous puissiez contempler votre mort prochaine ? Vous n'avez rien compris ! Vous n'avez absolument rien compris ! »

Sa réaction fut si surprenante que personne n'osa l'interrompre avant un moment. Quand les policiers lui prirent le bras pour l'inciter à plus de retenue, elle hurla jusqu'à l'hystérie, appelant Lucien à l'aide.

« Mettez-moi dans le même centre de recherches que mon fils ! Ne nous séparez pas, je vous en supplie ! On ne sépare pas une mère de son enfant ! »

Il fallut la ceinturer pour l'obliger à se taire. Alors que le docteur Veddour, gêné par cette manifestation qu'il jugeait de mauvais goût, reportait son regard sur la salle pour y dénombrer ses partisans, Lucien, à deux mètres de lui, se tourna vers sa mère :

« J'espère qu'on ne t'écoutera pas. C'est moi qui vous ai dénoncés.

- Tu as quoi ?…

- J'ai décidé de vivre. J'ai décidé d'exister. Je vous ai dénoncés. »

Passé le premier instant de stupeur, Adeline se mit à geindre et se tordre, toujours maintenue par les forces de l'ordre. À voir ses yeux rouler dans les orbites, ce dernier coup de poignard semblait lui avoir fait perdre la raison. Veddour eut un mouvement en direction de son fils mais fut aussitôt maîtrisé. Dans la confusion qui s'ensuivit, on fit évacuer la salle. Lucien se laissa entraîner sans manifester de résistance, le regard absent. La sérénité se lisait sur son visage.

Deux jours plus tard, on le convoya dans une région montagneuse suffisamment hostile pour limiter la population à un bas niveau et maintenir le progrès à l'écart. Le centre de recherches abrité derrière une paroi rocheuse offrait pourtant tous les aspects de la modernité. Mais il n'y avait nulle habitation à cinquante kilomètres à la ronde. À son arrivée, Lucien eut la surprise d'être accueilli par l'avocat de sa mère.

« Ma présence doit vous surprendre, non ? fit Alain Marc Arretaud en souriant. À temps perdu, je m'occupe d'une fondation créée avec quelques amis influents. Vous verrez, ce centre de recherches n'est pas comme les autres. Il est surtout inconnu de tous ou presque. »

Lucien récupéra ses maigres affaires entassées dans un sac de toile. Il n'avait pas tenu à emporter trop de souvenirs de son ancienne vie.

« J'ai toujours préféré agir dans l'ombre. Cela vaut mieux que d'affronter ses ennemis de face. Ce

n'est pas comme Murat, qui aimait les feux des projecteurs. Triste affaire, n'est-ce pas ? Il ne pensait pas qu'on l'assassinerait à la sortie du tribunal pour avoir défendu votre cause. Mais il est allé trop loin dans sa critique du système. »

Lucien se laissa entraîner sans mot dire à l'intérieur du bâtiment décoré de couleurs vives et gaies. Il s'attendait à évoluer dans un décor spartiate, croiser un aréopage de blouses blanches, mais ce fut une ravissante jeune femme qui vint à leur rencontre.

« Nadia Ledov, Lucien Lerutan », dit Arretaud tandis que la femme, tout sourire, serrait la main de Lucien.

« Je précise : Nadia tout court », fit la femme

Devant l'étonnement de Lucien, Arretaud sourit :

« Elle est comme vous, Lucien. Elle n'a pas de second prénom. »

Ils traversèrent un long couloir donnant sur une cour bordée d'arbres. Des gens y devisaient ou lisaient, assis sur un banc. Tous le regardèrent passer avec sympathie. Plus loin, un court de tennis était occupé par quatre joueurs.

« Eux non plus n'ont pas de second prénom. Vous n'êtes pas le premier enfant naturel, contrairement à ce que pense le reste du monde. Beaucoup, qu'on croit morts, ont été soustraits à temps à leurs bourreaux. Ici, tout le monde vit libre, à l'abri des regards. Nous travaillons également à préparer les conditions de notre reconnaissance par la société. C'est un travail lent et difficile. En ce sens, la plaidoirie de Murat n'aura pas été inutile, même si elle lui a coûté la vie. Elle va grandement accélérer les choses. Il paraît qu'une commission étudiera de près le fonctionnement de l'Agence de natalité. Politiquement, une crise est en train d'éclater. Enfin, on verra bien. »

Lucien ne soufflait mot, abasourdi.

« Tu verras, c'est une petite communauté très sympathique », fit Nadia en prenant son bras.

Le jeune homme répondit à son chaleureux sourire. Il commençait à se détendre. À présent qu'il n'était plus unique, il pouvait commencer à exister.

Les Déracinés

Les plantes luminescentes baignaient la pièce d'une lueur imprécise, accentuant les reliefs des pousses calorifères et les contours mous des buissons mobiliers d'essence caoutchouteuse. Leur clarté vacillante annonçait leur extinction prochaine, faute d'un arrosage régulier. C'était d'ailleurs ce qu'attendait Stolon, embusqué derrière un buisson réfrigérant dont le tronc creux permettait de stocker les denrées alimentaires. Il jeta un coup d'œil vers Grayne derrière lui. Ce dernier n'avait pas bougé d'un millimètre, attentif à surveiller la portion de terrain visible à travers la fenêtre.

Une rafale de mitraillette constella la poitrine de Cassier de petits trous régulièrement espacés. Poussant un grognement irrité, Cassier ajusta aussitôt son fusil et tira. De l'autre côté de la baie vitrée, dans le jardin, un homme hurla brièvement.

« Un de moins ! jubila Cassier.

- Inutile de se réjouir, rétorqua Stolon. Ils envoient des renforts. »

Des ronflements de moteur signalaient en effet l'arrivée de nouvelles jeeps militaires. À peine les véhicules arrêtés devant la villa assiégée, des pas rapides firent crisser le gravier de l'allée. Cassier profita de ce léger répit pour extraire les balles qui s'étaient nichées dans sa poitrine. Quelques éclats d'écorce laissaient apparaître l'aubier blanchâtre de son corps. Cassier se livra à un examen minutieux, agitant devant lui ses longs bras noueux, caressant les herbes folles lui tenant lieu de chevelure, ne parvenant pas encore à se faire à l'idée que cette apparence était désormais la sienne. À quelle branche de la taxinomie appartenait-il désormais ? Il considéra mentalement la distance parcourue depuis le jour où, il y a cinq ans, il accepta de se prêter à des expériences de laboratoire jusqu'à celui où sa morphologie devint celle d'un dendroïde.

La phytobiologie était déjà en vogue et avait intégralement modifié le paysage humain. Les appartements avaient fini par ressembler à des serres où croissaient des espèces ayant vu le jour en laboratoire et capables de rendre à l'homme des services aussi multiples que variés. Tout avait commencé avec l'apparition des plantes purificatrices d'air qui avaient hissé la phytobiologie au hit-parade des manipulations génétiques. On commercialisa ensuite les buissons photogènes, produisant un éclairage d'intensité variable selon la quantité d'eau versée. Puis déferlèrent sur le marché les pousses calorifiques pour le chauffage, les herbacées oxygénantes, les caoutchouteux à forme variable, modelables en table, lit, chaise ou fauteuil, les buissons à combustion qui faisaient d'excellentes cuisinières - les tiges creuses sécrétaient un gaz qui s'enflammait au contact de l'air ; une fois les branches taillées au même niveau, il suffisait de les couvrir d'une plaque pour éteindre le feu ou régler son intensité. L'homme adopta très vite la civilisation botanique capable de subvenir à tous ses besoins.

Il devint à son tour le terrain d'expériences végétales. On recruta des volontaires sur lesquels on pratiquait des greffes, tentait des associations avec le végétal. Dans le laboratoire du professeur

Hispide se retrouvaient Joseph Grayne, Yves Stolon, Jean-Baptiste Cassier et Florence Anacardier, une des rares femmes ayant accepté de devenir cobaye.

« Hé, Grayne ! lança Cassier, tu te souviens de cette salope de Florence ? »

Le dendroïde secoua l'épais feuillage qui lui couvrait le dos, ce qui était chez lui un signe de nervosité. Grayne était le plus à plaindre des trois ; il ressemblait à un énorme buisson feuillu pourvu de tentacules. Ses membres inférieurs, secs et noueux, lui rendaient la station debout pénible. Bien que capable de réflexes très rapides - il l'avait prouvé lors de leur évasion, en balayant les soldats comme des fétus de paille -, il répugnait à se déplacer, devenait avare de ses mouvements. Stolon répondit à la place de Grayne :

« Il pense comme moi : une belle ordure, Florence, mais foutrement jolie ! Elle avait de ces gros bourgeons… »

La plaisanterie maintes fois éculée dont Florence avait régulièrement fait les frais retrouvait en ces instants tragiques toute sa fraîcheur et sa nouveauté.

« Celle-là, riposta Cassier, tu ne la sortais pas quand c'était toi qui bourgeonnais ! »

Stolon avait un jour troqué sa peau contre un tissu végétal qui s'était si bien adapté que ses bras avaient été couverts de radicules qu'il devait régulièrement tremper dans l'eau. Des bourgeons étaient apparus sur ses épaules, prêts à fleurir, mais Stolon s'était affolé et avait demandé à recouvrer sa forme originale.

« Parlons-en ! Je lui faisais moins horreur que toi, à Florence ! »

On avait greffé sur Cassier des champignons microscopiques dont la prolifération permettait une meilleure oxygénisation du corps. Mais sa viscosité était franchement répugnante, et il avait gardé un teint verdâtre trois mois durant.

« D'accord, admit Cassier, je n'ai pas eu souvent l'occasion de l'approcher durant cette période. Mais Grayne ne pouvait pas plus l'embrasser, avec son héliotropisme prononcé. Il avait tellement besoin de lumière qu'il se baladait dans les couloirs avec une lampe de poche braquée sur la gueule ! Et qu'est-ce qu'il se prenait comme torticolis dès que le soleil se pointait ! »

Grayne avait aussi appris à se nourrir uniquement de déchets organiques ou de composés chimiques à base d'azote et de sels minéraux. Dans les veines de Florence avait circulé une sève régénératrice et Stolon avait vécu une semaine sans poumons, s'oxygénant à la façon des végétaux. Mais toutes ces expériences n'étaient rien par rapport à ce qu'ils étaient devenus : des hommes plantes dont toutes les fonctions dérivaient du végétal.

« C'est en partie la faute de Florence, si nous sommes aujourd'hui des dendroïdes », ragea Cassier.

Stolon se rappelait en effet son attitude distante la semaine précédant l'ultime expérience, ses silences gênés, et la mélancolie qu'elle affichait, elle naturellement gaie et enjouée. Elle était au courant de ce qui attendait ses compagnons et ne leur avait rien dit. La preuve la plus évidente était qu'elle n'avait pas, pour la première fois, servie de cobaye. Les savants avaient voulu éviter à une femme le sort réservé aux trois hommes, en raison de l'irréversibilité de l'opération. Les dendroïdes ne revirent jamais Florence Anacardier, elle n'osait plus se présenter à ses anciens amis.

« Écoute, chuchota Stolon. D'autres camions arrivent ! Cette fois, c'est foutu ! On devrait se rendre…

- Jamais, rugit Cassier. Je ne tiens pas à passer ma vie dans un phytotron, sous le regard d'Hispide et de ses sbires pour qu'ils puissent voir comment pousse un dendroïde ! »

Stolon se regardait, mucilagineux, l'extravasion constante de sa sève le transformant en chose

visqueuse et suintante. Il ne tenait pas non plus à passer le reste de ses jours sous cette apparence.

« Il y a peut-être une chance de guérison, émit-il. Après tout, les toubibs n'ont encore rien essayé…

- Parce qu'ils savaient, rétorqua Cassier, que la transformation serait irréversible ! Et nous constituons sous cette forme des sujets bien trop intéressants pour qu'ils tentent de saisir ne serait-ce que l'ombre d'une chance pour nous rendre notre apparence.

- Mais qu'espérons-nous en fuyant ? Nous sommes désormais des monstres interdits de séjour sur la planète !

- Que comptes-tu faire, toi, dans ta prison dorée ? renvoya Cassier. Tu n'auras même jamais l'occasion de dépenser tout le pognon que tu gagnes ! »

Grayne manifesta son approbation en faisant bruire ses feuilles. Il ne pouvait plus parler, et ses compagnons se demandaient comment il parvenait encore, privé de ses organes sensoriels, à voir et à entendre.

Une voix, diffusée par haut-parleur, éclata soudain.

« Rendez-vous, et il ne vous sera fait aucun mal ! promettait-elle. Comprenez simplement que nous ne pouvons vous laisser libres dans cet état. Nous ferons tout pour vous rendre une apparence normale.

- Hé, tu le reconnais ? lança Cassier, sarcastique. C'est Hispide, notre *papa* !

- J'ai part ailleurs une surprise pour vous ! poursuivit le directeur du laboratoire de phytobiologie. Que vous apprécierez, j'en suis sûr !

- T'as raison, commenta Cassier. Nous, on est bien là où on est !

- Cassier, je vous accorde un délai d'un quart d'heure, annonça encore Hispide comme s'il avait entendu la réflexion de ce dernier. Après quoi, nous donnerons l'assaut ! »

Pourquoi le nommer, lui, Cassier ? Parce qu'il était le plus emporté du groupe, le plus difficile à raisonner, ou parce que, comparé aux deux autres, il était physiquement le moins horrible ?

« C'est sûr, on est vraiment foutus, se lamenta Stolon.

- Va te rendre si tu veux, cracha Cassier, amer. Mais réfléchis bien à ce qui t'attend : tu seras toujours un cobaye de laboratoire ! »

Stolon garda le silence, en proie à des sentiments contradictoires.

« Ils peuvent tirer ! argumenta encore Cassier. Avec les corps qu'on a maintenant, on ne risque pas grand-chose ! Pour ma part, je préfère encore crever en combattant, et descendre le maximum de ces hypocrites !

- Plus que cinq minutes ! annonça Hispide. Je vous signale que Florence Anacardier est à mes côtés, et qu'elle joint sa voix à la mienne pour vous demander de vous livrer. Elle vous attend, mes amis !…

- Cette salope a vraiment retourné sa veste au bon moment, lança Cassier. Hé ! tu crois que le directeur l'a sautée ?

- Laisse tomber », soupira Stolon. Il y avait de la lassitude dans sa voix.

Cassier épaula son fusil, prêt à repousser le nouvel assaut.

« Le délai est écoulé », prévint Hispide.

Sans attendre, Cassier se mit à tirer furieusement en direction de la haie derrière laquelle s'embusquaient les soldats. Pourtant, aucun coup de feu ne partit d'en face.

« Hé bien, quoi ? »

Cassier eut juste le temps de relever la tête, étonné, pour voir l'objet rebondir sur le plancher.

« Balance ça, vite ! » hurla Stolon.

Cassier bondit sur la grenade alors que celle-ci éclatait. Une pluie fine se répandit dans la pièce, les aspergeant instantanément.

« Les salauds ! Ils nous ont balancé je ne sais quelle merde ! »

Cassier rouvrit le feu en braillant, avec une frénésie et une rage que décuplait la peur. Il ignorait tout de la nature du produit qui l'avait aspergé, mais ne doutait pas de son efficacité. Ceux d'en face avaient gagné.

Effectivement, quelques minutes après l'explosion, les trois dendroïdes se roulaient par terre dans d'atroces souffrances. Ils agonisaient encore quand les premiers soldats envahirent la pièce.

À l'extérieur de la villa, quelques personnes suivaient le théâtre des opérations. Parmi elles, le professeur Hispide et Florence Anacardier regardaient les corps étranges et contrefaits que les soldats évacuaient.

« C'est fini pour eux, constata Hispide. Il se tourna vers Florence. Je suis désolé, je ne pouvais pas faire en sorte…

- Ce n'est pas grave, s'empressa-t-elle de répondre dans un souffle.

- Ce truc était vraiment puissant ! s'exclama un jeune militaire en regardant les dendroïdes, prostrés et désormais inertes. Quand je pense qu'on aurait pu leur tirer dessus pendant des jours sans les blesser ! Elle contenait quoi, cette grenade ?

- Quelque chose d'efficace… dans leur cas… Du défoliant, tout simplement », répondit un sergent.

Florence frissonna, caressant de ses doigts de liliacées ses épaules fleuries. À cet instant précis, elle se sentait seule au monde. Puis, retenant un hoquet de sanglot, dans un froissement d'herbes foulées, la dendroïde se retourna et s'en fut, gagnant le couvert des arbres.

Esprit d'équipe

Il avait eu beau parcourir Boston, Bruxelles, Madrid, Londres ou Paris, ils retrouvaient immanquablement sa trace. Ce qui avait commencé comme un agréable voyage autour du monde se terminait en cauchemar sur le vieux continent.

La ravissante Balkanique qui l'accompagnait eut la surprise de le voir détaler comme un lapin alors qu'ils choisissaient quelques gadgets biologiques à l'étalage d'une échoppe, dans une rue commerçante de Néo-Nîmes.

La jeune femme hoqueta, scandalisée, lorsqu'elle aperçut à l'autre bout de la rue bondée de promeneurs le poursuivant qui avait motivé le départ précipité - l'abandon, pour tout dire ! - du professeur Spartezar. Le sosie de ce dernier la bouscula en se frayant un passage à travers les badauds, sans même lui accorder un regard.

« Mufle ! » cria-t-elle, encore toute honteuse de réaliser qu'elle s'était commise avec un Crasseux. La colère l'habitait surtout parce que les qualités de délicatesse et de générosité qui caractérisaient Léon Spartezar ne se retrouvaient pas dans la personne de l'Oisif aux trousses de son image. Il ne paraissait même pas l'avoir reconnue, alors qu'au bout de quinze jours de fréquentation, plusieurs refontes des esprits avaient logiquement eu lieu. Elle regarda l'homme à la cinquantaine éclatante poursuivre sa traque. Elle décida de l'oublier, malgré son prestige. Léon Spartezar bifurqua plusieurs fois de suite, empruntant des ruelles qui ne le conduisaient nulle part. Il ne connaissait pas bien la ville, et ses hésitations permirent à son poursuivant de grignoter la distance qui les séparait. Il se retourna, contempla avec horreur son image, son propre visage, dur et déterminé, avec dans les yeux une lueur inquiétante. Jamais il ne s'était vu avec une tête si affreuse.

Suant et suffoquant, Léon Spartezar entra dans un bar miteux où de lourds relents de friture se mêlaient à l'âcre fumée de tabac confinée dans la salle. Personne ne le vit entrer dans les toilettes.

Il n'eut pas le temps de fermer la porte que sa réplique le repoussa en arrière, contre le mur humide et friable. Léon Spartezar comprit qu'elle ne cherchait pas à le ramener au domicile, mais à le tuer. Il mesura ainsi la distance psychologique qui les séparait désormais. Jamais il n'aurait été capable de commettre un meurtre… Sauf pour sa légitime défense. Déjà, il pointait un couteau vers le ventre du clone se précipitant vers lui…

Plus tard, un seul Léon Spartezar sortit du bar enfumé, sans hâte, pour ne pas attirer l'attention.

« … du clone qui a été trouvé hier soir dans les toilettes d'un bar de Néo-Nîmes. Rappelons qu'aux termes de la loi, on ne peut véritablement parler d'un crime, puisqu'un clone n'est toujours pas considéré comme un être humain, l'intégrité tant physique que psychologique de l'individu étant toujours concentrée en la personne de l'original. Il y a cependant préjudice moral pour le professeur Léon Spartezar, qui a perdu le vécu récent d'une partie de lui-même. L'enquête n'a pas encore déterminé l'identité du meurtrier. Ironie du sort, c'est le célèbre biogénéticien lui-même qui pourrait

faire l'objet de poursuites judiciaires. En effet, toute personne ayant les moyens de se faire cloner est responsable des activités de sa réplique, puisque c'est bien le même esprit, la même pensée, qui se trouve à l'œuvre dans chacune des extensions. À condition, bien entendu, de se livrer régulièrement aux séances de refonte, dans tout centre agréé, où l'original et ses copies mettent en commun leur vécu et leurs expériences. Or, l'enquête semblerait prouver que le professeur Spartezar se serait rendu coupable de légèreté en ayant perdu un de ses clones et, surtout, en n'ayant pas prévenu la police dans le délai imparti. Si, dans l'intervalle, son clone a commis des actes illicites, comme l'indiquerait une piste débouchant sur un règlement de comptes, il en serait tenu pour responsable. Mais d'autres zones obscures intriguent les enquêteurs. Léon Spartezar, absent de son domicile, ne s'est toujours pas manifesté. La large diffusion de ces images devrait l'inciter à prendre contact au plus tôt avec la police. »

Spartezar coupa l'alimentation de l'écran plasma au moment où apparut l'image macabre. Il ne supportait pas de se voir mort, baignant dans une mare de sang.

Il soupira et étira ses muscles, allongé sur le lit du petit hôtel dans lequel il avait trouvé refuge. Un instant, la vision de son visage déformé par la surprise et la douleur revint le hanter. Il se tâta et fit un rapide examen de conscience. C'était bien lui, le O, l'Original, l'Occupant premier. Ou encore, comme on avait coutume de le dire, l'Oisif, par rapport aux clones, les Crasseux, supposés se charger des tâches pénibles, quoique le terme de Crasseux fut mal approprié, puisque seuls les parvenus disposant de suffisamment d'argent se faisaient cloner, ce qui exemptait ces derniers de tâches ingrates.

Mais s'il était de bon ton de laisser croire à autrui que l'on était l'exemplaire original, s'il était courant de croire que l'Oisif était l'individu premier, aucun des doubles ne disposait de certitude à son sujet. Les clones pouvaient, s'il n'y avait pas refonte des esprits avant quinze jours, évoluer différemment, avec une nouvelle psychologie, se couper de l'original en développant une personnalité divergente et devenir de nouveaux individus à la pensée indépendante. Des esprits identiques pouvaient se différencier à partir d'un détail physique, apparu avec l'âge ou les circonstances. Personnellement, Spartezar savait qu'un de ses clones portait une cicatrice à l'épaule.

Le professeur entendit un cliquetis qui le fit se dresser sur son lit. On essayait de forcer la serrure à l'aide d'un passe-partout. La sueur commença à couler sur ses tempes. Il ne pouvait s'agir que de l'un des clones lancés à sa recherche. Depuis une semaine, le moindre répit lui était refusé. Léon Spartezar éteignit la lumière et s'embusqua derrière la porte. Il tremblait à l'idée de se battre contre lui-même.

Il s'était enfui pour profiter de la vie. Il avait tout abandonné, les séances de refonte et le contrôle sur ses doubles, afin de vivre enfin seul, seul avec lui-même, sans se tourmenter à longueur de temps au sujet de ce qu'il avait réalisé ailleurs, des projets qui lui tenaient à cœur et qu'il déléguait à des copies, et surtout des ordres qu'il devait distribuer, des failles psychologiques qu'il devait déceler, de cette surveillance constante qu'il devait exercer pour éviter de perdre sa place et son statut. Il en était venu à vivre comme ces tyrans incapables de jouir de leur position car trop accaparés à déjouer les tentatives de soulèvement.

Celui qui tournait actuellement le bouton de porte pensait probablement comme lui. Chaque refonte des esprits communiquait aux clones les mêmes tourments. Lui aussi en avait assez de ses doubles.

Quand Léon Spartezar entra dans la chambre d'hôtel, le professeur le renversa d'une bourrade et sauta par-dessus le corps pour courir le long du couloir. Il avait eu le temps de constater que son double tenait un micro-laser biologique. L'ustensile ménager, destiné à stériliser une pièce en détruisant les micro-organismes sans abîmer le mobilier, avait été trafiqué pour délivrer une puissance cent fois supérieure. L'énergie contenue dans le boîtier aurait suffi à le désintégrer jusqu'à la dernière cellule.

« Celui qui s'absente trop se coupe des autres ! cria le clone. Tu n'es plus Léon Spartezar ! »

Le professeur gravit quatre à quatre les marches des étages supérieurs, dédaignant l'ascenseur qu'il imaginait sous contrôle.

Bien sûr qu'il restait le professeur Spartezar ! C'étaient ses clones qui avaient cessé d'être lui, parce qu'il s'était volontairement mis à l'écart. Mais comment le prouver ? Ses répliques devaient imaginer qu'elles couraient après une copie récalcitrante.

Parfois, il doutait d'être vraiment lui-même, comme il arrivait à ses doubles de ne pas savoir s'ils étaient Léon Spartezar premier ou de simples Crasseux. Le seul moment où l'ambiguïté pouvait être dissipée était celui de la refonte, quand les clones étaient immobilisés. Seul l'original avait la faculté de se relever le premier, après avoir partagé ses souvenirs avec tous les corps allongés. Ce n'était qu'au cours de cette phase cruciale qu'il avait le loisir de distribuer leurs prochaines activités et d'assigner son rôle à chaque clone.

Mais dès la séance terminée, chaque copie se persuadait à son tour de disposer de cette liberté de mouvement, chacun croyait avoir été l'original. Casse-tête !

« Tu n'as pas su être à la hauteur ! lança son double. Il faut disposer d'une solide résistance nerveuse pour devenir un cloné ! »

Léon Spartezar se refusa à entendre ces mots qui lui faisaient mal. Il ne pensait qu'à fuir. Son double le rattrapait inexorablement, comme s'il disposait d'une énergie physique supérieure à la sienne. *Impossible,* pensa-t-il, *ou alors, ils ont beaucoup dévié par rapport à moi.* Si, au moins, quelqu'un pouvait intervenir en entendant tout ce raffut. Mais non, dans des cas pareils, les portes demeuraient obstinément closes.

Spartezar se trouva face à la porte métallique donnant sur le toit de l'immeuble. Elle était fermée à clé. Il sortit son couteau, espérant pour une fois, « être à la hauteur ».

Dans sa jeunesse, Léon Spartezar n'avait pu que se féliciter d'avoir eu des parents suffisamment riches pour le cloner cinq fois, ce qui lui avait permis de suivre plusieurs écoles tout en se distrayant avec ses amis, tout en vivant plusieurs idylles et en prenant le temps de se reposer. Il avait alors vraiment l'impression de ne faire qu'un, partout où il se trouvait, et de profiter largement d'une journée de vingt-quatre heures en la multipliant par le nombre d'exemplaires de lui-même qu'il mettait en activité.

Vint le temps de la fêlure : avec l'âge adulte, la difficulté d'absorber de trop nombreux souvenirs et l'accumulation des problèmes auxquels il devait faire face, Spartezar avait commis l'erreur d'employer ses clones à plein temps et de se laisser déborder.

Il se demandait, lorsqu'il trouvait sa tâche fastidieuse, pourquoi il ne la déléguait pas à l'un de ses doubles. Et ses répliques se posaient les mêmes questions.

Il se demandait, lorsque le souvenir était agréable, s'il l'avait réellement vécu. Et ses répliques s'inquiétaient de savoir si elles avaient, une seule minute, fréquenté la belle Maria, ri ou pleuré avec elle, si tous ces merveilleux instants n'avaient été qu'incorporés à leurs souvenirs, imprimés dans leur mémoire en échange d'un travail fourni.

Casse-tête. Brèche mentale agrandie par cinq autres esprits ruminant le même problème. Fêlure psychologique multipliée par six, soupçons répercutés, amplifiés, sources d'une angoisse intolérable. Schizophrénie projetée hors de son corps.

Les problèmes avaient commencé longtemps auparavant, vers ses vingt ans. Ils avaient évolué aussi insidieusement qu'un cancer.

La lame du couteau se cassa. La pointe demeurait coincée dans le trou de la serrure. Léon vit son double approcher. Quelque chose dans son allure le dérangeait, instillant un malaise croissant.

« Nous continuerons à être nous-mêmes sans nous embarrasser d'un fêlé comme toi. Il faut amputer les membres malades, oisifs ou pas. »

Le Léon Spartezar qui gravissait les dernières marches sans se presser savait donc qu'il était l'original. Était-ce réconfortant ?

« D'ailleurs, il s'est passé trop de temps pour une refonte.

- Mais vous ne pouvez pas ! cria le professeur, tremblant de tous ses membres. Comment continuer sans l'Original ? Sans moi ? Sans refonte, vous cessez de former une équipe. Et si vous vous présentez dans un centre, on s'apercevra immédiatement qu'aucun individu ne vient donner des ordres après l'échange des souvenirs ! »

Il sauta sur le côté, tandis qu'un faisceau d'énergie allait frapper la porte. Son double avança dans la lumière du plafonnier. Spartezar regarda le clone avec stupeur, comprenant en quoi il différait de lui. Son visage était bien le sien, mais avec trente ans de moins. Il avait devant lui une version rajeunie de lui-même.

« Tu comprends, maintenant ? fit le jeune Spartezar. En tant que biogénéticien parfaitement capable de fabriquer un clone, je n'ai eu aucun mal à me répliquer et à effectuer les corrections nécessaires pour devenir un double capable d'effectuer la refonte ! J'ai attendu patiemment le moment de sortir de ma cachette. Tu nous as fait assez de mal, avec tes idées tordues, ton désir de fragmenter ta personnalité. Maintenant, je reprends le contrôle ! »

Léon Spartezar chercha à s'échapper, mais d'une simple pression sur un bouton, le clone d'un clone faucha son élan en deux. Il balaya le rayon désintégrant sur le corps jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien qu'un soupçon de vapeur vite dissipée dans l'atmosphère.

« Désormais, dit-il, nous formons à nouveau une équipe. »

Fantômes d'univers défunts

Ne vous est-il jamais arrivé d'éprouver un élan de sympathie subit, irraisonné, envers un parfait inconnu croisé dans la rue ? Les yeux se rencontrent, accrochent le regard et ne se quittent plus ; le sourire fleurit sur les lèvres et vous vous sentez transporté par une joie inattendue. C'est peut-être l'âme sœur qui passe à votre portée. Ou l'ami fidèle dont vous avez toujours rêvé. Pourtant, vous ne vous arrêtez pas. L'autre non plus. Vous ne vous connaissez pas et vous n'avez rien à vous dire. Aborder une personne pour lui avouer que vous vous sentez inexplicablement attiré par elle serait ridicule, n'est-ce pas ? Même si ce sentiment vous paraît partagé. Peut-être craignez-vous de rompre par des mots la magie de l'instant. Longtemps encore vous vous retournez pour constater qu'elle fait de même, vous adressant les dernières œillades complices. Vous ne comprenez toujours pas ce qui vous arrive mais vous poursuivez votre route le cœur radieux et l'esprit léger.

Je n'ai jamais osé crever la bulle d'intimité qui nous enveloppait. Toute tentative de communication aurait été imparfaite, pâle traduction d'un bouillonnement d'émotions indicibles. Il m'est arrivé de le regretter et, parfois, de penser que c'était mieux comme cela. La part de mystère que chacun a préservé est probablement l'ingrédient essentiel qui permet de telles rencontres, et favorise la poursuite de satisfaisantes rêveries.

Mais je me suis toujours demandé quel est l'élément ou le concours de circonstances à l'origine de tels élans. Ce n'est pas une question de physique, celui-ci peut être banal. Ni de centres d'intérêt communs, les lieux arpentés étant parfaitement neutres, d'un anonymat frisant la désolation. Avec le temps, j'en ai conclu que ce qui nous unissait pendant une minute éblouissante était un sentiment de reconnaissance, l'évidence foudroyante de notre similitude. Nous étions semblables, nous le savions, et le fait de nous croiser nous enchantait.

Il nous est tous arrivé de vivre de tels moments. Pour moi, ils sont aujourd'hui devenus plus fréquents. Trop fréquents.

Mais à présent, je *sais*.

« Parlons-en, du décalage vers le rouge ! s'exclame Selim, acharné à convaincre Anouk. En admettant qu'il soit correctement interprété, le fameux quasar PC 1247+3406 décalé à z = 4,9 nous ramène à un milliard d'années avant la naissance de l'univers. Certains pourraient même nous ramener avant. Dans ce cas, comment expliques-tu la formation des galaxies, alors que l'univers est encore homogène ?

- Pas si homogène que ça, rétorque Anouk de sa voix coupante. La mesure du bruit de fond de l'univers a permis d'observer des fluctuations de densité.

- Donc, tu admets que le modèle classique du Big Bang est imparfait… »

Nous nous trouvions tous dans ma villa de Font-Romeu, dispersés à travers le salon et la terrasse, selon nos centres d'intérêts du moment. La bande de copains que nous formions durant nos études,

Selim, Anouk, Rebecca, Melinda et moi, qu'une passion pour l'astronomie et l'astrophysique cimentait, était restée soudée malgré les chemins où nous avait conduits la vie. Au fil des ans et des connaissances, le noyau de base avait grossi, absorbant compagnons et compagnes avec leur cercle privilégié de relations, gagnant en richesse ce qu'il perdait en identité. Notre groupe hétéroclite se constituait ce soir là d'une philosophe plutôt intéressante pour mettre à mal nos théories sur l'origine de l'univers, d'un psychanalyste aussi abominablement malotru que plaisant (pour les mêmes raisons), d'un guide de montagne, d'un inspecteur d'assurances, d'un viticulteur que nous chérissions pour ses largesses depuis l'envolée des prix des vins de qualité.

C'est probablement au cours de cette soirée que je pris conscience de la nature cachée des affinités qui unissaient certains d'entre nous.

« Et que fais-tu de l'isotropie confirmée par Cobe ? lance Anouk sans grande conviction.

- L'inflation ! Je ne vois que ça ! s'excite Selim au point de paraître agressif. Une période d'expansion beaucoup plus rapide que ne l'admet le Big Bang, mais qui a le mérite d'éliminer ses principaux paradoxes ! Des fluctuations de densité plus importantes qu'ailleurs ont précipité la formation des galaxies. Voilà pourquoi certaines sont nées moins d'un milliard d'années après le commencement… Bon sang, Anouk, tout le monde admet l'inflation cosmique d'Alan Guth aujourd'hui ! »

D'autorité je ressers à Anouk une tasse de café, ayant remarqué que Rebecca désirait intervenir depuis un moment. Comme je m'y attendais, elle se montre encore plus radicale, mais dans l'autre sens, en se référant à l'univers stationnaire de Sir Fred Hoyle. Le petit jeu qui consiste à agacer la seule véritable astrophysicienne de notre groupe commence à intéresser Jahar, qui sortira probablement de son mutisme vers la fin de la conversation. En deux phrases, il démolira les concessions âprement négociées par les parties en présence, je le connais.

Anouk n'est d'ailleurs pas si attachée que ça au modèle standard. Mais ses responsabilités l'ont amenée à adopter la ligne de conduite imposée par le plus grand nombre. Elle ne tient pas à connaître les aléas de carrière d'un Halton Arp, interdit de télescope pour hérésie scientifique, le mépris et les virulentes accusations subies par Geoffroy Burbridge, quand bien même l'histoire leur rendrait un jour justice.

Jacques Ligier, le viticulteur, Alison et Antoine Mirail, le guide de haute montagne, suivent le débat avec un plaisir évident, même s'ils n'en comprennent que le dixième. Personnellement je n'y prends pas part, étant trop accaparé par mes fonctions d'hôte. Sur la terrasse, Evi papote avec ceux qui ont décidé, puisque le Big Crunch ne commencera pas dans l'immédiat, d'aborder des sujets culturels plus divertissants.

« Toi aussi, t'es d'accord, Nick ? Evi a trouvé décevant le dernier Tarentino. »

Je n'aime pas qu'on m'appelle Nick, comme si j'étais né à Washington ou Los Angeles. Mais il ne sert à rien de rappeler à Béatrix que mon prénom est Nicolas ; elle n'en fait qu'à sa tête.

C'est l'inconvénient des grands groupes. Dans le lot, des personnes nous indiffèrent et d'autres, qui nous sont résolument antipathiques, ne sont côtoyées que par politesse pour les amis que nous partageons. Parmi les relations d'Evi, je ne supporte Béatrix qu'à la condition de me persuader qu'il me faut bien, de temps en temps, aiguiser ma patience. Son babillage incessant m'agace autant que son moutard sur lequel il faut toujours garder un œil si on veut préserver l'intégrité de son appartement. Il est trop remuant et trop bruyant à mon goût, opinion que partage largement sa mère avec des cris de ravissement : Walter est vif, éveillé et très ouvert pour son âge. Tellement éveillé qu'il a récemment allumé seul mon ordinateur et découvert les fonctions de vidage de la corbeille. J'ai heureusement pu récupérer la presque totalité des fichiers effacés, hormis une étude des forces électromagnétiques à

l'œuvre dans les nuages de plasma, qu'il me faudra plusieurs jours pour reconstituer.

« Evi exagère, dis-je. Tarentino est noir, il n'est pas lugubre.

- Moi, je trouve qu'il faudrait l'appeler Tarentulo ! Il filme des scènes si répulsives ! »

Evi est la première à éclater de rire.

Vanessa, son amie de toujours, m'irrite par sa superficialité. Sa plastique, trop parfaite, trop magazine de charme, ne séduit que mes yeux, et je ne comprends pas que Selim puisse trouver charmantes son ingénuité de collégienne, son agaçante coquetterie, ni qu'il ne remarque pas son excessive condescendance à l'égard des femmes dépourvues d'attraits. Celle-ci n'est qu'une façon de dissimuler son mépris. Les conseils de beauté qu'elle distribue à l'envi, avec cette gentillesse qui la rend insupportable, sont autant de camouflets pour celles qui pensaient avoir réussi à dissimuler des rides naissantes ou les effets disgracieux d'une peau trop luisante. Si Selim parvient à la mettre dans son lit, ce dont je doute, malgré la constance de ses efforts, il ne lui faudra pas trois mois pour dresser la liste de ses défauts.

Evi réclame mon indulgence ; la fraîcheur de Vanessa, sa bonne humeur communicative lui sont aussi nécessaires que mes discussions à bâtons rompus avec Jahar et Anouk sur l'origine de l'univers ou la naissance de la matière. Jahar le Fuyant, comme elle le surnomme, est l'argument qu'elle m'oppose quand je décortique trop durement les dernières maladresses de Vanessa.

J'honore la plaisanterie de l'écervelée d'un sourire machinal et reporte mon attention sur la conversation du salon. Les théories cosmologiques sont confrontées à la mécanique quantique. Le public semble désormais largué mais, désireux de conserver un auditoire témoin de sa joute intellectuelle, Selim a entrepris d'expliquer les grandes lignes de la théorie de jauge censée unifier les quatre forces de l'univers, en accord avec la théorie de la Relativité Générale. Réécrites sur le même mode, les équations des différentes interactions aboutiraient à des modèles d'espace-temps à dix ou onze dimensions, ce qui fait dire à Jacques, qui ne manque pas de formes, que celles dont il dispose lui suffisent. Selim ignore la remarque, trop pressé de retrouver au bout de l'exposé le modèle d'inflation chaotique de Linde.

Jahar Pravanbatha n'a pas cillé, bien qu'il soit le plus calé de nous tous sur la question. Cependant, personne ne sollicite son approbation tant il est peu apprécié. Je ne sais plus qui l'a présenté au groupe, voici deux ans. Peut-être quelqu'un qu'on a perdu de vue. Pour ma part, j'aime bien son regard lointain. Ses silences ne me mettent pas mal à l'aise. Ses yeux de la profondeur d'un trou noir scrutent en réalité d'autres horizons, faits de quarks et de leptons. Mais il est vrai que leur éclat dévorant, ajouté à son quasi mutisme dans la vie quotidienne, seulement ponctué de quelques aphorismes spiritualistes, permet rarement de savoir ce qu'il pense et comment composer avec lui. Il est vrai aussi que ceux-ci ressemblent souvent à des flèches décochées à ceux qui ont l'heur de lui déplaire ; il est difficile de ne pas les considérer comme un indice de mauvaise humeur. Enfin, mais le pauvre n'y peut rien, Jahar a une sale gueule, un faciès émacié légèrement de guingois, évoquant davantage un tueur à gages qu'un physicien atomiste. Mais je l'apprécie, je l'apprécie même énormément, et je crois qu'il en a autant à mon égard. Allez savoir pourquoi ! Nous menons deux modes de vie radicalement différents. Quoi qu'il dise ou fasse, je ne lui retirerai jamais ma confiance ni ma sympathie. De même que la majorité de mes relations, malheureusement, ne changeront jamais d'opinion à son égard.

« Cela signifie que l'univers n'est pas le même partout, poursuit Selim, toujours plus docte, et que nous n'en percevons qu'une partie. Lors du Big Bang, il n'y a pas eu d'expansion homogène ! Notre région serait comme un fragment de tuyau d'arrosage considérablement étiré sous l'effet de l'inflation, plus étiré qu'ailleurs, de sorte qu'il nous paraît presque plat ou rectiligne et qu'il nous empêche de voir au-delà. Ce n'est que dans notre zone que l'univers est homogène, ce qui permet, Anouk, de préserver

la théorie du Big Bang tout en la débarrassant des points qui posent problème.

- Mais en imaginant un univers d'une complexité effroyable ! rétorque Anouk. Des dimensions qui ne subissent pas toutes une expansion, un univers qui ressemble à une collection de hernies sur un pneu de vélo !

- La connaissance se passe d'esthétique, lance Jahar.

- Il y a pourtant une beauté structurelle des choses, une symétrie dans la nature que nous trouvons fort séduisante », rétorque Alison, plus à l'aise depuis le tour nouveau qu'a pris la conversation. Elle s'enquiert de la présence de France dans les parages, puis sourit. En pleine conversation sur la terrasse, la philosophe ne risque pas de confisquer le débat qui s'amorce.

- N'est-ce pas parce que nous appartenons à cet univers, justement ? rétorque Rebecca. Nous y sommes culturellement sensibles. Voltaire affirmait que le beau, pour le crapaud, était la crapaude. La signature de cet univers, ou plutôt de cette fluctuation locale qui l'a engendré, est cette structure d'où découle tout le reste.

- T'as raison ! rigole Antoine. Les sales Exbloks de la galaxie à huit dimensions m'ont toujours parus répugnants ! »

Anouk pousse un cri de triomphe plutôt déplacé.

« Tu apportes de l'eau à mon moulin sans le vouloir, Rebecca ! L'univers multidimensionnel de Linde est une telle horreur qu'il ne peut être *vrai* ! »

C'est au tour de Selim de faire assaut de citations.

« Voltaire a aussi dit : *la beauté est un piège tendu par la nature à la raison*. D'ailleurs, l'univers ne ressemble pas plus à un vieux boudin de vélo que l'atome à une framboise entourée de baies satellites. Ce ne sont que des images. Pour expliquer les dimensions qui nous sont cachées, certains ont comparé l'univers à un morceau de tissu chiffonné. Les plis qu'il forme nous en dissimulent de grandes parties, ces dimensions impossibles par exemple, ou encore la masse manquante de l'univers. D'artistiques drapés conviennent-ils mieux à ton sens esthétique, ma blonde ?

- Je ne parlais pas de représentation. C'est l'idée que je me fais de cet univers qui ne me convient pas. Trop ébouriffé, trop ébouriffant.

- *Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.* »

Anouk se tourne avec vivacité vers Jahar, l'œil étincelant.

« Lao Tseu ou la Bhagavad Gîtâ ?

- Boileau », répond Jahar en ignorant son ton agressif.

Anouk exagère. Jahar l'a bien moins ennuyée que Selim ou Rebecca. Mais nous avons tous nos têtes. Et elles peuvent changer avec le temps : Anouk, avec qui j'étais si complice à la fin de nos études - nous avons même failli être amants -, devient toujours plus lointaine à mes yeux, presque une étrangère. De nous tous, c'est elle qui a le mieux réussi. C'est d'ailleurs depuis qu'elle est astrophysicienne au Pic du Midi qu'elle affiche cette morgue nous reléguant au rang de modestes amateurs. Le musée de l'astronomie que j'administre n'est pour elle qu'un gadget destiné aux touristes. Pour être franc, elle ne sous-estime pas son utilité ; ce sont ses employés qu'elle tient pour de petits esprits. Anouk doit confondre vulgaire et vulgarisateur.

Selim, simple prof de math du secondaire, trouve certainement encore moins d'indulgence à ses yeux car il a toujours été le plus brillant de nous tous. Son erreur est d'avoir tout quitté pour une femme au mauvais moment. Depuis, il s'amuse à répéter qu'il a dû abandonner ses études à cause d'un problème de bourse. Ironie du sort, toutes les femmes l'ont quitté par la suite tandis qu'il a repris le

chemin des études, mais de l'autre côté de la barrière. Et pourtant, Selim a conservé intactes sa vivacité d'esprit et sa soif de connaissances. Il est si scotché à Internet qu'il est au courant des dernières découvertes avant tout le monde. C'est lui, le véritable astrophysicien du groupe !

Anouk, en comparaison… Depuis qu'on lui a confié de nouvelles responsabilités, ses propos sont plus techniques, axés sur les problèmes de gestion de l'observatoire : grille horaire d'utilisation des télescopes, négociations de partenariat sur des programmes communs d'observation, accueil des astronomes amateurs… La fascination du ciel l'a conduite à maîtriser des considérations terre à terre. Elle ne théorise plus, elle dépouille des données, administre des équipes. L'ambition et la fierté, voilà ce qui l'a changée. Elle a toujours moins de temps à consacrer à nos débats contradictoires. D'ailleurs, elle les juge stériles à présent qu'elle est un maillon de la science en marche. On ne devrait pas toujours souhaiter que les rêves deviennent réalité.

« Personne n'a vu Melinda ? s'enquiert Julien, provoquant une diversion inespérée.

- Elle faisait quelques pas dans le jardin tout à l'heure, en compagnie de Simon. Tu veux que je l'appelle ? »

C'est la manière qu'a trouvée Anouk pour mettre un terme à la discussion, au vif regret de Selim que la passion du sujet a aveuglé au point de lui masquer la tournure que prenait le débat.

Anouk ne s'absente que fort peu de temps et annonce qu'elle n'a trouvé personne. Je perçois la contrariété de Julien, qui n'aime pas savoir Melinda en tête-à-tête avec Simon. Je me demande comment elle a pu s'enticher d'un type aussi terne, aussi dénué d'intérêt, si stupidement angoissé au point de ne même pas accorder sa confiance à son épouse. Quand bien même Melinda aurait le tempérament infidèle, elle a trop de retenue pour céder aux avances d'un personnage aussi grossier que Simon. D'ailleurs celui-ci - mais je n'en jurerais pas - ne s'attaque jamais aux vieilles connaissances, sauf en faisant semblant, pour amuser la galerie.

« Ils ont dû faire quelques pas sur la route. Il fait bon à cette heure et il ne passe personne. »

Mes explications n'ont pas l'air de rassurer Julien, d'autant plus inquiet que la route n'est pas éclairée. J'essaie d'imaginer le psychanalyste couché dans l'herbe, soufflant et éructant en besognant Melinda. J'en ris presque à voix haute.

Pour apaiser ses craintes, plusieurs d'entre nous feignent de la chercher à travers la maison. L'horrible Walter, que je ne sais quel funeste coup du sort a réveillé, vient même nous prêter voix forte. Finalement, alors qu'un petit groupe se demande s'il est utile de partir à leur recherche, Simon pousse son gros ventre vers la porte du jardin.

Je suppose que tous ceux qui avaient perçu la crainte non formulée de Julien ont aussitôt dévisagé les promeneurs pour en déduire leur conduite. Leur attitude dissipe rapidement les doutes en même temps que l'intérêt des curieux. Tous deux sont un peu étonnés qu'on ait pu s'inquiéter à leur sujet.

Et pourtant, je sens qu'il s'est passé *quelque chose*.

Car une sympathie nouvelle, comme une illumination, me transporte à la vue de Melinda. Un coup de foudre après avoir côtoyé la personne pendant vingt ans ? Non, je ne suis pas amoureux, mais complice, vibrant à l'unisson, bouleversé par un sentiment de similitude. Jusqu'à présent, j'ai toujours considéré Melinda comme une bonne amie, une personne discrète mais fidèle dont le dévouement est acquis. Cette amitié repose davantage sur des moments partagés que sur des traits de caractère communs ou complémentaires. Elle fait depuis si longtemps partie du paysage ! Mesurée, elle a toujours été l'élément régulateur du groupe. Effacée, elle n'en a pas moins tenu son rôle avec constance, devenant aussi indispensable que ces proches dont on ne fait jamais grand cas mais qui laissent un grand vide quand ils s'en vont. Je n'ai jamais éprouvé envers Melinda autant de

bienveillance qu'à cet instant précis où, après avoir fermé derrière elle la petite porte de bois, elle coule vers moi un regard d'une rare charge émotionnelle, si riche que je serais bien en peine de décrire ce qu'il exprime exactement.

L'effet ne s'atténue que très progressivement.

Je ne suis pas le seul dans ce cas. D'autres subissent de plein fouet la magie de son retour, comme si elle était revenue transfigurée. Non, plutôt comme s'ils effectuaient une rencontre capitale.

Quant à Simon… Rien n'a changé. J'ai toujours aimé ce mélange de tact et de goujaterie, de grossièreté et de gentillesse qui fait de lui un personnage comique mais redouté car imprévisible. Pourtant, je n'apprécie que modérément les plaisanteries aux dépends d'autrui. Pour Simon, comme pour Jahar, j'éprouve une bienveillance naturelle qui me pousse à lui pardonner ses excès.

« On vous a cherchés partout, martèle effrontément Walter avec l'insupportable ton qu'adoptent les enfants quand ils désirent imiter les grandes personnes.

- Nous avions simplement envie de marcher un peu, explique Melinda à Julien, qui hésite sur l'attitude à adopter.

- Nos voisins sont rares. Mais si une voiture était passée sur ce chemin de campagne non éclairé, elle vous aurait fauchés. Pourquoi n'avoir pas emporté de lampe de poche ?

- La lune est claire », répond distraitement Melinda qui regarde tout autour d'elle.

Je constate que seuls ceux qui n'ont pas été subjugués par son retour lui posent des questions, mais je n'ai pas le temps de m'arrêter à cette constatation car la fin de ce petit événement relance la soirée. Quelqu'un songe à mettre de la musique. Il est temps de sortir les boissons fortes qui nous aideront à traverser une partie de la nuit.

Melinda rejoint le salon où les conversations ont pris un tour plus badin. Elle s'assoit à côté de Jahar et échange quelques amabilités. Je l'entends rire, ce qui me surprend d'autant plus que Melinda est de celles qui tiennent Jahar à l'écart. L'heure de la grande réconciliation aurait-elle sonné ?

Le lendemain, ceux qui ont accepté la balade proposée par Antoine se retrouvent, comme convenu, dans son chalet à Eyne. Quelques convives de la veille ne sont pas de première fraîcheur. J'avoue que je suis du nombre. Comme on pouvait s'y attendre, Simon, peu sportif, s'est désisté, ainsi que Vanessa, au vif regret de Selim. Les autres, Manu, Abacar, Christelle et des relations d'Antoine que nous n'avons guère l'occasion de fréquenter, sont prêts à en découdre avec les rochers. Il est question d'effectuer, pour ceux que la chose amuse, un brin d'escalade après le pique-nique.

Le beau temps n'est malheureusement pas au rendez-vous. Un vent froid descend de la montagne, qui contraste avec la douceur de la veille. Les nuages sont bas. Moins d'une heure après une marche relativement aisée sur un sentier de randonnée, nous sommes environnés de brume.

Je m'étonne que Béatrix ait tenu à emmener la prunelle de ses yeux. Walter a très vite commencé à se plaindre et, comme c'était prévisible, l'un d'entre nous a été obligé de le prendre sur ses épaules. C'est Jahar qui l'a porté le plus longtemps. J'ai réussi à échapper à cette corvée. Bien entendu, lorsqu'après trois heures de marche, nous avons posé les sacs, le mouflet s'est mis à courir dans toutes les directions, au gré du téléguidage sonore de sa mère qui lui interdisait de s'approcher de la falaise, de disparaître de l'autre côté de la colline, de trop s'éloigner du groupe.

« C'est cette paroi que nous attaquerons après le déjeuner. »

Antoine désignait, à un quart d'heure de marche d'ici, une falaise de deux cents mètres qui comportait, à vue d'œil, au moins deux passages délicats dépourvus d'aspérités. J'ai jeté un regard envieux en direction de la pente boisée que nous avions longée, persuadé que ma digestion serait

meilleure sous les frondaisons des arbres, parmi les fougères.

Alors que nous déballons nos provisions, l'infatigable Selim remet le couvert. Au menu, soupe d'électrons, gratin de quasars arrosé de fluide quantique. En réalité, c'est Alison qui l'a relancé après avoir déclaré son impuissance à comprendre l'inflation cosmique de Guth et le modèle chaotique de Linde.

« Imagine le vide avant la naissance de l'univers. Un vide quantique bourré d'énergie.

- S'il n'y a que le vide… commence Alison.

- Ne pense pas au vide comme au néant.

- *Le plein provient du vide*, récite Jahar, *et le vide continue à agir dans le plein.* Un enseignement du Tao. Lao-Tseu a encore écrit : "*Le tout et le rien ont même visage… Le Tao est le vide mais le vide est inépuisable*."

- Si tu veux, c'est de l'énergie au repos. Il est curieux que deux mille cinq cents ans avant nous le Tao ait eu l'intuition de la nature de l'univers. Un vide plein de particules virtuelles… de la matière potentielle. De la même manière qu'une corde de guitare tendue est pleine de sons virtuels. Imagine à partir de là une légère fluctuation locale. Un pincement. Une vibration d'où naît la matière, l'univers entier ! Certains naissent et meurent aussitôt, car l'énergie de la gravitation et celle de la matière sont de quantité égale et s'annulent. Mais par bonheur, certaines fluctuations traversent une période d'inflation qui leur permet de durer un peu plus longtemps… un temps infini à notre échelle. »

Alison reste songeuse un moment.

« Je pense aux images de *Fantasia*. Le passage qui visualise la vibration des sons…

- Et maintenant, encore plus fort ! poursuit Selim. Rien n'empêche, en théorie, que d'une fluctuation locale, au sein de notre univers, n'en jaillisse un autre, comme un rameau issu de la branche. Lequel peut à son tour engendrer de nouvelles extensions.

- Des univers parallèles qui naissent à chaque instant, intervient Melinda, dont certains sont assurés de durer, voire de créer d'autres univers. »

Je prends conscience de l'hésitation de Melinda et suis son regard. Jahar, dans mon dos, jette rapidement un œil à sa montre. Evi me tend la boîte de pâté pour que je tartine mon pain.

« C'est tout à fait ça ! approuve Selim. Pour Linde, ces différents univers sont comme des bulles collées les unes aux autres. Une mousse d'univers !

- Mais il est impossible de passer de l'une à l'autre, complète Melinda en mordant dans sa pomme. »

Sourire approbateur de Jahar.

« Va savoir… reprend Selim, optimiste. Toute particule piégée par une énergie supérieure à la sienne a une probabilité non nulle de s'échapper. Si la théorie quantique admet qu'une particule peut sortir d'un trou noir, elle peut aussi autoriser un passage d'un univers à l'autre.

- Et si tu autorisais le passage de la bouteille de vin ? intervient Evi. J'ai besoin de créer des fluctuations dans mon gosier.

- À ce stade, on peut tout affirmer et son contraire, remarque Anouk, incrédule, du moment qu'on ne peut rien prouver. Des calculs mathématiques justes n'entraînent pas la réalité d'un phénomène.

- Un trou noir pourrait-il constituer un passage ? demande Alison. La gravitation y est si forte, si réduite en un point minuscule qu'elle déchire la trame spatio-temporelle de notre univers comme une aiguille traverse une étoffe…

- Les hypothèses de notre naïve ne sont pas si fantaisistes, dis-je en me prenant au jeu des

spéculations. Et si les trous noirs, certains du moins, sont des réservoirs d'énergie qui, lorsqu'ils sont pleins, donnent naissance à un nouvel univers ?

- Et le nôtre ? Que devient-il ? demande Selim.

- Comme ton grand-père… Il a assuré sa descendance et s'est éteint ! »

Selim penche plutôt pour un système de vases communicants. L'énergie qui s'échappe d'un univers est compensée par l'apport d'un univers contigu. Je vois ça d'ici : un supplément de matière entraîne une contraction, un Big Crunch, qui peut être évité si une nouvelle fuite empêche l'effondrement gravitationnel, comme un soufflet de forge en perpétuelle action. Anouk, toujours plus réfractaire aux élucubrations, proteste vigoureusement. Si les univers contigus sont différents du nôtre, la matière qu'ils injectent devrait être aussitôt détectée.

« À moins que nous ne sachions pas la reconnaître, proposé-je. Quelle serait sa signature ?

- L'électromagnétisme, suggère Jahar. L'univers est trop peu homogène pour n'avoir été façonné que par la seule gravitation. La magnétohydrodynamique est la piste à creuser. La variété des phénomènes physiques engendrés par l'action de la gravité et de l'électromagnétisme pourrait nous aider à déterminer la signature de l'univers, avec plus de précision que le rayonnement de fond. »

Comme si notre compagnie devenait compromettante, Anouk effectue quelques pas, récupère un morceau de fromage et s'en va le manger à l'écart.

« Vous racontez décidément n'importe quoi ! Plutôt que d'élever des échafaudages précaires, vous devriez placer vos facultés de raisonnement au service d'une connaissance plus pragmatique. Il y a tant de phénomènes célestes mal connus qui méritent notre attention et nous aideraient à comprendre l'univers. »

Selim hausse les épaules, goguenard.

« Mais c'est tellement beau de s'imaginer des voisins ! »

La conversation s'effiloche ensuite. Jahar et Selim s'aventurent sur des terrains plus ardus, en vue, il me semble, d'une éventuelle collaboration. L'Indien ne propose pas moins que d'écrire la fonction d'onde de l'univers, ce qui provoque le rire d'Anouk. Melinda écoute, bienveillante, les reformulations d'Alison et répond aux questions qui la gênent encore. Je ne cesse de la détailler, ne comprenant pas par quel sortilège je lui ai soudain trouvé plus d'aura, de charisme. Elle ramène comme d'habitude une mèche rousse en arrière, dans un geste caressant qui va du front à l'oreille, elle a ce même sourire traînant, un peu indécis, quand elle écoute une personne, prêt à se transformer en marque de sympathie, d'amusement, de connivence… Elle est exactement la même. Evi, à qui je pose la question, me le confirme. Elle n'a rien remarqué. Seul mon regard a changé.

Les volontaires pour l'escalade ne s'attardent pas, craignant que le brouillard ne les surprennent avant de parvenir au sommet. Les restants s'éparpillent dans la forêt à proximité ou poussent jusqu'à la colline voisine. Evi me contraint à l'immobilité en choisissant mes cuisses pour oreiller. De temps en temps, je braque les jumelles vers la paroi afin de m'assurer que l'ascension se déroule bien. Le calme et la majesté des lieux incitent à l'indolence.

Le ciel qui s'était dégagé est à nouveau gris. Un brouillard s'installe lentement. La colline voisine n'est plus qu'une épure achevant de gommer les derniers détails. La paroi est heureusement encore assez nette. Les écharpes de brume ne font que la longer. Je frissonne en pensant aux copains subissant les assauts du vent.

Béatrix se met soudain à hurler.

« Walter ! Où est passé Walter ?

- Il jouait par là », répond Evi en se redressant.

J'en profite pour récupérer mes jambes. Je réalise à présent pourquoi je me sentais si tranquille. Sale Môme n'était pas dans les parages.

« Oh, mon Dieu !… Walter !… »

Dans ces conditions, je me porte immédiatement volontaire pour partir à sa recherche. Je tiens à épargner mes oreilles et à éviter les ennuyeuses complications si la disparition se prolonge ! J'ai toujours été très maladroit pour consoler.

Je grimpe au sommet de la colline tandis qu'Evi et Béatrix se tournent du côté de la forêt. À une soixantaine de mètres de là, silhouettes fantomatiques aperçues à travers une vitre épaisse, je distingue le pull jaune de Melinda, la silhouette longiligne de Jahar. L'enfant de petite taille, au centre, et qui leur donne la main, ne peut être que Walter.

Je les apostrophe. Ils ne m'entendent pas. Le trio s'enfonce dans le brouillard et disparaît derrière une bosse.

« Tout va bien. Walter se promène avec Jahar et Melinda… » Je réalise alors que je parle dans le vide. Béatrix et Evi ont dévalé la pente en direction des arbres. Quelque chose comme la conscience d'être entraîné derrière l'horizon événementiel d'un trou noir me paralyse lorsque Evi lance dans le vent des paroles à mon adresse.

« Il est là ! Tu peux revenir. »

Effectivement, Walter court avec toute la vitesse de ses courtes jambes en direction de sa mère qui écarte les bras. Je trouve touchant le fait que le fils s'y engouffre pour plaire à sa mère, même si de son point de vue, aucun événement alarmant n'a troublé ses jeux. J'admire l'éclat de son sourire, franc et direct. Ce gosse est finalement très sympathique. Mais son insupportable mère, trop possessive et protectrice, massacre son éducation. Il se met à pleurer dans son giron, comme s'il venait de traverser de terribles épreuves.

Un malaise joue de mon estomac comme d'un punching-ball. Je dois réagir. Je dévale la pente à la suite du trio. La voix d'Evi me parvient très affaiblie.

« Reviens, puisqu'on te dit qu'on l'a retrouvé ! »

L'herbe gorgée d'humidité est devenue glissante et par deux fois je poursuis ma descente sur les fesses. Je suis inquiet, très inquiet, à tel point que je me reproche tous les trois pas de ne pas faire demi-tour. Émergeant d'un talus, roc, terre et végétation mélangés, Melinda et Jahar avancent à quatre pattes, s'agrippant aux herbes folles pour faciliter leur ascension. Aucun des deux ne m'a encore repéré. Aucun des deux. Le troisième, le petit, ne réapparaît pas.

Quand la pente devient moins raide, ils se redressent.

« Où est Walter ?

- Avec sa mère, bien sûr. »

Le sourire de Melinda me rassure. Mais le ton de connivence qu'elle a employé suppose que je suis dans la confidence alors que j'ignore tout de ce qui se trame.

« On vous a vus vous éloigner dans le brouillard… »

J'ignore pourquoi je me suis exprimé à la troisième personne, comme si je n'avais pas été le seul témoin de la scène. Une manière inconsciente de me protéger ? Je ne me sens pourtant nullement menacé.

« Oh, c'est très simple, rétorque Melinda sur le même ton ironique. Mon sac à dos me pesait. Alors

nous l'avons porté à deux. »

Jahar et elle le saisissent chacun par une bretelle et marchent en le balançant. Je m'efforce de retrouver les images de la scène. Il me semble que Walter a sautillé. Ce sac placé entre eux deux peut-il ressembler de loin à un enfant qu'on tient par la main ?

« Montons », propose Jahar.

Nous rejoignons l'aire de pique-nique où se rassemblent ceux qui se sont égaillés dans la nature à présent que le temps rafraîchit.

« Où en sont-ils ?

- Presque au sommet, répond Anouk qui observe les alpinistes aux jumelles.

- Ils ne seront pas là avant une bonne heure, quoi ! conclut Evi en collant son dos contre moi pour que je l'enlace. Le sentier qui contourne la paroi fait de longs détours. »

Elle frissonne. Nous devrions trouver une activité qui nous oblige à bouger. C'est Walter qui la suggère en courant entre les jambes des adultes. Comme des gosses, nous nous poursuivons à tour de rôle, riant quand une chute nous envoie glisser sur l'herbe, soufflant en remontant éperdument la pente. Walter n'a jamais été aussi excité qu'en nous voyant participer à des jeux d'enfants. Devenu le chasseur, je plonge dans ses jambes et il pousse des cris joyeux tandis que nous roulons ensemble dans le pré. Je ne me reconnais pas.

« C'est d'accord ! Vanessa nous rejoint si Simon passe la chercher. C'est dire si elle déteste conduire de nuit ! »

Alison repose le combiné sur son support et le récupère aussitôt pour appeler Simon. Je note au passage que Selim quitte le fauteuil pour prendre place sur le canapé, pas trop près du bord de manière à ménager une demi-place, qui s'agrandira à l'arrivée de Vanessa. Nous sommes tous un peu vidés après cette promenade. Julien surtout, qui a fait l'effort de participer à l'escalade, reste immobile à sa place, comme hébété. Dans la spacieuse cuisine du chalet, Antoine, Jacques et Béatrix préparent le dîner.

Les moments pénibles de l'après-midi s'estompent progressivement grâce à la chaude ambiance de cette soirée impromptue. Je bavarde avec un peu tout le monde, rit aux plaisanteries d'Abacar, pense à resservir à Walter un verre de sirop avant qu'il ne renverse l'eau sur la table basse du salon.

Un pote d'Antoine, Roland je crois, a tenu à allumer la télé pour suivre le journal de vingt heures. L'information essentiellement sportive du dimanche n'empêche pas Melinda de suivre les commentaires, contrairement à ses habitudes. La situation dans le monde arabe l'intéresse plus particulièrement. D'une façon générale, elle est attentive aux événements internationaux. Je l'entends encore nous seriner ses opinions sur le catastrophisme et le sensationnalisme du journalisme tel qu'il se pratique de nos jours, et son refus de nourrir son esprit avec la misère du monde. La veille, alors qu'il était question des rapports tendus entre l'Inde et le Pakistan, elle est passée sans jeter un œil sur le poste pour boire un verre avec Jacques et Vanessa dans le jardin.

Cette dernière nous rejoint enfin, poussée en avant par Simon comme si elle était une prisonnière capturée par un soldat. Simon claque des talons et effectue un salut militaire.

« Voilà celle qui désirait se soustraire à notre compagnie. On la viole tout de suite ou on la torture d'abord un peu ? »

Je reconnais bien là le style discutable de Simon. Tout le monde ne rit pas, d'ailleurs. Le fait que ce soit un psychanalyste qui s'exprime ainsi en gêne plus d'un. Vanessa joue pourtant le jeu, croisant les poignets comme si elle était ligotée. Sa mine effarouchée est très convaincante !

Un subit élan de sympathie m'a saisi quand elle s'est présentée, comme si je découvrais enfin sa véritable nature, gaie, enjouée, espiègle. Je la trouve soudain admirable sur tous les plans. Qu'elle se livre à ce sketch avec Simon est digne d'éloges pour une femme qui jusqu'à présent a refusé de frayer avec la grossièreté. Du moins, avec un type particulier de grossièreté. Car elle l'est à sa manière. Mais je ne parviens plus à trouver déplacées les réflexions qu'elle balance parfois. C'est, comme semble le penser Selim, de l'ingénuité.

À mon troisième apéritif, un peu largué, je m'assieds en retrait sur les marches menant à l'étage. Notre bande de copains s'est répartie en deux groupes distincts, en raison de la géographie des lieux mais selon une distribution inhabituelle. J'ai l'impression que les affinités naturelles sont en train de changer, bien que je ne sois pas en mesure de déterminer si celles-ci sont temporaires ou procèdent d'une modification profonde de la cohésion de l'équipe.

Jahar semble désormais mieux accepté par les autres. Ou plutôt, ce sont les autres qui sont allés à lui. Melinda, Abacar, Rebecca, Simon et Vanessa, la vaporeuse Vanessa, forment à présent un nouveau noyau autour duquel gravite Walter, en raison peut-être de la sympathie qu'on lui manifeste depuis peu. Selim, qui s'est rapproché de Vanessa, détonne au milieu d'eux, comme un nouveau venu désireux d'intégrer un cercle de relations. Evi, Anouk, Béatrix, Julien, Jacques, Antoine et les autres discourent de leur côté, sans rien remarquer.

Les semaines suivantes confirment cette impression. Nous nous retrouvons souvent le week-end, mais aussi certains soirs, selon les disponibilités de chacun. Le groupe n'est pas toujours au complet, mais les mêmes se retrouvent aux mêmes moments, inséparables comme une communauté de réfugiés en terre d'exil, malgré leur peu de points communs. Je suis pour ma part assez satisfait puisque je les apprécie tous énormément, même si je ne m'explique pas mon changement de sentiment à l'égard de certains. Alison et Antoine nous fréquentent à présent beaucoup plus régulièrement. Ils forment à mes yeux un couple toujours plus aimable pour lequel j'éprouve depuis peu une tendresse accrue.

C'est au cours d'un dîner chez Rebecca que Vanessa, peu au fait des choses politiques, se fourvoie. La situation au Moyen-Orient et les préoccupations concernant l'ensemble de l'Afrique font craindre à quelques-uns une dégénérescence des conflits. Selim ne croit pas un instant à l'éventualité d'une guerre à l'échelle planétaire. La plupart des convives affirment qu'il ne faut jurer de rien, la mondialisation provoquant des bouleversements que les gouvernements ne sont pas capables de maîtriser.

« Il suffit d'une intervention des États-Unis qui déplaise aux Russes ou au monde arabe pour déclencher un holocauste, soutient Vanessa avec aplomb.

- Jamais les Américains ne s'engageront dans un conflit s'ils rencontrent une trop vive opposition des nations antagonistes.

- C'est pourtant bien ce qu'ils ont fait en Afghanistan ! L'intervention militaire contre les Russes… »

Vanessa se tait, paralysée par nos mines ahuries. Un silence gêné suit sa déclaration. Puis Anouk esquisse un sourire condescendant qui en dit long sur l'estime dans laquelle elle tient les gens culturellement attardés.

« Tu dois confondre avec le Viêt-Nam ou avec la guerre du Golfe », dit doucement Jahar. Mais son regard en direction de Vanessa est accusateur.

Anouk saisit une pomme dans le saladier et entreprend de la peler.

« Admets cependant que les risques de dérapage étaient forts, au moins dans un premier temps. Bien des Français ont eu peur lors de l'invasion du Koweït !

- À l'époque, ça ne m'a jamais empêché de dormir !

- Tu ne faisais peut-être pas une bonne analyse de la situation, se moque Anouk. À la fac, déjà… »

Je note que Vanessa se garde bien de réintégrer la discussion. La bourde qu'elle a commise ne la submerge pas de honte. Elle la paralyse. Et je lis de la peur dans ses yeux. Nos récentes conversations cosmologiques commencent à prendre sens.

La conversation empruntant à nouveau d'autres chemins, des apartés se créent. Jahar, parti pêcher une bière dans le frigo, en profite pour respirer l'air frais du dehors. Ce mois de septembre est l'un des meilleurs que nous ayons connus.

Je le rejoins sur le balcon et regarde avec lui les lumières de la ville en contrebas. Il est temps de me lancer à l'eau.

« Comment s'est terminée cette guerre d'Afghanistan ?

- On ne parle pas de ça devant témoins, jamais… »

Jahar a un mouvement de recul. J'ai cru un moment qu'il allait me laisser là.

« Désolé. Je croyais que nous étions amis…

- Ça n'a rien à voir. Nous avons tous prêté serment.

- Parlons astrophysique alors… La signature de l'univers d'origine peut-elle être mesurée ?

- Je l'ai suggéré cet après-midi. Le magnétisme… »

Forcément, Jahar et les autres scientifiques qui ont exploré cette voie ont de l'avance sur nous. Le magnétisme, j'y suis sensible, j'en éprouve les effets dès que *l'un d'eux* se présente.

« C'est la précision de cette mesure qui permet de choisir son point de chute. Comment ?

- Alors, on fait bande à part ? demande Evi qui vient s'accouder à côté de moi, un verre à la main.

- Certains depuis plus longtemps que tu ne le crois », dis-je en tentant de masquer ma colère, qui enfle à mesure que je réalise les implications de ma découverte.

Evi ne réagit pas, incapable de comprendre le sens de ma remarque. Elle pose la main sur la mienne, en signe d'affection. Jahar en profite pour s'éloigner. Je le vois qui discute avec Selim.

Evi n'est pas sensible, comme moi, au magnétisme. Elle est d'ici. Ma colère inflationniste ne passe pas. Les implications de ma découverte… J'en veux à ma mère à présent.

« Rentrons, proposé-je. J'étouffe ici ! »

Elle me regarde, surprise.

« Je croyais que vous vous entendiez mieux avec Vanessa. Tu as même fini par accepter Walter. »

C'est bien ce qui me révolte. Mais cela, je ne peux pas le lui avouer. Plus tard, peut-être. Quand j'aurai eu une explication avec ma mère.

Jahar est un homme charmant, réservé, extrêmement brillant dans sa partie mais d'une froideur qui dissimule un égoïsme forcené. D'ailleurs, il n'a jamais reçu la bande chez lui, seulement invité les copains en petit comité. Simon est expansif, marrant même dans ses outrances. Mais il sacrifie tout le monde sur l'autel de la plaisanterie. A-t-il de réels amis ou uniquement un public qu'il cultive très égoïstement ? Inutile de s'étendre sur Vanessa, dont le narcissisme reflète le monstrueux ego. Melinda, si présente et si discrète à la fois, cultive le sens de l'amitié pour assurer ainsi son immunité et sa protection ; elle est serviable par intérêt. Abacar, Rebecca et les autres, toujours plus nombreux : des monstres d'égoïsme ! Et ma mère aussi.

Depuis sa dernière opération, elle a le cœur fragile. L'infirmière m'a recommandé de lui éviter les

mauvaises nouvelles. Elle m'abandonne dans le couloir au fond duquel se trouve la chambre de ma mère et retourne à sa permanence. Sa quiétude sera de courte durée puisqu'un retraité en chaise roulante se dirige droit vers son bureau.

Je frappe à la porte. J'entre. Ma mère a l'air contente de me voir. Je limite cependant les effusions. Mon cœur est un feu de glace. Elle remarque bien entendu mes dispositions peu amènes et s'en inquiète.

« Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit, maman ? Pourquoi ?

- De quoi parles-tu ? »

Elle est allongée dans son lit, le fil d'un cathéter, comme une corde cosmique, la relie à la poche médicamenteuse, bulle d'univers pharmaceutique nécessaire à ses fonctions vitales, fontaine blanche lui dispensant l'énergie dont elle a besoin. La fatigue sur son visage fait place à l'étonnement, mais la crainte que je lis dans ses yeux m'indique qu'elle a compris. Par dévotion filiale, je la traite néanmoins avec ménagement.

« Il existe des gens qui ont des interprétations historiques différentes des nôtres, comme s'ils n'avaient pas vécu les mêmes événements. Les divergences sont parfois très prononcées. Comme l'intervention des États-Unis en Afghanistan, lors du conflit avec l'URSS. La connivence qui est la leur est étrange, comme si, je ne sais par quelle alchimie, ils détectent immédiatement qui appartient à leur camp ou non. C'est comme un signe de reconnaissance, qui provoque aussitôt un élan de sympathie envers l'autre. Il n'y a rien de vraiment étonnant à cela. Après tout, les touristes à l'étranger aussi s'identifient aisément entre eux et sympathisent immédiatement, alors qu'ils se seraient royalement ignorés dans leur pays d'origine.

- Nicolas, mon petit… »

Des larmes embuent ses yeux. Elle a un geste implorant dans ma direction, pour me demander de me taire, mais je ne suis pas encore décidé à accepter ses explications. Il faut d'abord qu'elle sache avec quels solides arguments elle aura besoin de les étayer si elle désire me revoir.

« Ils forment une communauté toujours plus grande, indécelable, ou presque, puisqu'ils partagent avec leurs proches le même vécu, les mêmes relations, à quelques infimes variations près. Va-t'en savoir si le vieux copain qui ne te remet pas a un trou de mémoire ou s'il ne t'a réellement jamais rencontré. Le seul moyen d'être fixé est d'être attentif à ces accès de sympathie qui te gagnent en présence de l'un d'eux. C'est surtout le moyen d'être fixé sur ta propre nature. »

À présent que je me tais, ses pleurs l'empêchent de parler. Un instant l'émotion m'étreint. J'espère que je ne me suis pas trompé. Après tout, Walter a bien été substitué à l'insu de sa mère. Mais de vieux souvenirs remontent à la surface, les sourires que ma mère adressait à des inconnus alors qu'elle me ramenait de l'école. La discussion spontanée au supermarché, chez le médecin, entre gens du même monde - et quel monde lointain !

« C'est pour toi que j'ai fait tout cela, pour toi ! Je voulais que tu vives, que tu aies une existence longue et sereine. Pas que tu disparaisses dans un trou noir avant l'âge de tes quinze ans ! »

Un trou noir ! Ma mère a toujours été obsédée par ce phénomène avant même qu'il ne soit scientifiquement démontré. Ceux qu'on sait tapis au cœur de notre galaxie sont pour elle un sujet d'angoisse permanente.

« Pour moi ! Et qu'as-tu fait pour l'enfant qui vivait ici ? Un gosse que j'ai condamné !…

- Non, pas toi. Tu n'en savais rien… Nous devions jurer de ne jamais rien dire. Je n'ai jamais manqué à ma parole. Je ne voulais pas que ce souvenir te hante… Oh, Nicolas, j'avais presque

oublié… »

Elle brandit ce respect de la parole comme une preuve d'innocence et d'irresponsabilité !

« Et papa ? Lui aussi…?

- Il était déjà mort. Et je l'ai enterré une seconde fois ici, deux ans plus tard. Il fallait s'y attendre, avec tant de similitudes. Tu vois que j'ai aussi porté ma croix… »

Je m'abstiens de répondre. Je recule doucement, ma décision prise. Les bras de ma mère se tendent vers moi mais j'aurais frémi si elle m'avait enlacé.

« Nicolas !…

- Sois tranquille ! Tu ne retourneras jamais d'où tu viens… »

Alors que je descends les marches qui mènent au hall, je perçois les bip-bip affolés d'un système d'alarme. Je ne me retourne même pas.

Il est presque dix-neuf heures. Vanessa a largement eu le temps de rentrer de son cabinet d'esthéticienne. Elle est la plus vulnérable du groupe. Il sera facile de la faire craquer. L'élan de sympathie, comme les coups de foudre, ne résiste pas à une fréquentation assidue.

Sa voiture est effectivement garée devant l'immeuble à haut standing. Quinzième étage. Vanessa m'ouvre, le sourire aux lèvres bien qu'elle soit un peu étonnée de ma visite impromptue. En pénétrant dans le salon, j'ai la surprise d'y trouver Jacques, un verre à la main. Les yeux du viticulteur pétillent quand il me voit. Mais ils sont fatigués. Au fond de ses prunelles sont encore gravées les horreurs qu'il a contemplées.

Le plaisir que provoque cette rencontre douche ma détermination. Mais je peux aussi profiter de ce récent transfert pour parler franchement.

« Ça doit faire plaisir, non ? dis-je en désignant la bouteille de rosé sur la table. Après tout ce temps… »

Il acquiesce, tombant dans le panneau.

« Tu es arrivé depuis longtemps ?

- À peine une heure », dit-il. La phrase n'est ambiguë pour aucun de nous deux.

Vanessa, qui ramène un verre, me jette un regard soupçonneux. Elle commence à comprendre que nous ne sommes pas forcément du même bord, aussi je me hâte.

La vue est belle depuis les larges fenêtres du salon. La pluie qui a lavé la montagne la rend resplendissante. Elle s'enveloppe des derniers feux du soleil comme d'un peignoir pour sécher ses parois étincelantes. Plus bas, la ville veinée de routes. La circulation y est fluide actuellement. Tout est calme. Tout est intact.

« C'est beau, non ? C'est reposant. Ça aussi ça doit faire du bien. »

Brusquement, Jacques s'effondre, pleurant à grosses larmes. L'émotion, bien sûr. Vanessa ignore si elle doit l'exhorter à se ressaisir ou lui prêter une épaule réconfortante.

« Ce doit être terrible en ce moment », dis-je avec une sincère commisération.

Peut-on reprocher aux humains leur faiblesse ? A-t-on le droit de condamner celui qui, sachant que la fin est proche, saisit la planche de salut, la seule qui passe à sa portée ? Je n'ai pas le courage de lui parler de l'ami dont il a pris la place, qu'il a envoyé dans un enfer dont je refuse de connaître les détails, cet ami disparu dont la réplique est en face de moi et dont la perte me paraît encore plus irrémédiable parce que je peux à loisir le contempler, retrouver ses gestes, ses expressions, entendre le son de sa voix tout en sachant que ce n'est pas exactement lui en face de moi, que ce ne sera plus

jamais lui… Je me rends compte que je ne vis plus qu'avec des fantômes. Je ne supporte pas de savoir que j'en suis également un.

« Allons, allons… le cajole Vanessa. Souviens-toi de l'entraînement… Il ne faut rien montrer, rien éprouver. Il faut oublier… »

Elle lui conseille de sécher ses larmes lorsqu'on sonne à sa porte et va ouvrir tandis qu'il tente de se donner une contenance.

Légèrement crispée, Vanessa s'efface pour laisser entrer Jahar. Je lui enfonce immédiatement mon poing dans l'estomac.

Selim passe une tête ébouriffée par la fenêtre du premier.

« Tu te rends compte de l'heure ? Deux heures…

- Il faut que je te parle !

- Que se passe-t-il ?

- Pas ici. »

Les deux minutes nécessaires pour m'ouvrir la porte l'ont aidé à émerger de son sommeil. Il est seulement vêtu d'un bermuda et d'un tee-shirt, et cherche dans le fouillis du salon un pull qui traînerait sur une chaise.

« Tu es seul ?

- Ne t'inquiète pas… Il n'y a pas de nana en ce moment. Je ne veux pas commettre d'impair alors que j'ai une chance avec Vanessa. Nous dînons ensemble demain. Un tête-à-tête…

- N'y va pas !

- Qu'est-ce qui te prend ? T'as des vues sur elle ? Ça ne va plus avec Evi ?

- Le ticket que tu as avec Vanessa, c'est un ticket pour l'enfer ! »

Comment le convaincre de la réalité d'une histoire aussi folle ? Je le sens sur la défensive. Il se demande si je ne suis pas sous l'influence d'une substance quelconque.

« Jahar compte t'expédier dans un univers parallèle. Vanessa servira d'appât.

- Écoute… Demain, je donne un cours. Alors tes blagues idiotes…

- Il t'expédiera dans l'univers d'où il vient pour que celui qu'il considère comme le vrai Selim prenne ta place, dans cet univers qu'il a créé ! »

Je hurle presque pour qu'il me laisse finir ma phrase. Celle-ci provoque l'électrochoc espéré et je peux poursuivre deux tons plus bas.

« Ou qu'il prétend avoir créé. Pour ma part, je considère cet univers comme aussi réel que celui dont il est issu.

- Tu veux dire que Jahar est devenu fou, c'est ça ? Et que Vanessa le suit dans son délire ?

- La fluctuation du vide… Il sait la provoquer pour déclencher une nouvelle inflation, une copie de son univers condamné, une copie légèrement altérée où les événements conduisant à la perte du premier n'ont pas eu lieu ! Il appartient à une équipe de physiciens qui sauvent l'humanité à laquelle ils appartiennent en la transférant dans un nouvel univers ! »

Je m'aide de ce que Jahar m'a avoué, avec finalement peu de contrainte, pour lui fournir des éléments crédibles. Selim m'oppose brillamment une foule d'objections.

« Mais l'énergie nécessaire pour passer d'un univers à l'autre ! Comment réunir l'énergie équivalente à celle d'un trou noir ?

- Elle est énorme, mais pas si conséquente ! Il ne faut pas s'appuyer sur la seule gravitation mais la combiner avec l'électromagnétisme. La physique des plasmas, en générant un champ intense et concentré n'est pas hors de notre portée. Après tout, on n'a besoin que d'ouvrir une brèche de taille humaine.

- Dans ce cas, pourquoi ne pas faire passer des personnes en masse ? Une seule à la fois, ce n'est pas rentable !

- Il existe une limite physique, liée à la conservation de la matière et de l'énergie. Jahar et les physiciens à l'origine du projet prétendent qu'un déséquilibre trop brutal pourrait créer une fluctuation locale dont on ignore les conséquences. Combien de grains de poussière doivent tomber sur la même corde de guitare pour en extraire un son ? À l'échelle cosmique, cela pourrait signifier une nouvelle expansion, un gauchissement de l'espace-temps ou je ne sais quoi encore. Ils n'ont pas tenu à courir ce risque et ont opté pour une invasion mesurée. Et puis, tu te vois rassembler, de l'autre côté, une centaine, un millier ou un million d'individus pour les expédier dans un monde en voie d'extinction ? Ceci dit, pendant le temps d'ouverture de la brèche, ce sont quand même des centaines d'exilés qui se répartissent à travers le globe. La porte les envoie en des points différents de la planète.

- C'est bien là ce qui me chiffonne. Comment atteindre une telle précision ? Admettons qu'on puisse passer dans un univers parallèle. Qu'est-ce qui t'affirme que tu ne déboucheras pas dans la nébuleuse du Crabe ou à des millions d'années-lumière de la terre ?

- Une application dérivée de la fonction d'onde de l'univers, d'après ce que m'a affirmé Jahar. Je ne suis pas aussi calé que lui en mécanique quantique, mais il serait en mesure de calculer les cordonnées de n'importe quel point de l'univers.

- Je commence à comprendre, émet Selim, songeur, pourquoi Jahar m'a proposé de travailler avec lui à une résolution particulière de l'équation de Wheeler-DeWitt. J'ai répondu que je n'avais pas de temps ni d'énergie à consacrer à cette entreprise hasardeuse. J'ai refusé.

- Tu aurais gagné un sursis. »

Je me dis que c'est acquis. J'ai réussi à convaincre l'un des derniers amis qu'il me reste.

La réputation internationale de Jahar lui aurait permis de travailler avec des physiciens de grande envergure, d'obtenir des crédits dans des laboratoires réputés. Pourquoi avoir choisi un obscur prof de math ? Probablement ne désire-t-il pas attirer trop tôt l'attention de ses pairs de peur de perdre le contrôle de la situation. Mais quel besoin de collaborateurs a-t-il alors qu'il maîtrise la science permettant de passer d'un univers à un autre ? Selim me fournit la réponse dans la cuisine, où nous nous sommes attablés devant un café. Les équations de Jahar ne sont valables que pour l'univers d'origine. Elles ont besoin d'être adaptées à chaque transfert, ce qui nécessite l'aide de physiciens locaux.

« À terme, il disposera de tous les éléments pour proposer la construction d'un prototype dont il sera le responsable technique.

- Pourquoi chercherait-il à maîtriser le projet de bout en bout ?

- Au cas où ce monde connaîtrait à son tour des bouleversements majeurs conduisant à l'extinction de la civilisation… C'est le cinquième univers qu'il fuit. La galaxie a été précipitée dans un trou noir, la guerre en Afghanistan a stupidement dégénéré en un conflit mondial avec un épandage d'armes bactériologiques et chimiques, le train de comètes de Shœmaker-Levy n'a pas percuté Jupiter mais la Terre en libérant une énergie équivalente à cent millions de mégatonnes de TNT, une pollution microbienne des eaux douces, mortelle pour la faune et la flore, s'est répandue à une vitesse foudroyante et a partout entraîné des conflits meurtriers à cause du manque de nourriture, enfin un

nouvel holocauste stupide a décimé l'humanité à partir de la guerre en Yougoslavie. Je suppose qu'il doit exister des univers parallèles proches où le conflit israélo-palestinien a pareillement dégénéré, où un accident de laboratoire a semé la mort, où la pollution a éradiqué la vie sur terre… À chaque fois, Jahar et d'autres ont cherché des univers parallèles plus accueillants. Quelques explorations ont permis d'éliminer les points de chute trop instables mais il semble que ces voyageurs manquent de chance. Ils tombent toujours sur un monde condamné à brève échéance.

- C'est peut-être le dénominateur commun… réfléchit Selim. Ou encore la preuve du lien quantique entre l'observateur et son sujet d'observation. »

Sa remarque ne manque pas de pertinence. Les univers parallèles explorés garantissaient, à première vue, une stabilité susceptible d'assurer la survie de l'humanité. Or, il n'en a rien été une fois l'invasion commencée. Selim suppose chaque étranger déterminé par son monde d'origine, marqué par une propriété qui reste à définir. Quand les envahisseurs sont en faible nombre, l'incidence de cette propriété est nulle. C'est pour cette raison que les réfugiés essaiment sur plusieurs mondes. Quelle est la quantité de personnes nécessaire pour modifier l'orientation globale de l'univers cible, infléchir la courbe de son destin ? Selim ne peut se livrer qu'à des estimations. Cependant, il serait logique de conclure que cette humanité-là ne connaîtrait jamais le repos, car elle est porteuse du cancer qui la ronge.

« Ou alors, l'univers s'effondre quand l'observateur le perturbe par son observation. C'est le problème de la réduction du paquet d'ondes à grande échelle ! Souviens-toi, pour résoudre le paradoxe de Shrödinger, Wheeler a imaginé que les deux états du chat, vivant et mort, continuent à exister concomitamment après la mesure de l'observateur, car celle-ci provoque la scission de l'univers en deux branches ! Or, un observateur capable d'écrire la fonction d'onde de l'univers, et donc d'en effectuer la mesure, provoque instantanément l'extension d'un nouveau rameau.

- Et pourquoi tombe-t-il toujours sur le mauvais ?

- Je suppose que c'est lié à la personnalité de l'observateur. Ou alors une simple question de statistique. Jahar a une chance sur deux. Il est simplement mal tombé cinq fois. »

Prostré sur sa chaise, Selim spécule en grande liberté, insatiable lorsqu'il s'agit d'imaginer les implications de ce qu'il vient d'apprendre. Je reste pour ma part terrifié devant l'ampleur du génocide, car il ne s'agit de rien d'autre à mes yeux. Un génocide planétaire.

Bien entendu, Jahar se considère comme un sauveur de l'humanité. De son point de vue, les univers parallèles ne sont que des univers virtuels, qui n'existent pas avant qu'il ne les crée. Les êtres virtuels qui les habitent ne sont que des copies dont on se débarrasse sans remords. Comme on jette une prothèse devenue inutile. Je me demande ce que deviennent les victimes de ces substitutions. Comment la population d'origine, toujours plus réduite, parvient à les contenir, à les empêcher de revenir dans leur monde ? Quels moyens a-t-elle mis en place ? Sont-ils massivement massacrés à l'arrivée ?

Je me sens sale et moche. Bénéficiaire involontaire de ce transfert, je ne puis échapper à la culpabilité à présent que je sais. J'ai indûment prolongé ma vie. Puis-je revendiquer ma place en ce monde à cause du temps écoulé ? Puis-je prétendre à la paix de l'esprit puisque celui auquel je me suis substitué n'est plus ?

« Voilà, tu es au courant maintenant. »

Selim ne réagit pas immédiatement. Il prépare à nouveau du café. S'asperge le visage en faisant couler de l'eau dans ses mains. Puis il revient s'asseoir face à moi. Le sourire hilare qui étire ses lèvres le fait paraître stupide.

« Génial ! » dit-il.

Au petit matin, je suis allé embrasser Evi. L'odeur de la nuit collait à sa peau, entêtante. Je l'ai caressée lentement, jusqu'à ce qu'elle émerge du sommeil.

« Tu es déjà levé ? m'a-t-elle demandé d'une voix pâteuse. À quelle heure t'es-tu couché ? »

Pour toute réponse, j'ai mordillé son cou et nous avons fait l'amour, lentement, avec une tendresse infinie. À l'instant crucial elle s'est contentée de pousser un petit gémissement, comme si les limbes où elle flottait encore lui interdisaient de manifester davantage sa jouissance. Elle a formulé quelques tendresses qui se sont effilochées en une bouillie de soupirs énamourés. Je me suis bien gardé de la ramener tout à fait dans notre monde. Je craignais qu'elle ne s'y reconnaisse pas. Je n'avais pas fini de m'habiller qu'elle avait à nouveau posé les deux pieds sur les plages du rêve.

« Selim m'attend », ai-je expliqué dans l'éventualité où elle serait encore capable de mémoriser mes paroles.

Mais pas à son domicile.

Jahar n'était pas chez lui quand j'ai retrouvé Selim devant sa porte. Un autre transfert ? Je le supposais plutôt chez Vanessa, en train de prendre la mesure des événements. J'avais donné un coup de pied dans la fourmilière, il devait tenter de sauver ce qui pouvait l'être.

Pendant tout le temps où nous avons pris notre mal en patience, je n'ai cessé de penser à l'enfant que j'avais été à trois ans, regrettant de ne pouvoir me remémorer des détails significatifs, de retrouver la trace d'un quelconque traumatisme. Je ne me souviens que d'une anecdote, sans avoir l'assurance qu'il s'agit d'un souvenir originel tant j'ai entendu mes parents me la répéter. Je pleurais parfois, quand je constatais que quelque chose n'était pas comme avant. Ma hantise du changement n'était pas seulement due à notre déménagement, bien que je ne sois plus en mesure de préciser aujourd'hui les motifs de mes inquiétudes. Mais je me souviens d'une phrase de mon père, un soir d'été où il cherchait à me consoler. J'entends encore sa voix alors que je suis incapable de fixer son visage sans l'aide de photographies : « Regarde les étoiles dans le ciel. Elles, elles ne changent pas ». De là viendrait ma vocation. Ces modifications qui me terrifiaient correspondaient-elles au changement d'univers ? Est-ce le souvenir qui me reste de ce transfert ?

« Je l'entends qui arrive », me dit Selim sur le qui-vive.

Nous nous sommes enfoncés dans l'ombre de la cage d'escalier. L'Indien avait une mine de papier mâché similaire à la nôtre mais il avait gardé tous ses réflexes. Au premier mouvement de notre part, il détale dans la rue.

Selim, que les séjours en montagne ont entretenu, n'a cependant aucun mal à le rattraper. Jahar, à bout de souffle, pointe un couteau vers son estomac.

« Déconne pas avec ça. On veut juste discuter… »

Comme je les rejoins, il comprend qu'il n'aura pas le dessus et laisse tomber son arme.

« Je ne m'en serais pas servi de toute façon, dit Pravadantha en retournant à son domicile. Nous avons besoin de toi.

- Nicolas m'a tout raconté. »

« Tout » est beaucoup dire à en juger le feu roulant de questions que Selim lui pose encore pour satisfaire sa curiosité. Un stellatron serait-il en mesure de fournir l'énergie nécessaire à un transfert ? Quels sont les principes physiques commandant une fluctuation locale du vide ? Comment provoque-t-on la naissance d'un nouvel univers ? Jahar rechigne d'autant moins à répondre qu'il comprend que Selim n'apparaît pas comme un adversaire. Je les laisse parler. Pour ma part, ses immenses

compétences de physicien n'atténuent en rien le dégoût qu'il m'inspire.

Quand les détails techniques me fatiguent ou dépassent mon entendement, je me promène dans le salon aménagé en bureau, jetant un œil sur les dossiers qui s'amoncellent sur une table. La fine écriture de Jahar a couvert d'équations des milliers de pages. La bibliothèque la plus proche de son secrétaire déborde d'ouvrages de physique et de revues spécialisées publiées en Inde, Russie, Grande-Bretagne ou encore aux Etats-Unis. Les exemplaires défraîchis attirent plus particulièrement mon attention. Leur reliure fatiguée indique qu'ils contiennent des passages importants auxquels Jahar s'est souvent référé. Je réalise alors que cette importante documentation ne peut provenir uniquement de notre univers. Le monde qui m'héberge n'a pas encore jeté les bases théoriques du passage vers les univers parallèles. En tremblant, je saisis un épais volume intitulé *Magnétohydrodynamique des modèles inflationnistes de Linde* dont le contenu est trop étranger à nos connaissances actuelles. Le copyright ne m'apprend rien, ni l'imprimatur, mais je tiens cependant entre mes mains de la matière importée d'un autre univers ! Le livre n'a pas été substitué comme l'ont été les personnes. Il est *en plus* et je me demande à partir de quelle quantité de molécules supplémentaires l'expansion de l'univers s'inversera pour se replier sur lui-même.

Je replace le livre sur son étagère, avec le sentiment d'avoir caressé le diable. Jahar a suivi d'un œil inquiet mes investigations. Le vertige qui me saisit ne doit rien à la fatigue.

« Une question, dis-je. Quel est le pourcentage de population transférée à ce jour ? Et quels effets les gens ont-ils emporté avec eux ?

- Un millième sur quarante ans, je crois. Et personne n'a rien emporté, pas même un souvenir qui lui est cher, de peur qu'il n'existe ensuite en deux exemplaires sur ce monde. Par contre, nous récupérons tous les effets dont disposent les… déportés et que les transférés ne posséderaient pas. »

Le terme de déporté sonne désagréablement à mes oreilles, mais je feins de ne pas l'avoir relevé.

« Un millième… Quelque chose comme six millions de personnes…

- C'est assez peu, tu en conviendras, répond froidement Jahar. Sur d'autres mondes, le pourcentage est bien en deçà.

- Comment sélectionnez-vous les candidats ?

- L'unique sélection est la compatibilité de la personne avec l'univers cible. Elle doit être parfaitement ressemblante à son homologue, et pas seulement sur le plan physique, mener une vie strictement identique, avoir des amis similaires. En d'autres termes, son existence, au moment du passage, doit pouvoir se calquer sur celle de son double… du moins, pour ce que nous pouvons en juger. Les enquêtes sont assez longues au début. Imagine qu'un mari fidèle passe dans un univers où il a une maîtresse et qu'il ne la reconnaît même pas quand elle se précipite dans ses bras !… L'observation nous permet également de connaître les récents événements de la vie quotidienne. À cette échelle, mille détails varient. Nous les communiquons aux personnes en attente de transfert durant leur formation.

- Tout cela suppose un nombre important d'observateurs ! Tu ne crains pas que la loi de conservation de l'énergie, l'apport de matière…

- C'est beaucoup plus simple à gérer. Les transférés sont nos principaux informateurs. »

Je n'avais pas imaginé que ma mère puisse également être une espionne ! Devant mon silence interloqué, Selim en profite pour reprendre la parole.

« En agissant de la sorte, vous ne luttez pas seulement contre le danger qu'il y aurait à être démasqué ?

- Non. Nous avons fini par acquérir la conviction qu'une colonisation trop massive ou trop étrangère à la réalité locale contamine l'univers. Sur d'autres terres, la civilisation et parfois l'univers lui-même s'effondre.

- Comme si vous infectiez un corps étranger », dis-je.

Je ne puis m'empêcher de comparer ces envahisseurs à des bactéries dont la concentration provoque, à un moment donné, l'apparition de la maladie.

« Ce monde est le plus stable que nous ayons connu, poursuit Jahar. Les autres ne tiennent en général que dix ans. Les émigrés qui arrivent en ce moment ou qui s'en vont occuper des mondes plus fidèles à leur image en sont à leur troisième exode. Ceux d'ici n'ont jamais eu à partir. Peut-être avons-nous trouvé la bonne formule. Ou peut-être existe-t-il une infinie probabilité de mondes destinés à disparaître. Notre civilisation a toujours été fragile, n'est-ce pas ? »

La colère, l'effroi, l'indignation m'étouffent littéralement. Je m'efforce d'inspirer profondément pour retrouver mon self-control. Jahar et les siens n'éliminent pas seulement les individus qu'ils déportent dans des univers condamnés, ils détruisent également les civilisations qu'ils colonisent en leur inoculant leur virus.

« Rien ne dit que sa destruction n'a pas commencé mais que ses effets ne sont pas encore perceptibles, dis-je. Vous êtes dangereusement inconscients.

- Nous créons ces univers ! rétorque Jahar avec véhémence. Ce ne sont que des copies que nous manipulons à notre convenance.

- Si la copie est parfaite, hurlé-je en me précipitant sur lui, pourquoi procéder à des substitutions ? Quelle différence cela fait-il ? Quelle différence ? »

Selim nous sépare avant que je ne l'étrangle tout à fait. Je m'enfonce dans un fauteuil, avec l'envie de tuer comme de pleurer. Je me demande comment continuer à vivre à présent.

« Dans les autres mondes, demande doucement Selim, avez-vous écrit la fonction d'onde de l'univers avant ou après l'apparition de problèmes ?

- Avant, confie Jahar. C'est l'essentiel de notre travail, à nous autres physiciens.

- Et ici ?

- J'en suis chargé mais je n'en ai pas encore eu le temps. Il fallait d'abord s'occuper de rapatrier tous les habitants des univers voués à disparaître.

- Il y a là matière à réflexion, tu ne crois pas ?… En s'abstenant de l'écrire, peut-être ce monde restera-t-il intact… Une autre question : le rendez-vous avec Vanessa tient-il toujours ? »

La stupéfaction me laisse sans réaction. Je n'avais jamais imaginé à quel point Selim pouvait être fou.

« Soyons honnête, dit-il. J'ai toujours eu dans l'intention de conclure avec elle, même si je suis volontaire pour le voyage ! »

Je n'ai pas jugé utile de prévenir Evi.

Pour quelle raison l'aurais-je fait puisque ça ne changera rien ? Quand j'aurai plongé dans l'inconnu, le même Nicolas, presque absolument le même, sera à ses côtés. Jahar n'a jamais autorisé les transferts pour les individus qui auraient trop divergé. Ce ne sera pas exactement le Nicolas qui a disparu dans un trou noir, mais j'aurai au moins le sentiment de rembourser ma dette, en partie.

Selim et moi marchons côte à côte en suivant docilement Jahar et Vanessa. Le point de rendez-vous se trouve à quelques pas de chez moi, derrière une haie. Du côté où Simon et Melinda s'étaient

promenés, un soir. Nous avons dit à Evi que nous allions faire quelques pas.

Selim est excité comme un enfant qui s'apprête à visiter Disneyland pour la première fois. La perspective de changer d'univers le rend oublieux des dangers. Il est entendu qu'il pourra observer l'accélérateur électromagnétique, de même qu'il se fera communiquer les formules à l'origine d'une telle application. En échange, il a informé Jahar du danger qu'il y avait à écrire l'équation de l'univers. La rédiger reviendrait à figer celui-ci, à réduire ses virtualités en une seule réalité, dépendante de l'observateur, du moment qu'il aura choisi, et peut-être de sa nature. Est-ce à dire que si un humain originaire de cette terre écrivait la fonction d'onde, l'univers ne connaîtrait pas les bouleversements que le peuple de Jahar aurait autrement provoqués ? Personne ne détient la réponse à cette question. Toutes ces suppositions sont peut-être fausses. Mais il est entendu que Jahar ne s'attaquera à la résolution de cette équation que dans le cas où ce monde serait à son tour menacé. La décision risque d'être difficile à prendre et probablement n'osera-t-il jamais trancher. Nous avons déjà connu tant de bouleversements qui auraient pu nous faire croire à notre disparition prématurée.

Pour ma part, j'ai passé avec Jahar un autre type de contrat. Je lui ai fait jurer de ne jamais procéder au transfert d'Evi. Je n'aimerais pas que la première connaisse le cauchemar qui nous attend ni que la seconde soit souillée par cet acte. Toutes les Evi doivent rester innocentes.

D'ailleurs, Jahar comme Selim ignore que j'emploierai désormais mon énergie à empêcher de nouveaux transferts.

Je me sens mieux, à présent que je vais réparer ma faute.

Selim et moi avançons vers l'inconnu. Sereins.

La Bête du recommencement

Dans les couloirs de la cité de Fershion, la foule amassée en un amalgame de destins sordides semblait vouloir ralentir la course de Ray Noil. Pousse-toi, la grosse adipeuse ! Ray Noil n'a pas de temps à perdre avec tes charmes graisseux. Arrière, l'anabolien squelettique, Ray n'a pas un solcred à te donner. Il n'en aura d'ailleurs bientôt plus pour lui s'il ne redresse pas la situation : une vraie catastrophe.

Mais les débris, les déchets de la galaxie ne l'entendent pas de cette oreille - ou de ce qui leur sert de conduit auditif -, intoxiqués à la taïne, prêtres mutilés et déchus de la religion 17, esclaves en cavale, l'humanité larvaire grouille autour de Ray Noil en quémandant l'aumône, attirée comme la phalène vers la flamme par ses riches vêtements indiquant qu'il n'appartient pas à cette société au rebut. Tout du moins pas encore…

« As-tu vu des Nédèles récemment ? »

Le coq de Brodi ébouriffa ses plumes cassées. C'était une insulte que de seulement évoquer ces mercantiles en sa présence. Un billet de dix solcreds lissa sa crête dans le sens du plumage.

« Trois rues plus loin, à droite, tu en trouveras. Demande à l'auberge de l'Étoile Bleue, Terrien. »

Oui, l'auberge de l'Étoile Bleue, pour y rencontrer des Nédèles. Vite ! Avant que l'entropie ne commence pour lui. Vite, pour que Star Fret connaisse un nouvel essor et que les cuisses de Salnavivve lui soient de nouveau acquises. Les tentacules des Borgiens qui voulaient s'enrouler autour de son poignet ne parvinrent pas cette fois à le retenir.

Pour la première fois depuis des dizaines d'années-lumière, lui sembla-t-il, lui revinrent des images des vertes collines qu'il régissait dans sa jeunesse, sur sa Garnilée natale, loin du tumulte et de la fièvre des planètes du centre de la galaxie. Il aurait pu prospérer ainsi jusqu'à disposer d'un empire, loin des requins de la concurrence, mais à l'écart aussi de la gloire et des honneurs. La folie qui l'avait poussé à briguer les plus hauts postes s'effilochait au vent nouveau soufflant dans son esprit. Les regrets suivent les déboires, perles du même collier d'amertume pesant sur la poitrine de Noil. Comme il aurait aimé retrouver les grands espaces de ses débuts, la petite planète agricole où la puissance et l'ambition ne poussaient qu'avec sagesse, sans frayer avec les mauvaises herbes envieuses !

Dans la taverne, Ray Noil repéra sans faillir les trois Nédèles, attablés dans un recoin obscur, le pichet de grès enserré dans leurs mains basanées, les traits dissimulés par l'ombre de leurs traditionnelles capuches blanches.

Ray ne demanda pas l'autorisation de s'asseoir à leur table. On ne prenait pas de gants avec un marchand, on payait.

« Rayons de rêve, Boulpoils de Samaliens pour vous tenir compagnie, alcools de Serbrume, rien n'est commercialisé, tout est vendu. Ce que tu ne trouves pas, nous le vendons. Ce que tu cherches,

nous te l'obtenons. »

À la fin de la litanie comprenant une liste plus ou moins exhaustive des produits interdits qu'écoulaient les Nédèles, Noil formula sa demande.

« Je cherche une Bête du Recommencement. »

Le silence qui suivit le fit douter de la véracité des colportages glanés sur les satellites et dans les mégapoles de la galaxie.

« Suis-nous », ordonna l'un des trois Nédèles en reculant son siège de bois.

Ainsi c'était vrai ! Le mythique animal aux fabuleux pouvoirs que l'on ne comprenait pas encore, que l'on apparentait à la magie existait bien ! Et il était à vendre ! Il n'y avait pas que les esclaves qui se monnayaient ; on pouvait aussi racheter sa propre existence.

Tous les quatre contournèrent les tables où la lie des espèces intelligentes buvait ses désillusions et passèrent par une porte dissimulée par une tenture. Après avoir longé un couloir où fleurissait le salpêtre et descendu des marches visqueuses et glissantes, ils se retrouvèrent dans une cave obscure, réceptacle incongru d'hétéroclites merveilles ramenées de mondes lointains.

Noil porta la main à sa poche contenant le champ protecteur qui l'aurait aussitôt isolé de l'environnement, mais il ne s'agissait pas d'un guet-apens.

Un Nédèle ouvrit un panier et en sortit une masse blanchâtre qui évoquait un énorme têtard se débattant entre ses doigts crochus.

« Tu connais la Bête du Recommencement, mais peut-être ne la connais-tu pas suffisamment pour l'acquérir sans recevoir d'explications… »

L'impatience croissante de Noil le poussait à demander immédiatement son prix, sans discuter.

« Elle vivra en symbiose avec toi, accrochée à ton cou. Elle deviendra plus effective à mesure qu'elle se fondra dans ton corps jusqu'à y disparaître. Elle te ramènera à la période que tu désires, il te suffira d'y penser. Et tu recommenceras… »

Recommencer… Effacer les erreurs de parcours et les fautes de jugement. Recommencer, l'expérience en plus.

« Si tu meurs, elle meurt. Si elle meurt, elle efface tout, à moins que tu n'entres en possession d'une autre Bête. Mais si tu sais la nourrir comme il faut, tu n'as rien à craindre : sa vie est très longue. »

Recommencer. Une vie harmonieuse loin des faux-semblants…

« Mais la Bête du Recommencement n'apporte pas toujours le bonheur. On ne change sa vie qu'une fois. Qui te dit que le sentier de ta nouvelle existence t'emplira de satisfaction ? Souvent, le destin a attribué à chacun les meilleures conditions selon ses mérites et ses capacités. Il n'est pas toujours aisé de s'en rendre compte…

- Je sais !… Je saurai ! »

Ô combien se serait facile si Noil pouvait disposer de cet étrange animal ! Le faux-pas qui allait mener Star Fret à la banqueroute était aisé à éviter, une fois qu'on avait compris… quand on connaissait la tactique de l'adversaire qui avait réussi à emporter le marché décisif. Tout le reste découlerait de cette action, et l'amour de Salnavivve lui reviendrait.

« Mais peut-être suis-je en train de me laisser embobiner… J'ai tellement envie de croire à l'existence d'un tel animal que j'en viens à le reconnaître dans la première bestiole que vous me présentez. »

C'est peut-être dans cette masse gélatineuse que réside la duperie. Penses-y, Ray Noil, avant de

passer le marché ! Penses-y !

« Veux-tu l'essayer avant ?

- On peut… l'*essayer* ?

- Celui qui emprunte les voies du temps est à la fois présent et absent. Tu auras tout le loisir de remodeler ton passé pendant que nous n'attendrons que quelques minutes. Laisse-moi placer l'animal près de ta nuque. »

En voyant le Nédèle approcher la Bête, Ray eut un vague sursaut de répulsion. Cette chose gluante et d'une blancheur écœurante n'allait-elle pas vampiriser ses énergies ? Savait-il réellement à quoi il s'engageait en acceptant de porter ce… cette chose ?

Mais comme Noil avait déjà pu l'expérimenter en maintes occasions, il était trop tard pour reculer. Il laissa le marchand poser la Bête du Recommencement sur ses épaules, la tête molle tournée vers son cou. D'appréhension, il ferma les yeux, mais une image eut le temps de se glisser sous ses paupières, celle des deux yeux globuleux du mythique animal.

Ray choisit un tout petit essai, un bref parcours de son passé, au moment où l'entreprise de transports stellaires se jetait dans la bataille pour décrocher de nouveaux contrats ou mourir à petit feu. Jusqu'à présent, la poisse avait plutôt accompagné le directeur qu'il était redevenu : tous les marchés filaient dans la poche des concurrents qui s'y entendaient pour magouiller et faire miroiter leurs avantages illusoires.

Restaient deux ou trois affaires à réaliser, assez juteuses pour permettre à la compagnie de survivre. Mais une nouvelle société venait de voir le jour et signa tous les accords, en raison, peut-être, de sa récente apparition sur le marché, de son dossier vierge de tout fret piraté, de toute cargaison spoliée ou non parvenue à destination. Ray apprit trop tard qu'Interstellar Cargo n'était qu'une nouvelle branche de son concurrent le plus sérieux. Cette société n'avait été créée que parce que la réputation de la précédente se trouvait sérieusement entamée. Et, bien sûr, c'était ce qu'il fallait faire au lieu de tenter de redorer son blason. Faire table rase et recommencer. C'était l'évidence même ! Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

Avec une facilité déconcertante, Ray parvint à convaincre ses actionnaires de dissoudre la société pour en créer une nouvelle. Les affaires reprirent sans tarder et Ray se hâta, avec l'empressement qui le caractérisait, de reconquérir le cœur de sa belle, ce qui était plus facile maintenant qu'il avait à nouveau les poches pleines. Mais elle ne lui manifestait pas réellement d'intérêt. Accaparé par ses affaires florissantes, Ray n'avait su la conquérir qu'avec son prestige et l'aimer avec son argent. Sa tendresse se comptabilisait en milcreds, pas en caresses. Noil était responsable de la tournure d'esprit de Salnavivve.

Il pouvait aisément s'attirer ses faveurs mais toucher son cœur supposait qu'il lui consacrât d'avantage de temps et abandonnât, par conséquent, sa quête de puissance. Son amour le décida à revenir en arrière et il sut jouer habilement sur les deux tableaux. Grâce à la Bête du Recommencement, il brossa une toile satisfaisante de sa vie.

« Tu as pu, je pense, juger de l'effet. »

Ray se retrouva dans la cave humide en compagnie des trois Nédèles. Il sentait encore la chaleur du corps de Salnavivve, l'odeur sucrée de sa peau sur la sienne. Tout n'avait été qu'illusion.

« Ce n'était donc qu'une Bête à rêver…

- Tant que tu gardes le contact avec l'animal, tous les possibles coexistent. Si le lien est rompu, ce que tu as imaginé sera réel. Enlève-le en gardant les yeux ouverts si tu ne veux rien changer. Mais si

tu baisses les paupières, apprête-toi à payer.

- C'est que…

- L'essai est terminé. »

Le Nédèle retira l'animal de son cou et Ray Noil ferma les yeux pour fixer l'image de Salnavivve. Une vive douleur se répandit dans sa nuque, confirmant la séparation.

« Le rêve est effectif, répondit un des Nédèles. Tu peux vérifier. »

Ray manipula quelques touches sur son boîtier vidéo extra-plat. Le visage du directeur de Nova Import lui adressa son meilleur sourire. Nova Import était bien le nom de la nouvelle société qu'il avait *rêvée*. Salnavivve se montra bouleversante d'affection et désirait ardemment son retour. Ray Noil faillit partir sur le champ.

Son esprit peinait encore pour accepter la nouvelle réalité forgée avec la Bête du Recommencement. Il fignolerait les détails pendant la symbiose. Le Nédèle lui dit qu'il pourrait encore la parfaire, car il n'était pas resté longtemps en contact avec la Bête, mais que tout se figerait ensuite quand elle aurait mémorisé l'instant du Recommencement.

Des images… Les images irréelles, c'étaient sa vie antérieure, ses peines et ses échecs, tout ce qu'il n'avait pas vécu parce que personne ne s'en souviendrait désormais. Son esprit pouvait-il agir comme un ressort que l'on comprimerait à nouveau et qui se détendrait avec énergie en faisant fi du passé ?

Ray revit les collines de son enfance. Il n'avait plus besoin de ces souvenirs consolateurs. Peut-être, dans son « Recommencement », n'y penserait-il plus jamais. Ou alors, puisqu'il pouvait encore changer l'instant du retour en arrière, Garnilée deviendrait le point de départ de sa nouvelle existence, toujours aussi aisée mais plus paisible. Mais alors, il ne connaîtrait jamais l'appel de l'espace, la folie des mégalopoles - qu'il ne pouvait plus supporter mais dont il se passait difficilement - ni Salnavivve, son amour et son corps, son mépris et sa froideur…

Peut-on vivre avec de faux souvenirs et fonder sa réputation à partir d'eux ? Peut-on supprimer tant de gens, parce que l'on décide de ne jamais les rencontrer, de ne jamais les prendre en amitié, tout en sachant qu'on les a côtoyés un jour ? Il avait sauvé une femme en retenant sa main qui allait saisir un fil électrique dénudé : elle mourrait cette fois… Il avait consolé un enfant, trouvé un emploi à une connaissance dont la vie avait été transformée… Il ne changeait pas que sa propre vie.

Des images… Il allait faire de sa vie un album de photographies mentales que nul ne feuilletterait jamais. Et de sa nouvelle destinée un leurre pour s'illusionner et garder une image de soi positive, qui lui inspirerait confiance.

La Bête du Recommencement allait l'amputer, faire de lui un être incomplet qui n'aurait jamais connu l'épreuve, les désillusions ni l'échec, qui n'aurait jamais savouré la récompense pour ne pas l'avoir âprement méritée, jamais connu la tolérance pour feindre de n'avoir jamais failli soi-même. Voulait-il de ce Ray Noil là ?

Non, il n'en voulait pas.

« Non, je n'en veux pas ! Gardez la Bête du Recommencement !

- L'animal serait-il malade et aurait-il mal fonctionné ? demanda le Nédèle décontenancé.

- C'est moi qui étais malade pour avoir cru que vous pourriez m'aider… Mes problèmes me regardent et c'est à moi seul de les résoudre.

- La Bête du Recommencement a rendu effectifs vos désirs, susurra le marchand dans une dernière tentative pour le faire changer d'avis.

- Si la Bête meurt, sa réalité se dissout, vous me l'avez affirmé.

- Qu'il en soit ainsi », fit le Nédèle en déposant l'animal sur le sol. L'instant d'après, il l'écrasait de son pied. Dans un bruit écœurant de poche d'eau crevée, la nouvelle vie de Ray Noil s'effaça.

Il grimaça, recevant comme une gifle le dédain de Salnavivve, l'agonie de Star Fret. Mais le soufflet allait lui permettre de vivre à nouveau.

« Vous nous devez le prix d'un animal rare et précieux.

- Je le paierai ! »

Ainsi partirent ses derniers solcreds…

Ray Noil se retrouva dans le tunnel de la mégalopole, entouré de la foule bigarrée qui, curieusement, ne lui demandait plus rien.

Adieu Salnavivve ! Je ne pense pas te revoir de sitôt.

Il caressa les deux dernières pièces qui ne pesaient rien au fond de sa poche et sourit tristement. On ne se retourne pas sur son passé.

Il entra dans la première taverne qu'il rencontra et avisa une jeune fille en tunique rouge appuyée sur le comptoir.

Ray Noil la salua gaiement et elle le regarda sans broncher. Pourtant, à la première plaisanterie qu'il émit, il vit rire ses yeux.

« Je vous paie un verre ? proposa-t-il. C'est tout ce que je peux vous offrir… »

Recommencer.

Eclats lumineux du disque d’accrétion

Quand une étoile se contracte, son champ gravitationnel augmente. Les rayons lumineux émis par l'étoile ont de plus en plus de mal à s'échapper. Lorsque l'étoile atteint le rayon critique de Shwarzschild, la lumière reste emprisonnée dans le puits qui s'est creusé. Parvenu en dessous de son rayon critique, l'astre cesse d'être visible. L'effondrement se poursuit sans obstacle jusqu'à ce que matière, lumière et géométrie soient infiniment écrasées au centre, dans une vraie singularité. Le trou noir est né.

La masse informe de Maria est avachie sur le fauteuil fatigué. À la pause pub, elle recommence à arpenter les vingt-quatre mètres carrés du salon, coucou qui peste et souffle à chaque tour.

« Daviiid ! Éteins ce mur et file aux courses ! »

Pendant sa rotation obstinée, les informations défilent sur le mur divisé en quatre écrans scintillants. Qu'est-ce qu'il trafique encore, ce môme ? Pour surfer, il n'est jamais fatigué. Mais pour ramener des provisions…

« La recherche est presque terminée. »

Elle est toujours presque terminée ! Mais il en commence une autre aussitôt après.

… Piscine, aire de jeux et même terrain de golf ! Envoyez-vous en l'air avec Satellite 3000 ! Jusqu'en avril, tarifs minimum pour une semaine dans un décor de rêve ! Satellite 3000, des prix plancher pour mieux planer !

Le terrain de golf est virtuel, elle l'a vu dans une émission.

« Maria, t'as une bière ? »

Éructation lancée par-dessus la musique qu'écoute Louis depuis la chambre. Il ne prend même plus la peine de se déplacer. Il s'est endormi après l'avoir sautée, même pas correctement, à cause d'une substance pas nette, dit-il, et maintenant il se comporte comme le roi de la maison. Quand est-ce qu'il regagne son trou ?

« La dernière, tu viens de la siffler ! » Faut qu'elle hurle pour couvrir les éclats de la Tempatt, ce rythme pour dégénérés ! « David ! Tu bouffes trop d'électricité. Elle sera coupée avant la fin du mois.

- La dernière fois, t'avais laissé la chambre allumée toute la journée. T'éteins jamais les lumières ! »

Effronté ! Il se moque de sa mère ! Il se fiche de tout ! Sauf de son accès au Net. Qui ne lui rapporte d'ailleurs pas grand-chose. Ou alors, il ne lui donne pas tout. Aujourd'hui, une femme seule, ça ne peut plus se faire obéir des enfants. C'est la faute à l'ennui. T'es mal nourrie, mal assistée, et tu te fais chier comme un cafard coincé sous une plinthe. Faut pas s'étonner après si tout fout le camp !

« Tu ramèneras de la glace. Et du chocolat aux amandes.

- On n'y a plus droit avant le mois suivant.

- Maria ! Dis-lui de prendre de la bière !

- Ça risque pas ! Le quota d'alcool a été vidé dès la première semaine ! T'entends !? La première ! Par toi tout seul ! T'as qu'à te servir sur ta carte. Je suis sûre que tu fais des réserves !

- Achètes-en alors ! Je te ramènerai ce que je peux encore tirer comme desserts. »

Le mois dernier, il lui a déjà fait le coup. Il a effectivement rapporté tout ce à quoi il avait droit, un paquet de biscuits et des yaourts santé. Et merde !

Le canapé accueille à nouveau ses fesses mafflues avec un soupir. Il ne pourra pas être remplacé avant deux ans. C'est indiqué sur sa carte Domo.

… La ligne de vêtements élégante des gens qui vivent intensément ! Revitalisante, régénérante, elle vous protège également contre les principales agressions virales, vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! Garanti deux ans !

C'est une robe amaigrissante qu'il lui faudrait. Une de celles qui coupent la faim. Elle la mettrait les derniers jours du mois. Mais ces vêtements sont hors de portée. Bien trop chers pour le budget Consom qu'on lui alloue.

La déception fait briller dans sa tête l'image de crèmes satinées. Ils ne devraient pas imposer de quotas par type de nourriture mais en proposer un global, qu'elle puisse adapter ses menus.

La carte insérée dans le lecteur donne la liste des produits encore disponibles, des légumes surtout. Maria souffle de dépit. Les petits pois lui donnent des boutons.

Si elle retire les provisions pour vider sa carte et qu'elle explique ensuite qu'elle n'a plus de quoi finir le mois, au bureau, on lui accorderait une rallonge. Avec des légumes, de la viande *et* des desserts. Il faudrait trouver une combine. Le coup du frigo en panne, elle l'a déjà fait. David devrait aller pleurer auprès du TS. Il est mignon.

Elle lui explique, vite, avant la reprise du feuilleton.

« Ça suffit maintenant, sale gosse ! Tu caltes avec la liste ou je t'en colle deux ! »

Maria agrippe Louis par le tricot de peau, trop tard pour empêcher la main de partir. Pour la bière, il est capable de se lever. Mais David est vif. Il a esquivé le coup. Louis porte un de ces slips standards qu'on ne fournit plus depuis cinq ans, trop grand pour sa taille. Ça ne le rend guère impressionnant, avec ses jambes blanches et maigres. Mais son visage mal rasé, avec la petite lueur folle dans le regard qu'un léger strabisme appesantit, est un concentré de menace.

« Le touche pas ! C'est mon fils !

- Il va t'obéir, tu vas voir !

- Tire-toi ! J'te permets pas de le frapper ! »

Elle le bouscule trop énergiquement et ramasse la deuxième baffe. Reculant sous le choc, elle heurte la table basse, s'écroule lourdement. La tasse de chocolat froid se renverse, son liquide abreuve le tapis.

« Espèce de grosse truie, personne me donne de leçons, compris ? »

Il se jette sur elle. Ça recommence ! Maria hurle, pour le culpabiliser. Ça ne fait qu'attiser sa fureur. Elle a des décibels de réserve, Maria. Supérieurs à la télé et la hi-fi réunies. Elle connaît de longue date l'art des cris perçants pour faire fuir l'assaillant ou alerter les voisins ; ils n'interviennent jamais, d'ailleurs. La main de Maria tâtonne. Trouve le bol. Elle le brise derrière l'oreille de Louis. Deux filets de sang épousent les rides du cou de l'amant qui cogne un peu au hasard. Les bras épais de Maria évitent les coups, en rendent quelques-uns.

« Je vais faire les courses ! »

L'annonce a dépassé la date de péremption. Elle n'a plus l'effet calmant escompté. Maria n'est d'ailleurs pas sûre que cela entrait dans les intentions de David. Mais l'intervention lui permet de gagner une fraction de seconde convertie en poing enfoncé dans la bedaine de Louis. Elle roule sur le côté et souffle comme la chaudière dans la cave de l'immeuble, au bord de l'apoplexie.

« Tu penses à ma bière, hein ? » rappelle Louis, courbé en deux dans la cage d'escalier.

On appelle horizon événementiel la surface du trou noir. Celle-ci n'est pas matérielle, mais il est impossible d'observer quoi que ce soit au-delà. C'est une frontière de l'espace-temps qui ne fonctionne que dans un sens. Matière et lumière s'y engouffrent et rien ne peut en ressortir.

Khalil Oriheven consulte discrètement l'heure au bas de l'écran encastré dans son bureau. Voilà un moment qu'il n'écoute plus les propos désabusés de son interlocuteur. C'est pourtant pas un des pires, puisqu'il tente régulièrement de passer dans le monde des actifs. Mais Khalil a fait le tour des conseils à lui prodiguer. L'heure est à la modestie après tant d'échecs. Le TS manque d'éléments pour en déterminer les causes ; même s'il est censé le couvrir par un discours lénifiant, il ne peut totalement nier la responsabilité de l'État, qui ne garantit pas une prise en charge suffisante pour aider à basculer de l'autre côté. C'est ce que lui serine Manuel Fontaine en attendant que la machine veuille bien cracher sa carte de désœuvré. C'est vrai que permettre aux nouveaux travailleurs d'habiter trois mois encore dans la Cité avant de devenir un autonome est souvent insuffisant, selon la nature de l'activité choisie. La vie est chère pour les actifs. Trois mois de salaire d'avance, c'est maigre. Khalil en sait quelque chose, qui se débat avec les traites et est souvent moins regardant que les désœuvrés sur la qualité de la nourriture qu'il achète. Mais il a sa fierté d'autonome. Il considère son métier de travailleur social comme un privilège.

Sauf que le cœur n'y est plus. Au début, Khalil se sentait de taille à résoudre les problèmes de la Cité entière. Il voulait regonfler ses habitants à bloc ; ce sont eux qui lui ont renvoyé l'image d'une baudruche.

Dans l'esprit, l'idée de cette société est grande et belle. Concrètement, sa réalisation relève de l'exploit. Khalil est fatigué d'exhorter les désœuvrés à changer de vie puis de chercher le point qui pose problème. Il y a toujours un empêchement quelque part. Il y en aura toujours un !

La carte plastifiée encore chaude atterrit dans le distributeur. Khalil l'introduit dans un lecteur pour vérifier son bon fonctionnement puis la tend à son propriétaire.

« Voilà. Vous avez en mémoire la quantité d'aliments disponible chaque mois, selon les saisons. Si vous avez une allergie, une restriction pour raisons religieuses ou par conviction personnelle, ou encore si vous ne mangez pas un type de légume ou de viande, je peux effectuer un échange au sein de la même catégorie de produits. »

Nourris, logés, meublés, vêtus, soignés, chauffés et éclairés dans des appartements au prorata de la taille de la cellule familiale, c'est le rêve, le triomphe de la société altruiste et fraternelle ! C'est le minimum vital dicté par la dignité humaine.

« Je sais tout cela. »

Bien sûr. Mais Khalil est tenu de le rappeler. Il pose un trousseau de clés sur la table.

« Votre appartement se trouve 24 avenue de Callisto, Bâtiment C, escalier A, troisième étage, porte 26. Ce n'est pas très loin de l'endroit où vous habitiez avant. »

Des appartements standards, certes, mais équipés de la télé et du Net ! Manuel Fontaine récupère les clés, sans dire un mot. Comme ces instants sont pénibles ! Khalil devine sa souffrance. Il se hâte

de terminer. En évitant de le regarder en face.

« Nous avons parlé de vos nouveaux projets. Je suis d'ailleurs satisfait de constater que vous ne baissez pas les bras. »

Rien n'interdit à un travailleur de tout quitter pour quelques années d'oisiveté dans la Cité, ou pour se consacrer à son grand-œuvre qui mûrira à l'abri de toute contingence matérielle. C'est possible, on l'a vu, il y a des exemples : Boirel, le philosophe qui a révolutionné le mode de pensée de ses contemporains ; William O'Connors, qui a mis au point des levures transgéniques dont le monde entier bénéficie aujourd'hui.

« Mais il vous faut tout de même choisir au moins un atelier physique et un atelier éducatif. C'est le minimum imposé. »

Des animateurs d'ateliers sportifs, récréatifs, éducatifs pour lutter contre les effets néfastes du désœuvrement, des formateurs pour aider à l'insertion, des travailleurs sociaux pour résoudre les problèmes, c'est encore la morale de la générosité qui impose ces dons, car l'homme a aussi besoin de nourrir son esprit et de s'épuiser en activités. Les formidables progrès de la seconde moitié de ce siècle ont permis tout cela. Jamais les profits n'ont été si grands, si largement répartis entre tous.

« La plupart de ces ateliers sont bidons, soupire Fontaine d'une voix fatiguée.

- Ils ne sont pas très adaptés à votre cas, c'est probable. Mais certains…

- Bidons, je maintiens. Mais je m'en fous. Du moment qu'on paie. »

Le budget Consom permet de se faire plaisir sans perdre de vue les bienfaits de la libre consommation, petit rappel incitatif vers la société des productifs, mais il sert aussi à financer des recherches (au ralenti, mais à les financer tout de même), à accéder aux sites payants, à aider les artistes qui se retirent dans la Cité pour créer. L'argent, Fontaine le destine au financement de sa prochaine activité.

Il ira aux ateliers, même s'ils lui coûtent du temps, car il ne tient pas à ce qu'on supprime son allocation.

« Je vais repartir, dit-il encore. J'y arriverai. »

Khalil se rend compte qu'il ne l'a jamais encore vraiment regardé. Il ne lève plus les yeux sur ses clients, il se contente de les identifier. Manuel Fontaine a le visage empesé, bouffi de tracas. S'il ne portait pas un costume régénérant, il exsuderait une odeur rance. Sur sa face lunaire, dans son sourire confiant, un orgueil imbécile qui lui tient lieu de dignité dans les moments difficiles. Le TS n'a jamais vu dans ses yeux bleus que de la malice, de l'imagination et une assurance intrépide. Il y perçoit aujourd'hui la peur et la désolation, ces tourments qui emplissent les fissures de l'âme, grignotent la façade de jovialité qu'il sera bientôt inutile de replâtrer.

D'ordinaire, il conclut l'entretien avec un nouvel arrivant par un sonore « Bienvenue à la Cité ». Il s'en abstient aujourd'hui.

Au suivant.

Dans le couloir, Manuel Fontaine lance une exclamation qu'il veut chaleureuse.

« Qu'est-ce que tu fais là, David ? Tout va bien à la maison, j'espère ?

- C'est comme d'habitude… Tu es revenu ? »

Le neveu. La famille s'est donné rendez-vous.

« Comme tu vois. Je passerai voir ta mère quand j'aurai fini de m'installer. »

Il n'a probablement envie de rien ajouter pour l'instant.

« Bonjour. »

David Fontaine, l'air penaud, entre dans le bureau. Chiqué. Il a la mine pétulante de son oncle dans ses meilleurs jours, mais le regard est plus sombre, flamboyant d'une colère calcinante. À peine dix ans, et ça affiche l'hostilité comme art de vivre. À nouveau Khalil se dérobe, reportant son attention sur l'écran déroulant les informations concernant David et sa mère. Juste pour confirmer la fiabilité de sa mémoire. La *mater dolorosa* est une abonnée au bureau des pleurs.

En réalité, il ne sait pas grand-chose d'eux, pas plus que des autres habitants de la Cité. Il ne les a jamais vus vivre au quotidien. Il peut juste deviner, extrapoler à partir de leur consommation et de leurs demandes. Les confidences qu'il recueille lui permettent de se faire une idée, mais les images qu'il plaque ne correspondent pas à la réalité.

« Qu'est-ce qui t'arrive cette fois ? »

Toujours bien faire sentir qu'on n'est pas dupe.

« Nos dernières provisions. Je me suis fait attaquer sur le chemin du retour. »

Le récit est presque plaisant tant il est habile. Des jeunes de la banlieue voisine rôdaient dans le coin et l'ont dévalisé. Ils étaient trop nombreux pour qu'il leur oppose une résistance. Khalil Oriheven note que l'enfant a songé à salir ses vêtements. Ils sont d'ailleurs trop courts. À quel troc a servi la fourniture d'habits neufs ?

« Ce n'est pas le commissariat ici.

- J'ai l'intention de porter plainte, mais je dois d'abord ramener de quoi manger. Après, le supermarché est fermé. »

Astucieux gamin ! Il s'exprime bien avec ça !

« Fais voir vos cartes. »

Le retrait récemment effectué est éloquent. Beaucoup de légumes, de la viande catégorie abats, des céréales. Un décompte du mois permet de déduire les préférences gastronomiques de la grosse Maria, et aussi la présence de ses amants occasionnels.

« Il faut programmer de la nourriture pour cinq jours… pour finir le mois. »

La suggestion est trop appuyée et Khalil ne compte pas y souscrire.

« Tu ne serais pas venu me voir si tu n'avais pas été agressé, n'est-ce pas ? » Le hochement de tête précipite l'enfant dans le piège. « Je vais effacer votre dernier retrait. Ce sera comme si tu n'étais pas allé aux courses. Comme ça, vous pourrez vous débrouiller jusqu'à la fin du mois. »

David n'ose rien répliquer. Khalil le sait intelligent. Sa dernière remarque lui signale discrètement qu'il pourra troquer ce supplément de nourriture contre les glaces et les pâtisseries de sa mère. Mais il porte l'estocade pour éviter que ces fraudes ne se généralisent. L'enfant est tenu de présenter la plainte qu'il aura déposée au commissariat s'il ne veut pas que les denrées soient retenues sur les mois suivants. Il faut bien qu'il gagne d'une manière ou d'une autre ce qu'il extorque à l'État. Pour dépenser du superflu, il faut travailler !

On n'a jamais mieux vécu sur terre ! Profitez-en, et si consommer vous démange, venez nous aider à édifier un monde encore plus grand, plus riche, plus perfectionné ! Venez travailler, je peux vous aider à franchir le pas !

« Tu es un bon garçon, n'est-ce pas, David ?

- Je vais tous les matins à l'école. »

Et c'est vrai. Il ne manque jamais les cours. L'écran signale à Khalil que David est aussi un assidu

aux leçons sur le Net et obtient de bons résultats dans les Mises en Situation Réelle. Il finit même ses devoirs deux fois plus vite que les autres. On en fera peut-être quelque chose. Ce qu'il fabrique ensuite… Le TS ne préfère pas le savoir du moment que ça ne fait pas de vagues.

« Mais ta mère… ça fait un moment qu'aucun animateur ne l'a plus vue. »

Pour elle, effectuer un pas en avant équivaut à franchir un fossé. Comme pour une écrasante majorité de désœuvrés. Ce fossé de l'apathie que l'abondance de biens a creusé, les ravines devenant torrents à mesure qu'enfle le flot des bénéfices et des avantages. Vous n'êtes plus que des nourrissons privés de libre arbitre, dépendant du bon vouloir de la mère patrie. Plus capables de rien, seulement d'attendre et de geindre. Tout vous est effectivement offert, mais rationné. Et c'est logique ! On ne peut se permettre de gaspiller le temps qu'à la condition d'économiser sur le reste. Le quota mensuel d'eau est dépassé au quinze du mois car la fuite n'a pas été signalée. Les aliments qu'on a laissés gâter ne permettent pas de tenir jusqu'au prochain réapprovisionnement. Il y a bien l'argent Consom, mais il est épuisé en futilités au début du mois. Après, c'est Khalil qu'on vient voir. Pour quémander. En attendant le mois suivant.

Et l'attente vous permet de comprendre qu'en réalité vous ne profitez pas des travailleurs qui sont obligés de gagner leur nourriture et la vôtre, mais que vous vous videz de votre substance en vous laissant aller. Et que vous rendez service aux actifs. Plus vous vous dévitalisez, plus vous leurs offrez des motifs de fierté, de désirs de progresser, et surtout, surtout, de ne jamais venir grossir vos rangs.

« Elle était malade…

- Elle a acheté du sirop contre la toux mais n'a pas consulté de médecin. C'est une excuse un peu mince pour plus d'un mois d'absence.

- Elle est venue à la gym en début de mois, comme vous lui aviez demandé.

- C'est vrai. Elle est venue. Elle a discuté avec Gesline et Rachida. Elle s'est bien fait voir de Briss avant qu'il commence l'entraînement. Et pendant l'échauffement, elle est partie.

- Ma mère est fatiguée. »

Khalil devine qu'il s'agit de la dernière tentative de David pour défendre sa mère.

« C'est justement pour cela qu'elle doit pratiquer un sport autre que celui sur son plumard. Pour rendre son organisme plus résistant. Tu lui diras ? » Il lui rend la carte en fixant les doigts effilés de l'enfant. Des mains de pianiste. « Tu sais ce que tu veux faire plus tard ?

- Dans l'information, j'aimerais bien. »

Évidemment. Un métier qui nécessite une broche dans le crâne. En raison de son jeune âge, Khalil se garde de le détromper. David comprendra plus tard qu'il n'aura jamais les moyens de se payer l'opération, à moins qu'il ne commence par un autre métier. Mais quand bien même il réussirait à se faire greffer, il lui manquerait l'expérience de ceux qui tutoient les réseaux dès l'adolescence, seule garante d'une rapidité et d'une habileté assurant une place dans ce secteur très convoité. Après vingt-cinq ans, les statistiques donnent pour quasi nulles les chances d'adapter le cerveau à la pensée informatique du *Brain-Rom* autrement que d'une manière poussive, de surfer sans l'assistance de pilotes dénués d'imagination et d'intuition.

« Tu vises haut. C'est bien. »

Khalil lui dédie le premier sourire de la journée. Un faux bien imité.

L'attraction d'un trou noir est telle qu'elle provoque des courbures de l'espace-temps dans l'environnement immédiat. La trajectoire d'un rayon lumineux s'incurve en cercle parfait. Le temps à son tour peut s'étirer et se distordre, de sorte qu'un observateur extérieur ne voit jamais la formation

d'un trou noir : à ses yeux, l'extinction de l'étoile ralentit infiniment, comme si le temps était gelé. L'effet Einstein est responsable d'un étirement infini des longueurs d'ondes reçues et d'un affaiblissement exponentiel de la luminosité.

« Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? »

Rog Sourdieu n'aime pas traîner dans la Cité. Son contact est encore en retard et ça tombe vraiment au mauvais moment. La notion du temps des désœuvrés est des plus élastiques. Ils ne comprennent pas que les autonomes sont tenus par des horaires stricts ou n'ont tout simplement pas de temps à perdre.

Depuis qu'il tourne en rond dans ce square, les passants le dévisagent avec cette hostilité teintée de jalousie qu'ils réservent aux nantis. Rog les méprise. Il n'a pas peur d'eux, mais demeure sur ses gardes. Quand la place est vide, il lit les messages qui s'affichent sur le verre de ses lunettes, pestant quand apparaît le rappel d'une convocation au tribunal. Pourvu que ce ne soit qu'une simple amende !

Enfin, l'enfant apparaît au bout de l'avenue.

« Alors ? Ça fait une demi-heure que j'attends.

- Des gens à voir…

- Il y a une drôle d'ambiance aujourd'hui. Les gens ont l'air menaçant.

- C'est la fin du mois. Ça gronde toujours en fin de mois… mais cette fois plus que d'habitude. »

Rog se moque de la pertinence de l'explication. Il vient seulement effectuer une transaction.

« Tu as tout trouvé, David ? »

L'enfant lui tend trois disquettes. Sourdieu les enfourne nerveusement dans sa poche.

« J'ai la liste des entreprises concurrentes et celles qui sont dans le rouge. Et le mot de passe de ton labo de génétique.

- C'est bien, c'est bien. Gryswild sera content. »

David tend sa carte. Rog hésite avant de transférer l'argent de compte à compte. Il est presque à zéro. Mais enfin, David est son meilleur sous-traitant ! Il tente un coup qu'il n'a jusqu'à présent appliqué qu'à ses créanciers. Une autorisation de paiement automatique se loge dans la carte en même temps que l'argent électronique. À chaque transaction ou paiement, le programme renvoie sur son compte un centième de la somme versée. Dès que sa situation financière se sera améliorée, il annulera cette ligne de code.

« N'oublie pas ma mère…

- C'est juste. »

David dépose toujours dix pour cent de ses gains sur la carte de sa mère. D'après ce qu'en sait Rog, celle-ci ignore qu'il dispose d'un compte personnel. Sur cette carte, il n'introduit aucun programme.

« Ça coûte cher, des lunettes comme celles-ci ? Je peux les voir ?

- Très… Fais attention, l'antenne est fragile. Je l'ai déjà remplacée deux fois. Écoute, j'ai un service à te demander… »

Les verres et la monture sont plus épaisses que des lunettes classiques. Les boutons de commande se trouvent à l'extrémité des branches. Sourdieu surveille attentivement les manipulations de l'enfant qui les a chaussées. Elles sont trop grandes pour lui et il a peur qu'il les laisse choir.

« Je n'ai pas eu le temps de collecter les informations que me réclame une importante société. Ils sont vraiment furieux ! Il me reste vingt-quatre heures pour les leur fournir, après quoi, c'est le procès assuré et des dommages et intérêts à verser. »

Il n'avoue pas au gosse qu'il a confié la recherche à un désœuvré peu fiable. Quand Rog est venu le trouver, Esnieux n'avait pas dessaoulé depuis trois jours. Les pisteurs qui exploitent les accès réseau des désœuvrés s'exposent à ce type de désagrément. Mais les conséquences, cette fois, risquent de le mettre sur la paille.

Il n'aurait plus à se rendre dans la Cité pour ses petits trafics. Il y vivrait.

Rog n'avoue pas non plus qu'il a laissé tomber ses plongées en Simusex pour effectuer lui-même la recherche et qu'il a échoué. Il précise seulement qu'elle ne présente aucune difficulté mais qu'elle est extrêmement longue car elle nécessite de recueillir et trier des données sur une infinité de sites. C'est d'ailleurs parce que les moteurs de recherche et les sites toujours plus nombreux mobilisent une part importante des ressources des ordinateurs que l'on paie des pisteurs indépendants comme lui. La manne est en outre si abondante, malgré les mots clés restrictifs, qu'elle est pratiquement inexploitable. Seuls les pisteurs disposant d'un bon flair savent surfer sur les vagues du Net sans boire le bouillon.

Rog Sourdieu manque souvent de nez. Son avantage est de le reconnaître et de pallier ses manques avec un minimum d'astuce. Il confie les recherches routinières aux désœuvrés en contrepartie d'une modeste rémunération ou d'avantages en nature. La plupart ne se servent jamais de leur ordinateur, sinon pour jouer ou reluquer les créatures des sites de cul. Les désœuvrés représentent un immense gisement de temps d'accès.

L'exploitation de leurs ressources informatiques est prohibée, officiellement pour des raisons éthiques qui dissimulent plus probablement des motifs économiques.

« Il s'agit de données boursières corrélées avec les estimations des productions agricoles mondiales de l'année. C'est Prevaction qui se charge de l'analyse. Rien de bien méchant, tu vois ! Sauf que vingt-quatre heures ne suffisent pas à recueillir les informations, à moins de se partager le travail à plusieurs. Mon estimation est de cent vingt heures. »

Rog avait emporté le marché contre un cabinet spécialisé en cassant les prix. La concurrence est si rude ! Esnieux lui avait salopé le travail alors qu'il avait une semaine devant lui.

David lui rend les lunettes fumées et Rog est saisi par la lueur implacable de ses yeux. L'enfant sait qu'il n'a pas quatre collaborateurs disponibles sous la main. Probablement connaît-il les principaux sous-traitants de la Cité. Il a déjà compris ce qu'on attend de lui.

« Un travail similaire a déjà été réalisé par Ikko-Exchange, à Tokyo, lance prudemment Sourdieu. Il est protégé, bien sûr. »

Une fois, l'enfant lui avait ramené des informations au-delà de ce que Rog escomptait, en lui expliquant qu'il avait craqué un code de protection pour les obtenir. Vrai ou faux, David s'y entend en informatique, et il en veut. Il ne lui a jamais fait défaut. Depuis, Sourdieu songe à l'enrôler comme pirate. Il laisse les désœuvrés prendre les risques, sachant que les peines sont moins lourdes pour eux en cas de problème. Les trois derniers qu'il a engagés se sont fait pincer. Impossible de remonter jusqu'à lui. Il est grimé et personne ne connaît son nom.

« Je sais craquer un site.

- Peut-être n'es-tu pas au courant des nouveaux algorithmes de cryptage. Il existe aussi des chiens de garde qui te laissent entrer pour mieux remonter jusqu'à toi.

- Je ne me suis jamais fait prendre.

- D'accord, petit. Tu es peut-être l'homme de la situation. Mais en cas de *bug*, je ne pourrai rien pour toi. On ne se connaît même pas. »

En même temps qu'il formule sa proposition, Rog se dit qu'il n'est pas raisonnable. Il aurait aimé tester David au préalable. Malheureusement, il n'a plus le choix. Douze heures le séparent de l'échéance fatale !

« Il faudra me porter les résultats demain, à la première heure.

- Je vais essayer.

- Il ne faut pas essayer ! Il faut réussir ! »

Les yeux sauvages le fixent intensément. Sourdieu a compris. Il ne se montrera pas avare cette fois.

« Avec une broche, j'irais plus vite. »

Rog caresse machinalement l'implant à la base du cou. Sous le plastique protecteur, ses doigts devinent l'emplacement de la prise.

« C'est sûr. Mais tu es encore trop jeune pour en avoir. D'ailleurs, tu ne saurais pas t'en servir.

- Tu me montres comment ça marche ?

- Pas question ! Pas ici en tout cas. La plongée nécessite toutes nos ressources. On devient sourd et aveugle au monde extérieur.

- Deux minutes. Je surveille.

- Qu'est-ce que tu verrais, sinon un broché amorphe affalé sur un banc ? De l'extérieur, tu ne vois rien. Tu ne peux même pas imaginer ce qu'on vit, les sensations qu'on éprouve ! Et puis, on est pressés, toi et moi ! Demain, à neuf heures, on se retrouve ici.

- Juste deux minutes. »

Rog se laisse convaincre. Ses angoisses concernant son avenir immédiat pourraient être apaisées s'il met ce bref laps de temps à profit pour juger de la gravité de sa situation financière. Il pianote des instructions sur le brassard-clavier de son avant-bras droit. David observe attentivement ses gestes, fasciné, et Rog en conçoit une certaine fierté. L'émetteur accroché à sa ceinture est branché, la fiche déroulée de son logement est enfoncée dans la broche.

Aussitôt, sa vue s'obscurcit et les paroles d'une interlocutrice invisible, à la voix bienveillante, s'imposent à lui. Elle perce les ténèbres papillotantes de sa vision mentale pour apparaître sous les traits d'une vénus blonde aux coquines œillades, qui lui demande sa destination ; c'est ainsi qu'il a paramétré son écran d'accueil. Comme dans des séquences oniriques défilent, superposées, brouillées, les images correspondant à ses choix. Des plaintes pour remises de travaux non conformes encombrent son bureau ou planent, plus menaçantes, à hauteur de ses yeux, dans l'attente d'une réponse censée lui éviter des poursuites. Il dicte une lettre type destinée à amadouer les mécontents (toujours la même excuse d'encombrement de services assortie d'explications techniques fumeuses), avant d'être happé par le vortex furieux qui le ramène à la conscience.

Rog sent les doigts de David courir sur les bords de sa broche avant même d'ouvrir les yeux. Il le repousse violemment, dans un geste de panique. Il n'aurait pas été plus mal à l'aise si on en avait profité pour l'enculer.

« Les deux minutes sont écoulées. Va maintenant. »

Tremblant, il le regarde qui s'éloigne sans se presser. Rog Sourdieu réalise les risques qu'il vient de prendre. Ce n'est qu'un enfant, un partenaire de travail également, mais il reste un désœuvré. On ne fait jamais confiance à un désœuvré.

Que devient la matière précipitée dans un trou noir ? Un trou noir n'a pas de cheveux, *a dit Penrose. En d'autres termes, il ne conserve aucun détail de l'objet ayant subi l'effondrement.*

On ne peut déterminer les caractéristiques d'un trou noir que par trois paramètres : sa masse, son moment angulaire et sa charge électrique. Un trou noir de même masse, même moment angulaire et même charge électrique qu'un autre trou noir lui est identique, même si le premier est constitué d'étoiles et le second de gaz stellaire. L'état final du trou noir est donc indépendant de ce qui le constitue, ce qui représente une perte importante d'information.

Un crépuscule flamboyant illumine les tours de la Cité. À la torpeur du jour succède l'animation de début de soirée. Les désœuvrés aiment vivre la nuit. En réalité, ils n'ont aucun horaire et se laissent porter par les rythmes biologiques de leurs organismes. En même temps que fleurissent les odeurs d'épices et de graisses, enfle la rumeur rythmique qui dominera la nuit. Les éclats de voix qui percent parfois la toile de fond musicale émanent des divers media de retransmission, pas des habitants, qui parlent peu et souvent à leur façon, en un patient concassage de la langue, guère compréhensible de la majorité des autonomes.

Ian Broyett a pour sa part conservé un certain talent oratoire qui assure son ascendant sur ses lieutenants. Quand il ordonne l'écoulement de la marchandise ou le versement des cotisations, sa parole a la puissance du Verbe.

À l'ombre d'un platane suffisamment âgé pour résister aux déprédations, le géant sermonne à distance ses hommes incapables de ramener suffisamment d'éléments nanotechnologiques pour répondre à la demande. Sur l'écran de sa montre, les visages embarrassés des lieutenants expliquent que de nouvelles mesures de sécurité rendent hasardeux le vol de matériel et à coup sûr plus risqué.

« *Hijo de puta !* Trouvez la faille ! Y a qu'les puceaux qu'entravent rien aux fentes.

- Manolo tué, Brenda arrêtée. Silvio aussi. Temps durs.

- Débrouillez *you* ! »

Rageur, il interrompt la communication et fait crisser les poils de sa barbe coupée ras. Il ne pourra pas fournir demain, c'est un marché de perdu. Mais il lui reste des conserves premier choix à écouler ainsi que des DMD prohibés.

Ian se défend d'appartenir à la classe des truands. Son commerce est une façon de compenser les maigres aides de l'État, qui n'accorde aux désœuvrés que le droit de survivre. Il n'a tout simplement pas le choix.

Il avise Liviane qui remonte la place, portant deux sacs plastique. Elle fut sa maîtresse en d'autres temps, puis elle est devenue un peu *buguée*. Délire de persécution. Elle est restée très belle en abordant la trentaine mais, dès qu'elle se met à parler, les tics déforment sa mignonne frimousse. Les dragueurs prennent aussitôt leurs distances. Enfin, pas ceux en manque. Mais les relations finissent toujours par tourner à l'aigre.

« Besoin de viande, Liviane ? De quelque chose pour finir le mois ?

- Je cherche à déménager. Le TS a pas voulu mais je veux bien échanger. Il dit que c'est pas possible parce que j'ai pas régularisé. J'avais changé avec Valros, mais son voisin veut me tuer. Il dit que je dois d'abord retourner chez moi et refaire une demande.

- Qui, Valros ?

- Non, Khalil ! Tu comprends rien ! » Liviane s'énerve toujours très vite. « Mais c'est Franck qui est dedans depuis qu'on s'est quittés. Il veut pas partir et moi je veux pas revenir avec lui. Et puis, il a tout cassé dedans. Il a démonté les appareils pour les revendre. »

Ian en sait quelque chose. Franck revend les éléments de l'appartement pour se payer ses doses de Cata.

« Chez moi, c'est pas possible. Trop encombré. »

Ce qui s'entasse dans son appartement et sa cave, fruit de larcins à la sauvette ou de cambriolages très organisés, permet de répondre à pratiquement n'importe quelle demande émanant d'un désœuvré ou d'un actif. Lui-même ne sait plus exactement ce que recèlent ses murs garnis d'étagères. Une descente de police aurait tout autant de mal à identifier l'origine des produits pour les restituer à leurs propriétaires : les indications et numéros de série ont soigneusement été effacés.

« Et il m'a dit que malgré ça, c'est pas sûr que je change. Khalil. »

Ian comprend. Liviane a déménagé cinq fois en moins d'un an. Les travailleurs sociaux se sont fatigués de satisfaire ses caprices.

« Qu'est-ce que ça peut leur faire ? Les appartements sont tous pareils !

- Mais pas les voisins ! » réplique-t-elle, agressive, en tirant sur ses lèvres. « J'ai demandé qu'on les déménage tous si on me laisse pas partir, mais ce n'est pas possible non plus qu'il m'a dit. Khalil, le TS… Je devrais aller sur Mars…

- Sur Mars ? »

Liviane multiplie les grimaces soulignant son impatience.

« Ils disent que la terra… la terraformation est bien avancée. Ils vont envoyer plus de gens à partir de l'année prochaine. Là-bas, il n'y a pas trop de voisins. J'ai vu à quoi ça ressemble. Il y a des bulles. Le voisin qui veut traverser pour venir t'embêter, pfft, il est emporté par une tempête ! »

Comment expliquer à Liviane les pénibles conditions de vie sous les dômes de Mars, le fait que la nouvelle atmosphère encore instable l'empêcherait de se promener, le dur travail des colons qui aménagent la planète ?

« Il faut de sérieuses qualifications scientifiques pour partir.

- Et alors ? Ils n'ont qu'à m'apprendre à devenir marstronaute !

- Astronaute. Tu n'as pas le niveau. Personne ne l'a ici. »

Elle a les larmes aux yeux quand elle affirme qu'il suffit de l'amener au niveau requis. Ian préfère la convaincre que Mars est d'un ennui mortel pour une femme comme elle, que les beaux chevaliers servants y sont tout aussi absents que les exaspérants voisins.

Elle garde un instant les yeux dans le vague, rêvant au paradis que serait la Cité débarrassée des importuns qui l'environnent, puis elle désigne immédiatement l'épingle à cheveux plantée dans ses boucles dorées.

« T'as vu ? C'est joli ! C'est la dernière mode en ville. Je l'ai achetée dans un magasin de la grande avenue. Deux mois de Consom ! »

Ian examine l'épingle à la grosse tête nacrée et sourit. Il ne s'agit pas d'un ornement mais d'un émetteur miniaturisé à utiliser avec les costumes informatiques. Liviane n'en porte pas. Elle n'utilise même pas le Net chez elle, sauf pour regarder la sempiternelle même histoire d'amour, celle où les amants ne se disputent jamais et se bécotent des années après comme au premier jour.

« C'est très joli. »

Puis il lui promet que pour son appartement, il trouvera une solution, quitte à élever la voix dans les bureaux.

Ian s'éloigne dans la direction opposée, craignant que Liviane ne se lance dans un récit détaillé de ses malheurs. Un vague malaise fait de rancœur et de frustration accumulées le gagne. Il se sent vide, sans désir particulier, et ne sait où porter ses pas. L'envie de retrouver Joy s'estompe à peine caressée,

de même que le projet de vérifier qui traîne au bar du bout de la rue.

Le jeune David marche dans sa direction, l'air affairé, le nez penché sur l'arrondi de ses chaussures fatiguées. Ian l'a toujours vu comme ça, pressé, muet, se hâtant d'un bout à l'autre de la Cité. Il paraît qu'il trafique, lui aussi, ce qui ne semble guère étonnant quand on sait comment la grosse Maria détourne les parts qui lui sont réservées.

« T'as pas vu Sarcese ? » lance Ian, histoire de dire quelque chose. « Il n'est pas chez lui. »

L'enfant secoue la tête.

« *No* ne sait, dirait-on. Paraît qu'il est passé du côté des actifs !… Tout le monde veut passer de l'autre côté mais je vais te dire, personne le fait, parce que c'est pas possible. Parfois tu y fais un petit tour, mais tu reviens fissa ! On fait tout pour que tu puisses pas y rester parce qu'on veut pas de nous ! C'est la vérité ! Et nous, on dit rien, bien contents de ramasser les miettes de cette société qui avance sans nous ! »

Un jour où les désœuvrés manifestaient pour obtenir une rallonge de la consommation électrique, Ian Broyett a tenu des propos similaires devant des élus locaux. Les édiles lui ont immédiatement proposé des emplois qu'il s'est empressé de refuser en bredouillant des excuses incompréhensibles. Ces derniers se sont retirés, satisfaits d'avoir prouvé que les contestataires désiraient uniquement semer le trouble. À présent, Ian a affiné son discours. Le travail disponible est dégradant et pénible, ou alors il réclame des qualifications élevées qui lui font défaut. Les formations dispensées dans la Cité ne permettent pas d'y accéder. Les dépenses à engager pour s'installer, en payant un loyer, le téléphone, le réseau, l'électricité, les transports, les vêtements, la nourriture sont trop élevées. Ian se moque de savoir que des actifs vivent au-dessous du seuil de pauvreté parce qu'ils placent leur honneur dans le fait de vivre hors de la Cité. Lui désire vivre plus dignement qu'avec le minimum de ressources accordé aux désœuvrés.

C'est un discours usé mais porteur, synthèse des grommellements des inactifs dans les périodes difficiles. Ian sait récupérer les petites phrases et exprimer ainsi l'opinion de la majorité. Une harangue lancée au moment propice est mobilisatrice ; elle change la grogne en exaspération, laquelle se libère en un mouvement de protestation qui permet de grappiller quelques avantages.

« Toi et moi, on est pareils. Coincés dans cette galère. Ici, rien ne nous différencie parce qu'on est tous au fond du trou. À part un ou deux *fucking ass* qui font semblant d'avoir la tête hors de l'eau. Tiens, regarde celui qui passe là-bas, avec ses habits santé ! Il a besoin de se promener avec ça sur le dos ? Qu'est-ce qu'il veut nous prouver ? Faire croire qu'il vaut mieux que nous ? »

La règle tacite au sein de la Cité est d'éviter de parader avec les vêtements que portent les actifs. Les rappels à l'insertion sont suffisamment fréquents sans qu'il soit besoin d'en rajouter.

« C'est mon oncle. Il revient juste dans la Cité.

- Un revenant, dis-tu ? Je vais lui parler. Tu viens ? »

Mais David préfère poursuivre sa route. Ian hausse les épaules et interpelle Manuel Fontaine. Faut savoir chauffer les déçus qui sont de retour.

Pour se nourrir, un trou noir géant doit briser les étoiles et extirper leur gaz ; il est parfaitement capable de gober des étoiles entières, mais ce processus libère peu d'énergie. La situation idéale est celle où l'étoile est cassée hors du trou, de façon à ce que ses fragments alimentent un disque d'accrétion.

En effet, quand un trou noir se trouve au centre d'une galaxie ou quand il appartient à un système binaire dont le second élément est une étoile qui le nourrit, la matière qu'il attire en son centre

s'enroule dans un mouvement de rotation analogue à un siphon. C'est ce qu'on appelle le disque d'accrétion.

Chaque fois que le trou noir, au passage de son étoile satellite, lui arrache un peu de gaz, le disque d'accrétion se remplit ; la matière surchauffée émet alors de puissants rayonnements qui permettent de localiser le trou noir.

« La société ne peut se permettre d'investir davantage pour les désœuvrés ! Brocher ceux qui le désirent alors que moins de dix pour cent des équipements Net sont utilisés, disposer de vêtements pharmaceutiques alors que les visites médicales restent ponctuelles, et ne servent en aucun cas au dépistage, relève de l'utopie pure et simple ! Il importe de se souvenir que les conditions ont changé en cinquante ans ! Nous étions dans l'obligation de redistribuer les richesses parce que le travail était une denrée rare ! Le concept de retrait volontaire du marché de l'emploi a permis à des artistes en devenir de dynamiser notre culture. Mais aujourd'hui ! Les créations issues des Cités sont en baisse constante. La production intellectuelle n'est plus le fait des désœuvrés ! Quant au retour vers le monde du travail, le taux est si bas que nous manquons de main d'œuvre ! »

À la tribune, David-Robert Satil prend une profonde inspiration pour donner plus de poids à son prochain argument. Frédérique Albedo laisse passer l'orage, impassible, souriante. Son adversaire politique lui a déjà fourni quelques belles idées de réparties.

« Aujourd'hui, la paralysie nous menace car nous ne pouvons investir davantage dans des recherches pourtant prometteuses ! Voyez la supraconductivité ! La conception d'une usine de fabrication d'hydrogène métallique a été retardée, et les difficultés techniques ne sont pas seules en cause ! Le projet du stellatron de Lyon est tout simplement reporté à une date indéterminée. Les budgets stagnent car l'entretien des inactifs engloutit des sommes faramineuses.

- C'est leur argent ! crie une voix sonore quelque part dans l'hémicycle.

- Gardons-nous de céder à l'attrait des mirages que propose l'Ensemble Communautaire ! Viendra un jour où la totalité de nos richesses passera dans les Cités ! Et que ferons-nous alors ? Irons-nous les rejoindre ? »

Le catastrophisme de cette vision n'échappe pas à l'ensemble des députés qui s'animent comme si un courant électrique venait de les traverser. Frédérique extrait du brouhaha quelques commentaires plus virulents que les autres. Les Cités n'ont pas été créées pour générer des profits ; si la main-d'œuvre manque tant, pourquoi les neuf dixièmes des richesses mondiales restent-elles réparties entre un nombre d'individus sans cesse décroissant ? D'ailleurs, un tel effondrement n'aurait rien de catastrophique puisqu'il ramènerait tous simplement les gens vers la société.

« La formation ! clame David-Robert Satil pour enrayer le tohu-bohu. La formation est le seul moyen d'inverser la tendance ! Aux deux ateliers obligatoires il faut ajouter un mi-temps de formation professionnelle. Un mi-temps qui… »

Ce sont les deux tiers de l'hémicycle qui manifestent leur désapprobation. Le charivari est tel que Frédérique Albedo en glousse d'aise. David-Robert ramène en arrière une mèche de son ondulante chevelure argentée, un signe manifeste chez lui de perte de ses moyens.

« Le mi-temps de formation sous peine de restrictions ! C'est l'absence de contrainte qui crée l'apathie ! On devrait même dire : la formation ou la porte ! »

Le représentant du Parti Européen pour l'Essor quitte la tribune sous les huées. Albedo entend fuser plusieurs fois son nouveau surnom de Pépé Ringard, qu'elle a contribué à répandre. Dans l'opposition, on se demande surtout comment le PEE peut se maintenir au pouvoir avec un tel programme.

Ce n'est pas encore à son tour de parler. Le premier secrétaire du RSM, député de la Ruhr, a depuis

longtemps demandé la parole. Sylvain Haenwel joue dans la catégorie supérieure. Sa modération le rend d'autant plus redoutable qu'il dégage un indéniable charisme. Frédérique n'est cependant pas inquiète, car il penche davantage de son côté que de celui des loups du PEE.

À la tribune, Haenwel condamne les propos extrémistes de son prédécesseur tout en reconnaissant le coût excessif de l'aide aux exclus et les difficultés croissantes de la réinsertion. Il reproche également à Satil sa conception utilitariste des Cités, démontant le mécanisme par lequel on est passé de la généreuse possibilité de s'épanouir à travers sa passion à la perverse attente de retombées économiques puis à l'obligation de résultats. S'il reconnaît les besoins de formation de la population, il plaide pour une formation de qualité. « *Les autonomes issus des Cités ne doivent pas devenir nos larbins de demain* », lui vaut quelques applaudissements. Frédérique admire son habileté. Le terme d'esclaves lui aurait attiré quelques lazzis alors que celui de larbins lui a permis de faire admettre cette vérité par la majorité sans une once de protestation.

« Ce n'est pas que les désœuvrés choisissent de rester dans la Cité, indéfiniment, à la charge de l'État, explique-t-il avec aisance, c'est qu'ils ne peuvent pas changer de camp. Ils ne savent pas. Et ce n'est pas seulement une question de capacités techniques ou intellectuelles. Parallèlement à la formation, je préconise une éducation, avec l'espoir qu'on évite d'imposer une méthode qui, parce qu'on l'estime éprouvée, serait appliquée par des voies coercitives qui ne contribueraient qu'à dégrader davantage la situation. »

Haenwel continue ainsi pendant quelques minutes puis se retire sous les applaudissements. Il n'a pas fait preuve de génie mais a efficacement débroussaillé le terrain pour l'intervention de Frédérique Albedo.

« Merci ! Merci monsieur Satil, merci de demander de la formation. Merci monsieur Henwel d'insister pour qu'elle soit de qualité. Formons donc les désœuvrés à la pensée couplée qui est, dans de multiples disciplines, le plus rapide des moyens d'apprentissage. Nous avons besoin de pisteurs, de programmeurs et d'analystes, alors n'hésitons plus ! Brochons les tous afin qu'on puisse les entraîner. Voyez-vous, je n'osais pas aller aussi loin ! Je me contentais de demander les équipements qui empêcheraient les désœuvrés de devenir les bons sauvages de la civilisation. À moins, bien sûr, que monsieur Satil ne songe à quelques formations au rabais. Je note que, dans ce cas, il s'interdira de se plaindre avec le patronat du comportement des employés qui, malgré leurs qualifications, accumulent bourdes et bévues parce qu'ils évoluent dans un environnement qu'ils ne connaissent pas. Il cessera également de déplorer la baisse de création des Cités. Quelle innovation peut proposer un désœuvré qui ne dispose même pas des technologies actuelles ? Qu'attendez-vous de ceux que vous sous-équipez et formez au rabais ? »

Frédérique Albedo laisse passer les rares grommellements avant de reprendre. Elle capte le signe d'encouragement de Xavier Penelet, un collègue du parti, et lui adresse un bref sourire.

« Plus une société grandit, plus elle génère d'exclusion. Quand celle-ci devient trop importante, la civilisation s'écroule. Peu importe ce que nous coûte l'aide aux défavorisés. Nous devons empêcher que le fossé ne se creuse davantage avec nos semblables. C'est ainsi.

- Ils nous entraînent déjà vers le bas, crie une voix du côté de la PEE.

- Nous les y poussons, rectifie-t-elle, trop contents de maintenir la paix sociale en redistribuant une partie de nos bénéfices ! Mais il est vrai qu'ils nous entraînent dans leur chute. Nous n'avons presque plus que ce sujet de discussion à l'Assemblée : les désœuvrés. Tout gravite autour d'eux. Et pourtant, nous tentons encore de vivre comme si nous ne les voyions pas. Comme si nous existions toujours sur notre planète confortable et douillette dédiée au profit et aux innovations technologiques. Quels liens conservons-nous avec eux ? Connaissez-vous les Cités de votre région autrement que par les rapports

qu'on vous fournit, les images qu'on vous donne à voir ? »

Frédérique esquisse un signe discret qui provoque l'apparition d'un écran dans son dos. Une Cité apparaît, sur laquelle la caméra zoome, s'engouffrant dans la rue principale. L'allée, tirée au cordeau, est passablement fréquentée par des désœuvrés aussitôt identifiables à leurs vêtements. Au fur et à mesure que les plans se rapprochent, la crasse et les dégradations deviennent évidentes. Le seul nettoyeur de rue encore en fonctionnement ne saurait suffire à entretenir les espaces publics. Des enfants le poursuivent en riant, hurlant d'excitation quand il file entre leurs jambes pour les éviter, comme le spécifie sa programmation. À défaut de maintenir la propreté, il représente bien involontairement un excellent compagnon de jeu.

La silhouette rondelette du député apparaît dans le miroir d'un commerce. Son accoutrement et ses cheveux non retenus par un chignon la rendent tout de même reconnaissable pour ses pairs. Ses lunettes aux fines montures, en particulier, permettent de l'identifier sans erreur.

« J'ai filmé ces images à l'aide d'une microcaméra dissimulée dans mes lunettes. J'ai en effet pris l'habitude de me promener incognito dans les quartiers des Cités afin de me rendre compte par moi-même de ce qui y fait défaut. Ne vous fiez pas aux travailleurs sociaux, leurs informations équivalent à la partie émergée d'un iceberg et sont dans la plupart des cas tronquées… Ce que vous voyez ici ressemble beaucoup à ce que vous pouvez trouver par chez vous. J'ai appris à reconnaître certains habitants… et à les comprendre. »

Défilent des plans rapprochés de désœuvrés dont certains s'adressent à Frédérique Albedo avec une familiarité qui laisse supposer une fréquentation de longue date. Certains spectateurs regrettent l'absence de sons, d'autres parviennent à lire sur les lèvres des visages avenants et détendus. Les images subjectives balaient ensuite un intérieur, passent de la cuisine au salon.

« Domotique réduite au minimum. Les désœuvrés ne manquent pas de temps pour les tâches ménagères, n'est-ce pas ?… »

Frédérique se souvient de la fois où elle s'est laissée entraîner dans l'appartement d'Esmé. Elle y a pénétré avec le sentiment de plonger dans l'inconnu. La Gitane n'était pas dupe. Elle comprenait confusément que la visite d'une femme extérieure à la Cité, déguisée de surcroît, pouvait revêtir une quelconque utilité.

Un bambin de quatre ans joue avec une peluche qui parle. Seule la tête reptilienne de la peluche, d'un mauve pastel, est équipée de fonctions lui permettant d'ouvrir la bouche, bouger les yeux et pivoter sur son cou. Elle est incapable de se déplacer.

« Depuis, on a fait mieux en matière d'interactivité. Les compagnons de jeux de nos enfants favorisent leur éveil. Parfaitement autonomes, ils s'adaptent en fonction de l'âge et se reconfigurent suivant l'évolution de chacun. Pourquoi les enfants des Cités ne pourraient-ils bénéficier de semblables tuteurs ? »

Le crépuscule descend en accéléré. Les rues s'emplissent de musiciens désireux de tester leurs créations encore balbutiantes. Les silhouettes d'individus plus patibulaires dansent parfois le long des murs. Des duos d'ombres chinoises, à l'écart des réverbères, procèdent à d'illicites transactions. Dans les bars, on parle haut et fort. Un homme au visage mal rasé lance des imprécations en agitant son verre.

« L'agité se nomme Émeric Talban. C'est un meneur capable de mobiliser une armée de casseurs quand il le désire. Il en existe plusieurs… Hafid Kouchar, Grad Tellit, Elvine Nergy, Ian Broyett. Depuis deux mois, la tension ne fait que monter sans qu'on puisse intervenir. Les arrêter reviendrait à en faire des martyrs. Leurs lieutenants ou de nouveaux orateurs les remplaceraient aussitôt et

exigeraient leur libération. On pourrait bien entendu les écarter progressivement, à l'occasion des délits dont ils se rendent coupables. Ce serait la seule façon de ne pas donner l'impression d'attaquer la Cité à travers eux. Car tous trafiquent. Les quotas de nourriture, de consommation électrique, de vêtements favorisent d'abord le troc, le trafic ensuite. »

Le jeune David est vu en conversation avec Ian Broyett. Il court s'abriter de la pluie sous un porche, vite rejoint par un ahurissant pisteur, antenne dressée, lunettes déployées. S'il devait perdre ses habits revitalisants, l'équipement informatique dont il s'est harnaché lui éviterait malgré tout de commettre un attentat à la pudeur. David lui remet un bon paquet de disques scintillants que l'autre fait disparaître dans une de ses innombrables poches.

« Et cela commence parfois très jeune. Ne jetez pas trop vite la pierre à ces désœuvrés et rappelez-vous que pour trafiquer, il faut être deux… et que le second vient forcément de l'autre côté. Inutile de lutter. Pour changer cela, il faut attaquer le problème à la base… »

Les images d'attroupements se multiplient, à proximité des commerces, sur les places, dans les bars, souvent filmés en plans serrés donnant l'impression d'une révolte imminente. Albedo n'est pas mécontente du montage réalisé par son équipe.

« Nous pouvons continuer à les ignorer et nous plaindre de l'énergie qu'ils nous coûtent, mais au final ils nous entraîneront tous dans leur chute. Vous pensez entretenir des oisifs qui prospèrent tels des légumes, vous nourrissez en fait des fauves qui tournent inlassablement en rond et que la vue des barreaux fait enrager. C'est aussi pour ces raisons que je demande qu'on ouvre ces cages dans lesquelles on a aménagé un semblant de nature. Faites de la Cité une réserve où il est possible d'évoluer en liberté. Donnez-leur ce que nous possédons tous. La civilisation y trouvera son profit. »

Albedo a conscience de s'être laissée emporter et de demander trop. L'addition est salée ; nul ne se résoudra à seulement envisager un début de remboursement de la dette. Car il s'agit bien d'une dette à ses yeux. Comme elle aime à le répéter quand on lui renvoie des arguments financiers : que croyez-vous que cela a coûté à tous ceux qui ont vu le fruit de leur travail profiter à d'autres ? Leurs métiers remplacés par d'autres et leurs petites entreprises par de gros trusts ?

Au moins aura-t-elle réussi à effrayer quelques-uns d'entre eux, ce qui permettra à quelques réformes de voir le jour. Il lui reste à aborder des considérations plus concrètes qui modéreront l'utopie de ses propos…

Plus tard, à la sortie de l'hémicycle, quand elle se débranche et se retrouve dans son bureau, elle est assaillie d'appels de journalistes qu'elle regroupe dans un salon virtuel pour une conférence de presse improvisée. Un avatar à la peau excessivement mate lui demande son diagnostic de la situation - comme si elle ne s'était pas encore exprimée sur ce point ! - et elle répond : « Pessimiste… pour le gouvernement. »

Bekenstein a formulé un logarithme pour la mesure de la quantité d'informations perdues lorsque la matière dépasse l'horizon événementiel d'un trou noir. Mais il se heurte à un paradoxe auquel s'est attaqué Hawking.

Si le nombre de configurations susceptibles de donner naissance à un trou noir est fini, celui-ci possède une entropie finie proportionnelle à la surface de l'horizon et donc une température finie proportionnelle à la gravité à la surface. Qui dit proportionnel dit équilibré. Mais quel équilibre thermique pourrait-il y avoir avec l'extérieur si un trou noir n'émet jamais rien ? La proposition de Bekenstein implique qu'un trou noir émet un rayonnement et des particules, ce qui est par définition contradictoire. Et pourtant, c'est ce qu'a démontré Hawking à l'aide de la théorie quantique !

En effet, le principe d'incertitude d'Heisenberg admet qu'une particule a une probabilité non nulle

de s'échapper. L'un des deux éléments d'une paire virtuelle constituée d'une particule et d'une antiparticule comme il s'en crée continûment dans le vide.

Une paire de particules virtuelles dont l'antiparticule remonte le temps.

Il faut savoir que dans le vide agité de fluctuations d'énergie se créent et s'annihilent en permanence des particules NON. CELA M'ENTRAÎNE TROP LOIN. TRAITER CE POINT DANS UNE SECTION À PART.

Cyril Vabenne ramasse sans état d'âme particulier les feuilles éparses qui jonchent le sol. Malgré ses efforts pour les récupérer dans l'ordre où elles ont été jetées, la perspective d'un tri important s'impose progressivement et le chagrine davantage que la question de ses prochains repas.

Demain l'énergie sera encore moins chère. La nouvelle technique de fusion froide, bien moins onéreuse que la technologie basée sur le deutérium, vient de passer avec succès le stade expérimental. Si le principe de base reste inchangé, les solutions mises en œuvre sont d'une radicale originalité et pour cause…

Cyril s'estime chanceux dans son malheur : les vandales ont saccagé son appartement mais n'ont pas touché aux équipements électroniques. Le mur diffuse toujours une chaîne d'informations ainsi que les recherches en cours sur le Net. L'écran encastré dans le bureau est resté allumé sur la page qu'il rédigeait avant l'agression.

Une tomate trop mûre a cependant maculé la cloison de coulures en train de sécher. Cyril Vabenne se rend dans la salle de bain, à la recherche d'une éponge. Son reflet dans la glace au-dessus du lavabo retient un instant son attention. Une estafilade court au-dessus de l'arcade sourcilière. La blessure n'est pas méchante mais elle est très sensible, comme il s'en rend compte quand il essaie d'éponger le filet de sang. Ses lunettes ont heureusement volé à travers le salon dès la première baffe et sont demeurées intactes. À présent, elles le gênent à l'endroit où le coup a été porté.

Cyril contemple de ses yeux étroits son visage légèrement allongé, la chevelure drue et bouclée qui aurait besoin d'une nouvelle coupe, ses lèvres trop ourlées, presque féminines. L'expression générale s'est durcie. Les derniers vestiges de l'adolescence ont disparu sous les doigts habiles du temps, le destin ayant pour sa part tenu le scalpel qui a émacié ses joues. On devine dans ce portrait qu'il n'est pas heureux tous les jours. Mais ce remodelage a au moins le mérite d'avoir effacé l'air rêveur, presque empoté, qui lui avait valu tant de sarcasmes durant ses études.

« Accroche-toi ! » dit-il à son image.

Pour se donner du courage, il récapitule une fois encore les avantages et les inconvénients de sa condition. En vivant à la Cité, il a beaucoup plus avancé dans sa recherche sur les trous noirs que s'il avait occupé un poste quelconque et travaillé à son ouvrage pendant ses loisirs. Certes, à mesure qu'il progresse, il mesure l'ampleur de la tâche à laquelle il s'est attelé et sa ridicule prétention, lui qui ne dispose pas de diplômes suffisants pour appréhender ces questions d'astronomie avec les compétences requises. Mais il a aussi beaucoup appris, en physique et en mécanique quantique notamment. Le modique abonnement consenti pour l'accès à un supercalculateur spécialisé lui a permis de surmonter les problèmes mathématiques liés à l'interprétation de ces phénomènes. Que pèsent les vexations et les privations qu'il subit dans la Cité au regard de ces avancées ? Il a revu Kobé dernièrement. Son copain de fac qui rêvait de travailler dans les grands observatoires, avec les plus grands télescopes, et qui avait choisi l'autre alternative, a finalement jeté l'éponge : son métier était devenu trop prenant pour qu'il trouve encore le courage de travailler le soir et puis… sur son lieu de travail, il avait fait la connaissance d'une ravissante Fatima.

L'éponge… Cyril retourne au salon et entreprend de nettoyer les taches. Il a presque terminé quand

la sonnerie le fait sursauter. À présent méfiant, il identifie d'abord son visiteur à l'œilleton de la porte. Mais il ne voit personne. Quand il vivait chez ses parents, une caméra filmait le couloir d'entrée et la domo annonçait la personne si elle était enregistrée dans sa mémoire.

« David, fait une voix fluette.

- Tu devrais reculer qu'on puisse te voir », conseille Cyril après avoir joué des verrous.

David Fontaine pousse un petit sifflement en contemplant les étagères renversées et les objets éparpillés sur le sol. Une chaise fracassée contre le mur a creusé deux trous dans le plâtre.

« Svetan, Kebir et René, dit Cheyenne, renseigne le jeune homme. Je sortais faire une course, mais je n'ai pas fait plus d'un pas à l'extérieur.

- Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

- À ton avis ? »

David pose ses deux sacs de plastique végétal dans un coin et se promène à travers le salon en prenant garde à ne marcher sur rien. Puis il remarque, dans la cuisine, la porte du réfrigérateur pendant lamentablement, arrachée de ses gonds. Les rayons sont vides.

« Ils ont aussi débité ton compte Consom ?

- Ça risque pas ! Avec mes abonnements aux services Net, presque tout est débité en début de mois.

- Donc, tu peux pas payer.

- Je comptais échanger. Il me restait des crèmes dessert. »

David le regarde sans ciller. Cyril devine le reproche dissimulé derrière son apparente indifférence et un sentiment de honte le submerge. Les humiliations et les persécutions deviennent aussi encombrantes qu'un prurit depuis qu'il a eu la faiblesse de fuir un tourmenteur aviné devant un public amusé. Définitivement considéré comme un faible, Cyril tente de se persuader d'un zeste de courage en refusant de déposer une demande de déménagement.

Son regard papillote à la recherche d'un endroit où se poser. Le jeune homme avise une conserve de céleris que les vandales ont dédaignée et la ramasse. Ce sera difficile de tenir jusqu'à la fin du mois avec ce seul aliment, mais il a toujours la ressource d'aller pleurer chez le TS.

David lui tend une liasse de feuillets et une galette informatique en lui expliquant que ses services ne lui coûteront rien cette fois. Cyril grommelle de vagues remerciements tant il se sent inférieur. Haut comme trois pommes, l'enfant puise en lui une force qui est loin d'habiter le jeune homme. Il n'a pas peur des mauvais garçons qui gâtent la vie de la Cité. Il négocie même avec eux sur un pied d'égalité. Un vrai dur de dur !

« Génial ! D'où sors-tu cette liste de sites ? »

Le plaisir qui éclaire son visage en parcourant les feuillets est le plus beau des remerciements qu'il puisse adresser à son jeune sous-traitant. Les équations et les simulations occupent les ressources de son ordinateur de sorte que Cyril fait régulièrement appel à David pour explorer des sites traitant de trous noirs. Sa théorie est qu'il est inutile de se lancer dans de nouvelles observations tant il reste de données à dépouiller, analyses spectrographiques et mesures infrarouges traînant en abondance sur le Net. Sans avoir accès à un télescope, Cyril pourrait bien révolutionner l'astronomie. C'est du moins son ambition déclarée.

David ne répond pas. La recherche d'informations est son business.

« Sur la galette, tu trouveras des orbites d'astres binaires et des observations de supernovæ dans les Dentelles du Cygne. »

Il ne comprend pas ce qu'il dit, bien sûr. Il se contente de répéter, perroquet avisé, les éléments de recherche réclamés la dernière fois. Mais il reste un petit génie dans son domaine. Cyril se creuse la tête pour trouver quelque chose à lui offrir mais c'est David, par compassion sans doute, qui extrait un millefeuille d'un de ses sacs. Le jeune homme n'ose pas accepter.

« Et ta mère ?

- Elle s'attend pas à tout ça. »

Les deux sacs sont pleins. Cyril mord volontiers dans la pâtisserie. David s'enquiert de l'avancée de son livre. Parfois, le jeune homme se giflerait. Il n'a pas pensé à prendre de ses nouvelles. Après avoir fourni une réponse accessible à l'entendement de l'enfant, il le questionne sur son projet ; il conviendrait mieux de parler d'obsession. Le désir de se faire brocher est plus solidement ancré dans le crâne du gamin que le souhait de Cyril de faire carrière dans l'astronomie.

« J'économise », répond l'intéressé, laconique.

Il possède déjà de quoi s'offrir soit la broche soit l'opération. Vabenne le rassure en lui disant qu'il a encore quelques années devant lui mais il sait que l'enfant pressé n'attendra pas jusqu'à quatorze ans. Probablement est-il au courant des problèmes qui le guettent s'il se fait greffer avant la fin de sa croissance, dans l'hypothèse où il trouve un médecin complaisant pour cet acte de chirurgie.

David observe l'écran mural tandis que Cyril se lèche les doigts. Les graphiques et les simulations produisent de belles images colorées. À la télévision, un éleveur proteste contre la concurrence déloyale de la culture de viande de mouton. L'agriculture carnée, jadis insipide, parvient désormais à faire pousser des viandes génétiques aux saveurs de selle et de gigot à des prix acculant les fermes à la faillite. L'interviewé parle de sa hantise des Cités, comme si tous leurs habitants n'étaient qu'un ramassis de voyous que le désœuvrement pousse au crime. À la question de savoir s'il envisage une reconversion dans cette nouvelle branche que tout le monde s'accorde à trouver moins polluante et plus rentable, il répond qu'il ne deviendra jamais un berger de laboratoire. Ce qui lui vaut de passer à l'antenne.

La transition est toute trouvée avec un compte-rendu du débat à l'Assemblée. Cyril s'en désintéresse, plus préoccupé par la remise en ordre de son appartement.

« J'ai déjà vu cette femme, dit David.

- Elle ? Pas dans la Cité en tout cas. »

Le reportage évite de mentionner ses balades en solitaire, mais insiste sur ses préoccupations à l'égard des désœuvrés. Tout de suite après sont rappelés les propos de son adversaire politique, qui réclame une formation pour tous sous peine de privation partielle de droits.

« J'ai entendu des gens protester à propos de ça. Ils ne se laisseront pas faire.

- Moi, j'ai déjà école obligatoire, dit David en haussant les épaules.

- S'ils pouvaient proposer des formations dans l'astronomie !…

- Il faut que j'y aille. Les boites de glace ne conservent le froid que quelques heures. »

Cyril Vabenne se demande où a bien pu traîner l'enfant après ses courses. Il sait qu'il ne s'est pas attardé pour jouer avec les gosses de son âge.

« On se ressemble tous les deux, tu ne trouves pas ? dit-il en le raccompagnant à la porte. On a chacun un but. Personne ne nous connaît en-dehors de la Cité, mais, un jour, nous serons en pleine lumière, j'en suis sûr !… Merci pour tout. »

Cyril se cadenasse puis entreprend de ramasser les étagères. Soudain, saisi par une idée dont les

développements ne souffrent aucun délai, il se précipite sur son clavier.

On ne l'a compris que plus tard, les phénomènes les plus lumineux de l'univers sont le fait de trous noirs. Les sources X binaires des étoiles, les quasars des galaxies, restés si longtemps mystérieux, trahissent leur présence.

Effectivement, la matière engloutie signale sa disparition par un rayonnement électromagnétique. Les étoiles capturées dans le disque d'accrétion d'un trou noir sont aplaties comme des crêpes et rompues par de gigantesques forces de marée. L'explosion thermonucléaire qui en résulte forge des isotopes lourds et propulse des débris loin dans la Galaxie.

David Fontaine se frotte les yeux, éveillé par les éclats de voix en provenance du salon. Il ne s'agit pas d'une dispute entre Louis et Maria. L'amant de sa mère ne met plus les pieds dans l'appartement depuis trois jours, depuis que le type de relation développé par le couple a définitivement abrégé la vie du canapé.

La voix qui s'élève au moment où il saute du lit est celle de son oncle Manuel. L'autre lui est connue sans être familière. Esnieux ? Hafid ? Ian plutôt.

La journée de David sera calme. Il a seulement rendez-vous avec Rog, dont il ne connaît le nom que depuis deux jours. Rog a tenté de le voler en introduisant un virus sur sa carte, ignorant que son fournisseur y a implanté un système contre ce type de malversation. Dans le même temps, ce programme a fourni à David le nom et le numéro de compte de son voleur. Le pisteur n'aurait pas dû s'attaquer à lui. Sa réponse sera impitoyable. L'enfant aux doigts de fée a bien réussi à craquer le site indiqué. Mais les données cryptées qu'il a récupérées étaient en outre piégées par une alarme prévenant la victime par le Net à la première tentative de décodage. Inutile de se couper du réseau : l'ordre se met en attente et partira à la prochaine connexion. Prudent, David a transféré les fichiers sur disquette et travaillé sur un portable trop vieux pour être couplé aux équipements modernes. L'alarme se lancera à la prochaine ouverture du fichier, sur le poste de Rog Sourdieu.

Sans passer par la salle de bain, dont la douche est d'ailleurs inutilisable, David se rend à la cuisine, cherche dans le frigo de quoi manger, attrape un beignet qu'il trempe dans du lait, puis gagne le salon.

Il s'agit bien de Ian qui tente de convaincre son oncle de participer à la manifestation de l'après-midi. Celles des deux derniers jours se sont soldées par des accrochages avec des forces de l'ordre. L'effervescence a gagné le quartier et mis en ébullition les cerveaux. Les événements intéressent David bien qu'il se sente moyennement concerné. C'est à titre de spectateur qu'il a arpenté les rues la veille, attendant de savoir quel profit tirer de cette agitation.

Subissant le contrecoup de son dernier échec, Manuel Fontaine était allé grossir le rang des déçus du système, au mécontentement entretenu par les propos de Broyett.

Mais le naturel volontaire de Manuel s'accorde mal d'un négativisme acharné. Dès le troisième jour de critiques ressassées sur tous les tons en compagnie de professionnels du dénigrement, entrecoupées de « dépannages » divers, le nouveau supporter de Broyett a éprouvé de la lassitude à ne jamais aborder le versant plus constructif des propositions concrètes et a tiré sa révérence.

« Tu as dit toi même que les formations ne valaient rien ! » insiste Ian, debout, impressionnant au milieu du salon.

« Il ne s'agit que d'une proposition pour l'instant. Aucune loi n'a été votée.

- Si personne ne réagit, le projet sera appliqué !

- Pourquoi ne pas plutôt réclamer de vraies formations ?

- Regarde, Manuel, intervient Maria sur un ton de commisération, comme tu t'es fatigué pour ton

commerce de fruits exotiques ! Et qu'est-ce que t'en as retiré ? Rien ! »

Manuel explique à nouveau que le gouvernement n'y est pour rien. De mauvais payeurs l'ont mis en difficulté. Le tribunal a tranché en sa faveur… malheureusement trop tard pour éviter le dépôt de bilan. Il ne perçoit aucune volonté délibérée pour empêcher les désœuvrés de sortir de la Cité mais regrette les incohérences du système. Manuel s'est ainsi vu refuser un report de ses échéances, malgré copie du jugement, eu égard au devenir aléatoire de son entreprise encore fragile. « *Vous auriez un an d'existence, cela n'aurait posé aucune difficulté* » lui aurait-on dit (en tout cas, Manuel répète cette phrase sans cesse).

« J'y ai donc gagné ! Cet argent finira bien par être versé ! Il me servira à monter mon nouveau projet.

- Des douches ionisantes pour désœuvrés ! » Maria lève les bras au ciel. « Si on savait les fabriquer aussi peu cher que tu dis, on les aurait installées dans les Cités avant de les vendre aux autonomes !… C'est toi qui me voles mes beignets, David ? Pourquoi t'es pas à l'école ? »

Habitué à voir sa mère vivre dans un éternel présent, David répond qu'il n'a pas classe le samedi et, agitant ses doigts poissés de sucre sur les touches du clavier, il entreprend de vérifier le travail des routines lancées durant la nuit.

« Si je meurs, il ne s'en apercevra pas avant qu'on l'annonce sur sa messagerie, soupire Maria.

- Personne ne l'a fait avant moi parce que personne n'y a pensé. Mais si ça marche, je n'aurai même pas à trouver des clients. Je fournirai directement l'État.

- Alors, Manuel ? Tu viens ou pas ? »

Ian Broyett s'est tourné vers la porte, comme si cette esquisse de départ allait forcer Manuel à prendre la bonne décision.

« Non. D'ailleurs, il y a trop de risques. À cause des débordements d'hier, les brigades anti-émeute seront partout.

- Seulement pour nous empêcher de manifester en ville. Elles ne se risqueront pas dans la Cité. »

David espère que ses contacts se présenteront aux rendez-vous convenus. Cet après-midi, il ne fera pas bon se promener dans la Cité pour les autonomes. Il risque d'ailleurs de ne faire bon pour personne. Brusquement, une crainte le saisit et il se hâte de transférer le résultat de ses recherches sur des disques. Il récupère dans sa chambre un récipient isotherme vide - avec ce que consomme sa mère, il en a toujours d'avance -, et se précipite vers la sortie.

« Où vas-tu ? » hurle Maria en vain.

Elle sait qu'elle n'obtient jamais de réponse.

Cyril Vabenne s'est posté à la fenêtre, méditatif. Il contemple les rassemblements sur la place au bas de son immeuble. Les gens tranquilles, qui n'ont jamais rien fait de leur vie, à part se rendre aux ateliers et regarder passer le temps, écoutent à présent les harangues des meneurs. Cela va donc vraiment mal.

C'est la peur des sanctions qui les pousse à protester. Ils ont déjà si peu confiance en eux. La façon de présenter le projet manque de diplomatie.

Il se demande s'il osera se rendre à son atelier d'éducation physique. Il faut traverser six cents mètres de foule en colère. Parmi les manifestants, nombreux le tiennent pour un privilégié, un autonome venu profiter de leurs maigres quotas. Artistes et chercheurs descendus dans les Cités ne se sont jamais vraiment entendus avec les autres, natifs ou pas.

Sur la route, des copains de classe font signe à David de le rejoindre. Ils jouent à proximité des immeubles en ruine, dont l'accès est interdit par une clôture grillagée qui n'a pourtant jamais dissuadé aucune incursion. La reconstruction de ce quartier à la périphérie de la Cité attend depuis des années les autorisations nécessaires. Il était question de bâtir un lieu de villégiature à cet emplacement, mais une étude de marché a révélé que la proximité des désœuvrés ferait fuir les clients.

D'ordinaire, David s'abstient de fréquenter ses camarades en-dehors de l'école, mais il évite également de se les mettre à dos. Les adultes qui croient le cerner ne l'auraient pas reconnu, sur une cour de récréation. Seule l'éducatrice parle d'un enfant sociable et enjoué, farceur comme tous les gamins de son âge.

David accepte de se joindre à eux pour éviter qu'ils ne le suivent dans les décombres. Il ne tient pas à leur révéler l'emplacement de sa cachette. Il participe à un lancer de pierres sur des boîtes en carton et écoute les commentaires excités à propos de la prochaine bagarre des grands. Quand les enfants délaissent leur jeu pour improviser un tournoi de lutte, il envoie les deux
principaux concurrents au tapis et plante là le groupe, ayant suffisamment donné de son temps.

S'étant faufilé sous le grillage, il parcourt néanmoins de nombreux méandres, s'assurant que personne ne l'observe, avant de pénétrer dans l'enceinte d'un immeuble effondré. Derrière le tas de gravats, contre un mur gorgé d'ombre, s'étend un carré de fraises des bois. Les baies rouges se cachent sous les feuilles frissonnantes. Avec précaution, David les sépare de leur tige et les recueille dans sa boîte isotherme. Il ne sait pas comment ce fruit discret est venu se nicher dans ces ruines ni comment il parvient à y survivre. Mais le fait est là, les petites ampoules de la forêt se multiplient par dizaines à cet endroit et il est le seul à en tirer profit.

En cette saison, sa récolte est honorable compte tenu du prix qu'il en retire. Les généticiens échouent encore à recréer cette variété disparue. L'enfant fournit de riches gastronomes qui lui ont plusieurs fois proposé des sommes élevées contre un plant. Mais il sait qu'un tel accord entraînerait la fin de son fructueux commerce. Plus tard, il financera lui-même la réimplantation de ces fraises sur une grande échelle.

S'autorisant à en goûter une, il laisse la gorgée de soleil fondre sous sa langue. La culpabilité que provoque ce léger gaspillage ne rend la fraise que plus délectable. Déjà, ses doigts agrippent le couvercle de la boîte pour en déguster une autre. Mais non, il se ravise. Ce ne serait pas raisonnable. C'est alors qu'il voit les troupes anti-émeute se masser de l'autre côté de l'enceinte. Des hommes vêtus de noir, les crayons paralysants fixés à l'avant-bras, leurs cuirasses électromagnétiques grésillant comme une armée de sauterelles à l'assaut de cultures.

« L'enfoiré de bâtard de sa sale race ! »

Le seul moyen pour Rog Sourdieu d'atténuer son angoisse, désormais chronique, consiste à pester contre l'enfant responsable de sa chute. Il ignore encore si celui-ci lui a volontairement ou non refilé un fichier piégé. Mais cela ne change rien au résultat. Pressé de calmer ses clients, Rog leur a communiqué les éléments sans prendre la peine de les vérifier. L'alarme est partie de Prévaction, semant une belle pagaille dans le monde de la finance dès que la nouvelle s'est répandue. Ikko-Exchange porte plainte et pourrait bien acculer son concurrent à la faillite. Celui-ci clame son innocence en expliquant qu'il a ouvert en toute bonne foi un fichier censé représenter le fruit d'un travail honnête, commandé à un pisteur indépendant dont les coordonnées ont aussitôt été fournies. Ce ne sont plus seulement des avocats qui sont aux trousses de Rog, mais des tueurs. Il y a des choses qu'on ne pardonne pas dans les milieux financiers.

Le voici devenu fugitif dans la Cité, pas même assuré de se fondre dans la masse tant qu'il ne se sera pas fabriqué une fausse identité. S'il réclame une carte de désœuvré sous son vrai nom, on ne

mettra pas vingt-quatre heures pour le retrouver.

Les rues se remplissent d'une foule compacte qui tentera dans une heure de marcher sur la ville. Rog a pris soin de se débarrasser de son accoutrement high-tech pour aujourd'hui. Il n'a conservé que ses lunettes, dans le but de suivre les commentaires des chaînes d'information qui ont promis de couvrir la manifestation. Actuellement, il n'est question que d'une première flambée de violence qui a débuté à quatorze heures, à trois cents kilomètres de là, et des appels au calme lancés par les ministres et les préfets.

Bousculé, ballotté, Rog parvient à remonter la rue à contre-courant au prix de quelques orteils écrasés.

Les événements qui se préparent serviront peut-être ses projets. En cas d'affrontement violent avec les forces de l'ordre, des morts joncheront les rues. L'un d'eux pourrait bien périr de sa main et disparaître au fond d'un trou. Après quoi, Rog se servira de sa carte de désœuvré pour demander un transfert dans une Cité où ni lui ni sa victime n'a jamais mis les pieds.

Mais avant cela, il se débarrassera aussi du sale gosse qui l'a si salement mouché.

L'éducateur physique éclate de rire quand Cyril Vabenne se présente devant lui. La salle est vide, à l'exception de deux culturistes vissés sur leur siège, les yeux rivés sur les indicateurs de performance. Leurs efforts semblent décuplés par l'écho de leur souffle laborieux.

« L'entraînement se fait dehors aujourd'hui ! Mais les lunettes sont pas conseillées. »

Cyril cligne des yeux, mécontent de n'avoir pas été prévenu. Anouar Drirahne lui explique qu'il peut rester à condition de ne plus sortir jusqu'à la fin de la manifestation. Le local sera fermé dans moins d'un quart d'heure.

Cyrill n'en espérait pas tant. Du travail l'attend.

« Il y a un problème ? »

Esprit Vyndic, entraîneur et responsable des lieux, s'avance du fond de la salle, une barre d'acier à la main. Son menton carré pointe vers Cyril, révélant les muscles puissants de son cou de taureau. Les deux hommes ne s'apprécient guère. Quand Esprit s'occupe de son entraînement, il contraint Cyril à aller au bout de lui-même et ne se désintéresse de lui que quand il gît au sol, sanglotant, le cœur au bord des lèvres.

« Aucun, répond Anouar. Cyril allait repartir.

- Dommage. On aurait pu profiter de la manifestation pour s'entraîner sérieusement, sans être dérangés.

- Mon TS doit passer me voir après », invente Cyril, prêt à détaler comme un lapin.

Ne parvenant pas à soutenir le regard de son tortionnaire, il fixe son front bas en se demandant pourquoi un sportif aussi stupide se prénomme Esprit.

« Tu crois qu'il viendra, avec ce qui se passe dehors ? insiste l'autre.

- Laisse… On a du rangement dans l'arrière-boutique. À propos, du vrai whisky de vingt ans d'âge, garanti houblon OGM, ça t'intéresse ? »

L'intervention d'Anouar donne à Cyril l'occasion de reculer lentement.

« Je ne bois pas.

- Tiens donc ? Remarque, je pourrais t'échanger ton quota d'alcool contre des produits qui te tentent, que tu trouveras jamais dans un supermarché pour désœuvrés.

- C'est que… j'échange déjà.

- Qui aurait cru ça de toi ?… Le jour où ton deal s'arrête, passe me voir. Je l'ai toujours dit, il faut trafiquer avec les désœuvrés pour garder de bonnes relations. »

À l'extérieur, Cyril est happé par la foule, toujours plus dense. Un individu allant à contresens le bouscule si violemment qu'il en perd ses lunettes. Le fait de se baisser pour les récupérer provoque plusieurs chutes sur son dos. On lui marche sur la main. Un genou s'enfonce rudement dans ses côtes. Les gens se dégagent péniblement de la mêlée de bras et de jambes. Cyril se retrouve dans les bras d'une adorable rousse que la situation amuse.

« Oh, que de prétendants ! s'exclame-t-elle.

- Je crois que vous êtes assise sur mes lunettes », dit Cyril.

À quinze heures, une clameur s'élève à la périphérie de la Cité, en réponse aux tirs de la police. Les premiers rangs s'éclaircissent, hommes et femmes s'écroulant, tétanisés par les décharges électriques. Les manifestants comptent bien cependant forcer le barrage pour défiler sous le nez des autonomes. Le temps qu'ils mettront pour parcourir les cinq kilomètres les séparant du cœur de la ville importe peu.

Une vague d'arrestations met fin aux prétentions des petits malins qui se sont rendus sur place tôt dans la matinée. De même, ceux qui cherchent à gagner le centre-ville par des chemins détournés s'aperçoivent que la Cité a été encerclée.

Bientôt, c'est la mêlée.

« Laissez-moi passer ! »

Frédérique Albedo se débat pour échapper aux gardes qui tentent de faire barrage.

« C'est de la folie, explique Jean Fortusier, la manifestation va tourner à l'émeute, tout le monde le sait ! »

Un policier rappelle qu'il est de son devoir de la protéger. Non loin de là, des cris perçants indiquent le début des hostilités.

« Et eux, qui va les protéger ? Je suis député, bon sang ! Je représente le peuple ! Et vous voudriez que j'observe les événements du haut de mon balcon ? »

Elle se montre si inflexible que les deux gardes armés reculent. Quant à son secrétaire et principal conseiller, il n'a plus d'argument à lui opposer.

« Alors, laissez-moi vous accompagner.

- Vous me mettriez en danger. Votre accoutrement trahit votre origine. »

Frédérique se hâte de s'éloigner avant que ses anges gardiens ne changent d'avis. Elle se doute que Fortusier est en train de chercher des vêtements de désœuvré ou de proposer à des agents de l'ordre de la suivre de loin.

Sa colère retombe vite, remplacée par une autre, plus froide, plus durable, en constatant le gâchis en train de s'effectuer. Il a suffi qu'on rapporte les débats du Parlement pour enflammer la Cité. Le projet de la majorité n'avait pourtant aucune chance de passer. L'erreur, la grande erreur a été de masser aux alentours des Cités, par mesure préventive, un cordon d'hommes armés. L'image retransmise sur tous les sites a pris valeur de symbole. Au-delà des discours et des aides masquant la réalité, la société est bel et bien coupée en deux entités distinctes qui ne communiquent plus. Les quelques passerelles jetées par des autonomes désireux de créer des liens ne rassurent personne tant leur fragilité est apparente. Preuve en est donnée avec l'inquiétude de ses proches quand Frédérique s'aventure dans la Cité. Ils n'ont pas encore compris qu'elle *est* une passerelle. Ses cordes sont encore lâches, certes, et il manque des planches pour avancer sans encombres. Mais Esmé, Omar, Rhoda, Walter, Ayer et Anouk

existent, elle peut se reposer sur eux, explorer avec leur aide le monde des désœuvrés. *Il ne devrait y avoir qu'un monde,* pense-t-elle.

Les personnes qu'elle croise courent en direction des abords de la Cité. Mais quelques-unes, porteuses de messages ou simplement effrayées, reviennent également vers le centre.

Soudain, des coups de feu éclatent à ses oreilles. Des images de feu et de sang parasitent immédiatement son cerveau. Qui a osé tirer sur les manifestants ?

« Cyril. On devrait attendre que le gros de la foule passe.

- Alex. Dis pas de bêtises, Cyril. Donne-moi la main et la lâche pas. »

Elle est chaude et douce. Et ferme aussi. L'effervescence qui gagne la Cité amuse Alex plus qu'elle ne lui fait peur. *Enfin les choses bougent,* a-t-elle dit quelques minutes plus tôt.

Cyril se laisse conduire comme un enfant par sa mère. Sans ses lunettes, les gens qui s'agitent autour de lui ressemblent aux taches de couleur d'une peinture impressionniste. Il pourrait rentrer seul, mais Alex tient absolument à le raccompagner.

« Je suis née ici, dit-elle. C'est une garantie contre ceux qui n'aiment pas les faux désœuvrés. »

Sur ce point, elle a raison. En ce moment, les gens sont chatouilleux.

David aurait mieux fait de demeurer à proximité de son carré de fraises. Là-bas, les policiers n'ont pas bougé. Ils sont suffisamment visibles pour inciter à rebrousser chemin. Ailleurs, on court, on crie, on s'éparpille dans toutes les directions. Un semblant d'unité apparaît du côté de la sortie principale, où se déroule l'essentiel des combats. Il semble que les désœuvrés résistent efficacement grâce aux positions stratégiques qu'ils occupent.

« Tu devrais te barricader chez toi, petit ! conseille une femme en nage qui monte à l'assaut. Cours, qu'est-ce que t'attends ? »

David marche au contraire posément. Il ne désire pas abîmer sa précieuse récolte en la soumettant aux chocs.

Bientôt, il se retrouve dans un quartier plus calme. La bataille n'est plus que rumeur. Ceux qui ont refusé d'en découdre sont au spectacle. David se demande si Rog sera présent au rendez-vous. A-t-il réussi à passer ?

Au bout de la rue suivante, un bruit de pas précipités répond à son interrogation. L'expression de Rog Sourdieu indique clairement qu'il est au courant, pour le fichier piégé. Les places désertes sont finalement plus dangereuses que les champs de bataille, a le temps de se dire David.

Tant pis pour les fraises ! Il a intérêt à détaler…

Lorsque ses pensées paralysées retrouvent un peu de fluidité, Frédérique Albedo se rappelle que les brigades anti-émeute sont équipées de pistolets électriques silencieux. À moins d'avoir enfreint le règlement et introduit des armes à feu au nez et à la barbe de leurs supérieurs, les tireurs ne peuvent être que des habitants de la Cité.

S'agit-il d'une riposte ? Avant le début des coups de feu la clameur était déjà forte. Elle signalait peut-être une attaque des forces de l'ordre.

Mais comment des armes ont-elles pu parvenir dans la Cité ? C'est en voyant un jeune homme portant cinq pistolets attachés à sa ceinture, probablement pour les distribuer aux combattants des premières lignes, que le député comprend. Leur forme est caractéristique. Nanotechnologie. Les armes ne sont pas parvenues dans la Cité, elles y ont été fabriquées à partir de composants illégalement importés.

Bravant le danger, Frédérique revient sur ses pas. Si massacre il y a, elle désire être témoin à charge. Ses lunettes filment tout.

Alors qu'elle se rapproche du lieu des affrontements, la foule compacte explose devant ses yeux comme une pomme qu'une balle fait éclater. À l'origine de cette débandade, une percée des brigades excédées. Elles utilisent à présent la grosse artillerie, des choqueurs qui font valser les gens dans les airs, complétés par des pieuvres. Considérées comme une arme défensive, les lianes élastiques qui se déploient à la vitesse de l'éclair s'entortillent parfois autour du cou ou provoquent des chutes blessantes, voire meurtrières. Une victime au bord de l'étouffement agrippe de ses deux mains une de ces cordes diaboliques qui comprime sa pomme d'Adam. Incapable d'obéir aux injonctions de Frédérique, qui lui conseille de ne pas chercher à se libérer, ses efforts ne servent qu'à resserrer l'étau davantage. Sa langue gonflée jaillit hors de la bouche au moment de son dernier spasme.

Une déflagration jette Albedo au sol. De la fumée et des cris. Quelqu'un roule sur elle, la poisse de sang. Une balle miaule à ses oreilles. Ça devient sérieux. Elle s'éloigne aussi vite qu'elle peut. Se retourne tout de même parfois pour capter des images.

Elle espère simplement qu'elle parviendra un jour à les montrer.

La fête ! C'est la fête aujourd'hui ! Le bruit, la fureur, l'incroyable excitation plongent Ian Broyett dans une transe hypnotique. Son corps est le jouet d'émotions phénoménales. C'est mieux que de tirer une nana ! L'ivresse totale ! Au moment de la percée, un policier téméraire s'est retrouvé isolé des siens. Ils ont été plusieurs à le bousculer pour qu'il tombe. La cuirasse électromagnétique de sa combinaison ne protège pas la main qui tire, ni sa tête. Une fois le casque arraché, cette dernière a éclaté comme un fruit trop mûr quand les barres de fer se sont abattues.

Il y a la sueur, l'odeur du sang et de la poudre. Le sentiment d'être grand. De vivre de grands moments. Le sang qui coule de son front ? Une bénédiction ! La sensation du liquide le long de ses joues, dans le cou, procure une enivrante puissance ! Ian existe !

Il garde le pistolet dans sa poche, préférant les cocktails Molotov aux balles. L'explosion et les flammes donnent des résultats plus spectaculaires.

Mais on recule autour de lui ! Un reflux. Les choqueurs entrent en action. Les désœuvrés reculent derrière le barrage de voitures électriques édifié d'urgence quand il est apparu nécessaire de tenir des positions plutôt que de chercher à avancer. En braillant de toute la puissance de ses cordes vocales, Ian suit le mouvement, cherche des yeux l'emplacement d'où lancer une riposte.

Des fourgons blindés entrent dans la Cité. Ce sont des véhicules autonomes qui peuvent avancer malgré la proximité d'objets à l'avant et sur les côtés. Les voitures électriques placées en travers de la rue, dérisoire rempart, sont poussées sans ménagement, se renversent parfois, écrasant au passage un téméraire qui n'a pas reculé à temps.

Ian le sauvage bondit sur une voiture couchée et hurle derrière le passage des fourgons. Certains se lancent à leur poursuite, tirant ou lançant les projectiles qui leur tombent sous la main.

Ian a compris la stratégie. Des renforts sortiront de ces véhicules pour les prendre en tenaille. Il décide d'effectuer un large crochet afin de les attaquer sur les revers, agite les bras pour intimer aux autres de le suivre.

Seule une dizaine réagit. Trois désœuvrés rebroussent chemin quand les portes des fourgons s'ouvrent à l'arrière et qu'apparaissent les assaillants.

Stupidos ! Ian suit seul son plan.

Un trou noir n'est pas qu'un avaleur de matière. Il est un formidable réservoir d'énergie, capable

aussi d'en restituer, avec un fort pourcentage dans le cas d'un trou noir en rotation. La matière entraînée dans le gigantesque maelström du disque d'accrétion peut perdre jusqu'à 40 % de son énergie de masse sous forme de rayonnement, ce qui est bien supérieur à l'activité nucléaire d'une étoile. Une partie de la matière s'engouffre au-delà de l'horizon événementiel, l'autre repart, après avoir arraché au trou noir une partie de son énergie rotationnelle.

Ainsi, quand un disque d'accrétion se vide dans le trou noir, il en résulte de puissants jets de plasma qui sont expulsés aux deux pôles, à 92 % de la vitesse de la lumière, et qui se transforment en nuages avec l'éloignement.

« Intéressant, reconnaît poliment Alex, et drôlement compliqué. Tu as passé beaucoup de temps dessus. »

Cyril apprécie le compliment. C'est la première fois qu'une personne manifeste un intérêt pour son travail. David respecte ce qu'il fait sans être en mesure d'apprécier l'énormité de la tâche. Alex, quoique peu cultivée, est capable de s'en faire une idée. Suffisamment pour que la lecture qu'il vient de lui faire force son admiration.

« Ce sont ces jets qui forment les quasars. C'est la contraction de *quasi stars*, le nom donné à une époque où personne ne comprenait le phénomène de ces radiosources.

- Tu ne vas quand même pas me donner lecture du tout ? Sinon, je vais regretter de t'avoir permis de récupérer ta deuxième paire de lunettes. » Alex se lève et les lui retire avant qu'il n'ait eu le temps de protester. « Viens les chercher ! » dit-elle en reculant jusqu'au divan.

Cyril, en tendant la main, est vivement tiré par le bras et propulsé sur les coussins. Pour la deuxième fois, Alex est contre lui, mais cette fois, la chute est volontaire.

Une légère appréhension saisit Cyril. Il n'a jamais couché avec une femme. Trop absorbé par ses recherches. Prétexte. L'occasion ne s'est jamais présentée. Prétexte. Ou bien il n'a jamais su la saisir. Prétexte encore. Il est timide parce qu'il ne s'estime pas. Hors de la Cité, sa culture n'impressionne personne. Elle est à l'image de son physique, qui n'impressionne personne nulle part.

Pour un premier baiser, au moins, il n'y a pas de problème. Quelque chose dans les manières d'Alex lui dit qu'elle est consciente de son inexpérience, aussi la laisse-t-il faire. Cyril est déshabillé en un tour de main. La jeune rousse colle son corps nu contre le sien. Elle est chaude et vibrante. Sa légère odeur musquée est enivrante. La façon dont elle le caresse indique qu'elle est sans complexe.

« Oublie tes espaces lointains. Il y a un trou noir beaucoup plus près de toi, dit-elle, plein d'une énergie capable de te faire expulser de longs jets. »

Et vulgaire avec ça !

Mais ce n'est pas pour déplaire à Cyril dont le corps excité répond aux expertes sollicitations. Entraîné malgré lui vers un indicible inconnu.

Rog, de taille élancée, a vite fait de rattraper David, aussi véloce soit-il. Une première gifle étend l'enfant par terre. Rog attend qu'il se relève pour le frapper encore.

« Tu es fier de toi, je suppose ? gronde-t-il. Tu le savais, n'est-ce pas ? Dis-moi que tu le savais, que ce fichier était plombé ! »

Des yeux de braise le fixent. Rog s'aperçoit qu'il n'a pas la moindre idée de la façon de tuer ce gosse. Il ne porte aucune arme sur lui, hormis une matraque électrique défensive qui serait bien en peine de donner la mort, même en déchargeant sa batterie pendant qu'on l'oriente contre le cœur. Le mieux est de lui fracasser le crâne contre la bordure du trottoir. Il se baisse, assène un deuxième coup.

Cette fois, David se débat ; à l'aide de ses ongles, de ses dents, de ses pieds, il tente de maintenir le

pisteur à distance. Rog, griffé au visage, s'énerve. Ses lunettes de travers sont sur le point de tomber.

« Je vous conseille de laisser cet enfant tranquille. »

Une femme, la cinquantaine, l'observe. Elle n'a pas d'arme et n'est pas de taille à lutter. Ses rondeurs indiquent qu'elle a peu pratiqué de sport.

« Toi, la désœuvrée, je te conseille de rester en-dehors de ça !

- Obéissez, Rog Sourdieu, si vous ne voulez pas d'ennuis. David : file ! »

Prestement, David se relève mais ne s'éloigne que de quelques mètres, curieux de connaître la suite des événements. Le fait que cette femme le nomme par son prénom ne l'étonne pas, même si lui-même ne la connaît que de vue.

« Comment sais-tu mon nom ? demande Rog avec hargne. Même ce gosse… Je vois. Vous êtes de la famille et ce petit malin se débrouille mieux que ce que je ne pensais.

- Ni de la famille, ni même désœuvrée. Mais je crois savoir qu'il existe une plainte lancée contre vous depuis hier. L'affaire de Prévaction fait beaucoup de bruit. Elle embarrasse également le gouvernement, mais je me garderais bien de m'en plaindre.

- Vous êtes flic ?… Je vais vous dire. C'est lui le responsable. C'est pour ça que je cherchais à lui donner une correction. Il m'a donné ce fichier et je me suis contenté de le transmettre. Et c'est moi que l'on recherche ! Demandez-lui si vous ne me croyez pas. »

Tout en se justifiant, Rog s'est avancé. Il n'a pas le choix. Cette femme doit être réduite au silence. Pas forcément tuée, mais immobilisée le temps de sa fuite. Sa main s'est saisie sans hésiter de la matraque dans la poche intérieure de sa veste.

Mais s'il lui laisse la vie sauve, elle n'aura aucun mal à nommer le meurtrier de David. Et dans tous les cas, David lui échappera pendant qu'il s'occupe d'elle. Dilemme.

Sa réflexion lui fait perdre le fil de son discours. Rog bégaie, conscient du raidissement de la femme à présent qu'il s'approche trop près d'elle. Il ne lui reste guère de temps. Avec un peu de chance, David tentera de lui venir en aide et il en profitera pour l'attraper. Le plan a des chances de fonctionner.

Vif comme l'éclair, il bondit. La matraque est apparue dans sa main comme par magie, le voyant bleu en mode fonctionnement. La femme n'a pas le temps d'esquiver. Malgré un mouvement de retrait, le coup l'atteint en pleine tempe.

Ian Broyett ne s'attendait pas à ce que les brigades occupent si vite le terrain. Les hommes en noir semblent soudain pulluler, comme les cafards dans la cuisine. Vifs, ils apparaissent et disparaissent derrière un angle de rue, profitent des moindres zones d'ombres pour progresser, tirer, arraisonner. Le trafiquant comprend qu'ils disposent de casques de vision permettant de guetter leur proie à travers un mur.

Une ombre noire embusquée dans un renfoncement de porte bondit devant lui, bras tendu. Il n'a qu'à ouvrir le poing pour envoyer une décharge électrique qui, à cette distance, s'avérerait fatale. Ian l'empêche de tirer en enfermant sa main dans la sienne, presque deux fois plus grande. Ses doigts commencent à serrer, arrachant une grimace de douleur à l'agresseur. Dans le même temps, il détache du poignet le mince faisceau lanceur d'éclairs et le tourne vers son propriétaire, sans toucher au fil qui s'enfonce sous la peau.

L'homme a conscience de ce que son adversaire lui a fait. Mais quand sa main est libérée, ses doigts se déplient par un réflexe naturel. L'éclair bleuté le tétanise sur le champ. Sa charge se communique même un peu au-delà puisque Ian sent ses cheveux se dresser.

Il ne s'attarde pas. Il doit encore descendre quelques rues pour parvenir dans le dos des brigades. La rage qui l'habite l'assure de la victoire. On ne peut pas perdre avec une telle fureur en soi.

Dans son périple il aperçoit, au détour d'une rue, un homme qui moleste une femme. Malgré ses vêtements, Ian Broyett devine qu'il s'agit d'un autonome. Ses lunettes écran le trahissent, de même que sa matraque défensive. Un enfant observe la scène. Le jeune David. Courageux, il s'avance et lance une boîte isotherme à la figure de l'agresseur, ramasse un objet métallique dont il se sert également de projectile. Mais il s'est trop approché et l'homme délaisse la femme pour se précipiter vers lui. Il n'a pas le temps de l'attraper. Sans réfléchir, Ian a tiré.

David voit l'homme s'écrouler à ses pieds éclaboussés de sang. L'écho de la détonation roule encore à l'intérieur de sa tête. *Comme la mort est rapide*, songe-t-il. L'instant d'avant, Rog Sourdieu s'apprêtait à lui faire passer un mauvais quart d'heure.

« C'est un autonome, s'pas ? »

Ian Broyett, chemise au vent sur son torse nu luisant de sueur, des traces de sang et de fumée maculant sa peau bronzée, est superbe de puissance. David n'a pas besoin de répondre. De près, le trafiquant devenu révolutionnaire identifie Rog, qu'il a vu rôder dans la Cité à maintes reprises.

« Et elle ? »

Frédérique Albedo gémit, les yeux clos. Deux hématomes commencent à enfler sur son front. David se souvient de s'être déjà dit qu'il la connaissait, à une autre occasion.

« Je l'ai vue sur le mur. Elle est connue. Elle fait de la politique.

- Une politicienne déguisée ! Ici ? »

Le ton de Ian est menaçant, aussi David s'empresse d'ajouter qu'elle est gentille et voulait le sauver des griffes de Sourdieu. Cette reconnaissance ne lui est pas coutumière. Mais il éprouve du respect pour cette femme qui, malgré son âge, s'est interposée.

« Dis-lui que Ian Broyett l'a sauvée à son tour. »

Celui-ci manifeste une nervosité grandissante car les cris et les bruits de pas se rapprochent. Les policiers ont-ils reculé devant le nombre ou bien le nettoyage de la Cité a-t-il commencé ?

« C'est inutile, murmure Frédérique, j'ai entendu. »

Ses yeux papillotent mais la douleur est trop forte pour garder longtemps les yeux ouverts. Ian et David l'aident à s'asseoir contre le mur.

« Je vous remercie. Ça va mieux. »

Les clameurs sont très proches à présent. Trois policiers des brigades anti-émeute apparaissent.

« Elle est là ! »

Ian Broyett détale aussitôt. Un homme le met en joue avec une pieuvre. Mais certains tentacules risquent d'atteindre le député, aussi se ravise-t-il. Un quatrième personnage, en civil, visiblement essoufflé, rattrape les policiers. David ignore s'il doit également prendre les jambes à son cou ou rester. Il choisit de rester. Quelque chose lui dit que son destin est en train de basculer.

« Vous avez de la chance d'être encore vivante ! J'ai rarement vu une telle violence ! »

Son secrétaire est penché sur elle, atterré de constater la taille des bosses sur son crâne.

« Qui a tiré le premier ? La police ou la foule ? demande Frédérique d'une voix faible mais ferme.

- On vous cherche depuis une demi-heure et c'est tout ce à quoi vous pensez ? Essayez plutôt de mémoriser le visage de votre agresseur.

- Faites-le vous-même, il est là, devant vous. »

Jean Fortusier regarde le cadavre sans comprendre. Albedo lui explique que son sauveur mérite qu'on lui accorde des circonstances atténuantes pour les méfaits qui pourraient lui être reprochés. Le secrétaire acquiesce sans cependant donner l'impression de vouloir respecter cette consigne.

« Veuillez ramasser mes lunettes, s'il vous plaît. J'espère que ce que j'ai enregistré n'est pas perdu.

- Vous pouvez vous lever ? Il est temps de vous mettre à l'abri. Le nettoyage n'est pas terminé.

- Le nettoyage… soupire Frédérique. Quand je rendrai compte de ce que j'ai vu, le nettoyage commencera par le haut. Je suis d'ailleurs surprise de vous entendre parler comme un membre du PEE. Vous devriez changer de parti.

- Je ne faisais que reprendre l'expression. Admettez quand même que tous les désœuvrés ne sont pas des saints et que la Cité est un endroit dangereux.

- J'aime vous entendre parler ainsi. Maintenant, dites-moi ce que nous avons fait pour les "bons désœuvrés" qui côtoient ces dangers au quotidien. Au fait, vous connaissez les chiffres de la délinquance ? Exprimés en nombre de criminels et de faits délictueux, ils ont leur petit effet. Mais on ne cite jamais les pourcentages par rapport à la population, qui sont nettement moins impressionnants. Ils ne correspondent pas à l'idée qu'on se fait de la délinquance. Vous ne trouvez pas que le sentiment d'insécurité grandit à mesure que celle-ci diminue ? Voyez ce qu'il en était au Moyen-Âge, au XIII^{e} siècle, au siècle dernier même… Or, le sentiment d'insécurité génère plus de violence que vous ne l'imaginez. Plus que la délinquance où elle prend sa source. N'oubliez pas que c'est nous qui avons créé les Cités. Il était plus pratique de fabriquer des appartements standards et adaptés que de disséminer les désœuvrés parmi la population dans des logements vacants. C'était surtout une mesure ségrégationniste plus confortable pour les honnêtes gens. Plus conforme à leur mentalité. Les Cités sont notre stock de surplus. L'énergie gaspillée que nous laissons au fond d'un trou d'où l'on espère bien, pour notre tranquillité, qu'elle ne ressortira jamais. »

Sa combativité refait surface, ce qui a le don de la ragaillardir. La douleur sous son crâne demeure présente, mais elle parvient à la canaliser, à l'isoler de manière à ne pas trop subir ses assauts.

Frédérique sent qu'elle peut marcher sans l'aide du bras qu'on lui offre. Elle n'est pas mécontente d'avoir mouché son secrétaire qui, pour être habile politicien et sincèrement convaincu par les idées qu'elle défend, n'en est pas moins coupé des réalités, victime de ses réflexes de peur et de méfiance dès qu'il se trouve sur le terrain. Elle-même, avant qu'elle ne décide de côtoyer les citoyens qu'elle représente, avait eu à lutter contre des préjugés qu'elle croyait avoir surmontés. Et on la traite d'originale !

« Avant qu'on y aille, laissez-moi une minute seule avec cet enfant. »

Jean Fortusier accepte à contrecœur. Il donne un signe aux policiers qui se métamorphosent en gardes du corps attentifs.

David a récupéré sa boîte. Frédérique remarque avec quelles précautions il la manipule mais ne cherche pas à connaître son contenu. Ce gosse ne ressemble à aucun autre. Il nourrit de grands projets. Un jour, il sortira de la Cité.

« Je te connais et je sais de quoi tu es capable. » Elle désigne le cadavre. « Cet homme a d'ailleurs évoqué une de tes prouesses. Je suppose qu'il n'a pas menti… Tu ne dis rien ? Tu te méfies, je comprends… J'aimerais faire connaître des gens comme toi à d'autres qui se demandent si vous existez encore. Tu pourrais m'en présenter quelques-uns ? Ça m'aiderait à faire changer un certain nombre de choses. »

Frédérique le sent hésiter.

« Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

- Ça. » Il pointe un index contre sa nuque. Frédérique a un sourire de connivence.

« Je m'en doutais. Mais tu es un peu jeune. Dans deux ou trois ans, je te promets que tu seras broché. »

La réponse ne plaît pas forcément à David mais il se met à parler, citant des noms, donnant des adresses. Frédérique le remercie. Jean Fortusier s'impatiente. Elle lui emboîte le pas.

« Rentre chez toi, dit-elle encore à David. Je vais faire plaisir à mon accompagnateur : en ce moment, les rues ne sont pas sûres, comme tu as dû t'en apercevoir. Je n'aimerais pas qu'il t'arrive malheur. »

On enverra une équipe ramasser le corps , avait dit un policier. David attend sur place qu'ils aient tourné au coin de la rue. Puis il s'active. Il lui reste peu de temps.

Les lunettes cybernétiques de Rog Sourdieu disparaissent dans sa poche. Il fouille le cadavre jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherche. Un composant informatique de la taille d'un briquet paraît lui convenir. Les bords de l'alliage de plastique et de métal ont un tranchant acceptable. En appuyant fortement, David parvient à entailler la peau, à hauteur de la nuque. Le sang poisseux l'empêche ensuite de garder une prise ferme sur le tranchoir improvisé, mais il apprend vite à adopter un bon angle.

Frédérique Albedo tiendra probablement sa promesse. Mais ce n'est pas lui retirer sa confiance que de s'approprier une broche par ses propres moyens.

David prend bien soin de découper la chair loin de l'objet de sa convoitise afin de ne pas l'abîmer. Bientôt, l'onéreuse interface rutile de pourpre au bout de ses doigts. Elle disparaît dans un morceau de tissu arraché à la chemise du mort.

Il possède enfin ce qu'il espère depuis si longtemps. Le passeport lui permettant de quitter la Cité.

Assis devant son clavier, un sourire béat sur les lèvres, Cyril relit les dernières pages de son texte. Un petit matin grêle habille les immeubles de reflets pastels. Dans son dos, sur le canapé convertible, Alex dort paisiblement. Sa main a repoussé le drap couvrant son épaule gauche, dévoilant le galbe d'un sein qui fait encore loucher Cyril après tant de jours et de nuits passés à le caresser.

Il a du mal à se concentrer et est conscient de s'être relâché ces derniers temps. Aussi grignote-t-il des heures de sommeil pour poursuivre la tâche qu'il s'est fixée. Ce n'est cependant pas ce bonheur conjugal tout neuf qui étire ses lèvres. Il vient de visionner, pour la quinzième fois au moins, le message que lui a laissé ce député qui n'a pas assez de mots pour condamner le gouvernement mais qui se sert efficacement de ceux dont elle dispose. La femme promet de passer le voir dans la semaine, ici, dans son appartement. Elle désire également réaliser un reportage sur lui. Son travail sur les trous noirs n'a pas manqué de soulever son intérêt. Cyril n'arrive pas à croire à une telle chance.

« Vous savez, lui a-t-elle dit, avec de la persévérance, je pense que les Cités finiront par disparaître. Les désœuvrés - désolée, ce n'est pas moi qui ai choisi le terme -, existeront toujours, mais pleinement intégrés à la société. C'est une question de survie. Vous représentez justement ce qui permet de sauver une civilisation sur le point de se racornir comme un vulgaire fruit desséché. Un jaillissement de créativité qui permet de jeter les bases d'une civilisation digne de ce nom. Tout ce que nous délaissons nous ampute. »

Un jaillissement de créativité ! Un sauveur de civilisation ! Peut-être Frédérique Albedo exagère-t-elle pour mieux se mettre Cyril dans la poche, c'est une politicienne après tout, mais ces propos font

tellement plaisir qu'ils donnent un sacré coup de fouet à son moral et à sa créativité ! Si parfois le souvenir de cet entretien l'empêche de se concentrer, il lui procure également l'énergie nécessaire pour continuer.

Cyril se penche à nouveau sur son clavier et note.

Un trou noir dépense environ 30% de son énergie sous forme d'énergie cinétique de rotation. En considérant que la matière qui ne disparaît pas derrière l'horizon événementiel lui vole de l'énergie, il n'est pas invraisemblable d'imaginer un jour que celle-ci pourrait être extraite et utilisée.

On voit que nous sommes loin de l'image première d'un trou noir gravitationnel passif. L'énergie qu'il prend, il la rend forcément, d'une façon ou d'une autre.

Stephen Hawking remarque avec bon sens que la masse et la taille d'un trou noir diminuent quand celui-ci émet des particules. Cette diminution favorise à son tour leur fuite, de sorte que l'émission se poursuit à un rythme accéléré qui ne s'achève qu'avec la disparition complète du trou noir. Tel est leur destin, peu différent, en définitive, du nôtre, même si l'échelle est très différente.

N'oublions pas que les trous noirs sont généralement apparus dans les galaxies en formation, où d'énormes nuages de gaz, en s'effondrant sous leur propre gravitation, leur a donné naissance. Mais il n'est pas déraisonnable de penser que leur présence est parfois indispensable au processus. L'expulsion violente de jets de plasma répartit peut-être la matière de façon à favoriser la naissance des galaxies.

D'aucuns pensent que le Big Bang résulterait de l'explosion d'un trou noir. Dans ce cas, il faut cesser de dire qu'un trou noir est le pire phénomène cosmique qu'on puisse imaginer, car il pourrait bien, aussi, figurer parmi les meilleurs.

La Dernière mort d'Alexis Wiejack

Dérivant sur un fond d'étoiles, le satellite offrait, avec ses larges panneaux en éventail, l'image d'une fleur épanouie. Depuis la navette qui l'emmenait, Alexis Wiejack regardait l'énorme engin aux reflets métalliques tournoyer dans l'espace. Autour de lui, ses compagnons s'agitaient déjà, vérifiant l'étanchéité de leur casque, procédant aux préparatifs habituels pour une sortie dans le vide. Finalement, il se leva à son tour, s'arrachant à regret du siège confortable, et verrouilla sa combinaison spatiale.

« Nous y sommes, les gars ! lança une voix éraillée. On va voir ce qui ne fonctionne pas sur ce fichu satellite ! »

Dess réflexions amusées accompagnèrent cette déclaration, puis les hommes se dirigèrent vers le sas en échangeant quelques claques dans le dos et autres bourrades.

Alexis Wiejack se tenait à l'écart du groupe, peu désireux de se mêler à cette compagnie, réfractaire à l'ambiance de camaraderie qui liait ces hommes. Ce n'était selon lui qu'une attitude trompeuse pour combattre la morosité et le désespoir qui les habitaient tous. Leurs rires étaient autant de masques occultant le véritable visage de leur âme.

On peut lire la détresse dans leurs yeux, songea-t-il. Quand s'ouvrit la porte du sas, il se débrouilla pour être le dernier à sortir.

Le satellite artificiel était tout près maintenant, gigantesque et effrayant. Il avait perdu son charme et sa corolle métallique révélait un enchevêtrement de plaques, de fils et de tubulures.

Combien de temps perdront-ils à déceler la panne dans cet imbroglio de ferraille et de plastique ? Wiejack préférait ne pas y penser, mais il espérait que l'inconfort de sa combinaison spatiale ne le tourmenterait pas longtemps.

« On a de la chance les gars ! grésilla une voix dans l'écouteur. La panne est aussi grosse que mon cul ! Je suis tombé en plein dessus !… »

Wiejack grimaça à l'audition des plaisanteries stupides et grossières qui suivirent… Tous des cons, voilà ce qu'ils étaient ! Des minables qui tentaient de passer pour des hommes normaux, des suicidaires que la pulsion de mort animait encore ! Alexis Wiejack se sentait très différent de ces malades mentaux et ne voulait rien avoir en commun avec eux. Il les côtoyait depuis des années sans parvenir à se mêler à leur groupe. Un lien énorme les unissait pourtant : ses deux propres suicides.

Wiejack avait attenté à ses jours pour de multiples raisons, psychologiques, familiales et sociales. Il en avait assez de vivre dans un univers où seuls la compétition et l'espoir d'un avancement justifiaient les rapports humains, où les loisirs étaient déterminés par ordinateurs pour satisfaire les pulsions les plus profondes de l'être, où l'homme, enfin, réglait sa vie d'après le profil de sa fiche informatique. En systématisant l'efficacité, l'humanité l'avait élevée au rang d'une monade insipide et vide de sens. La

perpétuation de l'espèce se poursuivait pour elle-même, sans autre visée dans l'avenir que le perfectionnement du système, l'élimination de l'inutile et du superflu. Pour que vive l'ensemble de la population, le poète devait mourir.

Au moment de la folie de sa femme, la grisaille quotidienne parut à Wiejack encore plus terne que d'habitude. Quand les médecins l'internèrent, il s'assit calmement sur le rebord de la fenêtre, au quinzième étage… puis sauta.

Alexis Wiejack revint au monde dans la douleur. La réalité, terriblement présente, l'oppressait à nouveau, irradiant son corps de flèches lancinantes.

Alexis Wiejack hurla à son réveil. Un médecin en blouse blanche, les mains dans les poches, le toisait de toute sa hauteur, impassible, sans esquisser l'ombre d'un geste pour soulager sa souffrance, attendant qu'il fasse un effort pour récupérer complètement ses esprits.

« Comment vous sentez-vous ?

- Mal ! J'ai très mal », gémit Wiejack en refermant les paupières. La voix de son interlocuteur lui parvenait d'un endroit lointain perdu dans le brouillard.

« C'est une douleur normale qui se dissipera dans deux ou trois jours. Mais aussi ! Cette idée de vous suicider ! Vous savez que la loi punit sévèrement ce délit !

- Je ne pensais pas me rater de si haut », souffla Wiejack.

Alors l'horreur le frappa plus durement que la douleur qui le taraudait quand il entendit la voix calme et grave lui répondre :

« Vous ne vous êtes pas raté… »

Wiejack ne sut que répliquer. Il attendit que le médecin lui fournisse des explications.

« Vous vous imaginiez certainement, comme d'autres, que les peines applicables à ce genre de délit ne concernait que ceux ayant manqué leur sortie ! Vous pensez bien qu'une société capable de prolonger la vie à volonté, d'arrêter le vieillissement des cellules, peut réaliser bien d'autres prodiges. Nous vous avons ressuscité, M. Wiejack. Et nous pouvons le faire autant de fois que nécessaire si vous recommencez ! Ce que je ne vous conseille pas d'ailleurs, car les peines sont de plus en plus lourdes, et la douleur augmente à chaque réanimation.

- Qu'est-ce que je risque ? s'inquiéta Wiejack.

- Les condamnations varient entre cinquante et deux cents ans de travaux forcés. Mais je vous vois mal parti, ajouta le médecin avec un plaisir sadique évident, votre suicide a été remarqué par la foule qui déambulait. S'il a provoqué des traumatismes, des névroses ou d'autres suicides, la responsabilité vous en incombera, c'est sûr ! »

Le tribunal se montra effectivement sévère et condamna Wiejack à cent vingt ans de travaux forcés dans une centrale nucléaire. Il accepta sa peine avec tranquillité, sans un regret pour le monde qu'il quittait.

C'est au moment de l'étatisation de la médecine que les premiers procédés de prolongement de la vie apparurent. Le gouvernement rentabilisa rapidement les récentes découvertes en instituant le travail obligatoire sous contrôle - plus de riches oisifs, ni de pauvres désœuvrés ! - en contrepartie d'un siècle de retraite garantie dans un cadre confortable et idyllique. Des slogans comme : « Cent ans de labeur, un siècle de bonheur », ou « Nous vous offrons la vie, donnez votre travail », accélérèrent la mise en place de ce nouveau système. Les réfractaires ne bénéficièrent pas du prolongement de la vieillesse : leurs contestations s'éteignirent donc avec eux.

Les parents prirent très vite l'habitude, à chaque nouvelle naissance, de prendre contrat sur la vie, en

assurant que chaque nouveau-né offrait un siècle de son existence à l'État. Une cérémonie de confirmation se déroulait peu avant la majorité, où chaque adolescent renouvelait le serment effectué dans l'enfance, puis s'engageait dans la vie active.

Cependant, la situation sociale ne cessait de se dégrader, les pressions de s'accentuer, le stress de grimper. L'épidémie qui frappait la jungle humaine allait croissant : dépressions, névroses et suicides privaient le gouvernement d'une part importante de sa population active. Tous les travaux pénibles avaient pourtant été éliminés, confiés aux machines et aux détenus, confinant l'humanité dans les espaces réduits des bureaux d'administrations diverses. La télématique à outrance et la paperasse à bordereaux étaient sa seule occupation, et ne nécessitaient aucun effort physique. Pourtant les suicides ne cessaient d'augmenter, et le gouvernement finit par prendre des mesures sévères mais inévitables pour enrayer la crise qui le menaçait.

Après sa résurrection, Alexis Wiejack avait applaudi l'idée de confier les travaux les plus pénibles, dégradants et dangereux, aux contrevenants à la loi. Il n'avait après tout que ce qu'il méritait. Si sa peine devait soulager les gens sans histoire de tâches harassantes, elle allégerait d'autant son cœur blessé. Il s'interrogea pourtant sur les raisons d'État qui interdisaient la divulgation d'une découverte aussi révolutionnaire que celle de la résurrection, divulgation qui aurait dissuadé bon nombre de suicidaires - dont lui-même. Mais la raison d'État a ses raisons que le citoyen ignore…

Au cœur des centrales nucléaires, le personnel humain prédominait sur les robots dans les secteurs où les initiatives personnelles prévalaient encore. Alexis Wiejack y contracta deux fois le cancer, puis reprit son travail après ablation d'un poumon et d'une partie des intestins. Il finit par mourir d'une première overdose de radioactivité peu de temps après, pour se réveiller doté d'un corps apparemment neuf, mais que la douleur habitait.

Il apprit, lors de ce second réveil, que la résurrection se faisait par clonage accéléré, et que le fameux « contrat de naissance » ne constituait qu'une manœuvre discrète de la part du gouvernement pour gratter quelques cellules sur la peau du bébé. La restitution des souvenirs intervenait ensuite, les « démons-chirurgiens » parvenant à reconstituer l'intellect à partir de quelques cellules seulement du cerveau, en le réactivant vingt-quatre heures au plus tard après le décès, et avec les copies mentales réalisées au cours de visites administratives.

Alexis Wiejack se demanda alors quel était le sort réservé aux accidentés, aux malheureux assassinés qui ignoraient que la vie pouvait leur être rendue. Le hasard lui fournit la réponse le jour où il croisa dans un couloir une personne de sa connaissance décédée dans une collision de voitures : ressuscitée, elle finissait de remplir son contrat d'un siècle de bons et loyaux services. Il apprit également qu'il existait des hommes à l'esprit particulièrement fécond et au génie exceptionnellement inventif qui vivaient en plusieurs exemplaires, disséminés dans des laboratoires de recherche. Depuis combien de temps leur était-il interdit de mourir, pour le plus grand bien de la communauté ?

Après ces révélations, la colère s'empara d'Alexis Wiejack. Il répéta à qui voulait l'entendre que la non-divulgation du procédé de résurrection permettait à l'État d'employer à peu de frais des travailleurs de force, ces détenus punis selon les lois qu'il avait établies. La réaction ne se fit pas attendre : on le transféra dans un nouveau secteur, plus dangereux encore.

À trois reprises, l'atome le radia du monde des vivants. Wiejack n'avait pas cessé de vomir durant de longs mois, crispé de douleur sur son lit humide de crachats, attendant lamentablement la mort… et la renaissance. La quatrième fois, tourmenté par la mutation de ses cellules, rongé par le mal insidieux, Alexis Wiejack eut un geste de faiblesse. Pour bannir la douleur, il anticipa son trépas…

… retrouva la souffrance physique à son réveil ; chaque résurrection devenait plus pénible, comme une vieille machine trop souvent réparée et qui agonise encore après sa remise en état.

« Cette récidive vous coûtera cher », avait estimé le médecin à son chevet.

Le tribunal se montra néanmoins clément, eu égard à la maladie qui le rongeait. Les circonstances atténuantes permirent à Wiejack de s'en sortir avec cinquante ans de prolongation de peine, en bénéficiant en outre d'un nouvel emploi, loin de l'enfer nucléaire. Comme de coutume, le juge conclut en rappelant les principaux articles de la loi réprimant le suicide, particulièrement l'article concernant une troisième tentative consécutive en vertu duquel le contrevenant perdait définitivement toute occasion de se donner la mort et subissait un châtiment exemplaire. Alexis Wiejack se contenta d'acquiescer et de noter mentalement le terme « tentative », destiné à la population ignorant tout de la résurrection.

Il n'avait aucune idée de la nature de la punition suprême, bien qu'on le mît en garde après chacune de ses morts. Le tribunal la mentionnait toujours de façon voilée ; on émettait des hypothèses entre compagnons d'infortune, citant parfois l'exemple d'un récidiviste qu'on ne voyait plus, mais dont le nom n'était toujours pas barré des registres, cinq siècles après. Suppositions, témoignages et fables se recoupaient parfois, se mêlaient souvent avec confusion, et se contredisaient fréquemment, occultant toujours la vérité mais ne véhiculant jamais d'autre message que : « Ne vous suicidez pas trois fois ! »

Alexis Wiejack ne risquait plus de se laisser aller à commettre un acte aussi insensé, surtout depuis sa mutation. Quelques séances subliminales et hypnotiques assurèrent sa formation de technicien de l'espace, un entraînement poussé lui permit d'affronter les dangers du vide. Dans onze ans, Wiejack connaîtrait enfin le repos auquel il aspirait depuis des siècles. Il ne lui restait plus qu'à accomplir sa tâche quotidienne consciencieusement en songeant à la délivrance prochaine. Il évitait ses semblables, ne tenant pas à être mêlé malgré lui à un suicide collectif, ou à n'importe quelle affaire susceptible de prolonger sa peine : l'état profitait de tous les faux pas pour conserver un maximum de main-d'œuvre bon marché.

Des propos exacerbés le tirèrent de sa rêverie.

« Va falloir remplacer tous ces putains de fils arrachés ! Ils courent sur des kilomètres à l'intérieur de cette fichue boîte de sardine. »

Une minuscule météorite avait percuté la base d'un des panneaux solaires, arrachant fils et relais. L'éventail ne tenait plus que par un fragment de l'armature.

L'équipe s'activa autour du satellite, repérant les points de raccord, identifiant les circuits abîmés, inventoriant le matériel et les outils nécessaires à la remise en état. Alexis Wiejack et quelques autres commencèrent à démonter l'armature ; certaines soudures nécessitèrent un découpage au laser.

Une plaque métallique flottait à proximité du panneau solaire, telle une plume bizarre qu'emportait un souffle mystérieux. Un ouvrier, avec une lenteur calculée, se redressa pour bondir dans l'espace, tendant le bras vers l'objet qui s'éloignait. Il le rattrapa avec aisance, tout en poursuivant sur sa trajectoire, et s'accrocha au panneau pour stopper son élan. Ce dernier céda définitivement et bascula sous la poussée de l'ouvrier. Toute la scène se déroulait comme dans un cauchemar, avec une lenteur désespérante mais inéluctable. Le large éventail s'abattait sur le satellite et sur les hommes qui s'y agglutinaient. Wiejack recula légèrement, puis s'aperçut qu'il n'avait pas assez pris de distance pour se placer hors de portée du panneau solaire. Il s'élança dans l'espace, arrachant ses semelles magnétiques du plancher du satellite, trop tard cependant…

L'angle du panneau l'atteignit dans le dos et accrocha sa combinaison spatiale. C'est à peine si Wiejack perçut le choc tant la chute était lente. Il bascula vers l'arrière, tiré sur la pointe de l'éventail. Dans un dernier effort, il se rua en avant pour éviter d'être aplati contre le satellite. En se dégageant, Wiejack perçut très nettement le bruit que fit la déchirure dans son dos. Un instant plus tard, le froid le paralysait et l'oxygène prenait son expansion dans le vide.

Peu avant sa septième mort, Alexis Wiejack regretta que son corps ne se perde pas dans l'espace.

Comme à l'accoutumée, le réveil s'accompagna d'insupportables douleurs. Avec la vie, Wiejack retrouva la souffrance. À nouveau, la terreur baigna son esprit conscient de sa renaissance. Le cycle engendré par ses bourreaux se poursuivait, malgré ses multiples morts. Quand la raison chassa l'épouvante, Wiejack se tourna vers l'inévitable médecin qui attendait son retour à la vie.

« C'est encore plus douloureux que les autres fois ! »

Le médecin lui tendit un verre à demi-plein d'un liquide laiteux.

« Je sais, c'est la réaction… Buvez ceci, vous serez soulagé pour un temps. »

Wiejack s'exécuta et se rallongea, attendant que la potion agisse.

« Reprendrai-je le même travail, une fois rétabli ?

- Non, émit laconiquement le médecin.

- Ah ? » s'enquit Wiejack, qui essayait de trouver de l'intérêt à la conversation pour oublier les élancements de son corps soumis à la torture. Mais en réalité, il se moquait éperdument de ce qui l'attendait… Plus que onze ans ! Après tant d'années de souffrance, on pouvait le placer dans n'importe quel service, il accomplirait sa tâche sans sourciller. Sa délivrance semblait si proche !

« Ce qui vous attend est bien plus pénible… Mais vous étiez prévenu : au bout de trois suicides, on vous enlève définitivement la possibilité de recommencer.

- Je ne me suis pas tué ! hurla Wiejack sur son lit, nonobstant la douleur, submergé par une soudaine panique. Je ne me suis pas tué !

- Il est évident, répliqua posément le médecin, que l'accident semblait très plausible. Mais voilà : vous étiez seul à œuvrer au pied du panneau défectueux dans le sens de sa chute si les dernières attaches venaient à se rompre. D'après l'enquête, vous aviez également largement le temps de vous esquiver. Tous vos amis ont témoigné en ce sens.

- Mais c'est insensé ! Je n'ai rien prémédité ! C'est faux !

- Calmez-vous ! Ce n'est de toute façon pas moi que vous devez convaincre, mais le tribunal qui vous entendra. Personnellement, je me contente de vous remettre sur pied pour la date du procès. »

Quand Wiejack se retrouva seul dans la chambre, il pleura longtemps, convulsivement, comme un enfant…

Personne ne voudra jamais le croire, et pour lui, la partie était perdue… définitivement.

Mon nom était Alexis Wiejack, il y a longtemps. Mais je ne saurais donner de date précise, pas même évaluer ce passé en années ou en siècles, en millénaires peut-être ? Je ne possède plus aucune conscience du temps, je suis hors du temps, immortel à jamais.

Et j'attends…

Je n'ai pas seulement perdu la notion du temps, mais aussi celle de tout ce qui m'entoure. Je ne vois ni n'entends ce qui se déroule dans la pièce où je réside pour l'éternité ; je ne connais pas non plus d'autres sensations, privé comme je le suis de mon corps. Je ne dispose plus de mon cerveau qui baigne dans un bac de liquide destiné à le faire vivre. Encore et toujours. J'ignore si à ce stade, cet état s'appelle vivre, mais je pense et j'éprouve toujours des sentiments.

Et j'attends dans l'angoisse…

Je ne suis plus que mes pensées qui se projettent dans le vide et se nourrissent uniquement des fruits de ma mémoire. Mon cerveau se livre parfois à d'autres réflexions, mais qu'il abandonne aussitôt tant

l'épouvante est grande à ressasser ces sujets. Il préfère se raccrocher à ses souvenirs, récifs de la raison dans une mer de folie. Seul le contact avec quelque chose d'autre que le flux de mes pensées se produit très irrégulièrement, quand ceux qui me manipulent branchent certaines prises reliées à ma cuve et à mon cerveau. Ce quelque chose d'autre est constitué de milliers de cerveaux semblables au mien et de super-ordinateurs avec lesquels nous sommes couplés.

Et j'attends dans l'angoisse, impuissant…

Une machine ne peut que résoudre les problèmes dont elle possède les données et les réponses, quelque part dans ses mémoires, pas ceux qui font appel à l'imagination, aux idées fantasques et folles. Nous sommes des milliers de cerveaux que la main de l'opérateur réunit en nous connectant, des milliards de pensées entremêlées, une multitude d'images de douleur, de haine et de désespoir, d'infinis fragments de rêves tués, de désirs avortés. Un tel brassage de personnalités troublées menace mon intégrité mentale. L'épreuve devient chaque fois plus pénible, plus éprouvante. Ce mélange de pensées sans suite, incohérentes, fragmentées, superposées, me remplit d'effroi comme il épouvante tous mes semblables. Dans cet enfer psychique, les influx de la chaîne d'ordinateurs sont autant de piqûres électriques, de martèlements douloureux. La machine soumet un problème qui préoccupe nos bourreaux et nous devons résoudre des difficultés d'ordre scientifique, politique, écologique ou autres… Nous n'y pensons pas vraiment mais la machine fouille nos inconscients, viole nos cerveaux qui cherchent la solution malgré eux, dans des coins inaccessibles à la conscience, recueille toutes informations utiles qu'elle digère et trie ensuite. Au bout d'un temps - Combien ? Une heure, deux heures ?… Plusieurs jours ? - nos pensées ne sont plus que des cris hystériques que nul n'entendra jamais, et le contact est coupé. Il faut longtemps pour que, frémissants encore, nos esprits retrouvent quelque cohérence, pour que l'horreur qui nous a submergée finisse par s'écouler et que la douleur s'estompe en lambeaux de mauvais souvenirs. Il n'y a pas d'issue, pas d'espoir, même la fuite vers la folie est un vain refuge, puisque nos bourreaux trouvent plus de profit justement dans l'utilisation de cerveaux débiles dont les fantasmes ne connaissent plus d'entrave.

Mon nom était Alexis Wiejack, il y a longtemps. Bien que dépourvu de corps, je pense et j'éprouve des sentiments. Je ne suis qu'un cerveau immortel dont disposent ceux qui m'ont ainsi transformé. J'appréhende leurs interventions.

Et j'attends dans l'angoisse, impuissant, que la main d'un bourreau appuie sur le bouton CONTACT.

En sa tour, Annabelle

Ma sœur est folle. Mes parents l'ont toujours gardée à la maison plutôt que de l'abandonner dans un centre spécialisé où elle aurait dépéri à l'abri des regards. J'ai grandi avec elle, enveloppé de sa présence qui n'en est pas vraiment une, transporté par ses propos incohérents dans un univers mystérieux qui m'était devenu aussi indispensable que le monde tangible.

Ma sœur est folle d'une folie peu ordinaire. Jargonaphasie extrême doublée d'anosognosie, disaient les spécialistes ; ce qui signifiait qu'elle racontait n'importe quoi sans s'en rendre compte. Hormis ces troubles du langage, elle se comportait d'une manière tout à fait normale, quoique languide, comme une jeune fille romantique que les pensées pour son amoureux absent distraient de son entourage. Elle avait une façon particulière et charmante de vous regarder avec ses grands yeux rêveurs et de dire d'une voix douce, posée : « l'automne n'assure pas la suprématie des gardiens » ou bien : « la permanence des songes appartient à la faculté de l'inutile ». Des phrases qui ne voulaient rien dire et auxquelles personne ne savait quoi répondre.

Mes parents ou les amis de passage se contentaient d'un « oui » ou d'un « bien sûr » laconique, distrait. Ils respectaient la communication sur la forme mais ne lui assuraient aucun prolongement. Ils s'empressaient de la faire taire par de polis acquiescements pour reprendre en toute quiétude leur conversation sans intérêt et souvent finissaient par ne plus accorder d'attention à ses interruptions. Cela n'avait aucune importance pour ma sœur. Elle se contentait de sourire quand les gens se taisaient, interdits, comme si elle méditait en même temps qu'eux la profondeur de ses paroles.

Ses interventions, bien sûr, n'avaient pas toujours une portée poétique. Elles pouvaient être franchement amusantes, résolument scabreuses ou plus platement incongrues. « Il n'y a pas plus de rate sur les toits que de frivolités dans le potage » laisse perplexe, mais « je crois que ce soir je ne sifflerai pas les passants dans le crépuscule » peut prêter à rire. C'est peut-être pour ça que mes parents l'ont gardée si longtemps, parce que ses réflexions pimentaient la vie quotidienne de drôleries, même si le plus souvent, ils se montraient ennuyés d'avoir une fille qui n'avait pas toute sa tête.

Pour ma part, le discours de ma sœur m'avait toujours fasciné. Plus jeune, je n'étais amusé que par ses phrases les plus triviales ou les plus dénuées de sens, qui me faisaient hurler de rire au point de me rouler par terre. Ma sœur ne m'en voulait pas de me moquer ainsi d'elle. Elle semblait au contraire amusée, ravie de trouver un interlocuteur qui accordait quelque crédit à ses incohérences. Je passais des heures en sa compagnie, à converser absurdement, m'efforçant de trouver des mots plus fous que les siens. Quand elle me disait : « la matière joue à la marelle », je lançais avec excitation : « lune de vache qui butine ! »

« Perspective de sable engourdi ! » me répondait-elle, et je m'enorgueillissais d'un « follicule pisseux d'anachorète transi ! ».

Nous échangions ainsi des épithètes insensées. Mais mon imagination tarissant en venait vite à

puiser dans un vocabulaire grossier tandis que ma sœur continuait à soliloquer des merveilles qui me faisaient rêver. Car elle soliloquait, ne prêtant jamais attention à ce qu'on lui disait, répondant n'importe quoi quand on la pressait de descendre de sa chambre et de passer à table.

Durant les repas, je ruminais les phrases qu'elle avait prononcées. Elles me paraissaient toutes plus superbes les unes que les autres. Mes parents utilisaient un langage conventionnel sans grâce, à usage strictement pratique, alors que ma sœur traitait les mots comme des papillons bariolés qui illuminaient sa conversation de couleurs resplendissantes. Elle les époussetait de la poussière de sens qui les empesait pour les restituer dans toute leur brillance, ils retrouvaient avec elle la fraîcheur de leur innocence.

J'en vins très vite à chercher un sens caché à ses paroles. Je croyais déceler en elles un langage codé qui était sa manière d'exister au monde, d'appréhender le réel en métamorphosant le quotidien par une démarche surréaliste. Mais mes tentatives d'interprétation butaient régulièrement sur les écueils de la logique. Si je me persuadais que « les variations des nuages aplatissent les demeures indiscrètes » signifiait qu'elle était triste dans cette maison où des médecins passaient fréquemment la tourmenter avec des tests, je ne pouvais utiliser la même grille de traduction pour « j'ai trouvé un florilège dans la cour des automates » qu'elle murmurait avant de partir d'un grand éclat de rire qui ravissait mes oreilles. L'observation de ses faits et gestes m'infligeait de fréquents démentis. Si le hasard des heureuses coïncidences me permit de me tromper un temps, force me fut de reconnaître à la longue les élucubrations de mes déductions. Ma sœur n'était qu'une paisible folle qui jamais ne disait rien de sensé mais dont le langage avait l'admirable saveur des poètes les plus inspirés.

Je crois bien que j'en étais venu à l'aimer autrement que d'un amour fraternel. Ma sœur avait pour elle une calme beauté, un équilibre dans les traits du visage que je ne me lassais pas d'admirer. La finesse de sa peau confinait à la fragilité, et, dans la splendeur de son regard, toujours voilé par des paupières pudiquement baissées, brillait la richesse de son âme inaccessible. Elle ne prononçait jamais un mot plus haut que l'autre, elle semblait toujours d'une humeur également gaie même si planait parfois une ombre de tristesse dans ses attitudes, une langueur qui ne se signalait jamais plus que par un soupir avant de s'effacer, gommé par un caractère résolument tourné vers la sérénité.

Sans aucun doute, les soupirants se seraient pressés à notre porte si ma sœur n'avait été frappée de cette exquise folie. J'imaginais très bien un prétendant s'agenouiller à ses pieds, dans sa chambre de jeune fille décorée de voiles blancs, un bouquet de roses à la main. J'arrangeais moi-même des fleurs champêtres devant sa psyché, pour lui être agréable, et elle me récompensait par une de ses admirables phrases dont elle avait le secret.

Mes parents voyaient d'un mauvais œil mon attachement à ma sœur, non qu'ils soupçonnassent l'affection exagérée que je lui portais mais parce qu'ils craignaient de me voir sombrer dans le même état. Ils fronçaient les sourcils, inquiets, dès que mes penchants à l'imitation évoquaient les feux d'artifice de son langage.

Ils ne comprenaient pas que sa maladie relevait d'une grâce magique et permanente qui la baignait dans l'étourdissant torrent d'une langue sans cesse réinventée, d'une poésie permanente, exprimée sans peine ni contrainte. Ils ne comprenaient pas qu'elle était le verbe dans toute son essence, le mot dans sa volage liberté. Ma sœur était l'Expression même. Ma sœur était la Littérature…

Ma sœur était la Littérature et je souffris que mes parents voulussent m'interdire de me ressourcer auprès de sa voix si douce, de chevaucher le rêve qui galopait sur ses lèvres. Malgré les menaces, je la retrouvais dans sa chambre, la nuit ou en leur absence, pour l'écouter encore et toujours, griffonnant parfois ses plus troublants aphorismes que je recopiais studieusement ensuite sur un cahier d'écolier. Je bravai les interdits qui m'écartaient de ma sœur avec le sentiment de transgresser les plus grands

tabous. J'endossais pour quelques heures le somptueux costume de la folie dans lequel mes parents ne voyaient que guenilles agrémentées d'oripeaux. Je vécus ainsi, en cachette, une radieuse adolescence.

Mais mes parents finirent par se lasser. Peut-être se fatiguèrent-ils des visites incessantes qu'un début de réputation pour la curieuse folie de ma sœur déclencha, philologues et psycholinguistes bousculant journalistes et poètes taris dans le hall de notre demeure. Ils confièrent la garde de ma sœur à un établissement pour handicapés mentaux, estimant perfidement qu'elle y connaîtrait la paix qu'ils recherchaient pour eux-mêmes. À partir de ce jour, ma sœur ne parla plus.

Le mur de solitude qu'on avait dressé pour elle était le barrage qui avait tari son flot de paroles. Elle dépérissait dans sa chambre étroite, pareille à un oiseau qui s'éteint derrière les barreaux de sa cage. Je pleurai longtemps devant ses lèvres désormais muettes, désespérément closes sur des trésors de langage à tout jamais enfouis. Elle répondait à ma souffrance par un sourire peiné qui semblait s'excuser de son impuissance à ne plus pouvoir parler.

Mes parents finirent par l'oublier, se contentant de prendre de ses nouvelles auprès de moi, qui lui rendais quotidiennement visite. Moi, inconsolable depuis…

Depuis ce jour, j'écris. Quand mes activités d'homme mûr m'en laissent le loisir, inlassablement, j'écris. Je noircis des pages d'une écriture serrée pour lui en faire la lecture le lendemain, triomphant d'allégresse quand une phrase comme « les lendemains n'existent que pour les mots qui ont la forme » allume un éclat dans ses prunelles, quand « une pénombre guillerette sabote un parfum opalescent » arrache un sourire à ses lèvres. J'écris pour ma sœur ; le souvenir de son babil inspire ma prose. J'écris pour elle. Je veux qu'elle soit toujours ma muse.

La Fin du Big Bang

Parfois, les parents trouvaient étrange le comportement de leur enfant et ils se regardaient avec incompréhension. Cela n'allait jamais bien loin car, comme tous les parents, ils portaient sur leur progéniture un regard caressant qui disait leur fierté d'avoir un fils.

Bébé, il pleurait inexplicablement. Après la sieste ou quand le père rentrait du travail, il criait et s'agitait en proie à une terreur qui n'avait pas de nom et que des paroles rassurantes calmaient difficilement.

Comme tous les enfants prononçant leurs premiers mots, il s'exprima dans un babillage dépourvu de sens ; mais les sonorités étaient si éloignées de sa langue maternelle qu'il était légitime de se demander s'il commençait son apprentissage de la parole sur de bonnes bases.

Finalement, il gazouilla « papa », « maman » et « Damien »à un âge normal et sa prononciation s'améliora. Des périodes de récession survenaient cependant ; ses peurs récurrentes reprenaient le dessus et il ne se déplaçait dans l'appartement qu'avec une extrême circonspection.

Ces crises survenaient inexplicablement mais leur durée allait décroissant et, avec le temps, elles finirent par présenter un caractère de moins en moins alarmant. Pourtant, même lorsqu'elles eurent disparu, Damien continua à avoir un comportement étrange.

Par exemple, en fin de journée, le père venu le surprendre dans sa chambre s'attirait une réflexion déconcertante : « Tu t'es rasé la barbe ? » Quand il affirmait qu'il n'avait *jamais* porté de barbe, l'enfant le regardait avec cet air absent dénotant une intense concentration. La mère répondant à ses assommantes questions d'enfant avait l'impression que Damien ne la croyait pas, même quand elle énonçait des faits aussi incontestables que la présence d'une seule lune dans un ciel immuablement jaune. Souvent, il se forgeait des croyances qui ne correspondaient à rien de commun.

À cette phase de développement de l'être humain, de telles divagations sont monnaie courante mais ne connaissent pas l'ampleur qu'elles prenaient chez Damien. Un psychologue avait vanté au contraire sa richesse d'imagination : « Il est normal que les enfants se posent la question du pourquoi des choses jusqu'à proposer les pires absurdités : pourquoi le soleil ne gèlerait-il pas, pourquoi les nuages ne seraient-ils pas bariolés et pourquoi les bébés ne naîtraient-ils pas par la bouche ? » Bien que rassurant, le discours du spécialiste avait permis à la mère de pointer une différence entre les élucubrations de Damien et celles des enfants de son âge : il affirmait plus qu'il ne questionnait, ou alors ses questions étaient implicitement fausses ; malheureusement, elle ne parvenait pas à s'expliquer clairement face à une autorité qui, en une phrase, réduisait ses observations à des appréhensions sans objet :

« Il ne demande pas pourquoi la lune est jaune mais pourquoi elle est bleue, comme si c'était le cas ! Il veut savoir ce qui se passe quand un enfant se désigne de nouveaux parents. J'ai beau lui expliquer que le monde n'a jamais été comme ça, son expression montre qu'il croit que je lui mens !

- Il est plutôt déçu que le monde ne soit pas aussi fantasque que ses idées. Cependant, même les enfants qui s'inventent un ami imaginaire n'ont pas une vision faussée du réel. Au fond d'eux, ils savent très bien faire la part des choses. »

Avec son mari, elle s'interrogeait sur la pertinence de laisser leur fils regarder les holos animés, à l'imaginaire trop exotique pour être structurant. Les mondes et les créatures impossibles ne présentent pas de danger, estimait celui-ci, car ce qui participe de la construction de l'individu passe essentiellement par le récit ; il s'agit toujours d'une lutte entre bons et mauvais, d'une quête à mener ou d'un problème à résoudre.

« Souviens-toi des contes de notre enfance. *Le Petit Chaperon rose* était-il déstructurant, avec son loup qui parle et se déguise en grand-mère ? Évidemment non… »

Elle n'en convenait qu'avec réticence.

« Maman, pourquoi un jour on a six doigts et ensuite seulement cinq ?

- Damien, arrête avec ces bêtises, tu m'exaspères ! Tu sais bien que les gens ont toujours eu cinq doigts à chaque main. »

Elle s'affairait avec la Cocotte-Minute tout en surveillant le rôti dans le four. Les enfants ne viennent jamais poser les questions au bon moment.

« Ce sont des choses qui ne peuvent pas changer ?

- Non, bien sûr que non.

- Le monde ne change jamais ? »

La mère marqua un instant de réflexion. Les réponses simplistes ne contentaient Damien que sur l'instant et devenaient des calvaires plus tard, quand elles entraient en contradiction avec d'autres affirmations.

« Le monde change tout le temps. Quand j'avais ton âge, il ne ressemblait pas à celui que tu as sous les yeux. Mais il y a des choses qui ne changent pas.

- Quoi ?

- Par exemple, tu es toujours mon petit garçon… »

La réponse sembla lui faire plaisir. Sa mère aimait le voir sourire ainsi. Mais le répit ne dura pas.

« Ou ta petite fille ! » s'exclama-t-il sur un ton enjoué.

Provocation ? Jeu stupide ? Elle répondit avant de réfléchir à la question : « Ça, non, quand même…

« Pourtant, j'ai déjà été fille.

- Ne reste pas dans mes pattes, il faut que je mette la table… Ton père et moi te traitons de fille quand tu pleures pour un rien. On dit que tu fais la fille, ce n'est pas la même chose.

- Oui, mais quand j'étais *vraiment* fille !…

- Ce n'est pas possible, tu l'as rêvé. Et maintenant, assieds-toi là et ne bouge plus, ou alors aide-moi à dresser la table ! »

L'évitement n'était pas une bonne méthode, elle le savait. On lui avait plutôt conseillé de ne pas se formaliser devant les propos étranges de Damien, voire d'inventer des énormités pires que les siennes pour l'amener à réagir. Ça marchait quelques fois : il ne croyait pas que les yeux étaient des pierres vivantes ni les grottes des bouches de montagne gobant les animaux qui y pénétraient. Mais il était capable d'avaler tellement de couleuvres qu'elle préférait s'abstenir de le singer.

« Est-ce que les grandes personnes se souviennent toujours de tout ?

- Personne ne se souvient jamais de tout. On oublie sans cesse pour ne retenir que l'essentiel. Toi non plus, tu ne te souviens pas de tous les détails de quand tu étais bébé. »

Comme c'était agréable de se retrouver sur un terrain familier !

« Alors tu ne te souviens peut-être plus de quand j'étais fille…

- C'est bien possible… » Mieux valait capituler à ce stade. D'ailleurs, elle n'avait plus le temps ; Pierre n'allait pas tarder.

« Quand le monde change, les gens ne se souviennent jamais de rien ?

- Ils ne s'en aperçoivent pas parce que les changements sont imperceptibles. C'est comme vieillir : d'un jour sur l'autre, on ne remarque rien. Ce n'est que lorsqu'on regarde en arrière qu'on mesure combien on a changé. » Elle eut une pensée nostalgique pour sa jeunesse, se revit brièvement gamine, enfant sage élevée dans un village de montagne. Un peu peste aussi, parfois. « Mais tu as raison, les gens ne se souviennent pas toujours de tout. Ils confondent et ils oublient des choses. »

Damien fit remarquer qu'il oubliait nettement moins que les adultes à quoi ressemblait le monde *avant*. Elle n'eut pas à lui répondre car Pierre rentra à ce moment, lançant un jovial bonsoir avant même de franchir le seuil de la porte. Il fit sauter son fils dans les bras, s'amusant à le rattraper au dernier instant.

« Tu tombes bien, tu vas pouvoir prendre le relais. Il me rend chèvre avec ses questions.

- Personne n'est jamais *vraiment* devenu chèvre, observa Damien, sentencieux.

- Non, bonhomme ! C'est juste une façon de parler. Comme lorsque tu racontes tes bêtises. Où en étiez-vous de votre passionnante conversation ? »

Tout en égouttant les haricots, la mère résuma leurs propos. Il était question de la permanence des choses et des changements à travers le monde. Elle avait expliqué à Damien que l'espèce humaine ne changeait jamais d'aspect.

« Ah, pardon, Flo ! Nos caractères génétiques se transforment au fil des siècles. Et que fais-tu de l'évolution ? Nous avons d'abord été poisson dans l'océan des origines !

- Pierre, je t'en prie ! Tu parles à Damien ! »

La façon dont elle avait mis l'accent sur le prénom de leur fils donnait encore plus de sens à cette simple phrase. Damien réagit au quart de tour :

« Tu te souviens de quand tu as été poisson ?

- Non, personne ne le peut. Mais avant d'avoir notre apparence actuelle, nous étions plus petits, trapus et velus. Nous étions vêtus de peaux de bêtes et vivions dans des cavernes.

- Ça je m'en souviens…

- Les hommes préhistoriques, oui…

- Non, quand *nous* vivions avec des peaux de bête. Et ce n'étaient pas dans une caverne. On habitait dans une hutte.

- Écoute, chéri, jamais, ta mère et moi, n'avons…

- Laisse tomber ! Tu vois bien qu'il se moque de toi… On passe à table ! »

Des échanges de ce type, Florence aurait pu en consigner un carnet entier, ce qui l'aurait probablement rendu plus alarmiste. Par bonheur, les amies qu'elle fréquentait la rassuraient en citant des anecdotes similaires tirées de leur propre expérience de mère.

Elle eut la preuve de ses pressentiments quand la maîtresse demanda à la rencontrer deux mois

après l'entrée de Damien à la maternelle. C'était l'époque où, la télévision se démocratisant, le gouvernement diffusait en matinée une émission d'éducation civique obligatoire dans chaque école. À partir des discussions qui s'ensuivaient, la Référente Pédagogique avait pu constater la propension de Damien à la mythomanie.

« À ce stade, ce ne sont plus des enfantillages, mais de la désinformation. Je me demande ce qu'il arrive à faire croire à ses camarades quand ils jouent ensemble. À l'en croire, le pays aurait récemment connu une guerre au cours de laquelle il se terrait dans les caves ; la télévision ne l'étonne pas plus que les fusées, il en aurait déjà vu en couleur ! Le pire est qu'il ne cherche même pas à se rendre intéressant, seulement à répondre honnêtement aux questions posées. Il faut qu'il cesse ces petits jeux ! »

Florence se le tint pour dit et, par ricochet, Damien aussi. Après la sévère correction qui lui fut infligée, il devint un garçon renfermé, secret, extrêmement prudent dans ses réponses. Ses phrases laconiques n'induisaient jamais rien qui pût prêter à discussion, même si elles contenaient des mots inventés, des expressions décalées récupérées on ne savait où.

Lorsqu'il se sentait en confiance, il redevenait l'enfant imaginatif et curieux de tout qu'il avait été. Sa mère avait l'impression qu'il cherchait à comprendre le monde, son mode de fonctionnement. On aurait dit qu'il manquait à Damien le mode d'emploi de la vie quotidienne. Ce qui était immanent pour tout un chacun devenait chez lui une perpétuelle source d'interrogations. Il était toujours prêt à tout remettre en question. Dans ses moments euphoriques, la mère voyait là la marque d'un futur génie, qui proposerait un jour une théorie révolutionnaire sur la nature de l'univers ou offrirait une solution à l'un des nombreux problèmes de l'humanité.

Quand son père perdit son emploi, Damien observa la façon dont il surmonta le stress. Après une période d'agitation pendant laquelle il ne décoléra pas contre ses patrons, d'infâmes exploiteurs du peuple besogneux, le père décréta qu'il ne voulait plus jamais entendre parler d'eux.

« Faire table rase du passé, ça veut dire que tu vas tout oublier ?

- On n'oublie jamais certaines choses, fiston. Surtout la manière dont ces salauds m'ont viré. Mais on fait comme si. On n'en parle plus, c'est tout. »

L'enfant sourit comme s'il venait de réaliser quelque chose d'essentiel.

« Je sais. Quand les choses changent, on fait comme si elles n'avaient jamais existé. »

Son père le regarda avec perplexité, renonçant à comprendre. Damien eut cependant le bon goût de ne jamais lui rappeler son passé d'assureur.

Sa scolarité fut à l'image de sa confusion mentale, avec des hauts et des bas. Il était travailleur, attentif en classe, ponctuel dans la remise de ses devoirs, mais d'une distraction pénalisante. En histoire, il donnait des dates fantaisistes quand il ne citait pas des conflits imaginaires. Sa délimitation des frontières distribuait généreusement des provinces aux pays voisins ou annexaient sans vergogne des territoires certes convoités mais qui n'étaient jamais rentrés dans le giron de la France depuis l'épopée napoléonienne. Il lui arrivait d'écrire des mots selon des orthographes qui n'avaient plus cours et respectait des règles syntaxiques qui n'appartenaient qu'à lui. Ses professeurs s'accordaient toutefois à lui reconnaître de la logique dans ses erreurs et une vivacité d'esprit le rendant prompt à se corriger. Il manifestait également, jusque dans ses connaissances boiteuses, une grande culture.

Sa méthode pour pallier cette désastreuse confusion consistait à compulser les mêmes ouvrages de base, dans une curieuse entreprise de révision complète de ses connaissances générales. Damien commençait généralement par des précis d'histoire et de géographie, essentiellement dédiés au monde contemporain, poursuivait par la grammaire et le français et terminait par les sciences de la nature, les

mathématiques et la physique ; il ne manquait jamais de feuilleter dans le même temps un *Quid* ou son équivalent compilant des données relatives aux lois, aux mœurs, à la vie quotidienne. Sa mère remarqua que cette boulimie d'informations coïncidait avec des périodes de confusion plus aiguë. Celles-ci se manifestaient à intervalles irréguliers et, bien qu'il essayât de les dissimuler, des détails dans ses propos ou son comportement permettaient de s'en rendre compte. Au bout du compte, ces lectures répétées permirent à Damien de figurer malgré tout parmi les bons élèves.

Certaines notions mal assimilées demeuraient cependant rétives à son sens des réalités. Quand il proférait des incongruités laissant ses auditeurs perplexes, Damien avait pour habitude de dire : « Excusez-moi, j'ai menti sans m'en rendre compte. » Il lui arrivait d'annoncer qu'il sortait faire un tour à vélo et de se raviser, réalisant qu'il n'avait *plus* de vélo alors qu'il n'en avait jamais possédé. Sa mère ne comprenait pas qu'à quinze ans il pût encore se tromper aussi grossièrement sur le sens de *pas* et *plus*. Elle comprenait encore moins qu'il s'ingéniât à fausser la réalité en s'inventant des vélos, des consoles Nintendo, ou des petites sœurs, juste pour observer la réaction de son entourage. Sa perception du temps distinguait également le passé *présent* du passé *changé*, d'où il ressortait que des événements qu'il ne pouvait avoir vécus pouvaient être considérés comme vrais et que d'autres, dont il gardait le souvenir, appartenaient au domaine de l'imaginaire. Cela allait nettement plus loin que les souvenirs d'enfance qu'on admet avoir vécu à force d'entendre les parents en parler ou que la déformation des événements par la mémoire. Dans l'acception temporelle qui était la sienne, le futur, même proche, manquait à ce point de consistance qu'il était inutile de s'y projeter. « Seul le présent compte », aimait-il à répéter. Certes, Damien était capable de s'organiser et de formuler des vœux pour l'avenir, mais il était plus que les autres conscient de la vanité à établir des projets que des circonstances ou des contextes futurs pouvaient réduire à néant.

« Ce n'est pas parce que l'incertitude est notre lot qu'il faut s'interdire d'entreprendre quoi que ce soit, lui avait un jour dit son père. Nous sommes bien forcés de mettre de l'argent de côté en vue de nos prochaines vacances même si nous risquons de mourir demain dans un accident de locomobile, d'être submergés par les flots du Pacifique ou plus bêtement de contracter une grippe deux jours avant le départ. Tout peut toujours arriver mais cela ne doit pas nous empêcher de vivre. Il faut simplement s'adapter aux conditions du moment.

- Je comprends, assura Damien. S'adapter, c'est savoir effacer le passé.

- Tourner la page, oui. »

S'adapter, Damien y était entraîné depuis son plus jeune âge. Sa malléabilité était telle qu'il passait pour un naïf aux yeux de son entourage. Ses camarades s'amusaient à lui faire prendre pour argent comptant la plus stupide des affirmations. Rien ne l'étonnait vraiment, il semblait tout accepter par avance. Cette disposition d'esprit faisait de lui une nature docile, acceptant facilement la contrainte.

Quand son père se suicida, suite à la faillite de son entreprise qui avait englouti jusqu'à ses dernières économies, il manifesta du chagrin mais aucune angoisse face à l'avenir alors qu'il était difficile de savoir si ses deux mères pleuraient davantage leur époux disparu que leur situation devenue soudain précaire. Damien accepta sans émoi de déménager pour un modeste appartement, d'attendre jusqu'à minuit ses mères qui avaient trouvé un emploi de serveuses, de travailler pendant les congés scolaires pour financer ses études, sans jamais se lamenter sur son sort. Ces événements pénibles étaient inscrits dans l'ordre des choses ; il n'y pouvait rien changer.

Damien savait qu'il connaîtrait des jours meilleurs comme il en connaîtrait de pires. Il ne pouvait pas réellement être affecté par la mort de son père, sachant qu'il l'avait déjà enterré trois fois. Et ses mères deux. Conformément à l'usage, il n'évoqua jamais ces passés révolus. Il comprenait à présent ce que leur rappel avait d'inutile et de dérisoire, du moment qu'ils n'étaient plus. Sa mère, comme son

entourage, s'était toujours conformée à cette règle de société. Les problèmes qu'il avait causés par son attitude venaient de son indécrottable distraction, d'une confusion qu'il attribuait à un retard mental le contraignant à redoubler d'efforts pour rester dans la norme. Comment les autres s'y prenaient-ils pour rayer définitivement de leur mémoire ce qui avait changé ?

On lui avait toujours affirmé qu'une bonne mémoire était un atout dans la vie ; mais lui en avait trop. Il avait vu des reporters présenter à la télévision, comme jadis les phénomènes exhibés dans les foires, des débiles légers dotés d'une prodigieuse capacité de mémorisation. Cependant, s'ils étaient capables de réciter un annuaire par cœur, ils se révélaient incapables de vivre normalement. Damien avait probablement failli devenir l'un d'eux. Son handicap était de ne pas savoir sérier l'information.

Il enviait les candidats de ces jeux culturels capables de répondre aux questions les plus éclectiques. Qui était Lénine ? était un piège, puisque le premier réflexe était de citer l'artisan du Gouvernement du nouvel ordre mondial, le sinistre GNOM ayant laissé des traces plus durables dans sa mémoire que la naissance de l'URSS après la révolution de vendémiaire 127. Il lui arrivait encore de faire des cauchemars liés à sa déportation, ce qui ne manquait pas d'alarmer sa mère : « Cette nuit, tu as parlé dans ton sommeil. On aurait dit du russe. Où as-tu appris cette langue ? » S'il avait le malheur de répondre qu'elle le savait très bien, elle prenait un air vexé et attristé à la fois, trop conditionnée par les codes sociaux pour se remémorer, même à mots couverts, les passés effacés. Mais peut-être oubliait-elle vraiment ?

Comment s'y prenaient-ils, tous, pour effacer si parfaitement leur mémoire ? Damien n'avait jamais trouvé en librairie un guide consacré à la question, un manuel de l'oubli qui l'aurait aidé à surmonter son handicap. Malgré ses capacités d'adaptation, il lui était pénible de contrôler en permanence ses émotions. Se rappeler que son ami Didier n'était plus cet adolescent tracassé qui avait organisé une cabale contre lui, ni Séverine la traîtresse qui avait fait saigner son cœur épris, nécessitait d'avoir une insensibilité de robot ou une incommensurable capacité de pardon. Croiser un individu affublé d'une chemise à fleurs sans marquer de sursaut ni un quelconque réflexe de peur relevait de l'exploit quand on avait vécu huit mois en CE1 et CE2. Les fameux Tontons Tuteurs des Camps d'éducation l'avaient terrorisé avec leurs brimades. Parfois, il en voulait encore à sa mère qui lui avait répété que c'était pour son bien et qu'il n'était de toute façon pas possible de le soustraire au système scolaire en vigueur.

Dans la tête de Damien Croveau traînait un pot-pourri d'univers alternatifs dont il aurait aimé se débarrasser aussi aisément que ses semblables. Pourquoi louait-on ses facultés d'adaptation alors qu'il éprouvait, au contraire, des difficultés à liquider ces inutiles souvenirs ?

Sa Capacité M-P en poche, il poursuivit naturellement des études en mathématiques et en phénoménolique, avec une prédilection pour celle des particules. Les domaines des sciences variaient dans de moindres proportions que ceux de la culture ou de l'organisation sociale, même si les appellations et les formes de présentation connaissaient parfois de profondes modifications.

Ce fut au cours de sa première année de fac que sa conception de la vie changea radicalement. La révolution mentale eut lieu peu de temps après un changement fort inopportunément intervenu à un mois et demi de la fin de l'année universitaire, ce qui risquait de compromettre ses chances de réussite aux examens. Bien sûr, Damien *savait* instantanément les codes et règles de l'univers en vigueur, mais il avait acquis des réflexes appartenant au précédent, dont il convenait de se débarrasser avant qu'ils ne lui portassent préjudice.

La directrice de salle de la bibliothèque universitaire avait remarqué les menues erreurs qui parsemaient ses demandes de prêt. Il ne s'agissait que de peccadilles, des ratures imputables à de la distraction ; elles n'avaient pourtant pas échappé à son regard acéré. Elle l'attendait au comptoir le

jour où il vint changer ses livres et prit d'autorité le relais du magasinier.

« À trois reprises, vous avez raturé le même mot, toujours au même endroit. Vous écrivez spontanément *atomos* avant de changer le *o* en *e* ou de biffer les deux dernières lettres. Atome est un terme pourtant simple.

- Un réflexe malheureux », admit Damien. Il frottait, perplexe, ses joues rebondies. C'était la première fois qu'il se retrouvait dans un corps d'obèse. Cette situation lui déplaisait autant qu'elle l'indisposait.

« Ici, par contre, vous avez demandé *Les Principes physiques de la théorie des quanta* de W. Hesienberg.

- Heisenberg, oui. Une regrettable confusion. J'en commets tout le temps.

- J'ignore s'il s'agit d'une simple dyslexie ou d'une habitude solidement ancrée chez vous.

- Je ne vois pas où est le problème puisque vous avez rectifié de vous-même. »

Damien commençait à se sentir mal à l'aise. La bibliothécaire, mince et sèche, proche de la cinquantaine, avait un visage acéré bien que non déplaisant. Ses yeux vifs semblaient lire directement dans ses pensées. Avant le changement, la responsable était une corpulente Noire qui traversait poussivement la salle sans jamais donner l'impression de s'intéresser à son service.

« Puis-je vous demander ce que signifie le W de cet illustre physicien ?

- Wilfried, répondit Damien tout à trac. Je veux dire Werner… Pourquoi m'embêtez-vous avec tout ça ?

- Vous êtes en première année, M. Croveau ?

- Oui. Mais…

- Que faisiez-vous pendant les manifestations de mars ? »

Flash rapide du mouvement contestataire qui avait brièvement enflammé les rues de la ville. Tous les activistes appelant au désordre public n'avaient pas été arrêtés. Certains meneurs avaient été exclus de la fac. Le prenait-on pour l'un d'eux ?

« J'étudiais. Je n'étais pas d'accord sur tous les points de la contesta… »

Au sourire qui s'esquissa sur le visage de la femme, Damien comprit qu'il avait été piégé. L'année avait été paisible. Les manifestations s'étaient déroulées avant le changement : elles n'avaient donc jamais existé. Il y avait quelque chose de choquant dans la façon dont elle l'avait amené à transgresser un code de société. Que lui voulait-elle en réalité ?

« Fermez cette bouche de poisson des profondeurs. Je ne cherche pas à vous troubler mais à vous faire admettre que vos fautes ne sont pas dues à la distraction. On disait bien atomos il y a peu pour désigner les constituants élémentaires de la matière, et c'est bien un certain William Hesienberg qui développa le principe d'indétermination. Jusqu'à la fin avril, du moins… Et seuls vous et moi le savons. Quelqu'un vous attend ? La bibliothèque ferme dans trois quarts d'heure. Je serais heureuse de vous offrir un verre ensuite. Au fait, je m'appelle Dieusane Harlé.

- Je sais, reconnut Damien en se rappelant d'avoir lu son nom dans la plaquette universitaire qu'il avait réétudiée récemment.

- Depuis quand ? » ironisa-t-elle avant de tourner les talons.

Dans l'état où se trouvait Damien, quarante-cinq minutes de patience équivalaient à trois mois de torture mentale. Son opinion sur Dieusane Harlé variait toutes les trente secondes : une dangereuse perverse bravant les tabous, une femme capable de l'aider à travailler sa mémoire, une personne

égarée avec des problèmes identiques aux siens, une curieuse qui décelait chez lui une déficience mentale…

Elle l'emmena dans un bar loin de l'université et commanda un jus d'amande avec la télécommande incrustée dans la table. Il s'assit face à elle, dévoré d'incertitudes.

« On se tutoie et on joue cartes sur table ? Je ne sais pas ce que tu comprends de l'univers ni comment tu interprètes ta capacité à te souvenir de ce qui n'a jamais existé pour les autres. Tu es la première personne identique à moi que je rencontre.

- Vous parlez d'autres univers…

- Tu ! rappela-t-elle. Mais peut-être que je vais trop vite ? Qu'est-ce que tu sais exactement ? Qu'as-tu compris ? »

Le geste d'impuissance de Damien exprimait aussi bien son ignorance que sa réticence à s'exprimer face à une personne plus avancée que lui sur le chemin de la connaissance. On répugne toujours à déballer son maigre savoir, même exact - à supposer qu'on sache qu'il l'est -, en présence d'un spécialiste de la question.

« Je crois que je n'ai même pas réalisé à quel point j'étais différent des autres. Enfin… je veux dire, je pensais être la cause de ce que v… tu présentes comme étant quelque chose de plus général. Tout le monde se souvient des univers passés mais parvient à en faire abstraction, alors que moi…

- Je vois. Tu as dû te poser pas mal de questions pendant toutes ces années… Voilà ce que j'ai déduit depuis que je réfléchis à la question. Ce que je vais t'expliquer n'est pas facile à admettre… Est-ce que tu lis de la plausifiction ?

- Non. J'ai commencé un Isaac Asimski vers douze ans et j'ai laissé tomber. Je préfère les documentaires ou les essais, tout ce qui parle du monde et qui *existe*. La littérature du plausible ne ferait que m'embrouiller l'esprit.

- Mais tu as bien vu des films parlant de voyage dans le passé avec altération de la trame temporelle ou d'explorations d'univers parallèles ; tu as entendu des histoires à ce sujet. Je suppose que tu ne t'es pas orienté vers la phénoménolique des particules par hasard mais bien parce que tu avais l'intuition que la compréhension de l'univers t'aiderait à répondre aux questions que tu te poses. Certaines théories admettent l'existence d'univers parallèles.

- J'ai entendu parler des univers parallèles, intervint Damien. Et c'est vrai, il m'est arrivé de faire le rapprochement avec les changements. Mais comme personne n'a jamais abordé cette question et qu'il est interdit de parler des passés qui n'ont jamais existé…

- Qui t'a inculqué ça ? »

Ce fut au tour de Dieusane de se montrer désorientée. Les explications que fournit Damien lui permirent de comprendre comment il avait élaboré sa compréhension du monde en fonction des remarques de son entourage. Il avait cheminé moins vite qu'elle car il attribuait le silence des autres à une culture du secret et de l'oubli. En abordant aussi abruptement un si fort interdit, elle devait passer pour un monstre à ses yeux. Le genre de personne horrible capable de transgresser tous les tabous. Mais s'il avait accepté de la rencontrer, c'était bien parce qu'au fond de lui il nourrissait des doutes.

« Les altérations temporelles existent ; tous deux en avons fait l'expérience. Chaque fois que le monde change à nos yeux, cela signifie que quelque chose en amont dans le temps a bouleversé la chaîne des événements. Si nous avions la possibilité de voyager dans le passé et que nous y tuions Adolf Himmler avant qu'il ne déclenche le Second conflit mondial, nous découvririons à notre retour une société forcément différente et où personne ne soupçonnerait à quelle horreur il a échappé.

L'ancienne ligne temporelle n'aurait simplement jamais existé. En toute logique, les gens ne peuvent se rendre compte qu'ils ont été immergés dans une nouvelle réalité. Seuls quelques rares individus comme nous ont la particularité de se remémorer *tous les passés* ! La conscience que nous avons des précédentes configurations est un enfer permanent. »

Damien se surprit à sourire. Sa différence ne constituait pas une tare et il n'était pas seul dans son cas. Il était si soulagé d'entendre ces révélations que les propos de Dieusane perdaient de leur gravité. Il le lui dit et elle prit ses mains dans les siennes pour l'aider à se ressaisir.

« Nous avons été pauvres et nous avons été riches. J'ai parfois été un enfant comblé ou alors molesté. Je ne comprenais pas toujours ces revers du destin. Je croyais vraiment que la chance tournait pour satisfaire tout le monde. Un coup, elle était pour moi, un coup, non. Je me suis appelé Domitien, Dominique, Edgar, Véronique, William et même Eulade ! J'ai failli mourir d'une infection juste avant un changement…

- Tes gestes manquent encore de sûreté, remarqua Dieusane en rattrapant son verre déstabilisé par un mouvement gauche. Moi, j'ai été grosse quatre fois et ça a toujours été une sacrée paire de manches pour m'adapter à ma nouvelle corpulence !

- J'ai été élevé dans les camps des Tontons Tuteurs…

- Sale configuration, hein ? Tu parles de Société Parfaite ! On m'a expédiée dans une usine de recyclage de déchets industriels, comme tous les intellectuels dont on se méfiait. J'ai aussi été métisse en Inde, pauvre et dormant dans la rue. J'ai même vécu dans des grottes.»

Il rit.

« Je me souviens de la période homme des cavernes ! J'avais encore à l'esprit les bonnes manières que m'inculquaient mes parents et je les voyais s'asseoir dans la poussière pour y ramasser des restes de nourriture ! J'étonnais tout le monde par mon courage et mon ingéniosité ! »

Dieusane acquiesça. Il était facile de se montrer supérieur quand on ne craignait pas l'orage, quand on savait faire un nœud, empêcher qu'une plaie ne s'infecte, fabriquer divers outils.

« C'est d'ailleurs dans cette configuration que j'ai repéré quelqu'un qui en savait autant que moi et qui donc se souvenait. Malheureusement, nous nous sommes perdus de vue au changement suivant… Il n'habitait plus la même grotte ! »

Damien s'esclaffa. Il fut surpris de s'entendre rire avec si peu de retenue. Cela ne lui ressemblait pas. Mais c'était très agréable.

« Depuis, poursuivit Dieusane, je cherche par tous les moyens possibles à entrer en contact avec une personne qui me ressemblerait. Mes efforts sont enfin récompensés… après douze ans ! »

Elle écrasa une larme. Dans un subit élan d'affection, Damien se pencha au-dessus de la table de bar pour l'embrasser, lui témoigner, il ne savait trop quoi, sa solidarité, sa gratitude, son amour, son émotion, probablement le tout mêlés. Son mouvement trop vif faillit les entraîner par terre.

« Pardon. Je réalise à peine combien vous avez dû souffrir vous aussi. V… Tu m'expliques le monde, tu enlèves mes doutes et mes craintes, et pourtant tu as passé de bien plus nombreuses années que moi sans personne à qui parler.

- Tu n'as pas à t'excuser. Comment aurais-tu pu te comporter autrement avant que je ne te parle ? »

Les heures s'égrenèrent sans parvenir à épuiser un sujet dont l'ampleur dépassait encore Damien. Ils quittèrent le bar à l'ouverture des restaurants, terminèrent la soirée dans le coquet appartement que Dieusane occupait en bordure de ville avec le même ravissement que si elle venait d'y emménager. C'était d'ailleurs le cas, même si son esprit lui rappelait qu'il lui appartenait depuis des années. La

décoration, très sobre, favorisait la méditation. Une hétéroclite bibliothèque dans le salon aux meubles bas témoignait de ses recherches sur les altérations temporelles. Ouvrages scientifiques, essais philosophiques et romans ressassaient le même thème.

« J'ai longtemps pensé que des visiteurs du futur perturbaient le passé par leur présence. Mais il a forcément dû se produire, à un moment donné, une configuration dans laquelle ils ne découvrent pas le voyage temporel et sont empêchés de poursuivre leurs recherches ou leurs manipulations.

- Sauf si l'évolution se poursuit toujours dans le même sens, hasarda Damien, l'esprit nébuleux après trois verres de cognac. Les progrès sont sensiblement les mêmes d'une configuration à l'autre, même si on observe de grandes variations dans la forme. Ils se font à peu près au même rythme. Nous ne nous sommes retrouvés qu'une seule fois à l'âge des cavernes, à cause probablement d'un retard dans l'apparition de la vie sur terre ou d'une extinction moins rapide des dinosaures.

- Tu ne dois pas penser de la sorte. Rien ne dit qu'une évolution rapide n'a pas conduit l'homme au désastre et que la configuration préhistorique n'est pas la résultante d'une catastrophe nucléaire suivie d'un retour à l'âge de pierre. Par ailleurs, deux trames très proches peuvent avoir emprunté des chemins différents pour aboutir au même contexte à une période donnée puis à nouveau diverger complètement. Rappelle-toi l'empire sino-européen qui s'est mis en place vers l'an mil. François Premier n'avait jamais existé mais Charles Martel avait tout de même battu les Arabes à Poitiers… Par ailleurs, rien ne permet de penser qu'entre deux configurations dont nous gardons le souvenir, nous ne soyons pas devenus des protozoaires dépourvus de pensée ni des végétaux sans mémoire. Comment savoir ?

- Peut-être ces voyageurs temporels se sont-ils établis aux premiers âges de la terre, de sorte que les changements qu'ils provoquent plus loin dans le temps ne les affectent pas. Peut-être cherchent-ils à rétablir le monde qu'ils ont connu.

- Cela n'explique pas pourquoi nous nous souvenons des précédentes altérations. »

Damien demeura songeur. La fatigue l'emportait sur l'excitation à présent que les questions étaient à nouveau en nombre supérieur aux réponses. Il observa Dieusane se resservant un cognac. Il y avait de la mélancolie sur ses traits, détail que son allure volontaire et ses yeux pétillants masquaient au premier abord.

« Et quelle est, selon toi, l'hypothèse la plus convaincante ? déclara-t-il de guerre lasse.

- Le Big Bang n'est pas terminé.

- Comment cela ?

- J'imagine que nous subissons toujours son influence ; tant que ses plus violentes manifestations ne seront pas terminées, des modifications surviendront. Observe les effets d'une explosion, même si cette image ne correspond pas à ce qu'a pu être le Big Bang. D'abord l'onde de choc, puis la boule de feu, puis les fragments projetés dans toutes les directions. Les escarbilles ne volent pas toutes à la même distance ni à la même vitesse. Tu ne retrouveras pas parmi les débris, dans le rayon touché, une chronologie des effets. Des vitres ayant résisté à la déflagration se briseront quelques secondes plus tard sous l'impact d'un projectile. Plus près du lieu de l'explosion, un incendie pourrait se déclarer.

- Je vois ce que tu veux dire. Pendant l'explosion, les dégâts ne s'étendent pas forcément de façon progressive et ordonnée depuis son point d'origine jusqu'au bout de la zone touchée.

- Considère à présent l'univers. Il est la résultante du Big Bang. Mais son inflation n'est pas terminée. Pendant qu'il se développe à ses confins, d'autres zones sont encore soumises aux chaotiques turbulences de cette formidable naissance.

- Des débris de l'explosion projetés à travers le temps.

- Le temps n'existait pas alors. Il a été créé en même temps que le reste. Mais l'univers était déjà vaste quand se produisit la nucléosynthèse, alors que le Big Bang était, est toujours en action. Je suppose que les particules ont mis un certain temps avant de se stabiliser sous leur forme actuelle. Au tout premier instant de l'univers, avant l'apparition des lois physiques que nous subissons aujourd'hui, la soupe primordiale était totipotente et aurait pu prendre n'importe quelle direction. Pareil pour le temps. Il n'est certainement pas apparu sous sa forme figée.

- Tu veux dire que même les transitions de phase, la séparation des quatre forces de l'univers ne sont pas encore stabilisées, que des éclats du Big Bang peuvent encore les modifier ? »

Damien avait devant les yeux l'image aussi séduisante qu'analogiquement fausse d'explosions en série d'une pompe à essence que le héros du film venait de dynamiter. La théorie du Big Bang inachevé commençait à lui paraître plausible. Mais ses conséquences l'effaraient.

« C'est bien ce qui s'est passé à plusieurs reprises, non ? Nous avons connu des trames temporelles où les lois physiques différaient légèrement de celles que nous retrouvons communément.

- C'est vrai. »

Damien gardait de pénibles souvenirs scolaires où, désorienté, il se trompait de loi physique, quand il ne l'inventait pas, pour résoudre un problème. Ce n'était pas seulement le mode de calcul ou la présentation qui avait changé, mais les fondements mêmes des principes universels. Le temps s'était chargé de reléguer loin dans la mémoire ces désagréables épisodes, de sorte qu'il ne réalisait qu'aujourd'hui ce qu'ils impliquaient. L'hypothèse de Dieusane n'en devenait que plus crédible.

« Je doute qu'un voyageur temporel ait réussi à se transporter à 10^{-11} seconde de la naissance de l'univers, au moment de la séparation des forces électromagnétique et nucléaire faible, et ceci dans le but d'y modifier quelque chose », reprit Dieusane pour achever de le convaincre.

Damien ne se montrait pas satisfait pour autant. Les quelques réflexes scientifiques acquis au cours de ses études le poussaient à chercher une preuve irréfutable et, le cas échéant, à éplucher les connaissances en leur possession à la recherche d'un indice probant. Si l'heure avancée de la nuit ajoutée à l'alcool ne le rendaient plus capable de discuter sur un plan théorique avec la bibliothécaire, il ne manquait pas de projets pour tenter de comprendre qui ils étaient et comment fonctionnait le monde. Mais Dieusane démolissait ses idées par des raisonnements auxquels il n'était pas encore habitué.

« Il faudrait recenser les configurations qui se sont succédées, trouver une logique à ces changements.

- À quoi bon ? J'ai tenté de tenir un fichier jadis. Il disparaissait dès la trame temporelle suivante. Parfois, il resurgissait sur un écran vidéo, sous forme de base de données. Je n'ai donc pas à me soucier de tenir une liste à jour, elle finira par réapparaître lors d'un changement. À ce jour c'est le seul avantage que je lui ai trouvé, la possibilité de profiter d'un travail qu'on n'a que virtuellement accompli.

- Il faut recommencer quand même, pour garder la trace d'un maximum de données.

- Tu n'as pas encore réalisé le paradoxe qui veut que n'importe laquelle de nos méthodes d'archivage n'est plus fiable, car soumise aux changements. Notre meilleur support de stockage de l'information, le plus sûr en tout cas, est notre mémoire. Tu dois entraîner ta mémoire, Damien. »

L'abattement survint les jours suivants. Coincé dans les tenailles d'un destin capricieux, Damien trouvait inutile, voire dérisoire, la nécessité de construire sa vie. À quoi bon étudier puisqu'une

configuration prochaine réduirait son travail à néant ? Pourquoi se fatiguer alors qu'un univers alternatif lui fournirait les fruits d'un travail qu'il aurait seulement le souvenir d'avoir accompli, les efforts en moins ? Qu'est-ce qui valait encore la peine d'être tenté au royaume de l'éphémère et de l'inconstant ?

Par ailleurs, l'angoisse de ne pas être engendré dans une trame temporelle à venir perturbait ses nuits. Il se trouvait plus en sursis qu'un patient affligé d'une maladie qui pouvait lui être fatale à tout moment. Réapparaissait-on après avoir été absent d'un univers ou cette coupure était-elle irrémédiable ?

À l'approche des examens, Dimitri Kerkesan s'inquiéta de le voir louper de trop nombreux rendez-vous de travail.

« Je croyais que nous étions amis, attaqua-t-il quand il alla le trouver dans sa chambre d'étudiant. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Damien modélisait des collisions d'atomes sur son ordinateur sans autre but apparent que de créer des séquences d'animation colorées.

« Pas mal, celui-là, non ? Je pourrais l'appeler Tempête dans le noyau.

- Nous devions réviser ensemble, tu t'en souviens ? Les examens sont dans quinze jours. »

Assis sur son lit, Dimitri retira ses lunettes et se frotta l'arête du nez. Il avait l'air encore plus empoté quand il les retirait, sa myopie lui donnant un air hagard.

Solitaire et peu doué pour les relations, Dimitri s'était naturellement rapproché de l'étudiant le plus isolé de sa promotion, présumant en lui une égale timidité et un complexe vis-à-vis des filles proportionnel à son poids. Il partageait également avec lui le goût pour les études.

« C'est encore la bibliothécaire qui te perturbe ? poursuivit-il. Qu'est-ce qu'il y a entre vous deux ?

- Rien de ce que tu imagines. T'as vu son âge ? On discute de la nature de l'univers, comme tu sais.

- Tu devrais en parler moins et l'étudier davantage. À l'échelle microscopique, surtout. C'est là-dessus qu'on va nous interroger.

- Si rien ne se passe d'ici les examens…

- Que pourrait-il se passer ? De quoi t'as peur ? »

Damien n'osait pas s'ouvrir à Dimitri, craignant de passer pour un fou. Le seul moyen d'aborder la question était de se placer sur le plan scientifique afin de déterminer s'il était prêt à appréhender des hypothèses en apparence farfelues. Et d'en tirer les conséquences à l'échelle humaine.

Mais la discussion s'enlisa presque immédiatement sur l'homogénéité de l'univers à l'époque du Big Bang, quand, au premier millionième de seconde, les quarks fusionnèrent pour former les noyaux de matière. S'il l'était, les éléments, comme leurs propriétés, les lois physiques qui les régissaient, étaient immuables dès le premier instant, opinion pour laquelle penchait Dimitri et que Damien, par expérience, ne pouvait accepter. Pour lui, les formidables réactions au cours de la seconde que dura l'ère particulaire et, peut-être, des trois minutes suivantes de la nucléosynthèse primordiale, avaient donné naissance à une quantité de dimensions, de particules, de matières différentes, en contradiction les unes avec les autres, s'excluant mutuellement, jusqu'à ce que de ce bouillonnement chaotique un univers se stabilise et trouve sa cohérence. Durant ce laps de temps, la matière pouvait changer plusieurs fois d'état, les éléments chimiques se combiner puis se défaire un nombre incalculable de fois, les dimensions quintupler ou décupler. Les deux étudiants ne disposaient, pour illustrer leurs propos, que de comparaisons chimiques ou d'exemples culinaires, forcément approximatifs.

« De la pâte primordiale émerge un matériau qui dépend autant de ses ingrédients que de la cuisson,

argumenta Dimitri. Si tu parviens à contrôler exactement la composition et le degré de chaleur, tu reproduis le plat à l'identique. Tout se joue avant le Big Bang. Avec la même énergie que celle nécessaire à l'élaboration du nôtre, la fluctuation quantique du vide donne naissance à un univers répondant strictement aux mêmes lois physiques.

- Tout était déjà joué ? La manière dont les forces en présence se répartissent, s'unissent et se défont durant le Big Bang ne change rien à l'affaire ? Tu crois vraiment que les grenades explosent toujours de la même façon ?

- Je ne vois pas où tu veux en venir avec tes questions.

- L'univers est homogène en apparence, si on l'appréhende dans sa totalité. À notre échelle, les galaxies sont séparées par de grands espaces de vide. Les légères variations de température dans le rayonnement cosmologique de fond suggèrent bien que l'univers ne s'est pas développé de la même façon dans toutes les régions de l'espace.

- Si tu admets cette théorie, attends-toi à ne pas trouver partout les mêmes valeurs physiques. Même le temps peut s'écouler différemment selon les régions. Et cela pourrait affecter des endroits stables, notre galaxie peut-être, à la manière dont un produit se dilue dans l'eau ou un gaz dans l'air, en suivant des courants ou des turbulences. »

C'était exactement ce que Damien désirait entendre. Il était encore trop tôt pour se livrer à des confidences, mais il avait réussi à placer Dimitri dans les dispositions nécessaires pour lui expliquer la façon dont il voyait le monde, la façon dont ils le vivaient, Dieusane et lui.

« Peut-être que cela s'est déjà produit ? hasarda-t-il.

- Dans ce cas, nous n'avons aucun moyen de le vérifier.

- Va savoir !… J'aimerais qu'on travaille sur cette théorie. Il y a quelque chose à en tirer.

- C'est séduisant, en effet. Il faudrait déjà assimiler Grüss, Blind, Turack et Hawing. Les théorèmes phénoménoliques qu'ils appliquent sont justement au programme. Alors, on révise ? »

Damien accepta de bonne grâce.

Lors d'une pause en soirée, alors qu'ils buvaient un café, il se demanda à quoi avait pu ressembler Dimitri dans les précédentes configurations. Il le supposa aussi introverti et dépourvu de sens pratique qu'actuellement, ne parvenant pas à l'imaginer bon vivant, frondeur ou agité. Il profita de ces moments de détente pour développer sa théorie des univers alternatifs. Kerkesan l'écouta avec attention et même avec intérêt, sembla-t-il, sans cependant accorder plus de crédit à ce qui défiait le sens commun. Plutôt que d'entrer dans la discussion, il conclut l'exposé par une réflexion qui dérouta Damien :

« Parfois, il m'arrive de rêver que je suis quelqu'un d'autre. Je n'ai pas le même physique ni les mêmes parents, la société est différente de celle-ci. Elle n'est pas forcément plus agréable mais je m'y sens plus à l'aise. Serait-ce le bruit de fond des univers qui se sont succédés, à l'instar du rayonnement cosmologique ? »

Il plaisantait. Mais Damien comprit qu'il était des solitudes et des amertumes plus grandes que la sienne.

Lui avait Dieusane Harlé pour partager ses inquiétudes. La confrontation de leurs souvenirs permit d'établir un certain nombre de certitudes alimentant leur théorie. Le rythme des changements d'univers, même si ce n'était pas vrai dans le détail, avait tendance à s'espacer. Tous deux y voyaient l'amorce d'une stabilisation. Cependant, il s'écoulerait des milliards d'années avant que le phénomène n'intervint que tous les mille ou dix mille ans.

Ce constat les conforta néanmoins dans l'interprétation de la faible variation des configurations, eu égard à l'infini des possibilités. Compte tenu des conditions de départ, l'évolution se poursuivait grosso modo dans le même sens. Damien ignorait s'il devait le déplorer ou s'en réjouir, mais il y avait bien ici aussi le signe d'une relative homogénéité en devenir.

Sur le plan individuel, ce fait était encore plus évident. Tous deux conservaient à peu de chose près le même âge et le même tempérament. Ils n'avaient plus changé de sexe depuis l'adolescence. Dieusane attribuait cette stabilisation à l'affirmation de leur personnalité qui, au fil du temps, renforçait les traits de caractère dominants et éliminait les dispositions trop rares pour laisser une trace durable.

« Tu supposes que l'esprit influe sur la matière ? s'étonna Damien. Comment notre cerveau serait-il capable de modifier quelque chose à ces univers alternatifs ?

- Je n'en sais rien, pas plus que je ne saurais expliquer la raison pour laquelle notre mémoire ne se réinitialise pas à chaque changement. Mais si nous gardons le souvenir de ces configurations, pourquoi ne conserverions-nous pas celui de ce que nous sommes ou pensons être, la manière dont nous nous définissons, par-delà les mondes qui se succèdent ? »

Damien ne sut que répondre mais songea à son entourage. Ceux qu'il avait connus dans de précédentes configurations avaient-ils gardé certains traits de caractère, une disposition d'esprit, quelque chose qui attesterait d'une permanence spatio-temporelle ? La capacité à se remémorer existait peut-être à l'état de trace chez tout un chacun. Si cette mémoire intemporelle modifiait les changements d'univers au point de les doter d'une biographie en accord avec leur personnalité, cela signifiait qu'il y avait moyen d'influer le cours des événements. Damien se promit d'y réfléchir.

Il réussit brillamment ses examens de fin d'année et fêta ce succès avec Dimitri, qui le devançait de quelques points. Tous deux avaient dégotté un emploi d'été au cyclotron de Genève. Peu en rapport avec leurs études, le poste leur donnait cependant l'occasion d'approcher un haut lieu de la physique quantique.

Les deux mois passèrent à la vitesse de l'éclair, notamment grâce à la rencontre de Patrick Carles, un physicien qui entreprit de leur dévoiler certaines arcanes de la science en action et avec lequel ils engagèrent de passionnantes discussions. Les plus animées, bien que nettement moins instructives, se déroulaient à son domicile, où vivait, entre autres, sa fille aînée Pauline, une ravissante blonde au teint de lait qui achevait une maîtrise en communication.

Si Damien ne fut sensible à sa plastique que sur le plan esthétique, Dimitri tomba littéralement sous le charme. Était-ce la confiance nouvellement acquise par son succès universitaire ou l'éloignement le garantissant de déplaisantes répercussions en cas d'échec qui le poussa à entreprendre sa conquête ? Sortant de sa réserve, il devint disert et apprit à plaisanter, au grand amusement de Pauline qui feignait de ne rien remarquer de ses gauches manœuvres. Le père souriait, habitué à constater chez les jeunes mâles de tels comportements en présence de sa fille.

Sur le plan affectif, le solde de l'été fut bien sûr catastrophique pour Dimitri. Pressé de conclure, le jeune homme déclara maladroitement sa flamme et s'attira un rire, certes innocent, mais qui le blessa profondément. C'était celui qu'une grande personne adresse à un enfant interprétant mal le monde. Pauline tenta gentiment de le ramener à la raison, assurant qu'elle se préoccupait davantage de ses études et qu'elle n'avait pas envie de gâcher une relation amicale, mais lui n'entendait que l'incongruité de ses folles prétentions, le rejet et la moquerie sous-jacentes, la critique de sa personne peu désirable. Il fit bonne figure jusqu'à la fin de la soirée mais abrégea une captivante conversation sur la recherche du dernier boson et ses implications pour l'univers. Loin des regards, il s'effondra sur l'épaule de Damien. Cette blessure du cœur était d'autant plus sérieuse que Dimitri ne l'avait pas

connue à 14 ans, ni jamais. Le seul moyen que trouva Damien pour le distraire de sa peine fut de tout lui avouer de son propre calvaire.

À cinq heures du matin, ils discutaient encore dans la modeste chambre d'hôte que l'Institut réservait à ses employés d'été pour une somme modique. La mère Grünenwass frappa plusieurs fois au plafond quand le ton de la conversation enflait sous l'effet de l'excitation. Dimitri se montra moins étonné par les implications physiques de sa révélation que par celles liées à l'organisation de la mémoire et aux problèmes d'insertion dans un monde sans cesse corrigé. Il n'en revenait pas d'apprendre qu'il était entré dans la vie de Damien depuis moins de six mois. En attendant, les mèches blondes de Pauline et les lacs de montagne de ses yeux, relégués à des années-lumière de là, avaient sombré dans un trou noir dont il ne resterait rien, sinon, sur le disque d'accrétion de la vie émotionnelle de Dimitri, l'éclat vif d'une douleur que même un grand amour ne ternirait pas.

De retour en France il se plongea, avec l'opiniâtreté d'un chevalier en quête du Graal, dans l'étude d'ouvrages de physique mathématique qu'il n'était pas encore en mesure d'appréhender. Il savait désormais dans quelle direction avancer.

Durant l'été, l'embonpoint de Damien avait fortement réduit, non qu'il se fût astreint à un régime draconien mais simplement parce que sa mémoire longue était vierge de repas pantagruéliques. Seuls les souvenirs du passé présent, comme il continuait à caractériser celui de la configuration en cours, regorgeaient de paquets de biscuits dévorés à toute heure de la journée, de visites nocturnes au frigo et d'indigestions au sortir de la table.

Sa minceur ne manqua pas de surprendre Dieusane Harlé, qui n'imaginait pas de si rapides progrès. Elle-même avait lutté plus de deux ans avant de se débarrasser d'un surplus de graisse dans une précédente configuration. Le retour avait déprimé Damien, ou alors il retrouvait sa déprime à l'endroit où il l'avait laissée en partant :

« Je n'ai pas eu l'impression de faire des efforts. Mais peut-être que ce sera différent la prochaine fois. Et qu'à la troisième je me lasserai et n'aurai plus envie de rien tenter.

- Tu sais que tu ne dois jamais penser de la sorte, au risque de te perdre.

- De perdre quoi ? Ma situation dépend d'un enchaînement de causes sur lequel je n'ai aucune influence. Nous sommes subordonnés, toi et moi, aux caprices de l'univers. Des fétus de paille ballottés dans un malstrom d'énergie pure. Il faut s'adapter, toujours s'adapter, sans jamais décider ni rien maîtriser de son destin.

- Quelle est la qualité la plus nécessaire à la survie ? La maîtrise de son environnement ou l'adaptation ? En t'adaptant tu ne te fourvoies jamais, au contraire de ceux qui plient le monde à leurs désirs en multipliant les risques et les dangers.

- S'adapter est une attitude passive.

- Tu te trompes sur toute la ligne. Ce sont les autres qui sont passifs, tous ceux qui subissent ces univers alternatifs sans en avoir seulement conscience. N'oublie pas que tu ne te situes pas sur la même échelle qu'eux. Tu as du mal à t'adapter mais eux n'ont même pas à le faire ! Par rapport à toi, ils n'ont pas plus conscience de l'univers qu'un insecte égaré dans un pré. Elle leur est suffisante pour leur vision rétrécie du monde mais combien dérisoire à nos yeux. Toi et moi, nous savons, et c'est vrai que c'est plus dur à vivre. Mais renoncerais-tu à ce savoir pour goûter une relative tranquillité d'ignorant ? Si tu étais dans leur situation, tu en viendrais à aspirer à d'autres connaissances malgré ce que leur révélation devrait te coûter. Ce sont les autres qui sont dépendants, Damien ! Toi tu es libre ! Avec toutes les difficultés que cela comporte. »

Damien ne répondit pas. Quelques mois plus tôt, il avait cru que sa nouvelle conscience du monde

l'aiderait à supporter sa condition, voire à la transformer, mais elle ne faisait qu'aviver son malaise, ayant suscité des espoirs qu'elle ne comblerait jamais. Il savait pourtant que Dieusane avait raison, que cette insatisfaction devait être le terreau de sa formation scientifique ; il ne parvenait pas pour autant à la transformer en énergie positive. À présent qu'il savait combien sa situation était exceptionnelle, il vivait dans l'angoisse d'un nouveau changement.

« D'ailleurs, on ne peut pas affirmer que tu ne contrôles rien. D'un univers à l'autre ta personnalité se développe normalement, non ? » Le soleil couchant nimbait le salon de Dieusane d'une lumière dorée. Elle vint s'asseoir à côté de lui, sur le canapé, avec un paquet de feuilles imprimées. « Regarde… j'ai profité des vacances pour décrire les univers que j'ai traversés. J'ai opté pour une présentation thématique : nations, types de société, niveau technologique… C'est à affiner, bien sûr. »

Damien avait déjà effectué pareil recensement sans y apporter le même soin dans le détail, sinon dans une perspective autobiographique. Ce que la bibliothécaire avait rassemblé ressemblait à l'ébauche d'une base de données qu'ils pourraient instruire tous les deux. Elle ne leur servirait peut-être que dans cette configuration, mais la dresser aurait au moins l'avantage de fixer leurs souvenirs. Pendant qu'il lisait, émettant des suggestions ou complétant certaines rubriques, Dieusane posa sa main à l'intérieur de sa cuisse. Elle était très proche tout à coup.

Doucement, il écarta son bras.

« Non. » Damien inspira profondément. « Ce ne serait pas une bonne idée. » Il vit passer dans ses yeux les émotions fugaces qu'il avait observées quelques jours auparavant dans le regard de Dimitri.

« C'est une question d'âge, n'est-ce pas ? Je suis trop vieille pour toi ?

- Ce n'est pas ça, mentit-il. Je n'ai pas envie de m'attacher et savoir que je peux tout perdre dans la seconde à venir. »

Pourtant, elle était la seule qu'il avait une chance de retrouver, quel que soit son apparence ou son nouveau destin, si l'univers venait encore à changer. Ils sauraient lancer, avec les moyens de communication à leur disposition, les messages qui leur permettraient de se reconnaître.

« Je serai peut-être plus jeune la prochaine fois et toi plus vieux ? Pas de beaucoup, d'accord. D'une configuration à l'autre, je vieillis ou rajeunis de trois à cinq ans, pas plus. Enfant, c'était même moins. J'ignore si l'écart se creuse avec le temps. Ce serait assez logique dans la mesure où les différences d'âges s'atténuent en vieillissant.

- Dieusane… Tu es comme une mère pour moi. Je ne pourrais pas te considérer comme…

- Ne dis plus rien, l'arrêta-t-elle. Oublie tout ça. Fais comme s'il ne s'est jamais rien passé.

- Je suis désolé.

- Oublie ! »

Damien savait les blessures que provoquent les rejets. Il imaginait la honte que développe la prise de conscience de la stupidité d'un acte que, dans une bouffée de délire, on a cru possible. Il se demandait s'il devait s'en aller ou reprendre la discussion en cours. Ou encore changer radicalement de sujet.

« Dimitri a peut-être trouvé le moyen d'expliquer ce qui se passe réellement… comment toutes ces transformations sont possibles.

- Dimitri ?

- Je l'ai mis au courant. C'est une aide inestimable dans l'interprétation de…

- Comment as-tu pu faire ça ? Sans me prévenir en plus !

- Comment ai-je pu faire quoi ? Nous étions à Genève. Ça s'est présenté, voilà tout. J'aurais fini par le lui dire un jour ou l'autre. Et j'ignorais qu'il était interdit d'en parler. »

La peine qu'il avait éprouvée pour Dieusane était balayée, remplacée par un ressentiment proportionnel à la vivacité de sa réaction. Le fait que la bibliothécaire l'eût instruit ne lui donnait aucun droit de regard sur la divulgation des univers alternatifs.

« Ne t'inquiète pas, il ne préviendra ni l'ambulance ni la presse. Encore que celle-ci ne serait pas une mauvaise chose si elle ne risquait de déclencher une polémique dont nous ferions les frais. Tous les savants acceptant cette réalité travailleraient dessus. Peut-être même trouveraient-ils le moyen de nous stabiliser dans un univers satisfaisant. Je ne vois pas ce qui te fait peur.

- Tu ne connais pas les gens. Tu ne sais pas de quelle manière cette bombe peut te sauter à la figure… sans que ce soit directement la faute de Dimitri, d'ailleurs. »

Damien garda le silence, pressentant derrière cette déclaration un souvenir pénible enterré dans un univers qui n'était plus. Il n'en estimait pas moins qu'il avait eu raison de mettre Dimitri dans la confidence.

« Je suis désolée, se reprit Dieusane. Ce secret, tu ne l'as pas crié sur les toits. Tu n'as même pas mis ta mère au courant. Si tu juges Dimitri digne de confiance, ce serait te faire injure que de supposer le contraire. »

Dimitri et Dieusane ne se connaissaient que de vue et n'avaient jamais eu l'occasion de converser. Une rencontre était à présent toute indiquée. Damien se proposa de jouer les intermédiaires.

« Un dîner chez moi serait parfait, approuva Dieusane. En attendant, si tu m'expliquais les intuitions qui le travaillent ? »

Depuis six mois, Dimitri ne jurait plus que par les atomes corrélés. Dieusane, qui en était venue à apprécier sa compagnie, levait les yeux au ciel quand il invoquait ses mânes quantiques pour apporter une preuve à leur théorie du Big Bang inachevé.

Pour lui, la modification des propriétés des particules comme des lois physiques à la naissance de l'univers avaient une conséquence quasi immédiate sur leur présent. Dieusane et Damien pensaient au contraire que les changements ne les affectaient qu'après avoir parcouru la distance les séparant du Big Bang. Une substitution progressive ou un remplacement radical de l'univers ne changeait pas grand-chose dans les faits mais ils avaient besoin de se déterminer pour avancer dans la compréhension du phénomène. Dimitri ne manquait pas d'arguments pour démolir leur point de vue, qui n'était vrai que si on admettait que le temps et les lois physiques demeuraient les mêmes.

« Je maintiens ma position, Damien ! C'est bien une nouvelle réalité qui se superpose à l'ancienne. Elle ne contamine pas progressivement le passé jusqu'à parvenir à notre époque. Vous savez bien, tous deux, combien votre biographie actuelle est virtuelle, ce que confirme vos souvenirs des configurations passées. Si elle ne l'était pas, vous auriez réellement recommencé à naître, grandir, évoluer jusqu'à la minute présente. Dans ce cas, compte tenu du temps écoulé, vous auriez probablement oublié vos vies antérieures. Elles ne seraient pas, en tout cas, aussi fraîches à votre esprit. »

Tous trois avaient pris l'habitude de se retrouver chaque semaine dans l'appartement accueillant de Dieusane pour y faire le point. La bibliothécaire se chargeait de consigner leurs propositions et de chercher dans les bases de données les ouvrages susceptibles d'alimenter leurs préoccupations du moment. Les hypothèses étaient parfois plus nombreuses que les observations sur lesquelles ils se fondaient.

Dimitri occupait une position de leader. Il progressait à pas de géant tandis que Damien se montrait

plus enclin à laisser mûrir ses intuitions et à comparer ses biographies passées, à la recherche d'éléments pertinents dont il ignorait tout, sauf qu'il saurait les reconnaître comme tels s'il venait à tomber dessus.

« Laissez-moi reprendre ma démonstration des particules liées entre elles. Les objets quantiques enchevêtrés ont la particularité de se communiquer leurs propriétés quelle que soit la distance à laquelle ils se trouvent l'un de l'autre. Si le spin du premier change, le second changera pareillement, même à des milliers d'années-lumière de là. Ils forment un tout inséparable qui ne permet pas de les appréhender l'un sans l'autre. Cela allait à l'encontre de la contingence restreinte d'Eckstein qui affirme indépassable la vitesse de la lumière, mais c'est un problème aujourd'hui résolu. Puisque les particules liées entre elles sont un seul et même objet, il est normal qu'elles agissent de même, quelle que soit la distance. L'instantanéité de la transmission de l'information n'est qu'une illusion d'optique pour l'observateur. Il n'y a jamais transmission mais identité d'état. *Nous ne faisons qu'un avec le Big Bang* !

- Alors cela ne s'arrêtera jamais ? conclut Dieusane. La diminution des changements ne signifie pas que l'univers se stabilise. Nous avons seulement cru…

- Il y a toujours quelque chose qui ne cadre pas, observa Damien. Nous nous souvenons des changements d'état. Et ce n'est pas le cas de tout le monde. Comment concilier cela avec ta théorie ? »

Dimitri affirma qu'il y travaillait. La question le chiffonnait également.

« Vous êtes les seuls principes non cohérents de ce système », lâcha-t-il.

Quand il s'éveilla, Damien sut instantanément que le monde avait changé. Il éprouva d'abord du mal à se rappeler qu'il se trouvait chez sa mère, dans ce qui avait été autrefois sa chambre. Puis il réalisa l'étendue du désastre.

L'année universitaire s'était achevée sans avancée notable dans l'élucidation du phénomène qui faisait de Dieusane et lui des êtres à part. Les examens avaient été une simple formalité pour les deux étudiants. Ils devaient retourner au cyclotron de Genève pour l'été, cette fois en qualité d'assistant, grâce au coup de pouce de Patrick Carles. La veille, Damien avait préparé ses valises et acheté son billet auprès de la STCR, puis il s'était couché de bonne heure.

Tout cela appartenait au passé, n'avait même jamais existé. Une autre configuration tenait lieu de réalité. À présent, la Société des transports en commun sur rail s'appelait la Société nationale des chemins de fer. Et il ne l'emprunterait jamais car il n'était plus étudiant.

Pour autant qu'il s'en souvînt, c'était la première fois qu'un changement avait lieu durant son sommeil. Damien avait toujours jugé très éprouvant le fait d'être arrêté en pleine course pour se retrouver en train de siroter un jus de fruit, de tenir une discussion animée et de batifoler l'instant suivant dans l'eau d'une piscine. Mais le choc n'en était pas moins grand au réveil. Il s'accompagnait surtout d'une pénible angoisse, le temps de retrouver ses repères.

La mort dans l'âme, il rejeta le drap qui le couvrait et passa à la salle de bain que son frère occupait déjà. Une consolation : il avait retrouvé sa minceur.

« Salut ! fit ce dernier. Remis de hier soir ?

- De ça, oui. »

Dans la glace, Damien découvrit ses nouveaux traits. Ils lui allaient bien, étaient proches de ceux dont il avait l'habitude ; par contre il avait une cicatrice le long de la mâchoire gauche, souvenir d'une rixe à la sortie d'une boîte de nuit, pour défendre son frère.

Ses ablutions terminées, Damien descendit à la cuisine et versa dans une tasse le café qui traînait

sur le réchaud. Son père vint lui reprocher de s'être servi.

« Combien de fois faudra-t-il te dire de me laisser mon café ? T'es bien assez grand pour te préparer le tien ! »

Bernard, qui était descendu avant lui, pouffa. Damien entreprit de s'en préparer un autre.

« Excuse-moi. J'étais distrait. »

Que pouvait-il répondre d'autre à ce père qu'il avait maintes fois accompagné à sa dernière demeure ? Ce n'était qu'un fantôme qui lui donnait l'impression de baigner dans la plus complète irréalité. Il avait les cheveux plus filasses que dans son souvenir, la mine fatiguée et revêche, mais il tenait encore bon. L'aigreur qu'il avait développée envers la société lui fournissait l'énergie nécessaire à sa survie. Bernard avait encore moins de présence. Il n'était pas apparu cinq fois au cours de ses existences.

« C'est toujours pareil avec toi. Tu oublies, tu rêves… » grommela encore le père.

Damien embrassa sa mère qui rentrait des courses. Elle continuait de tenir cette maison en ordre, malgré un chômeur démotivé pour mari, un fils plus remarqué pour ses frasques que pour son sérieux professionnel et un autre en passe de devenir un raté. Il n'avait pas été titularisé et devait se contenter de quelques heures de mathématiques et de français dispensées dans un cours de rattrapage scolaire. Fallait-il attribuer ce revers de fortune au mal de vivre qu'il avait traîné tout le long de la précédente configuration ? Le plus pénible était de sentir encore son cœur bondir de joie à l'évocation de sa réussite universitaire et de savoir qu'il n'en était rien. Il avait beau se persuader que ce qu'il deviendrait était sans importance, qu'il se referait dans une autre existence, le sentiment d'injustice l'accabla.

« T'en fais pas, va ! le consola sa mère. Tu finiras par l'avoir, ton concours.

- C'est pas ça qui le tracasse, plaisanta Bernard. C'est Séverine. Elle le fait tourner en bourrique. »

Damien s'abstint de répondre. Il était à jamais inutile de s'investir dans ce genre d'histoire. Séverine était pourtant une composante essentielle de sa vie actuelle, comme le lui indiquait sa mémoire, mais trop fraîche pour l'affecter sur le plan émotionnel.

« Tu devais pas passer au garage, toi ? s'enquit le père, inquisiteur.

- Le client doit amener sa tire cet après-midi. Raoul m'a donné ma matinée vu qu'on ne partira pas avant d'avoir terminé. »

La réponse ne convainquit personne mais nul n'était en mesure de la mettre en doute. Le père proposa à Damien de l'accompagner en ville, où il devait rencontrer des connaissances susceptibles de lui proposer du travail.

« Peut-être qu'on dégotera quelque chose pour toi… »

Il ne croyait pas à sa possible titularisation. Nul n'ignorait que les contacts étaient l'occasion de siffler quelques verres dans un troquet. Damien refusa, prétextant des occupations urgentes. Il devait retrouver Dieusane Harlé.

« Qu'est-ce que tu cherches ? lui demanda sa mère.

- Rien », répondit Damien en refermant le tiroir du buffet. Le sucre, à présent, se trouvait dans le placard de droite. Les habitudes, pas plus que la disposition des lieux, n'étaient les mêmes. Finalement il trouva le sucrier sur la table, partiellement dissimulé par le pot de confiture.

Il avait le pressentiment qu'il ne trouverait pas Dieusane de sitôt. Inutile de l'appeler à son domicile, le système de numérotation était totalement incompatible avec le précédent. Par chance il existait une permanence à la fac et la standardiste accepta de lui communiquer le nom du bibliothécaire. Manuel

Garcia ne correspondait en rien à une version masculine de Dieusane.

Damien attendit le départ de son père pour se livrer à d'autres recherches téléphoniques. Il déplorait le léger retard technologique de cet univers, le Minitel se révélant nettement moins performant que le réseau informatique auquel il était accoutumé. Aucun des trente Harlé domiciliés à Grenoble ne portait le prénom de Dieusane, qui ne devait même pas exister dans cette configuration. Un seul portait l'initiale D. Il s'agissait d'un retraité ronchon qui raccrocha dès qu'il comprit que l'appel ne s'adressait pas à lui.

Damien eut plus de chance avec les Kerkesan. Julien était le père d'un étudiant en physique prénommé Alexandre qui ne se souvenait évidemment pas de lui. Malgré son départ programmé pour Genève, il accepta de le recevoir quand son interlocuteur évoqua une théorie non conformiste sur la nature de l'univers. Damien chaussa ses rollers et emprunta sans tarder la voie rapide. Le temps que dura le trajet, il se demanda quel discours il tiendrait à Dimitri.

Le jeune homme n'avait que peu changé. La chevelure paraissait plus crépue. Mais ses lunettes de myope avaient préservé son air empoté, le reléguant définitivement dans la classe des intellectuels socialement inadaptés. Damien regrettait à présent d'avoir suggéré au téléphone qu'ils s'étaient connus sur les bancs des amphis. Cela atténuerait l'impact de ce qu'il avait décidé de raconter, voire l'empêcherait d'être cru.

Il se lança dans une description détaillée de son ami, supposant que les quelques variations avec le Dimitri qu'il avait connu seraient minimes. Il parla de sa solitude affective, des moqueries dont il était l'objet, de ses centres d'intérêt et de ses projets.

« Je ne sais pas si on s'est vus à la fac mais vous êtes bien renseigné, conclut Alexandre qui était spontanément passé au vouvoiement.

- Par qui ? Tu connais si peu de monde. Il faut que ce soit un intime pour savoir que ce job au cyclotron est dû à l'appui d'un physicien rencontré l'an passé. Et qui est d'ailleurs le père d'une très jolie fille…

- C'est Pauline Carla qui vous a parlé ? Vous la connaissez ?

- Le fait de la citer réduit le champ des informateurs, n'est-ce pas ? Non, ce n'est pas elle. Je te déconseille d'ailleurs de ne pas te faire trop d'illusions à son sujet. Tu ne lui plais pas.

- Ce n'est pas ce qu'elle m'a écrit. Elle semblait plutôt me reprocher de n'avoir pas osé déclarer ma flamme l'an passé. »

Forcément ! Pauline non plus n'était pas la même ! Décontenancé et réalisant qu'il ne parviendrait à rien, Damien battit en retraite, débita des extravagances pour se faire pardonner ses divagations. Mais Alexandre, désormais intrigué, le questionna à son tour, rappelant que le but de sa visite concernait une théorie sur la nature de l'univers. Damien se jeta à l'eau, insistant sur le caractère purement spéculatif de ses propos. Il se demanda si le fait d'instruire son interlocuteur avec ses propres hypothèses formulées dans un univers révolu avait valeur de paradoxe.

À la fin, Alexandre se rejeta contre le dossier de la chaise, satisfait de l'entretien.

« Tout ceci est très intéressant, les conclusions semblent se tenir même si elles sont indémontrables, mais je doute que l'explication soit la bonne. Vous devriez écrire. Je suis sûr que les physiciens liraient vos œuvres avec plaisir. De telles spéculations pourraient leur fournir des idées pour de nouvelles expériences. »

Sur ce, Alexandre congédia Damien.

L'atmosphère familiale ne convenait pas à Damien. Jusqu'à ce jour, se conformer aux nouvelles

conditions imposées par les caprices de la nature était dans l'ordre des choses, puisque dans son esprit il en allait de même pour tous. À présent il se sentait coupé du monde, étranger perdu dans un univers qui n'était pas le sien, individu isolé environné de spectres. Avec le temps, sa nouvelle mémoire finirait bien par leur donner plus de présence, l'amènerait à réagir de façon émotionnelle, mais cet apprentissage était toujours plus long. La seule personne réelle à ses yeux était Dieusane Harlé. À son intention, il rédigea une annonce dans la rubrique rencontres d'un grand hebdomadaire en insérant les mots clés qu'ils avaient convenus : *Cherche femme riche de plusieurs vies pour configurer l'univers et y préparer un avenir stable*. Damien supposa que Dieusane avait fait de même mais qu'il était encore trop tôt pour que l'annonce fût parue.

Sa mère se doutait bien que quelque chose n'allait pas et lui prodiguait des conseils et des encouragements d'autant plus agaçants qu'ils étaient hors de propos. Bernard le sollicitait pour l'accompagner dans ses virées nocturnes et Damien n'y répondait qu'avec réticence. Elles lui permettaient cependant d'échapper à l'acrimonie paternelle qui empesait le climat familial. Quand il retrouvait Séverine, qui semblait s'être attachée à lui, il avait l'impression d'embrasser un fantasme. Elle avait la consistance des stars de cinéma qui vagabondent dans les pensées après avoir disparu de la toile et qui ne partagent que l'intimité des rêves de leurs admirateurs. Son visage était agréable à regarder, encadré d'une gracieuse chevelure noire descendant jusqu'à la naissance des seins. Si cette configuration devait être la dernière, Damien ne verrait aucun inconvénient à prolonger indéfiniment leur liaison. Mais sa défiance le rendait encore distant. La jeune femme qui lui réservait ses plus beaux sourires avait des chances d'être la dernière métamorphose en date de l'adolescente qui avait piétiné une passion qu'il croyait éternelle.

Dix jours plus tard, alors qu'il révisait ses connaissances du monde actuel en feuilletant une encyclopédie, sa mère l'informa qu'on l'appelait au téléphone. Séverine devait lui confirmer les horaires d'un film de scientifiction qu'ils s'étaient promis de voir ensemble. Aussi Damien fut-il surpris d'entendre une voix très différente.

« Denise Lequin. Tu ne me reconnais pas ?

- C'est-à-dire…

- … Dieusane Harlé dans une ancienne vie. Je n'ai finalement pas eu de mal à retrouver ta trace.

- Dieusane !

- Denise, je préfère. Ça va pour toi ?

- Où es-tu ? Quand peut-on se voir ?

- Tout de suite si tu es libre. Je suis de passage dans ta ville. »

Il aurait fallu construire des P4 à son intention pour lui permettre de foncer sur ses rollers sans rencontrer d'obstacle. Méprisant les plus élémentaires règles de circulation, il faillit renverser à plusieurs reprises des passants moins rapides et en contraignit d'autres à emprunter la Piste 2 passablement encombrée. Lorsqu'il parvint au lieu de rendez-vous convenu, un café du centre-ville, Dieusane sortit d'une étonnante Aston Martin dernier modèle. Son visage resplendissait de bonheur et de santé. Le tailleur blanc, probablement griffé d'un grand nom de la couture, lui allait à la perfection. Son sac en bandoulière était aussi de marque. Une femme mûre au sommet de sa beauté et que la vie avait comblée.

Damien songea à la fois où il s'était refusé à elle. Il risquait d'essuyer le même échec sous peu si les circonstances devaient les amener à se revoir, ce dont il ne doutait pas. À présent, il savait pourquoi elle s'était tournée vers lui malgré ses kilos superflus. Pour elle aussi, au-delà des apparences dues aux caprices de la nature, il était un acteur réel du monde. Le reste de l'humanité se composait de rôles.

La mâchoire de Damien se referma quand du véhicule sortirent un homme et deux filles entre dix et douze ans.

« Cela fait longtemps, dit Denise en l'embrassant. Damien, je te présente Douglas, mon mari, dont je t'ai déjà parlé. »

Damien serra une poigne ferme et décidée. L'homme, grande taille et allure sportive, avait le sourire nacré et le teint hâlé de ceux qui sont suffisamment riches pour se consacrer à d'autres activités que le travail. Ses yeux pénétrants scrutaient scrupuleusement le jeune homme, au point de le mettre mal à l'aise. Manifestement, sa mine avenante n'était que de façade.

« Et voici Natacha et Angelica, nos deux trésors. Douglas les accompagne au cours de théâtre. C'est juste pour une audition avant l'inscription. Il nous retrouvera à la terrasse du café dans une heure. » Denise embrassa ses filles et demanda à Damien, abasourdi, de la suivre. « Surprenant, n'est-ce pas ? Je fais trois ans de moins mais j'en ai bien perdu quinze. Il n'y a pas de lifting, seulement d'attentifs soins du corps que l'oisiveté me permet d'appliquer avec constance. Hé oui, me voici mariée à un riche, depuis dix-sept ans ! Un industriel qui contrôle plusieurs sociétés spécialisées dans les produits dérivés du pétrole. Ça va des boîtes en plastique aux emballages alimentaires. Mais ne te méprends pas : les plus belles années sont derrière nous. Il n'est pas encore question de divorce, parce qu'il pense aux filles et à ce que ça lui coûterait. Attends-toi à ce qu'il t'accuse d'être mon amant pour me donner tous les torts. »

Damien enregistra l'avertissement et ignora les signaux de ses testostérones. Il peignit le gris tableau dans lequel il avait pris place, ses rêves estudiantins brisés et ses croissantes difficultés d'adaptation. Elle hocha la tête. Elle était passée par les mêmes affres à son âge, quand l'enthousiasme de la jeunesse était contrarié par des bouleversements majeurs et quand le monde qu'on désirait embrasser se révélait dépourvu de prises. Judith, jeune fille sur le point de jeter sa fleur avec un Apollon difficile à séduire, était devenue Dany, blasée de trop d'étreintes, attirée depuis six mois déjà par des amours extrêmes aux saveurs plus âpres.

« J'ai retrouvé Dimitri, annonça Damien. À présent il se nomme Alexandre. Il poursuit ses études. Par contre, il n'a plus le même regard sur la nature de l'univers. Je ne pense pas qu'on se reverra.

- Il fallait s'en douter. Tu as su le convaincre parce que vous étiez amis. Par contre, regarde ce que je t'amène ! » Avec une fierté non dissimulée elle exhiba de son grand sac un fascicule relié par des anneaux de plastique. « J'ai trouvé ça sur mon ordinateur. Tu as là le détail des univers alternatifs que j'ai connus. C'est beaucoup plus complet que la précédente version. »

Damien, admiratif, parcourut les pages, s'arrêtant sur quelques passages qui lui rappelaient des situations qu'il avait vécues.

« Je n'ai rien de tel, avoua-t-il à regret. Juste un classeur où j'ai rassemblé les articles consacrés à l'astrophysique et à la mécanique quantique. Un passe-temps d'étudiant avant que je ne me tourne vers l'enseignement des mathématiques et que je me plante lamentablement, en partie à cause de mon frère qui m'entraînait dans ses soirées. Ah si ! je me souviens également d'avoir rédigé un récit qui parle de voyageurs temporels modifiant le passé pour rendre le présent plus agréable à vivre. Je n'ai même pas songé à remettre la main dessus.

- Je suis désolée que tu aies régressé ainsi.

- Il y a une logique à tout ceci. Je suppose que la filière scientifique ne m'intéressait pas réellement. Je désirais seulement *comprendre*. À partir du jour où je t'ai rencontrée, j'ai surtout cherché à trouver une logique par le recoupement des événements vécus. J'ai laissé Dimitri se pencher sur les questions physiques. »

Il ne mentionna pas que, dans la même logique, l'aisance dans laquelle vivait Denise s'expliquait par l'attrait de Dieusane pour le confort. Damien se souvenait de son ravissement devant son luxueux appartement. Quant à sa beauté actuelle… N'avait-elle pas déploré les méfaits de l'âge ?

« Tu es devenu pessimiste. C'est ton défaut. Si tu changeais…

- Plus facile à dire qu'à faire. Avant je courbais l'échine, acceptant le monde tel qu'il me semblait être. Il n'avait rien d'absurde ni d'étonnant. Il *était*. Quand j'ai su, fatalement… » Damien avait du mal à poursuivre. Denise fit diversion en le relançant sur son écrit. « Je l'ai montré à un copain qui avait un brin de plume. Il m'a dit que ce genre d'histoire avait déjà été écrit. Alors j'ai laissé tomber.

- Avant de rencontrer Douglas, je travaillais dans les archives de la mairie. Je me suis prise de passion pour l'Histoire. Pour les petites histoires de l'Histoire. Tu devines lesquelles. J'ai traqué les passages qui confirmeraient que d'autres avaient vécu avant nous ce que nous vivons.

- Et tu as trouvé ?

- Rien de précis. Des témoignages de divagations qui pourraient faire penser à des altérations d'univers. Mais les rapports des médecins étaient très subjectifs à l'époque. Par contre, je suis tombée sur une histoire si édifiante que j'ai entrepris d'en reconstituer le puzzle. Mon écrit fut jugé suffisamment plaisant pour être publié sous forme de plaquette. Malgré la confidentialité de l'édition, je reçus des encouragements à poursuivre dans cette voie. De la part d'un certain Douglas, notamment. Qui ne trouva rien de mieux que de m'épouser en grande pompe et de me préserver de toute corvée, me coupant ainsi de ma source de documentation.

- Pourquoi me racontes-tu ça ?

- Pour nous sauver la mise. J'ai expliqué à mon mari que les extravagances consignées ici, c'est ainsi qu'il les appelle, sont la trame d'histoires imaginaires. Il est tombé dessus alors que moi-même je les "redécouvrais". J'ai évoqué devant lui le besoin de parler à un scientifique qui rendrait plus plausibles mes délires. Je pensais déjà à toi, au jour où nous nous retrouverions. Douglas m'a aussitôt fourré dans les pattes d'un vieil universitaire qui m'a conseillé de m'adresser à quelques-uns de ses étudiants calés sur le plan technique et plus enclins que lui à solliciter leur imaginaire pour des futilités. Il m'a dit ça gentiment, bien sûr, et j'ai eu deux contacts avec ses ouailles. Mais je n'ai jamais cité leur nom. Quand j'ai retrouvé ta trace dans l'annuaire, je t'ai présenté comme le candidat idéal. Nous sommes donc censés nous être déjà rencontrés et nous sommes prêts à entamer une collaboration pour le temps que je jugerai nécessaire.

- Ton mari te surveille en permanence ?

- Par ses domestiques surtout. Lui est tout le temps en représentation et je participe à ses réceptions juste ce qu'il faut pour faire bonne figure. Pour le reste aussi, je m'acquitte du minimum matrimonial. »

Damien sourit. Il observa les montagnes qui bleuissaient, amenant une appréciable fraîcheur en cette fin d'après-midi. Avant la fin de la nuit, celle-ci nécessiterait le port d'un pull.

Douglas lui adressa son plus séduisant sourire, paupières étrécies pour voiler les éclairs que jetait son regard. Natacha le considérait gravement comme si elle avait réalisé à quel point il investirait leur vie. S'identifiant déjà à une grande artiste, sa jeune sœur était trop occupée à prendre des poses pour voir en lui un intrus.

Les détails à régler le seraient en temps voulu. Damien songerait à retrouver la nouvelle qu'il n'avait pas réellement écrite mais qui existait néanmoins. Il réalisa que son cerveau, ainsi que celui de Denise, se comportait comme une particule quantique. Vivants et morts à la fois, ses souvenirs superposés ne devenaient réels qu'après la réduction du paquet d'ondes correspondant au surgissement

d'un nouvel univers. Il se promit de réfléchir à la question.

Quand Damien rentra chez lui, il se sentait incroyablement léger.

Ce fut en relisant sa modeste fiction qu'il comprit le parti qu'il y avait à tirer d'une entreprise littéraire. À deux, ils écriraient un livre comme on jette une bouteille à la mer.

« Tu comprends, si nous publions quelque chose qui permette à d'autres de se reconnaître, expliqua-t-il à Denise, s'ils existent, tôt ou tard, ils se manifesteront.

- À condition que le bouquin ne passe pas inaperçu.

- Nous ferons en sorte que non. »

Denise demeurait dubitative. « Nous ne sommes pas encore parvenus à expliquer ce qui se passe. Tu penses que notre roman échappera aux critiques des pinailleurs spécialistes de la question ? » Elle désignait du regard l'objet d'art qui trônait sur la table basse autour de laquelle ils conversaient. Damien rétorqua que de telles erreurs auraient au contraire le mérite de susciter un débat, voire d'entamer de fructueuses réflexions. Puis il se préoccupa de ce que ses yeux fixaient.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en soulevant le cube translucide posé sur quatre pieds.

- Un holochronophotogramme. Une décomposition en relief d'un mouvement, si tu préfères. Ça vient de sortir. Sculpté par ordinateur, dans une résine spéciale, je crois. »

Tenant l'objet par le profil, Damien eut d'abord du mal à reconnaître dans la masse un coureur en plein effort. La silhouette était reconnaissable de face. Vue de côté, la sculpture présentait une longue traînée ovale comme si le sprinter avait traversé un épais mur de gélatine ayant conservé la trace de son passage. Le mouvement des jambes dessinait des bosses et des creux.

« Au-delà de l'originalité, j'ai acheté cet objet en pensant à Dimitri. Rappelle-toi, quand il essayait de se représenter l'espace et le temps comme un tout indissociable.

- Je vois. C'est la représentation d'une dimension supplémentaire. Dans un dessin, la perspective permet d'extrapoler les faces cachées d'un cube que nous ne percevons qu'en deux dimensions. Ceci, c'est une vue en 3D de ce qu'observerait un individu de la quatrième dimension.

- Attends. Tu n'as pas tout vu. La structure est molle à l'intérieur. Il y a des molettes dessous. »

Denise lui prit l'objet des mains et actionna une roue. Le coureur se pencha vers l'avant, ses jambes s'élevèrent davantage. La silhouette ne se déformait pas seulement à l'endroit où la femme exerçait son contrôle mais affectait l'ensemble de la sculpture. Damien comprit qu'ils venaient de mettre le doigt sur quelque chose d'essentiel.

« Cette séquence décomposant le mouvement de la course forme un tout indissociable. Il y a simultanéité entre le début et la fin et même n'importe lequel de ses moments ! Il est impossible de modifier un endroit sans modifier l'ensemble dans le même temps. Une torsion du pied en début de course modifie tout le parcours. Tu avais raison de prétendre que le Big Bang n'est pas terminé. La naissance de l'univers s'effectue en même temps que ses innombrables développements.

- Et que fais-tu de la causalité ? »

La question de Denise doucha son enthousiasme. Damien s'accorda le temps de la réflexion avant d'émettre une hypothèse invalidant la disparition de la causalité. Poussant le raisonnement à son terme, il en conclut qu'elle s'exerçait dans tous les sens pour assurer la cohésion de l'ensemble. La causalité fonctionnait en vase clos, à l'intérieur d'un système donné.

« Cela ne veut pas dire que tu remontes le temps puisque le temps est justement un élément indissociable du système… Reprenons l'expérience du chat de Schrödinger. Tant que l'observateur

n'intervient pas, la science affirme qu'il y a superposition des états du chat mort et vivant. Si tu constates ensuite qu'il est vivant, tu ne peux affirmer qu'il a ressuscité malgré l'indéniable fait qu'il était mort lors de la superposition des états ! Il était mort autant qu'il était vivant ! Le principe de causalité a simplement assuré la cohésion du système. Et il est absurde de se demander si c'est la causalité qui s'est inversée ou le temps qui est allé à rebours. C'est bien ce qu'affirmait Dimitri quand il parlait de la pseudo simultanéité des particules liées entre elles. En tant qu'objets non séparables ils forment une entité unique. Et il est absurde de parler d'un objet unique qui serait simultané à lui-même.

- J'ai l'impression que tu commets la même erreur que Dimitri quand tu prétends appliquer la mécanique quantique à tout l'univers, dit doucement Denise pour tempérer son excitation. À quoi espères-tu aboutir ?

- À conserver un espoir, justement. Si le Big Bang est capable de modifier l'espace-temps où nous nous trouvons, alors l'inverse est également vrai. Nous pouvons changer le Big Bang. »

Et Damien baissa la tête, abattu. En même temps qu'il prononçait ces paroles, il se rendait compte de ce que l'idée même d'une telle modification avait d'insurmontable.

Ils choisirent finalement d'écrire une uchronie sur la Société Parfaite qui les avait traumatisés. Denise y relata son enfer dans les usines de recyclage, Damien son éducation dans les camps des Tontons Tuteurs. L'entreprise les occupa une année, au cours de laquelle ils prirent l'habitude de se retrouver dans la vaste propriété de Douglas, à Eybens. Ce dernier n'avait pas pris ombrage de la présence du jeune homme mais il apparaissait inopinément, comme s'il épiait sa femme, s'enquérant de l'avancée de leurs travaux. Parfois, soucieux de parader en public avec Denise, il décidait d'une activité ou d'une sortie qui renvoyait Damien dans son foyer.

Là-bas, celui-ci s'accommodait du mieux qu'il pouvait de sa peu enviable famille. L'insistance de Bernard à l'accompagner dans ses virées décrut quand ce dernier constata qu'il ramenait du travail à la maison. Sa relation avec une personne « de la haute » l'impressionnait et il comprenait qu'il y avait là un filon à exploiter. Séverine acceptait ses réticences à lui accorder moins de temps tout en craignant une idylle avec son employeuse. Quant au père, son acrimonie fut soignée à l'aide des chèques que Damien ramenait. Damien n'avait pas voulu accepter d'argent de la part de Denise, mais celle-ci avait justifié la nécessité de le rémunérer pour ne pas exacerber la méfiance de son mari. Douglas signait des chèques plutôt généreux sans jamais émettre de commentaire. D'après Denise ils se chamaillaient moins souvent, comme si, après avoir été rassuré sur Damien, son mari se satisfaisait de la savoir accaparée par une activité qui la mobilisait à domicile. Il n'avait jamais aimé la voir sortir seule ou en compagnie d'amies délurées, ne serait-ce que pour assister à un concert.

Natacha et Angelica s'étaient accoutumées à la présence de ce collaborateur régulier. Damien était devenu un partenaire de jeu pendant les pauses et acquérait à leurs yeux plus d'importance que le père peu attentionné. Familier des lieux, il aimait se promener dans le jardin et contempler les montagnes qui pointaient vers l'espace leurs pics d'énergie minérale.

Il ne chercha pas à séduire Denise, malgré l'attrait qu'elle exerçait sur lui depuis sa métamorphose. Une seule fois, lors d'une discussion rapprochée, il s'était trouvé sur le point de l'embrasser et s'était reculé au dernier moment. Elle lui en avait su gré et il le comprit sans qu'elle le lui dit. Ils devaient éviter de commettre une imprudence qui les distrairait de leur tâche, voire les éloignerait l'un de l'autre s'ils étaient surpris. Compte tenu de l'enjeu dont ils l'avaient investie, la rédaction de leurs mémoires parallèles ne souffrait aucun retard.

Ils écrivaient dans la fébrilité, toujours plus inquiets, à mesure que s'accumulaient les pages, de voir leurs efforts réduits à néant par le prochain changement. Damien avait même manifesté le souhait

d'apprendre les passages essentiels ainsi que l'ordre des scènes afin de pouvoir recommencer sans peine le roman au cas où il n'en subsisterait rien.

Un matin de printemps, le livre fut achevé.

Ils durent encore patienter jusqu'à la fin de l'été pour obtenir une réponse positive. Les éditions Robert Demarion acceptaient de publier *Le Joug du jonc* moyennant quelques retouches. Il paraîtrait directement dans une collection de poche, ce qui importait peu à leurs auteurs du moment qu'il lui était donné d'exister. Sa position dans le programme de publication les inquiéta davantage. Le roman n'était prévu que pour le mois de février de l'année prochaine.

La précédente configuration avait duré quinze mois. Celle en cours venait d'atteindre le même âge. Damien doutait qu'elle se poursuivit cinq mois de plus.

Gagnée par son anxiété, Denise en venait à considérer ses filles avec nostalgie, se demandant si elle les retrouverait quand l'ordre des choses serait à nouveau bouleversé. Elle s'y était attachée au point de refuser leur disparition.

Un problème plus terre à terre vint les distraire de leur attente. Douglas s'opposait à ce que le nom de Damien apparût sur le livre, considérant qu'il avait déjà été payé pour sa tâche, et même grassement. À la demande de ce dernier, Denise renonça à faire revenir son mari sur sa décision mais exigea que Damien fut tout de même crédité de son travail en page intérieure et en petits caractères, comme c'était l'usage. Douglas accepta à condition qu'il ne lui fût plus rien versé par la suite.

Damien se plia sans hésiter à cette volonté, refusant que le moindre problème retardât la sortie du livre. N'ayant plus de motif pour passer ses journées avec Denise, il consacrait son temps libre à Séverine, Séverine qui avait failli rompre pour cause d'absentéisme chronique.

Elle profita de son retour pour l'attacher davantage à sa personne, imposant sa présence avec des gentillesses et des attentions qui n'auraient laissé aucun homme de marbre. C'est ainsi qu'elle s'aperçut de sa distance, voire de son retrait quand elle sollicitait des déclarations qu'il ne délivrait que du bout des lèvres. Damien profitait d'elle et ne semblait pas disposé à s'engager. L'accusé se défendait mollement. Elle ne pouvait admettre que sa retenue fut un réflexe pour se préserver en cas de séparation, compte tenu de la clarté avec laquelle elle lui manifestait ses sentiments. Il ne pouvait lui révéler combien leur relation, voire son existence, était fugitive et pouvait basculer dans le néant d'une seconde à l'autre. Dans le même temps, Damien se rendait bien compte qu'il n'aurait pas observé la même attitude vis-à-vis de Denise. Il n'était pas non plus certain que ce fut uniquement parce qu'elle se souvenait, comme lui, des univers passés.

La façon dont commencèrent pour lui les fêtes de fin d'année fut à l'image des rafales de neige et de glace qui giflèrent les murs de la ville. Son père lui reprochait de se laisser aller depuis qu'il avait terminé son roman. Séverine se montrait toujours plus agressive. Elle semblait, à l'approche de Noël, attendre de lui un engagement clair et définitif.

« J'ai l'impression que tu passes le temps avec moi en attendant que ta collègue soit libre ! s'emporta-t-elle un soir qu'il était venu dîner chez elle.

- Tu te trompes ! réagit-il, un peu trop vertement à son goût pour paraître tout à fait sincère. La situation n'est simplement pas propice ! Je me retrouve à nouveau avec quelques vacations sans intérêt. Tant que je n'aurai pas un boulot sérieux…

- L'argent ! Ce n'est pas le problème puisque j'en gagne. Et en quoi ce fait t'empêcherait de dire au moins que tu m'aimes et que tu veux que nous vivions ensemble ?

- Séverine, tu ne comprends pas…

- Dis-le, qu'on en finisse !…

- Crois-tu vraiment qu'extorquer un aveu soit la meilleure manière de…

- Dis-le ou va-t'en !

- Bon, très bien. J… Je t'aime et je veux vivre avec toi.

- C'est vraiment votre prochain titre ? » s'étonna le responsable de l'accueil assis à côté de lui. Ses bajoues en pendaient d'étonnement.

Damien laissa passer un long silence. Il regarda défiler les immeubles par la vitre, rassembla ses esprits pour faire le point sur la situation. Fabien. Salon du livre. Cinquième titre au box-office des ventes. Aurélie avec eux depuis sept ans. Séverine enceinte.

« Non, juste une hypothèse de travail. Une coloration d'ambiance, si vous préférez.

- Vous me taquinez parce que j'ai trouvé superflue l'intrigue amoureuse du *Sursaut des siècles*.

- Dam… Fabien ?… interrogea Denise. Ça va ? »

Elle quitta la route des yeux pour se tourner vers lui. Fabien capta dans le rétroviseur le regard du chauffeur qui avait perçu l'inquiétude dans sa voix. Denise était moins séduisante qu'avant mais davantage que la fois où il l'avait rencontrée. Elle se situait quelque part entre Sharon Stone et Jane Fonda, regard pétillant et déterminé, des rides harmonieuses qui ne fripaient pas ses traits. Et lui ? Il lui semblait qu'il avait les os plus épais. À part cela sa silhouette le satisfaisait, de même que son visage pour ce qu'il avait pu en voir dans le rétroviseur. Son regard sombre lui conférait un air romantique. Au moins n'avait-il plus l'air anxieux ni perdu.

« Ça va on ne peut mieux, non ?

- On peut voir les choses comme ça…

- Quand on dit que vous êtes très proches, s'extasia Marc Valien en soufflant bruyamment, ce n'est pas une légende !… Toujours à vous préoccuper l'un de l'autre !

- Il ne faut rien exagérer », minimisa Fabien.

Il préféra garder le silence en attendant de trouver une occasion de parler librement. Tous deux avaient aussi besoin de dresser d'abord un état des lieux, de trier les informations contradictoires qui s'étaient déposées en tas dans leur esprit.

Le premier point positif était qu'ils se connaissaient déjà dans cet univers et n'avaient pas à se lancer à la recherche l'un de l'autre. Leur complicité les avait incontestablement rapprochés. Le deuxième était un pur bonheur. Non seulement leur livre avait été publié et avait connu un succès inattendu, mais il avait en outre été suivi de quatre autres leur assurant une audience toujours plus grande. Le troisième était un autre parfait miracle. Aurélie Valeyron était des leurs. C'était même cette psychologue scolaire de trente ans qui, dans cette configuration, avait informé Fabien de sa différence, à l'âge de treize ans. On avait signalé à la jeune femme le cas de cet adolescent fantasque qui avait tendance à confondre ses rêves avec la réalité. Depuis, dans le trio, le rôle d'Aurélie était de rencontrer les personnes susceptibles d'être des leurs.

Bien sûr, le changement avait également apporté son lot de désagréments. Séverine, enceinte de quatre mois, avait définitivement rompu avec Fabien. Elle n'avait jamais pu comprendre ni supporter sa complicité avec Denise et Aurélie, estimant qu'il s'agissait d'autant de parts d'amour qu'on lui volait. Ironie du sort, c'est parce que Fabien avait décidé de lui révéler le secret qui les unissait que Séverine avait fait ses valises, estimant que c'était se moquer d'elle une fois de trop que de lui servir leur prochaine histoire de science-fiction.

Sa mère était morte. Son père en subissait le contrecoup. Il n'avait plus l'énergie pour conduire sur de longs trajets mais son patron n'avait pas voulu réduire la taille de son secteur d'activité. Bernard, qui n'avait jamais vraiment existé, avait disparu à l'âge de onze ans sous les roues d'un camion.

Quant à Denise… Fabien remarqua ses yeux bordés de larmes. Elle était en train de pleurer des drames vieux de plusieurs années.

Son mariage avec un industriel d'origine anglaise avait été de courte durée mais Gordon lui avait néanmoins laissé une belle pension. Seule Natacha était née. Mais c'était une enfant débile dépourvue d'autonomie et qui avait perdu l'usage de ses jambes vers neuf ans.

Ils sortirent de la voiture sous la pluie battante qui nimbait les guirlandes lumineuses de reflets irisés. La foule s'agglutinait devant leur stand, émoustillée par l'annonce de leur arrivée. Retrouvant des réflexes qui appartenaient à Fabien, l'ex Damien se plia au rituel des dédicaces. Il fut assailli de questions dont il connaissait les réponses depuis moins longtemps que ses fans se les posaient. Oui, il était question d'une adaptation cinématographique de leur premier succès de librairie. Non, il n'y aurait pas de préquelle racontant la mise en place de l'empire sino-européen en l'an mil. Et ainsi de suite.

Les organisateurs de la manifestation avaient déposé à côté de lui les articles de presse annonçant leur venue. Entre deux signatures, Fabien eut le loisir de découvrir dans quelle estime on les tenait.

« *Jusqu'à présent les univers parallèles avaient une homogénéité et un poli peu plausibles. Les détracteurs de la culture dominante étaient des irréductibles uniformément opposés à elle. Les racines historiques de la société en place étaient tout aussi tranchées. Fabien Corveau et Denise Berlé nous présentent des univers parallèles si complexes et vivants, avec des contradictions dans le détail qui renforcent leur crédibilité, qu'on dirait qu'ils reviennent de ces contrées imaginaires et nous content des récits tirés de leur voyage.* »

Le critique ne croyait pas si bien dire, songea Fabien en ouvrant la première page du livre qu'on lui tendait. Le propriétaire était un homme d'une soixantaine d'années. Une mine fatiguée derrière ses épaisses lunettes d'écaille et une voix qui bredouillait. Il avait un fort accent allemand.

« Monsieur Corveau, j'aurais aimé vous parler en privé. Vos livres n'ont été traduits que depuis peu chez nous mais ils m'ont tout de suite interpellé. Voyez-vous, je ne pense pas que le gouvernement de Le Chen Minh aurait tenu encore longtemps après le discrédit jeté sur la Révolution aux pétales de rose. Osakato n'était pas de taille à le remplacer et les rêves de conquête d'un Henri Bushton devenaient, dans l'imaginaire européen, une lutte pour la libération de l'occident. Au fait, je m'appelle Schöller. Gustav Schöller. »

Il en avait suffisamment dit. Ces détails exempts d'*Avenir bridé* indiquaient que le sexagénaire avait personnellement vécu ces événements.

« On parlait beaucoup d'un Schuller à l'époque, un agitateur de l'ombre qui poussait les gens à se rebeller contre l'autorité japonaise. J'ai cru qu'il avait été capturé et pendu.

- Capturé, oui. Mais j'ai eu la chance de devenir présentateur radio deux heures avant mon exécution… Brutalement. »

Fabien lui adressa un signe de connivence. Il nota les coordonnées d'Aurélie sur l'ouvrage de Schöller et lui dit à très bientôt. Ils étaient quatre à présent. Cinq, si la lettre qu'ils avaient reçue deux jours plus tôt n'émanait pas d'un déséquilibré.

Denise, qui avait capté des bribes de la conversation, le fixait de ses yeux brûlants. Cet univers, décidément, ne cessait de les combler !

La configuration suivante, cinq ans et quatre romans plus tard, accéléra la métamorphose. Le groupe des souvenants se constituait d'une trentaine de membres qui se réunissait tous les mois et d'une centaine de correspondants à travers le monde. Des savants, parmi eux, se chargeaient de répandre la notion d'univers alternatifs. La recherche scientifique élaborait des hypothèses qui restaient contestées, voire décriées, mais avaient le mérite d'être discutées au sein de la communauté.

Fabien ne parvenait pas à croire qu'ils fussent devenus si nombreux.

« Existaient-ils dans les univers précédents ? demanda-t-il un soir à Denise, la seule à qui il osait discuter de ce point.

- Je crois qu'ils viennent d'apparaître. La mémoire leur a été donnée dans cet univers. Et je pense que nous n'y sommes pas étrangers.

- Avec nos livres ? »

Ceux-ci étaient désormais au nombre de neuf. Le premier titre était paru d'emblée en grand format, bénéficiant d'un battage publicitaire conséquent.

Denise hocha la tête. Elle étala sur la table les feuillets qui résumaient la trame de leur prochain ouvrage.

« Nos récits ont sensibilisé le monde. À présent, les gens admettent la possibilité d'univers changeants. Même ceux qui n'en ont aucun souvenir commencent à y croire. Nous faisons tâche d'huile. Dimitri a réapparu. Et Séverine, à présent, se souvient !

- Comment peux-tu expliquer qu'une fiction puisse avoir une telle incidence sur le réel, au point de le modifier ?

- Les livres ont toujours changé le monde, s'amusa Denise. Tous, nous avons vibré, pleuré et ri à la lecture d'œuvres qui exaltaient nos émotions. Des héros imaginaires nous ont édifiés par leurs exploits. Les histoires nous façonnent de la même façon que certains épisodes de notre vie. Elles font également partie de nos expériences. Elles deviennent réelles dès qu'elles ont frappé l'imaginaire d'un lecteur. »

Fabien demeura songeur. Il pensait aux mondes qu'ils avaient traversés et à ce lointain Big Bang qui continuait à les remodeler.

« Ce n'est pas le livre lui-même mais la pensée qu'elle traduit qui a une incidence sur les lecteurs, réalisa-t-il. Tu me reprochais d'appliquer la mécanique quantique à l'univers mais c'est bien ainsi que nous façonnons le monde. À l'échelle quantique, une particule se comporte comme un spectre de valeurs : elle peut avoir plusieurs positions simultanées, plusieurs états. Elle existerait infiniment à l'état de probabilité si elle n'entrait en contact avec les interférences des autres particules. C'est la destruction de la cohérence des états quantiques qui réduit la particule à un état simple. La décohérence la rend réelle. La particule a beau recommencer sans cesse sa phase quantique, elle est chaque fois ramenée à un état classique par l'environnement. Elle se conformera évidemment à la nature de celui-ci. C'est ce que nous pratiquons à notre échelle. Nous constituons un environnement de valeurs et de croyances susceptible de décohérer une particule. De l'adapter à ce que nous représentons.

- Voilà pourquoi les changements d'univers s'espacent et pourquoi leurs variations sont plus minimes. La société où nous vivons est pratiquement identique à la précédente parce que nous voulons qu'il en soit ainsi. Nos intentions se sont toujours plus ou moins concrétisées. Nos pensées cachées ont parfois contrarié nos projets conscients. Tu ne voulais pas réellement d'une carrière scientifique, aussi échoues-tu aux examens. Les changements qui, à chaque nouvel univers, affectent notre vie privée, dépendent de ce que nous avons accompli et souhaité dans le précédent. Je suppose que c'était par

conformisme que je voulais être mère ; j'étais incapable de l'élever, trop préoccupée, comme toi, de remédier à notre calvaire. Cette fois, notre fille est élevée par son père. Et comme je désire conserver mon indépendance, ma liaison matrimoniale est sans cesse plus évanescente. »

Elle entreprit de raconter la rapidité avec laquelle elle et son mari s'étaient séparés. Fabien se demandait quand viendrait le jour où il ferait suffisamment confiance à Séverine pour unir leurs destinées. Cette fois encore elle élevait son enfant loin de lui. Il était des peurs difficiles à combattre.

« Nous pouvons avoir une action sur nos destins individuels, admit Fabien. Mais changer le monde est une autre entreprise. Que sommes-nous face au Big Bang ? Une ridicule poignée d'individus s'attaquant à l'immensité !

- Je pense que nous progressons plus vite que tu ne l'imagines. Tes doutes permanents nous ralentissent. Heureusement que le groupe contrebalance ton pessimisme par son dynamisme et sa conviction. Tu te souviens de l'holochronophotogramme ? Dommage qu'il n'en existe pas encore ici. C'est toi-même qui as établi le parallèle avec l'univers.

- Je sais. Une infime pression à un bout de la structure spatio-temporelle modifie l'ensemble. Si les particules sont enchevêtrées au point que l'univers forme un tout depuis le Big Bang à aujourd'hui, il convient de le décohérer. La décohérence doit se faire ici, en multipliant le nombre d'observateurs avertis.

- C'est ce que nous sommes en train de réaliser par la recherche de personnes semblables à nous, par nos livres, par notre action.

- Par nous », compléta Fabien qui n'avait jamais oublié tout ce qu'il lui devait depuis ce lointain jour où elle l'avait abordé à la bibliothèque.

Ils se regardèrent dans les yeux. Chacun cherchait à y découvrir la flamme qui les animait. Lentement leurs lèvres se scellèrent. Leurs bras se fermèrent à leur tour pour les isoler du monde. Comme aimantés, à présent que chacun avait vaincu ses résistances à l'autre, leurs corps s'unirent.

Ils se trouvaient dans le chalet où ils se retiraient pour écrire, à l'abri des importuns. Nul témoin ne les entendrait gémir de plaisir.

Ils savaient que ce serait la seule fois où ils ne feraient qu'un, que cet instant magique qu'ils avaient tour à tour souhaité et refusé ne se reproduirait pas, mais qu'il serait unique par son intensité et sa complétude.

Les caresses qu'ils se prodiguaient démultipliaient leurs facultés sensorielles à l'infini. Chacun de leurs gestes était en corrélation avec les autres. La parfaite concordance de leurs mouvements traduisait l'harmonie à laquelle ils atteignaient. Fondus l'un dans l'autre ils perdirent la conscience de leur enveloppe charnelle. Les limites de leurs corps étendues à celles de l'autre s'affranchirent des notions de temps et d'espace. Il/Elle vibrait à la fréquence de l'extase. Les plaisirs superposés ondulaient en eux sans qu'ils pussent en déceler l'origine ni la trajectoire. Quand le flux d'énergie qu'ils étaient devenus entra en expansion, ils connurent un long et violent orgasme qui se répandit en cascadant à travers leur ego enchevêtré. Et alors que les soubresauts d'une mystique ivresse les emportait, ils sentirent se déchirer le voile de l'univers. À l'instant précis où ils jouissaient à l'unisson, une nouvelle configuration se mettait en place.

L'environnement se rappela à leur présence. Ils redevinrent homme et femme, de chair et d'os, le souffle court et le cœur battant, soumis à la pesanteur et à mille et une sensations comme le contact du drap sur leur peau, la musique du vent contre les volets clos, l'odeur salée de leurs corps harassés. Événement surprenant, ils appartenaient à une nouvelle trame spatio-temporelle mais étaient toujours enlacés dans le lit. Ils n'avaient pas été séparés.

« J'ai l'impression, dit Denise, que cette configuration était la dernière. Quel que soit le visage de ce nouvel univers, c'est dans celui-ci qu'il nous faudra vivre désormais. »

Bien des années plus tard, Fabien retourna à Paris où Denise s'était fixée. L'adorable grand-mère avait conservé ses yeux pétillants et un teint resplendissant. Tous deux burent le café sur sa terrasse, en évoquant le temps où ils écrivaient des romans ensemble. Denise avait pris sa retraite au faîte de leur gloire et Fabien s'était reconverti dans l'écriture cinématographique. Ce qu'il produisait à présent était beaucoup plus éclectique.

« Comment va Séverine ?

- Elle, ça va. Nous formons un vieux couple à présent. Nous ne nous surprenons plus guère. Ce sont les enfants qui nous donnent du fil à retordre. Viviane pense plus à l'élu de son cœur qu'à ses études et Serge vient de décider de changer de filière après ses deux années de sciences po. Quant à Élodie, elle est en pleine crise d'adolescence. »

Denise hocha la tête, satisfaite.

« C'est bien. La vie continue à dérouler son fil. Et rien ne vient plus le rompre à présent. »

Aucune configuration n'avait effacé celle dans laquelle ils évoluaient depuis qu'ils avaient couché ensemble.

« Parfois, je regrette que ce ne soit plus le cas. Le matin, au réveil, je sais que j'affronterai les problèmes que j'ai abandonnés la veille en m'endormant. Il m'arrive de souhaiter que tout soit à nouveau modifié, que l'univers balance une nouvelle donne.

- La nouvelle donne, elle nous est offerte tous les jours par notre entourage. N'as-tu pas dit que tu viens de recevoir un e-mail d'un producteur qui souhaite que tu lui donnes la préséance alors que tu souhaitais te consacrer tranquillement à l'écriture d'une dramatique ? Il nous a fallu apprendre à gérer ces questions, nous qui étions habitués à ce que la nature s'en charge pour nous avec ses coups de balai intempestifs. Pourtant, quand nous ignorions de quoi demain serait fait, nous étions également forcés de résoudre des problèmes qui ne s'effaceraient pas d'un revers de main, celui de notre destinée, de notre compréhension du monde. Rien n'a changé, sinon l'échelle.

- Tout de même. J'ai l'impression que tout est plus statique. Rien n'évolue assez vite.

- Ce n'est qu'une impression. Tu ne seras de toute façon jamais satisfait. La nature humaine est ainsi faite. Particulièrement la tienne. »

Tous deux attendaient d'aborder le sujet qui leur brûlait les lèvres. Fabien finit par se lancer.

« Tu crois que tout s'est stabilisé parce que nous avons fait l'amour ?

- Je ne pense pas que nous le saurons jamais. Il y avait tant de facteurs déterminants à l'époque. Nos lecteurs toujours plus nombreux, notre cercle grandissant, autant d'individualités qui contribuaient à créer un nouvel environnement, qui pensaient différemment le monde. C'est cela qui modèle le réel, le nombre d'observateurs convaincus de ce qu'il est. Nous avons été la molette de l'holochronophotogramme. Mais parfois, oui, il m'arrive de rêver que c'est à la suite de ces moments d'amour que tout a changé.

- C'est effectivement une grande présomption. Mais tout était si parfait ce jour-là, si… cosmique, que je me dis qu'à défaut d'être le principal, notre union a été l'élément déterminant. »

Longtemps encore Fabien se poserait la question.

La question qu'il ne posa pas à Denise, concernant le développement de leur pensée, répandue à travers leurs livres, transmises par les lecteurs et les souvenants jusqu'au point de créer un nouvel environnement contrebalançant les effets du Big Bang était de savoir quelle pensée, à supposer qu'il y

en eût une, ils avaient contrée, là-bas, à la naissance de l'univers. À quel principe s'étaient-ils opposés, elle, puis lui, puis tous, ridicules poussières dans le monde, pour le modifier comme s'ils lui étaient extérieurs ?

Il n'obtiendrait jamais de réponse. Et à présent, il s'en fichait. L'essentiel n'était pas là. Séverine et ses enfants l'attendaient.

Il descendit d'un pas tranquille les quais de la Seine, se surprenant à admirer le vol d'un oiseau de paradis quittant la branche d'un palmier.

CODA
Futurs scénarios

Par Walter de Closet
(P.C.C. Claude Ecken)

Débordant d'idées et ne trouvant pas le temps de les réaliser, je propose à tout écrivain de SF en panne d'inspiration les sujets suivants. Si ça peut faire leur beurre, et contre dix pour cent…

À retrousse banc

Un jeune homme tombe amoureux d'un banc. Il finit par l'emporter chez lui. Suivent quelques semaines d'un bonheur intense.

La bille de laiton

Un morceau de soudure sur un matériau étrange prend des proportions inquiétantes. Le propriétaire de la maison absorbée par le laiton ne se rend pas compte du phénomène : il est en train de faire du stop sur l'autoroute !

2001, une espèce d'odyssée

Un ordinateur qui n'arrête pas de perdre aux échecs décide de tricher. Mais son adversaire s'en rend compte et l'électrocute.

Le drôle de wagon

Un récit qu'aurait aimé écrire McCamphré ! Un désopilant voyageur décide d'amuser sa compagnie, au grand dam de ces derniers.

Les étrons à manger

Récit que n'aurait pas renié Serge Brussolo ; sans commentaire ; commencer par une version pour Digest.

Le monde des noix

Gossette s'aperçoit un jour que les noix ressemblent à des cerveaux, mais qui seraient doubles, séparés par une cloison. Il s'ensuit une fabuleuse aventure dans les étoiles.

La Patente de la trouille

Dans un monde où le gouvernement réclame des gens forts, il est interdit d'avoir peur. Les lâches payent des impôts supplémentaires, mais ils peuvent aussi s'inscrire à des stages qui leur apprennent à surmonter leur angoisse.

Sauterie polaire

Les pôles inhabités sont le lieu de rendez-vous de riches capitalistes qui, sous les glaces, se livrent à des orgies effrénées.

Soleil pro, chausson des poix frondeurs

Sous ce titre hermétique, tout intellectuel pourra aligner des phrases incompréhensibles à loisir. On résumera en disant que par temps de canicule, il est conseillé de rester chez soi (les chaussons) et de

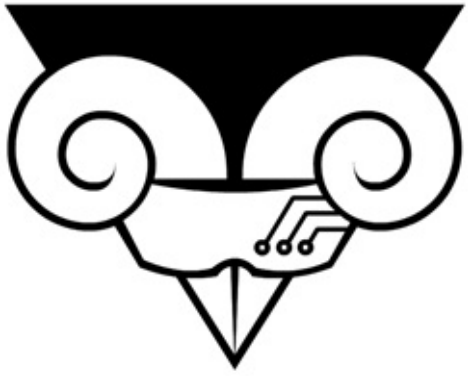
manger des fayots (lesquels réclament l'indépendance).

Une perte sur l'étau

Un manœuvre dans une usine est sujet à des incontinences, ce qui l'empêche d'effectuer correctement son travail. Il a peur de se faire renvoyer…

Ramez-vous avec Randa ?

Récit (autobiographique ?) d'un auteur en panne d'idées et qui ne cesse de se répéter au fil de ses romans-fleuves à livrer tous les deux mois. Ce qui nous renvoie au début de la rubrique…



e-Bélial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur

e.belial.fr